This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

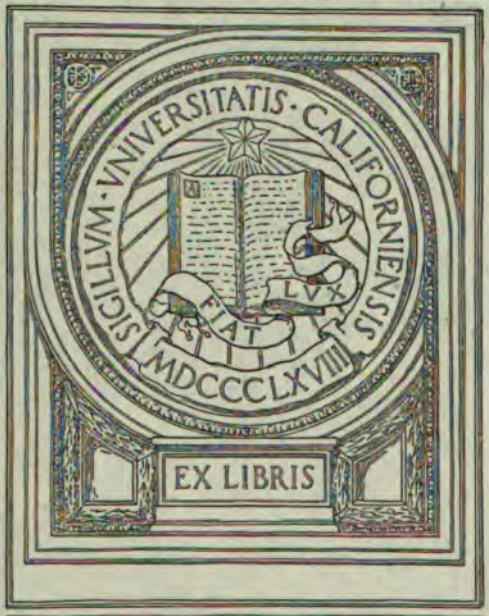
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

GIFT OF
Henry U. Brandenstein



RATIO AC VIS

EX. LIBRIS H. U. BRANDENSTEIN

Digitized by Google

GIFT

Digitized by Google

919 **LETTRES** de Cicéron à Brutus et de Brutus à Cicéron traduites en français par l'abbé Prévost et notes de Goujon. *Paris*, 1802, 1 vol. in-8, relié demi-bas. dos orné. 15 fr.

Digitized by Google

Digitized by Google

LETTRES
DE
CICERON.

Digitized by Google

Fautes essentielles à corriger.

Page 171, *ligne* 19, nos besoins; *lisez* nos soins.

Page 207, *première ligne du premier alinéa*, si je vous aimois, *lisez* si je ne vous aimois.

Page 213, *ligne* 1re., dolore, *lisez* dolere.

Page 379, *ligne* 9, il n'avoit pu se sauver du convoi; *lisez* il n'avoit pu sauver du convoi.

Page 390, *ligne dernière*, Straton; *lisez* Messala.

Page 391, *ligne* 14, et il envoya; *lisez* et Antoine envoya.

Page 400, *note* (*a*), *ligne* 6, quant à Servilia, prétendue mère de Brutus, voyez sur l'invraisemblance de cette maternité, etc. *lisez* quant à Servilia, mère de Brutus, et sur l'auteur prétendu de cette maternité, etc.

Page 409, *ligne* 21, avec P. Clodius, l'ennemi de Ciceron, *lisez* avec le père de P. Clodius, l'ennemi de Ciceron.

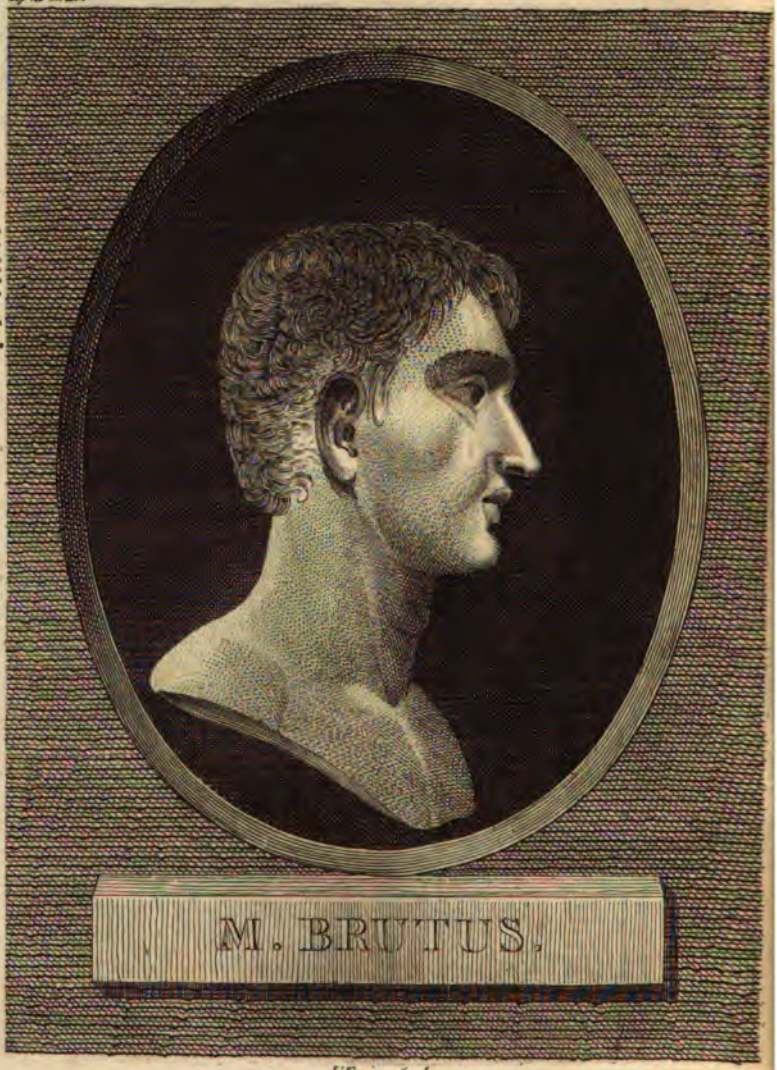
Page 445, *Table des Matières*, Faustus.... sa dispute avec le jeune Brutus; *lisez* sa dispute avec le jeune Cassius.

Page 515, *ligne* 4, les ventes; *lisez* les vents.

Digitized by Google

Digitized by Google

Ep. à Brut.



I. Espina Sculp.

Digitized by Google

LETTRES

DE

CICÉRON A M. BRUTUS,

ET DE

M. BRUTUS A CICERON,

Pour faire suite aux LETTRES FAMILIÈRES;

TRADUITES EN FRANÇAIS,

PAR L'ABBÉ PREVOST;

AVEC LA PRÉFACE CRITIQUE TRADUITE DE MIDDLETON, SUR L'AUTHENTICITÉ DES LETTRES;

ET

LA VIE DE M. BRUTUS;

NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE *de* Remarques historiques, *de* Notes courantes, *et de plusieurs* Tables.

Par GOUJON (de la Somme), *ancien Jurisconsulte.*

A PARIS,

CHEZ GOUJON FILS, IMPRIMEUR-LIBRAIRE, rue Taranne, N°. 737.

AN X. (1802).

Digitized by Google

PA6297
T7
1802

UNIV. OF
CALIFORNIA

Digitized by Google

NOUVEL AVIS

DE L'ÉDITEUR.

J'ACQUITTE l'engagement que j'ai pris en publiant les *Lettres familières*, de donner, de suite, les *Lettres à Brutus*. Celles-ci complettent l'édition de l'abbé PRÉVOST.

Je ne reproduis cependant pas tout ce que le premier Éditeur avait cru pouvoir rassembler dans le même volume. Des cinq Lettres, étrangères à Brutus, qu'on avait jugé à propos d'y comprendre, deux appartenaient au livre des *Épîtres à Quintus*; déjà nous les lui avons restituées. Les trois autres, dont une à *Lucceius* et deux à *Terentia*, faisaient partie des *Épîtres familières*; elles ont repris également leurs places dans le cours de cette collection. Les *Lettres à Brutus* doivent donc naturellement terminer aujourd'hui le recueil de ce qu'on pourroit appeler à bien juste

M158070

Digitized by Google

titre, *Lettres de Ciceron à divers (a)*. Cette partie précieuse de ses relations, plus généralement politiques que particulières, se fait distinguer par ce caractère, de celle où sont recueillies les traces du commerce privé que Ciceron ne cessa d'entretenir avec *Atticus*, le plus *familier* en effet, dans la véritable acception du mot, le plus intime et le plus complaisant de ceux avec lesquels il fut en relation pendant le cours de sa vie.

On ne doit pas non plus s'attendre à retrouver ici, comme dans la première édition, ni le texte, ni la traduction de la Vie d'*Atticus*, écrite par *Cornelius Nepos*. Elle formait, encore plus que les autres pièces du recueil, un véritable hors-d'œuvre à la suite des *Lettres à Brutus*. Elle figurera beaucoup mieux en tête du livre exclusivement consacré à renfermer cette partie de la correspondance de Ciceron avec le même

(a) Quædam editiones, titulum præferunt, *Epistolæ familiares*: aliæ *Epistolæ ad familiares*..... Nonnullis recentioribus placuit inscriptio, *ad diversos*; QUÆ MELIUS FORTASSE CONVENIT.

(OLIVET. *Prefat. Epist. Tom. VII.*)

Digitized by Google

Atticus, ainsi qu'on l'y trouve dans la grande et riche édition de l'abbé d'Olivet.

On me saura peut-être gré, en considérant que les vingt-trois Lettres que je rétablis sont les seules qu'on ait pu soustraire aux ravages du temps, et qu'elles ne nous montrent l'homme qu'on y cherche, pour ainsi dire que de profil, d'avoir eu l'idée de le présenter de face dans l'histoire de sa vie entière. Plutarque, à qui nous la devons, n'est point un peintre flatteur. Il passe, avec raison, pour juger des choses par ce qui en fait le véritable prix: Il ne loue et ne blâme que par les faits: historien moraliste, il met chacun de ses *Illustres* à sa place. Je ne sais si c'est avec fondement, si ce n'est pas plutôt par un effet de l'humeur chagrine qui accompagne presque toujours l'esprit de critique, que Middleton, dans quelques endroits de sa Préface (*a*), taxe cet Écrivain d'inexactitude; mais ce qu'on ne sauroit s'empêcher de remarquer, c'est que dans sa *Préface*

(*a*) Pages 21, 22, 23.

Digitized by Google

même, sur plusieurs points de controverse, ainsi que dans la plupart des notes qui se rapportent aux *Lettres diverses* qu'embrassent les six volumes de l'édition que cette dernière partie termine, Middleton n'a pas laissé de s'appuyer sur Plutarque, comme sur le garant le plus irréprochable des principaux faits de l'histoire du temps.

En m'appropriant la traduction du savant *Dacier*, qui m'a paru plus propre que celle d'Amyot à se produire, sans une trop choquante disparate pour le style, à la suite de l'élégant traducteur des *Lettres familières*, je me suis permis, dans le dessein même qu'elle s'en éloignât encore moins, de donner à quelques endroits de cette *Vie*, naïvement narrée, le poli qu'aucun genre n'exclut, que la délicatesse de la langue française réclame universellement, mais que négligeait trop, tout le monde en convient, celui dont on a dit avec beaucoup de justesse qu'il connoissait tout des Anciens, hors la finesse et la grace.....

C'est assez parler de ce qui m'appartient dans cette nouvelle édition. L'ancienne était

Digitized by Google

précédée d'un AVERTISSEMENT; je dois d'autant moins le dérober au lecteur, qu'il sert, dans la partie que j'en vais transcrire, à faire connaître quelle fut l'occasion et quel est le but de l'excellent morceau de critique littéraire qui, sous le titre modeste de *Préface*, prépare à l'intelligence des Lettres, en même-tems qu'il établit leur authenticité.

Je ne connois pas (dit l'abbé Prevost) *d'autre traduction en français des Lettres à Brutus que celle d'*ANTOINE SORBAU, *Avocat au Parlement, imprimée pour la première fois à Paris, chez Thomas Jolly, en* 1662 (*a*); *et dédiée à Madame, douairière d'Orléans. On a jugé à propos de la joindre aux traductions de Duryer, dans le recueil de* 1670, *à la fin du neuvième volume, sans avertir qu'elle est l'ouvrage d'un autre: oubli qui mérite la plus sévère censure dans un Editeur. Cette traduction est accompagnée d'une Préface,*

(*a*) *Lisez* 1663, vraie date de l'édition, dont il existe un exemplaire à la Bibliothèque nationale. (L'ÉDITEUR).

Digitized by Google

qui contient l'éloge historique de Brutus, et qui ne me paroît pas méprisable (a). Mais les Lettres de Cicéron et de Brutus sont si défigurées dans le style du Traducteur, que loin d'y reconnoître le génie de ces deux Grands Hommes, on n'y trouve pas même le sens de leurs expressions.

M. Middleton pensoit à les traduire en anglais, comme une suite assez naturelle de l'Histoire de Cicéron, lorsqu'un incident, dont il ne se défioit pas, lui en fit une nécessité d'honneur. Un jeune docteur, jaloux, peut-être, de sa réputation, ou cherchant à se faire connoître par une action d'éclat, publia, l'année dernière (b), une dissertation en latin, dans laquelle il entreprit de prouver que les Lettres qui portent le nom de Cicéron à Brutus, et de Brutus à Cicéron, sont l'ouvrage de quelque sophiste, dans des temps fort postérieurs. Cette pièce, adressée en forme de

(a) On verra l'usage que nous en avons fait dans les *Notes sur la Vie de Brutus*, aux endroits où *Soreau* est nommément cité. (*Id.*)

(b) Environ en 1740.

Digitized by Google

Lettre à M. Middleton, lui déclaroit directement la guerre. C'étoit attaquer son Histoire par un de ses principaux fondemens. Le style de l'aggresseur étoit vif, et ne manquoit pas d'élégance; il se fit lire avec l'avidité qu'on a pour les critiques, quand elles ont de grands objets. On y trouva, non-seulement une hardiesse qui ne déplut point dans les suppositions, mais de la vraisemblance même dans une partie des preuves; et le public, qui n'approfondit pas tout d'un coup des questions si composées, se prévint sensiblement en faveur du jeune Ecrivain. L'Histoire de Ciceron, qui avoit été reçue d'abord avec des applaudissemens dignes du sujet et du mérite de l'Ouvrage, perdit quelque chose de sa réputation dans cet intervalle. Enfin, M. Middleton, à qui toutes ses connoissances ne pouvoient être assez présentes, pour lui donner sur-le-champ toute la confiance qu'il devoit à sa cause, se vit obligé de retourner à ses sources, c'est-à-dire, de revoir, d'examiner, de peser, de comparer les Lettres dans toutes leurs

Digitized by Google

parties ; pour se mettre en état de les vérifier. On sait que dans les plus injustes attaques, l'artifice a des détours où la vérité a besoin de tout son éclat pour mettre l'erreur à découvert. M. Middleton prit la plume, et dans une excellente dissertation, qui suit cet avertissement sous le titre de préface, il ruina les espérances de M. Tunstall jusqu'aux fondemens. Le moment étoit heureux pour faire paroître aussi-tôt dans sa langue l'Ouvrage qu'il avoit si glorieusement défendu : il le publia dans le même volume, avec un grand nombre de notes et d'éclaircissemens, qui confirmèrent son triomphe. C'est aux nouvelles observations qu'il fit dans le tems de son travail, qu'on doit le rétablissement des Lettres à Brutus dans leur véritable ordre, du moins si l'on peut donner ce nom à l'état même où il les a mises ; car vingt-trois lettres qui nous restent de huit Livres, *ne peuvent recevoir au fond que l'arrangement de leurs dates. Mais il seroit inutile de prévenir là-dessus les sages explications qu'on lira dans sa préface.*

Digitized by Google

Pendant toute la durée du nuage que M. Tunstall avoit formé par son attaque, les petits Écrivains de Londres ne manquèrent pas d'insulter au savant Auteur de l'Histoire de Ciceron. Et tout, jusqu'à Pinchène, etc. *On compte même, entre ses adversaires, l'Auteur d'*Andrews, *assez mauvais livre anglais; que tous les efforts et l'habileté de son Traducteur n'ont pu faire trouver supportable dans notre langue, et qui est déjà tombé dans l'oubli. M. Middleton ne daigna point tourner les yeux sur des adversaires si peu dignes de lui. La dissertation qui força M. Tunstall au silence, devint pour de tels ennemis un coup de foudre qui les anéantit.*

Je terminerai par rapporter ce que dit l'abbé Prevost des difficultés de sa traduction. *Celle qui regarde le style ne demande*, continue-t-il, *aucune remarque, puisqu'elle est commune à tous les ouvrages de cette nature, quand on veut y conserver le caractère et le véritable esprit de leurs auteurs. L'étude que j'ai dû faire de celui de Ciceron et de Brutus, en donnant*

Digitized by Google

l'Histoire du premier, me rend tout-à-fait inexcusable, si j'ai pu m'y méprendre: aussi n'ai-je pu que suivre l'impression qui m'en restoit; et le long exercice que j'ai de l'art d'écrire me laissant peu d'embarras dans l'expression, je ne dois pas avoir manqué mon but si ma règle étoit juste.

Mais ce que j'ai regardé, avec tous les Commentateurs et avec M. Middleton, comme la principale difficulté de l'entreprise, c'est l'obscurité de plusieurs passages dont le sens demeure incertain, soit par l'altération des copistes, soit par leurs suppressions ou leurs restitutions arbitraires, soit par des lacunes, qu'il ne faut attribuer qu'aux ravages du temps, soit enfin par le rapport des mêmes passages à d'autres Lettres qui n'existent plus, à des circonstances secrètes, à des projets ou des évènemens inconnus. D'un grand nombre d'exemples, je ne rapporterai que celui sur lequel il m'est resté des doutes. Il est tiré de la Lettre XV, p. 194: Brutus, après avoir dit (page 198) *qu'il ne se croit redevable de rien à celui qui ne craint dans la servitude*

Digitized by Google

que la mauvaise humeur du maître, et qui s'empresse même de lui décerner des triomphes, des appointemens et toutes sortes d'honneurs, ajoute: Pudet concupiscere fortunam, cujus nomen susceperit consularis, ut Ciceronis est. *Manuce trouvant ce passage absolument inintelligible, l'a corrigé de la manière suivante:* Pudeat concupiscere fortunam, cujus nomen susceperit. Consularis, hoc, an Ciceronis est? *Cette leçon n'est point encore sans obscurité. Manuce fait dire apparemment à Brutus: « que Ciceron rougisse du moins » de la desirer, cette condition dans laquelle il n'a pas fait difficulté de s'enga» guger ». C'est ce qu'a pensé M. Middleton, qui rend le passage à-peu-près dans ce sens. M. l'Abbé d'Olivet a cru que l'embarras pouvoit être levé, en retenant la leçon de Manuce et changeant sa ponctuation.* Cujus tamen lectionem retineo, *dixit*, sed addita interrogandi nota, quæ superiora claudat. Hic ergo sensus erit: Pudeat Octavium concupiscere fortunam *(Regiam potestatem Cæsaris)* cujus nomen

Digitized by Google

susceperit? *Il ne fait remarquer aucune raison de ce changement. Mais j'en trouve une, qui me l'a fait goûter; c'est que le dernier verbe qui précède, c'est-à-dire,* ornatur, *se rapporte nécessairement à Octave; ce qui fait qu'en bonne grammaire,* pudeat *doit aussi s'y rapporter: et le sens m'a paru fort naturel en prenant* fortunam, *non comme M. l'abbé d'Olivet, pour* potestatem regiam Cæsaris, *mais pour cette fortune et cette autorité que Brutus reproche à Ciceron d'avoir déférées à Octave, en lui décernant le triomphe, des appointemens et toutes sortes d'honneurs. C'est par une suite du même sens que j'ai rendu, comme j'ai fait,* cujus nomen susceperit. *Enfin, je suis trompé, si la manière dont j'ai traduit tout le passage ne forme un sens clair, juste et naturel. Mais il n'en demeure pas moins vrai que la leçon de Manuce, et la correction de M. l'abbé d'Olivet, et mon interprétation, n'ont peut-être rien qui ressemble à la vraie leçon altérée par les copistes.*

Digitized by Google

ORDRE

DES

LETTRES CONTENUES DANS CE VOLUME,

Suivant la leçon particulièrement enseignée par Middleton (*a*), *et suivie par* Prevost, *d'après la chronologie des faits; avec le rapport à l'ordre commun observé par* d'Olivet.

N. B. Les 23 lettres appartiennent toutes à l'an 710 de l'ère romaine. Les évènemens qu'elles retracent les font présumer des mois de mars, avril, mai et juin de cette même année. Plusieurs portent, au surplus, la date précise de l'un de ces quatre mois, dernière époque de la vie de *Ciceron* et de *M. Brutus*, tous deux victimes, presqu'ensemble, d'un dévouement égal aux intérêts et aux droits de la patrie.

Suivant la chronologie des faits.	Rapport à l'ordre commun*	
	Edition ancien*e*.	*Édition* allem.
I. Ciceron à Brutus	I.	
II. Brutus à Ciceron		III.
III. Ciceron à Brutus		II.
IV. Ciceron au même		IV.

(*a*) Lisez la *Préface*. Voyez notamment page 115.

* La différence de l'*édition ancienne* d'avec l'*édition allemande*, dans l'*ordre commun* (vulgaris), sera entendue par ceux qui en lisant la *Préface critique*, se seront arrêtés, aux pages 7 et 8. En général, on ne saurait trop se pénétrer de cette lecture préliminaire, si l'on veut jouir de tout ce que les principales parties qui composent le volume, et qui toutes se correspondent, offrent d'agréable et d'instructif. (Note de l'Edit.)

Digitized by Google

SUIVANT LA CHRONOLOGIE DES FAITS.	RAPPORT à l'ordre commun. Édition ancienne.	Edition allem.
V. Ciceron à Brutus		V.
VI. Brutus à Ciceron	XI.	
VII. Ciceron à Brutus	VIII.	
VIII. Ciceron au même		I.
IX. Ciceron au même	III.	
X. Ciceron au même	V.	
XI. Brutus à Ciceron	IV.	
XII. Brutus au même	VII.	
XIII. Brutus au même	VI.	
XIV. Ciceron à Brutus	II.	
XV. Brutus à Atticus	XVII.	
XVI. Ciceron à Brutus	IX.	
XVII. Ciceron au même	XII.	
XVIII. Brutus à Ciceron	XIII.	
XIX. Ciceron à Brutus	X.	
XX. Ciceron au même	XIV.	
XXI. Ciceron au même	XV.	
XXII. Brutus à Ciceron	XVI.	
XXIII. Ciceron à Brutus	XVIII.	

PREFACE.

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA

PRÉFACE CRITIQUE OU DISSERTATION

Sur l'authenticité des Lettres de Ciceron à Brutus, et de Brutus à Ciceron ;

Traduite de Midleton par Prevost.

Après avoir publié la Vie de Ciceron, je me trouve engagé naturellement par l'usage que j'ai fait de ses écrits, à répondre aux attaques de M. *Tunstall*, Orateur de l'Université de Cambrige, qui s'est efforcé depuis peu, dans une lettre latine imprimée à Cambrige, de prouver que les *Lettres de Ciceron à Brutus* et *de Brutus à Ciceron*, sont l'ouvrage de quelque sophiste, et qui s'est cru bien fondé sur ses propres raisonnemens à les rejetter comme des pièces supposées. L'obligation de les défendre semble tomber sur moi personnellement. On m'accuseroit avec raison d'avoir eu dessein d'en imposer au Public, si je lui avois offert quelque chose que je n'eusse pas cru vrai, ou dont je n'eusse pas pu démontrer

Digitized by Google

la vérité. Ainsi je dois regarder l'entreprise de M. *Tunstall* comme une espèce de défi qui s'adresse à moi, et qu'il me seroit d'autant moins glorieux d'éviter, qu'outre l'engagement que j'ai pris en composant la Vie de Ciceron, j'en contracte un autre en donnant aujourd'hui la traduction des mêmes lettres sous les noms de Ciceron et de Brutus.

Je déclare donc, non-seulement que j'ai toujours attribué ces lettres aux deux grands personnages dont elles portent les noms; mais que les croyant écrites dans la dernière crise de la liberté Romaine, et par deux de ses plus illustres victimes, je les ai toujours mises au-dessus de tous les monumens de leur espèce qui nous sont venus de l'ancienne Rome. Toutes mes lumières m'ont soutenu constamment dans cette persuasion; et j'ajoute qu'après tant d'efforts du savant critique, je ne vois rien qui me paroisse capable de l'altérer. Cependant comme la seule autorité d'un nom tel que le sien, forme un préjugé qui n'est pas sans force, et que l'effet en seroit fâcheux pour tous les amateurs de la belle littérature, qui pourroient s'allarmer pour un si précieux reste de l'antiquité, je me fais un devoir de les délivrer de cette crainte, et de leur assurer la possession d'un trésor dont ils jouissent depuis si long-tems.

Digitized by Google

Pour donner de l'ordre et de la clarté à mon dessein, je commencerai par l'histoire des lettres que je publie, c'est-à-dire que je veux recueillir ce qui appartient à mon sujet dans la tradition de tous les siècles.

Il est certain, par le témoignage des anciens, que long-tems après la mort de Ciceron, le Public jouissoit d'un recueil de ses lettres à Brutus. *Nonius* (*a*) *Marcellus*, grammairien du premier siècle, en cite deux passages, l'un du premier livre, et l'autre du huitième. *Quintilien* (*b*) renvoie souvent ses lecteurs aux lettres de Ciceron et de Brutus. *Plutarque*, comme M. *Tunstall* prend soin de l'observer (*c*), nous a laissé l'extrait de deux des principales. Ce recueil consistoit alors en huit livres de lettres, écrites vraisemblablement dans l'intervalle de la mort de Jules Cesar et de celle de Ciceron, c'est-à-dire, dans l'espace d'un an et demi; car le passage que *Nonius* a cité du premier livre, se trouve dans la première des lettres (*d*) qui nous restent, et qui

(*a*) Vid. Non. Marcell. de différent. dictionum, in differ. inter *amare* et *diligere*. It. And. Patric. in Fragment. Epist. ad Brut.

(*b*) Quintil. lib. III, c. 8. l. VIII, 3. 6. IX, 3. 4.

(*c*) Vid. Tunstall. Epist. p. 194.

(*d*) Observandum est eum Epistolarum librum, qui nunc

Digitized by Google

paroît avoir été écrite à la fin de l'année (*a*) où l'histoire place la mort de Cesar. Ce n'est pas que le commerce de ces deux grands hommes n'eût commencé plusieurs années auparavant, et dès le tems que Ciceron étoit proconsul de Cilicie (*b*): il avait continué pendant le règne de Cesar. Mais comme leurs lettres ne regardoient alors que leurs affaires particulières, ou qu'elles ne contenoient que diverses recommandations qu'ils se faisoient mutuellement de leurs amis, celles qui se sont conservées de ce temsps-là ont été rangées parmi les épîtres familières, où l'on en voit encore plusieurs (*c*).

On m'accorde que les lettres originales qui composoient le recueil, ont subsisté jusqu'au temps de Plutarque. Si l'on prétend que dans la suite elles disparurent de Rome et de l'Italie, on ne peut supposer que ce soit avant la chute de l'Empire, et les ravage des Goths et des Vandales. Mais nous voyons qu'après plusieurs siècles de

---

etiam extat inter impressos ad *Brutum*, primum nominari à Nonio in differentiâ inter *amare* et *diligere*. *And. Patric. in Fragment. Epist. ad Brut.*

(*a*) A. U. 709.

(*b*) Ciceron parle dans ses lettres à Atticus de plusieurs lettres qu'il avait écrites à Brutus. *Ep. ad Att. l.* VI, 1. *etc.*

(*c*) Ep. Famil. XIII, 10. 11, 12, 13 et 14. Elles sont des années 707 et 708 de l'ère Romaine. *(Note de l'Editeur).*

Digitized by Google

la barbarie gothique, lorsqu'il se trouva quelque génie supérieur à qui le mérite des anciens se fit sentir, et qui conçut le desir d'en retrouver quelques monumens, les recherches ont toujours commencé par les ouvrages de Ciceron, dans tous les lieux où l'on savoit qu'il avoit existé des bibliothèques et des écoles. Petrarque, qui florissoit vers l'an 1340, donna le premier exemple de cette glorieuse curiosité : tous les écrivains modernes s'accordent du moins à lui en attribuer l'honneur (*a*). « Il fut le premier, suivant les » termes de Louis Vivés, qui ouvrit les serrures » rouillées des bibliothèques moisies, et qui net- » toya les écrivains classiques, couverts et rongés » de poussière. Quoiqu'il ne fût point capable » d'atteindre à la pureté du style, et de se dégager » entièrement de la barbarie de son siècle, la » langue latine lui doit beaucoup pour ce ser- » vice ». Paul Jove et d'autres historiens lui rendent le même témoignage. « C'est lui, dit Jove, » qui entreprit le premier de rétablir la langue » latine, et de tirer les belles-lettres de leurs » sépultures gothiques ». Il nous apprend lui-même dans une de ses lettres (*b*) la peine qu'il

(*a*) Vid. Doctorum testimonia de Petrarcha in Edit. Oper. fol. Basil. 1381.

(*b*) Petrarch. Epist. l. 15. 1.

Digitized by Google

eut à retrouver les Œuvres de Ciceron. Non-seulement il chargea de cette commission ses correspondans et ses amis dans toutes les parties de l'Europe ; mais il s'y employa lui-même en France et en Allemagne. Le fruit de ses soins se réduisit « à découvrir plusieurs exemplaires des pièces » communes de l'orateur romain » ; mais il ne put se procurer celles dont on déploroit la rareté, excepté les deux livres du Traité de la Gloire, qui se perdirent ensuite par un autre malheur, et quelques autres Oraisons, avec quelques Épîtres séparées. Ce qu'il est ici fort important de remarquer, c'est qu'entre ces Épîtres il possédoit celles que M. *Tunstall* conteste aujourd'hui à Ciceron ; car s'adressant dans une des siennes aux mânes de ce grand homme, il cite (*a*) deux passages des Épîtres de Brutus, l'une à Ciceron, l'autre à Pomponius Atticus.

L'exemple de Petrarque fut utile à son siècle, et servit par degrés à la perfection du goût dans les siècles suivans. Il inspira aux savans le même zèle pour découvrir les ouvrages des anciens, et particulièrement ceux de Ciceron. Au XVe. siècle, le Poge de Florence apporta du Concile de Constance en Italie, différentes pièces qu'il avait fait

(*a*) Petrarch. Epist. ad quosdam è Veterib. Ep. 1, p. 704.

Digitized by Google

copier, et (*a*) la collection entière des lettres à Atticus. On recueillit, d'un autre côté, les lettres à Quintus Cicéron; et peu de temps après la mort du Poge, ces deux collections, avec le petit nombre des lettres à Brutus qu'on avoit déjà, furent imprimées à Venise par Nicolas *Janson*, et à Rome par *Sweynheim* et *Pannartz*. L'édition de Venise finissoit par une épigramme, et l'on remarquoit que toutes ces lettres (*b*) avoient été jusqu'alors extrêmement rares.

Des huit livres à Brutus, qui avoient été connus des anciens, on n'avoit encore trouvé que dix-huit lettres, qui parurent dans cette première édition. Elles furent imprimées plusieurs fois dans la suite en divers endroits de l'Europe. Enfin l'Allemagne en produisit six ou sept nouvelles (*c*), ou plutôt des fragmens, qui furent joints aux anciennes dans une autre édition, avec des marques pour les faire distinguer. C'est dans cet état et dans ce nombre qu'elles subsistent encore aujourd'hui.

(*a*) Vid. Hoffman. Lexic. de Poggio. et And. Patric. in Fragm. de Glorià.

(*b*) Mattaire Annal. Typograph. vol. 1.

(*c*) D'Olivet n'en compte que cinq, et c'est le nombre exact auquel nous nous sommes, avec le Traducteur, strictement assujétis. L'erreur qui en a fait supposer *six ou sept*, doit être attribuée à la confusion faite par ceux qui les ont successivement publiées. *(Note de l'Editeur).*

Digitized by Google

Les dix-huit premières, soit imprimées, soit manuscrites, avoient passé sans contradiction, parmi les savans, pour les lettres originales de Ciceron et de Brutus. On ne connoît qu'Érasme à qui il soit arrivé d'en douter, et qui ait paru les confondre, dans une seule occasion, avec les (*a*) déclamations supposées de quelque Sophiste, qu'il n'a pu nommer. Mais il les cite (*b*) ailleurs sans aucune marque de soupçon. A l'égard de celles qui furent publiées en Allemagne, si plusieurs critiques les reçurent avec défiance, et parurent balancer dans le jugement qu'ils en portèrent, elles triomphèrent néanmoins de tous les doutes; et lorsqu'étant répandues dans les mains de tout le monde, on eut la liberté de les examiner à loisir, elles obtinrent la même approbation que les dix-huit premières. Aussi les a-t-on citées depuis, sans scrupule, comme les restes incontestables des grands hommes dont elles portent le nom.

(*a*) Porrò quas nobis reliquit nescio quis, Bruti nomine, nomine Phalaridis, nomine Senecæ et Pauli, quid aliud censeri possunt quàm declamatiunculæ ? Ep. ad Beat. Rhenan. Oper. t. 3. pag. 554. C. Lugduni Batavorum. 1703.

(*b*) Brutus indignatur Ciceroni, qui suis concionibus et scriptis irritaret eos, quos irritatos non posset opprimere. Ep. ad Guill. ibid. p. 641.

Digitized by Google

« Je publie ces six épîtres, dit Victorius (*a*), » telles que je les ai reçues des allemands. Quoique « je ne les aie jamais vûes dans aucun ancien ma- » nuscrit, je ne connois point de raisons qui » doivent me faire douter de la fidélité des alle- » mands, lorsqu'ils attestent qu'elles sont tirées » d'une ancienne copie, et que je n'ai point de juge- » ment à porter qui puisse les contredire ». Lambin s'exprime à peu-près dans les mêmes termes; mais il ajoute (*b*): « Si l'on étoit curieux néanmoins » d'apprendre ce que je pense, je ne fais pas diffi- » culté de déclarer que je les crois véritablement « de Brutus et de Ciceron »

Sigonius, dans son Recueil des Fragmens de Ciceron, s'explique encore plus ouvertement. « Je me suis déterminé, dit-il, à placer ici quatre » lettres de Ciceron à Brutus, et une de Brutus à » Ciceron, parce que ne se trouvant point dans » les premières éditions, elles ont fait naître les « doutes de plusieurs critiques, et que dans les » éditions mêmes où elles se trouvent, on les » a placées sans ordre. Mais le tems et le sujet » m'ont persuadé qu'elles devoient être rangées » à la tête des autres, et qu'elles y auront alors

(*a*) Edition des OEuvres de Ciceron par Victorius.
(*b*) Edition de Lambin.

Digitized by Google

» une juste liaison ». Dans un autre endroit de son (*a*) commentaire, il confirme un passage de ses lettres par sa ressemblance avec l'expression d'une des dix-huit, qui étoient, dit-il (*b*), attribuées incontestablement à Ciceron.

André Patricius, qui publia immédiatement après *Sigonius* une collection beaucoup plus complette des fragmens de Ciceron, parle aussi des épîtres dont on étoit redevable aux Allemands. « Je sais, dit-il, que plusieurs critiques ont douté » qu'elles fussent de Ciceron. Mais je m'en rap- » porte plus volontiers aux lettres mêmes, qui » parlent assez en leur propre faveur, et à l'au- » torité de Manuce qui les croit de Ciceron, qu'au » sentiment de tout autre critique. D'ailleurs » ceux qui les combattent, sont en petit nom- » bre, et ne peuvent être assurément des gens » fort éclairés. Il suffit pour lever tous les doutes, » de mettre ces épîtres dans leur ordre naturel, » comme (*c*) le bon sens le demande, et comme » *Sigonius* en a montré le chemin ».

Telle étoit la condition des lettres de Ciceron

(*a*) Vid. Sigonii schol. in Fragm. Cicer. p. 176.

(*b*) Quod etiam facit in iis quæ pro certo Tullianæ habentur. ibid. p. 178.

(*c*) Vid. And. Patricium in Fragm. ad Brutum.

Digitized by Google

et de Brutus, lorsque M. *Tunstall* a formé son attaque. Les dix-huit premières avoient été reconnues par les critiques de tous les siècles : les nouvelles avaient fait naître quelques soupçons ; mais après des examens sévères, elles avoient obtenu le même crédit que les premières. M. *Tunstall* n'y met aucune différence ; il les rejette toutes sans exception.

Je suis si éloigné de son avis, que s'il prouvoit seulement qu'il y en ait une de fausse, je ne ferois presque pas difficulté de lui abandonner toutes les autres. Mais quoique j'aie pesé ses argumens avec toute l'attention dont je suis capable, ils n'ont point eu d'autre effet que de me confirmer plus que jamais dans l'opinion contraire à la sienne ; et je me persuade hardiment que le public sera disposé de même, après avoir lu ses objections et mes réponses.

Il semble d'abord que pour entreprendre de nous faire rejetter, de sa seule autorité, un monument si bien établi, il auroit dû nous faire connoître dans quel temps, dans quel lieu, par qui ces lettres ont été forgées, ou jeter du moins quelque jour sur un fait de cette importance. Mais il n'a pas même eu la hardiesse de risquer la moindre conjecture. Suppléons à ce qui lui manque, et voyons à quel temps on pourroit rap-

Digitized by Google

porter l'imposture qu'il suppose. Il (*a*) avoue qu'elle est fort ancienne ; cependant il soupçonne dans un autre (*b*) endroit qu'elle pourroit être moderne, sans décider néanmoins s'il faut la croire ancienne ou nouvelle. C'est précisément la difficulté. Comment n'a-t-il pas senti qu'elle est seule capable de renverser son hypothèse ?

Les lettres de Ciceron et de Brutus existoient, comme je l'ai fait remarquer, dans le siècle de Plutarque, et n'avoient pu se perdre avant que la langue latine eût perdu sa pureté. Dans la suite, comme on ne peut s'imaginer que personne eût tenté l'imposture aussi long-tems que l'ouvrage se seroit conservé, il n'est pas plus croyable qu'aussi-tôt que la barbarie a commencé à prévaloir, il ait pu se trouver quelque sophiste assez exercé dans le style de Ciceron et dans le plus pur goût du langage, pour en imposer aux critiques les plus éclairés qu'on ait jamais connus ; ni que s'il s'en étoit trouvé un, il eût pu former le dessein d'en imposer à la race humaine, dans un tems où le nom de Ciceron étoit si peu respecté, et ses ouvrages si universellement négligés.

(*a*) Quod si quis horum Antiquitatis monumentorum, Veterum fortasse, ... amore adductus, etc. *Tunstall. Epist.* p. 251.

(*b*) Hæc quidem Antithesis quiddam τῶν πατέρων sapere videtur. *Ibid.* p. 233, *in Notis.*

Digitized by Google

D'ailleurs, lorsque ces mêmes écrits étoient dispersés, et comme ensevelis dans divers cantons de l'Europe, quelle apparence qu'un particulier pût s'en procurer un assez grand nombre, pour exécuter une entreprise qui en demandoit la plus parfaite connoissance et cette sorte de familiarité qui dépend d'une lecture assidue ?

Pressons ce raisonnement. Si les lettres de Ciceron et de Brutus ont subsisté jusqu'à la corruption de la langue latine, il n'est pas moins vrai que ce qui nous en reste aujourd'hui, a commencé à reparoître bien long-tems avant que cette langue ait repris sa pureté, puisque Pétrarque les citoit environ deux siècles avant le rétablissement du style et du goût, qu'on peut fixer au tems de la *réformation*. Il en faut nécessairement conclure que si elles ont été forgées, suivant les idées de M. *Tunstall*, elles doivent l'avoir été dans les siècles de ténèbres et d'ignorance; car la vérité de leur histoire ne laisse point d'autre tems où l'on puisse les placer.

Pour moi, sans me fier plus que je ne dois à mes lumières, je suis si convaincu par le style, et plus encore par le fond du sujet, qu'elles sont véritablement de Ciceron, que je doute, ou plutôt que je ne puis me persuader, que depuis le siècle de Plutarque jusqu'à celui de Pétrarque, il y ait eu

Digitized by Google

dans le monde un homme capable de les contrefaire. Avec un peu de discernement, on remarque, depuis le règne d'Auguste, une décadence si sensible dans les écrivains des siècles suivans, qu'entre tant de lettres on ne pourroit manquer d'appercevoir la différence du style toujours abondant de Ciceron. Elle se fait remarquer à mesure qu'on s'éloigne de son siècle; et plus on s'avance vers celui de Pétrarque, plus il est impossible de s'y méprendre. A la vérité, vers le tems de la *réformation*, le goût de l'élégance et la délicatesse du style oommencèrent à renaître. On se piqua sur-tout d'imiter le langage de Cicéron; et cette affectation fut portée si loin (*a*), qu'on ne reconnoissoit pour classique, que ce qui étoit tiré de ses ouvrages. Ceux qui le prirent pour modèle, étoient sans doute plus capables de copier sa manière, que tout ce qu'on connoît de savans écrivains, depuis le tems de Plutarque. Mais il se trouve que les lettres existoient avant qu'il y eût des écrivains de cette trempe.

(*a*) Quasi parum sit in Orbe factionum, revixit nova factio Ciceronianorum.... Ut fateor Ciceroni primam in dicendo laudem deberi, ità puto ridiculum totâ vitâ nihil aliud agere, quàm ut Ciceronem unum exprimas. Ep. ad Jac. Tusanum. *Ibid.* p. 938. *D.* Ac non Ciceronianum appellari multò probrosius esse ducunt, quàm appellari Hæreticum. Ad Joan. Vergas. *Ibid.* p. 1015. *F.*

Digitized by Google

En supposant un sophiste à qui l'on pût attribuer un tel ouvrage, en fixant même le temps où l'on prétendroit qu'il eût vécu, il se présenteroit une autre difficulté sur la fin qu'il auroit pu se proposer dans son entreprise. Ce ne seroit pas la réputation, puisqu'il a pris le parti de se cacher, et que son nom n'est jamais sorti des ténèbres; ni le desir du gain, puisque dans des siècles barbares on n'auroit pas attaché un grand prix à son ouvrage, et que dans tout autre temps la récompense n'auroit jamais eu de proportion avec la peine du travail. M. *Tunstall* s'imagineroit-t-il avoir prévenu cette difficulté par les deux buts qu'il suppose à son sophiste (*a*)? « L'un de » faire un supplément aux lettres à Atticus, pour » continuer l'histoire jusqu'où elle est interrompue dans ces lettres; l'autre, de justifier Cicéron contre ceux qui l'accusent d'avoir jeté imprudemment trop de pouvoir entre les mains » d'Octave ».

Mais, pour ne laisser rien sans réponse, est-il raisonnable de se persuader qu'ayant perdu huit livres de lettres, et pensant à réparer cette perte

(*a*) Hæque remaneant solæ, quæ earum quæ ad Atticum sunt, Historiam producant, et Epilogi cujusdam vicem, quasi id de industriâ comparatum fuisset, sustineant. *Tunstall. Ep.* p. 194.

Digitized by Google

par un ouvrage contrefait, on n'eût pas continué l'histoire aussi loin qu'elle l'avoit été dans ces huit livres, ou qu'on ne nous eût pas donné une suite régulière, au lieu de quelques épîtres sans liaison, et de quelques fragmens, qui n'ayant de rapport à rien, sont visiblement les débris de quelque ouvrage plus étendu? Pour soutenir du moins l'imposture, on auroit continué jusqu'à la fin du commerce de Brutus et de Ciceron, et l'on n'auroit pas cru pouvoir tromper le public par un bizarre assemblage de parties interrompues, qui ne regardent pas plus de quatre mois sur douze, auquel il faudroit qu'on eût voulu suppléer.

A l'égard du second point, il suffit, pour en faire sentir tout le ridicule, de remarquer que l'accusation d'imprudence qu'on a formée contre Ciceron, n'est connue (*a*) que par ces mêmes lettres, c'est-à-dire, par les reproches qu'il reçoit de Brutus, et par les raisons qu'il y apporte lui-même pour justifier sa conduite. Pétrarque, tout rempli qu'il étoit de la plus profonde vénération pour le caractère de Cicéron, a pris droit de ces

(*a*) Id notare proclive est, defensorem nostrum Ciceronis plus nimio laborasse, ne is, in suscipiendo Cæsaris patrocinio, promovendaque dignitate, famam, quod dicit, subiret temeritatis. *Ibid.* 212.

mêmes

Digitized by Google

mêmes lettres pour censurer sa conduite, qui lui paroissoit peu d'accord avec ses principes. « Que » répondrez-vous à vôtre Brutus, lui dit-il, lors- » qu'il vous soutient qu'en flattant Octave, vous » faites voir que vous craignez moins d'avoir un » maître, que vous ne souhaitez d'en avoir un » qui vous aime ». Dans un autre endroit : « Je » pense ici comme Brutus, et je ne puis faire » cas plus long-temps de cette politique dans » laquelle je veux croire que vous excellez (*a*) ». Ainsi, pour trouver quelque apparence de vérité aux imaginations de M. *Tunstall*, il faut supposer deux sophistes : l'un pour accuser Ciceron, et l'autre pour le défendre.

Mais les réflexions auxquelles je me suis arrêté jusqu'ici, n'étoient qu'un prélude. Il faut venir aux objections de M. *Tunstall*.

« J'achevois, dit-il, de lire les véritables » lettres de Ciceron, et rempli, comme je l'étois, » de cette lecture, je n'eus pas de peine à m'ap- » percevoir que les lettres à Brutus manquoient » de cette beauté et de cette abondance qui font » le caractère de l'orateur romain ; que celles de » Ciceron et de Brutus sont écrites dans le même

(*a*) Petrarch. Epist. ad Viros quosdam è Veteribus, Ep. 1, p. 704.

Digitized by Google

» style, et ne présentent que le même coloris ; » qu'il y entre tant d'art et d'exactitude, qu'elles » paroissent venir plutôt de la subtilité et de la » méditation scholastique, que de la connoissance » et de la pratique réelle des affaires. Personne » n'ignorant que Brutus avoit écrit quantité » d'autres lettres à Ciceron et à Pomponius Atti- » ticus, avant et après celles-ci, il me parut bien » étrange qu'elles fussent toutes perdues, et qu'il » ne nous restât que celles qui semblent avoir » été composées pour servir d'épilogue aux épîtres » à Atticus. Ces raisons commencèrent à m'ins- » pirer de la défiance. Mais en jettant un œil » plus attentif sur ces mêmes lettres, j'y décou- » vris tant d'absurdités dans le sens, tant d'im- » propriétés dans le langage, des prédictions si » remarquables de la part de Brutus et de Ciceron, » et, ce qui servit encore plus à me détromper, » un si grand nombre de faits historiques, non- » seulement inconnus, mais qui portent des mar- » ques visibles d'altération, et même de fausseté, » qu'il ne put me rester aucun doute de l'impos- » ture (*a*) ».

M. *Tunstall* entreprend de soutenir cette vague accusation par des preuves particulières. Il com-

(*a*) Tunstall. Epist. p. 193.

Digitized by Google

mence par deux passages de Plutarque, qu'il trouve fort remarquables, où cet ancien écrivain fait comme l'extrait des deux fameuses lettres de Brutus, l'une à Ciceron, l'autre à Pomponius Atticus, et que Plutarque, suivant l'observation du critique, devoit avoir lues dans le recueil des lettres originales qui subsistoit de son temps.

« Quand Ciceron, dit Plutarque, eut embrassé » les intérêts d'Octave par un mouvement de » haine contre Antoine, Brutus lui en fit des » plaintes fort amères, et lui reprocha dans une » lettre, qu'il craignoit moins d'avoir un maître, » que d'en avoir un qui ne fût pas son ami; que » toutes ses mesures ne tendoient qu'à se faire » une servitude aisée, puisque dans toutes ses » lettres et ses harangues il ne cessoit pas de » répéter qu'Octave étoit d'un excellent caractère, » au lieu que les premiers Romains n'auroient » point été capables d'estimer la bonté dans un » maître: que pour lui, s'il n'étoit point encore » déterminé ni à la guerre, ni au repos, il étoit » résolu du moins de ne jamais être esclave; » qu'il étoit surpris de voir prendre tant d'allar- » mes à Ciceron pour la guerre civile, si peu pour » une paix basse et honteuse; et que pour prix » d'avoir délivré Rome de la tyrannie d'Antoine, » il parût demander qu'on reçût Octave à sa

Digitized by Google

» place. Tel étoit, dit Plutarque, le sens de la » première lettre de Brutus (*a*) ».

A l'égard de la lettre à Pomponius Atticus, Plutarque dit : « Que la haine de Ciceron contre » Antoine, jointe à son caractère naturel, qui le » rendoit incapable de tenir tête à ceux qui flat- » toient son ennemi, lui fit rechercher l'amitié » d'Octave, dans la pensée qu'il pourroit attacher » ce jeune homme au service de la République ; » qu'en effet Octave lui marqua beaucoup de » considération, jusqu'à l'appeler son père ; que » Brutus irrité de cette nouvelle, s'emporta contre » Ciceron dans une lettre à Atticus, lui repro- » chant que dans tous les soins que la crainte » d'Antoine lui faisoit rendre à Octave, il mon- » troit assez que son but n'étoit pas de procurer » la liberté à sa patrie, mais de se donner un » maître dont il fût aimé (*b*) ».

M. *Tunstall* n'a pu désavouer que ces deux passages ne s'accordent fort bien avec le sujet général des deux lettres qui subsistent aujourd'hui. Mais il observe qu'il s'y trouve néanmoins plusieurs contradictions. La principale, dit-il, est que les lettres originales qui étoient entre les

(*a*) Plutarque, Vie de Brutus.

(*b*) Plutarque, Vie de Ciceron.

Digitized by Google

mains de Plutarque, avoient été écrites avant que Brutus eût quitté l'Italie; et qu'on prétend au contraire que celles qui nous restent aujourd'hui, furent écrites en Macédoine. Deux autres contradictions que M. *Tunstall* prétend trouver avec celle-ci, n'ont aucun rapport à son entreprise, et marquent seulement, comme personne ne l'ignore, que Plutarque, dans ses vies, étoit un écrivain sans exactitude.

Mais comme cette seule observation seroit capable d'arrêter toutes les chicanes et de ruiner l'hypothèse du critique, il passe, sans y faire attention, à l'établissement de sa chimère. « Quelque sophiste, continue-t-il, ayant lu ces véritables sentimens de Brutus dans Plutarque ou dans quelqu'autre historien, en a pris occasion de forger sur ce plan un recueil de lettres; mais sans aucun égard pour la date des lettres originales, ou sans considérer dans quel temps Plutarque place les faits dont il est question ».

Le sophiste de M. *Tunstall* auroit été fort stupide, si dans le projet qu'il avoit formé d'en imposer au monde entier, il avoit porté la négligence jusqu'à contredire son auteur dans tous les articles qu'il empruntoit de lui. Mais puisque l'autorité de Plutarque est ici le fondement des suppositions de M. *Tunstall*, il faut reprendre

Digitized by Google

en peu de mots ce que j'ai fait observer dans un autre lieu, et répandre, s'il se peut, plus de lumière sur ce que j'ai déja tâché d'élaircir.

J'ai remarqué dans la préface de l'histoire de Ciceron, « que la lecture des historiens » grecs demande beaucoup de précautions, lors» qu'ils entreprennent de traiter les affaires de » Rome; que la plupart ayant ignoré la langue » et les usages des Romains, ils étoient sujets à » beaucoup de méprises, et remplis d'ailleurs » d'une infinité de préjugés; que Plutarque en » particulier, qui n'avoit qu'une connoissance » fort imparfaite de la langue latine, ne pouvoit » être un bon compilateur de l'histoire romaine; » mais qu'en lui accordant même tous les talens » qui forment un parfait historien, l'entreprise » d'écrire les vies de tous les grands hommes de » l'Italie et de la Grèce, surpassoit les forces » d'un seul écrivain, quelque loisir et quelque » habileté qu'on lui suppose; à plus forte raison » celles d'un homme qui, de son propre aveu, » étoit continuellement occupé des affaires pu» bliques et des leçons de philosophie qu'il don» noit aux Sénateurs romains; que ses ouvrages » doivent par conséquent se ressentir des em» barras de sa vie, c'est-à-dire, qu'ils ne peu» vent être qu'imparfaits et superficiels, et qu'il

Digitized by Google

» faut les regarder moins comme un projet rem-
» pli, que comme une simple esquisse ». J'en pris pour exemple sa vie même de Ciceron, où l'on trouve non-seulement toutes les erreurs des historiens qui l'avoient précédé, mais encore un grand nombre de fautes qui lui sont propres; et j'ai remarqué en général que cet ouvrage porte toutes les marques d'une précipitation et d'une négligence excessives (*a*).

Ce jugement se trouve confirmé dans l'histoire de l'Académie des Inscriptions, par divers exemples, tirées des vies de *Camillus*, de *Lucullus* et de *Pompée* (*b*). Entre plusieurs erreurs qu'on y fait observer, il y en a deux qui ne semblent venir que de l'équivoque des mots latins, et du peu de connoissance que Plutarque avoit de cette langue. Mais le témoignage le plus décisif est celui de Plutarque même, qui passe condamnation, dans la vie d'Alexandre, sur le défaut dont je l'accuse. Voici ses termes:

« Dans l'entreprise que je forme d'écrire les
» vies d'Alexandre et de César.... je supplie
» mon lecteur de ne me pas faire un reproche
» si je ne rapporte pas toutes leurs célèbres

(*a*) Préface de l'Histoire de Ciceron.
(*b*) Tome V, pag. 269, etc.

Digitized by Google

» actions, ni même exactement leurs actions » particulières, et si j'en abrège la plus grande » partie. Je ne prétends point écrire des *histoires*, » mais simplement des *vies*. Il ne faut pas croire » d'ailleurs que l'illustration des vertus et des » vices dépende toujours des actions éclatantes : » un petit fait, un bon mot, une raillerie, sont » souvent plus propres à faire connoître le véri- » table caractère des hommes, que les batailles » et les siéges. Ainsi, comme les peintres s'atta- » chent à la ressemblance des traits du visage, » et cherchent principalement à représenter les » caractères par la physionomie et la contenance, » sans faire beaucoup d'attention aux autres par- » ties du corps ; qu'il me soit permis de même » de m'attacher aux indications de l'ame, et » d'en tirer les traits dont je veux former la » peinture de chaque vie, en laissant à d'autres » écrivains la description des exploits et des » grandes actions de mes héros ».

Plutarque a suivi constamment cette règle. C'est ce qui le rend si attentif, dans toutes ses vies, à recueillir les apophtegmes et les plaisanteries de ses grands hommes, tandis qu'il néglige leurs actions les plus célèbres, ou qu'il les traite du moins légèrement, et, comme il le déclare lui-même, sans aucune sorte d'exactitude. Quoique

Digitized by Google

ses ouvrages en fournissent une infinité d'exemples, je n'en citerai qu'un ou deux, parce qu'ils ont un rapport sensible à mon sujet, et qu'ils sont tirés de la même page d'où M. *Tunstall* emprunte un de ces *témoignages remarquables* (*a*), sur lesquels il prétend établir l'exactitude et l'autorité de Plutarque. Dans la vie de Ciceron, après avoir rapporté le retour de Ciceron à Rome, et sa rupture éclatante avec Antoine, il continue ainsi sa narration :

« Depuis ce temps-là, s'ils se rencontroient » quelque part, ils passoient l'un près de l'autre » sans aucune marque de civilité, et se tenant » tous deux sur leurs gardes; jusqu'à ce que le » jeune Octave, à son arrivée d'Apollonia, prit » possession de l'héritage de son oncle, et que- » rella Marc-Antoine pour deux mille cinq cents » myriades qu'il lui retenoit de cette succession. » Là-dessus, Philippus qui avoit épousé sa mère, » et Marcellus mari de sa sœur, l'amenèrent à » Ciceron, et lui firent conclure avec lui un » traité, par lequel Ciceron devoit assister Octave » de tout le pouvoir de son éloquence et de son » autorité, et Octave soutenir Ciceron de ses » troupes et de son argent; car ce jeune homme

(*a*) Tunst. Epist. p. 4.

Digitized by Google

» avoit déjà rassemblé une grande partie des » vétérans qui avoit servi sous son oncle, et » Ciceron avoit beaucoup de penchant à se lier » avec lui (*a*) ».

Il est aisé de trouver dans ce passage, qui contient plusieurs points essentiels de la vie de Ciceron, toutes les preuves de négligence et d'inexactitude qu'un écrivain puisse rassembler dans un espace si court. Plutarque, en faisant remarquer la rupture ouverte de Ciceron et d'Antoine, ne dit pas un mot de la première Philippique, qui fut prononcée dans cette conjoncture, et qui fut le fondement de leur querelle. Il place ensuite l'arrivée d'Octave après la rupture d'Antoine et de Ciceron, qui éclata au commencement de Septembre, tandis que nous savons par les lettres à Atticus (*b*), qu'Octave étoit arrivé à Naples le 18 d'Avril; que le matin du jour suivant, il se rendit à la maison de campagne de son père Philippus, d'où il fut conduit sur le champ à celle de Ciceron, qui n'en étoit pas éloignée, et dans laquelle Ciceron avoit auprès de lui Balbus, Hirtius et Pansa. Et quoique depuis cette première entrevue, Octave ait fait ar-

(*a*) Vie de Ciceron.

(*b*) Ep. ad Att. lib. XIV, 10, 11.

Digitized by Google

demment sa cour à Ciceron, qu'il l'ait sollicité par ses lettres, qu'il l'ait pressé par ses messagers, de prendre ses affaires sous sa conduite et sa protection, il ne paroît pas moins certainement par ses propres lettres, qu'il refusa d'entrer dans aucun engagement jusqu'au mois de Novembre, où il se laissa gagner enfin par la médiation d'Oppius (*a*). Cette négociation, qui fut l'ouvrage de sept mois, Plutarque la fait conclure *dans la première entrevue* de Ciceron et d'Octave, la fait conclure *à Rome*, et par l'entremise de *Philippus* et de *Marcellus*.

La même page offre encore une preuve plus étrange de la négligence avec laquelle Plutarque traite les grands événemens de l'histoire. Après le passage que j'ai déjà cité, concernant les reproches de Brutus dans sa lettre à Pomponius Atticus, il ajoute : « Malgré cela, Brutus trou-» vant à Athènes le fils de Ciceron, lui donna de » l'emploi dans ses troupes, et tira beaucoup » d'avantages de ses services. Pendant ce temps-là » Ciceron étoit au comble du pouvoir dans la » ville, tout y étoit soumis à ses volontés. Il y » souleva un parti contre Antoine, qu'il força de » quitter Rome. Il détacha les deux Consuls

(*a*) *Ibid.* XVI, 15.

Digitized by Google

» après lui, pour lui faire la guerre; il persuada » au Sénat de décerner le rang et les honneurs » de la Préture à Octave, pour avoir pris les » armes en faveur de la patrie. Mais lorsqu'An- » toine eut été défait, et que les deux Consuls » eurent perdu la vie dans l'action (*a*), toutes » les forces de la République se joignirent à » celles d'Octave, etc. ».

N'est-il pas surprenant de voir les transactions de plusieurs mois, et les plus importantes entreprises, non-seulement de la vie de Ciceron, mais de toute l'histoire romaine, le temps où l'orateur romain fit la plus brillante figure, où il prononça ses Philippiques, représentées avec cette négligence dans un petit nombre de lignes? Mais c'est ce qu'on devoit attendre du projet déclaré de Plutarque, et de la méthode qu'il a suivie dans son ouvrage.

Je suis trompé si ces témoignages ne justifient pas le jugement que j'en ai porté, dans les parties du moins où il traite l'histoire romaine. Mais loin d'en prendre droit de le mépriser (*b*), comme M. *Tunstall* me le reproche, je n'ai pensé qu'à

(*a*) Plut. in vit. Cic. p. 883.

(*b*) Miror te, *Plutarche*, quem tamen contemnis. *Tunst. Ep.* p. 30.

Digitized by Google

faire connoître ce qu'il n'a pas fait difficulté de déclarer lui-même, et ce qu'on trouvera bien mieux prouvé par une multitude innombrable de faits et de circonstances, quand on prendra la peine de lire ses vies sans prévention.

Mais je ne puis abandonner cette page féconde sans ajouter une remarque qui regardera moins la négligence de Plutarque, que celle de M. *Tunstall* même, à laquelle je serois peut-être en droit de donner un nom beaucoup plus dur. Il assure « que les deux épîtres de Brutus, que Plu- » tarque a citées, furent écrites avant que Brutus » eût quitté l'Italie; ce qui lui paroît incontes- » table, dit-il, non-seulement par la suite du » texte, mais encore par la déclaration expresse » de l'historien (*a*) ». Cependant, on a pu remarquer que Plutarque ne dit rien d'approchant, dans ce que j'en ai rapporté; et la suite du texte est si éloignée de faire entendre que Brutus fût alors en Italie, que tous les faits et toutes les circonstances font inférer nécessairement le contraire. Il paroît évidemment que la première lettre fut écrite lorsque Brutus employa le fils de

(*a*) Nimirum Epistolæ, de quibus Plutarchus loquitur, scriptæ sunt, dum Brutus adhuc in Italiâ consistebat. Id ex Historiæ contextu manifestum est, sed et idem diserte dicit. *Ibid.* p. 196.

Digitized by Google

Ciceron à commander une partie de ses troupes dans la Macédoine, tandis que Ciceron même étoit au sommet du pouvoir à Rome, c'est-à-dire, après qu'il eut chassé Antoine de la ville, qu'il eut engagé les deux Consuls à le poursuivre, et le Sénat à décerner les honneurs de la Préture au jeune Octave; ce qui n'arriva que plusieurs mois après le départ de Brutus. Le critique n'est guères plus heureux dans la date qu'il assigne à l'autre; car il est faux que Plutarque s'exprime là-dessus ouvertement. Enfin, quand les deux passages seroient exacts et décisifs, ce qu'on pourroit en conclure uniquement seroit peut-être que l'une des deux lettres fut écrite en Italie, mais que l'autre doit l'avoir été nécessairement en Macédoine; et M. *Tunstall* auroit toujours tort, dans cette supposition, d'assurer que Plutarque déclare nettement le temps et le lieu où elles furent écrites. Il appelle l'épître à Ciceron, *la première épître de Brutus*, quoiqu'il soit certain qu'elle est postérieure à l'autre; mais je prouverai bientôt, avec la dernière clarté, qu'elles furent toutes deux écrites de Macédoine, et que c'est par un effet ordinaire de sa négligence, que Plutarque en a laissé le lieu et le temps incertains.

Il est vrai qu'à l'autorité de Plutarque, M. *Tunstall* joint sa propre autorité, sur laquelle il fait

Digitized by Google

peut-être beaucoup plus de fond ; car il déclare « que suivant toutes ses lumières, les deux lettres » originales que Plutarque avait lues, furent » écrites avant que Brutus eût quitté l'Italie (*a*). Il donne les raisons sur lesquelles cette certitude lui paroît établie : « C'est, dit-il (*b*), qu'avant » ce temps-là il y avoit déjà de fortes raisons » de soupçonner les vues d'Octave, et de cen- » surer l'imprudence de Ciceron, qui travailloit » à le rendre trop puissant (*c*) ».

On ne peut trop s'étonner qu'un homme qui a fait quelque étude des lettres à Atticus, ose donner pour sa propre opinion une erreur qui se trouve ouvertement détruite par un grand nombre de ces lettres. Mais son hypothèse auroit été ruinée par le fond, s'il n'eût pas supposé que les lettres originales de Ciceron et de Brutus furent écrites dans un autre tems que celles qui portent aujourd'hui leur nom. Il falloit par consé-

(*a*) Atque hoc quidem tempore ipso, Brutum, insignes illas Epistolas et ad Atticum et ad Ciceronem, de quibus Plutarchus narrat, scripsisse omninò existimo. *Tunst. Ep.* p. 200.

(*b*) Inconsultam in Octavio augendo Ciceronis temeritatem, justissimasque adeò Bruti objurgationes. *Ibid.* p. 197.

(*c*) Et sanè ex quo Octavius Neapolim primus venit, Cicero juvenis amplectendi mirâ cupiditate ferebatur, et, ut Plutarchus dicit, τὰ τοῦ Καίσαρος ὑπερῆρε. *Ibid.* p. 199.

Digitized by Google

quent sacrifier au soutien de cette chimère tout égard pour la vraisemblance des faits et pour celle du caractère de Ciceron. Étrange méthode! Heureusement, quelques extraits des lettres mêmes suffiront pour nous éclaircir, et feront voir tout-à-la-fois avec combien de modestie et de jugement M. *Tunstall* accuse Ciceron d'imprudence et de témérité, pour avoir embrassé les intérêts d'Octave au premier moment, dit-il, que ce jeune homme toucha le rivage de Naples.

Dans le première lettre où Ciceron parle de l'arrivée d'Octave, il s'exprime dans ces termes: « Octave est arrivé à Naples le 18 d'avril. Balbus, » qui l'alla voir le lendemain de grand matin, » et qui revint chez moi le même jour, m'assura » que son dessein étoit de faire valoir ses droits » sur la succession de son oncle. Nous verrons, » comme vous me le marquez, un démêlé cu- » rieux entre Antoine et lui..... (*a*) ». Dans une seconde lettre: « Balbus, Hirtius et Pansa » sont ici avec moi. Octave, qui est arrivé nou- » vellement, est à la maison de campagne de » Philippus, son père, et paroît dévoué à toutes » mes vues (*b*) ». Dans une troisième, dont la

(*a*) Ad Att. XIV, 10.
(*b*) *Ibid.* 11.

date

Digitized by Google

date est du 22 d'avril : « Octave, qui est encore » avec nous, me marque autant de respect que » d'amitié. Ses domestiques lui donnent le nom » de César ; Philippus ne le lui donne point, » et je suis son exemple. Il me paroît impossible » qu'il devienne jamais bon citoyen, au milieu de » tant de gens qui n'annoncent que la mort à tous » nos amis : c'est leur langage familier. Ils décla- » rent que le passé ne mérite point de grace. Que » sera-ce, je vous prie, lorsque cet enfant va se » trouver à Rome, où nos libérateurs n'osent » paroître ? Ils n'en seront pas moins célèbres, » ni moins heureux ; j'ose le dire, par le té- » moignage de leurs cœurs vertueux. Mais je » suis trompé, si nous n'avons perdu toute res- » source. Quand pourrai-je me retirer dans quel- » que lieu où je n'entende plus parler de ces » Pélopides, etc. (*a*) »

Il ne se passa rien de plus entre Ciceron et le jeune Octave pendant qu'ils furent voisins dans le canton de Naples. Mais Octave se rendit bientôt à Rome pour recueillir la succession de César, en qualité d'héritier et de fils adopté, et pour donner au peuple des jeux et des fêtes, que César avait promis lui-même, et dont il avoit fait les

(*a*) *Ibid.* lib. XIV, 12.

Digitized by Google

préparatifs. Étant arrivé à Rome, Octave harangua le peuple de la tribune, où il paroît qu'il fut produit par Lucius, frère d'Antoine et l'un des Tribuns. Son discours fut envoyé à Ciceron, qui n'en porta point un jugement avantageux, non plus qu'Atticus, puisque dans une lettre à cet illustre ami, il paroît « (*a*) mécontent des » jeux d'Octave et de la commission que Marius » et Posthumius avoient prise de les faire re- » présenter ». Dans une autre lettre, il loue les Tribuns d'avoir ordonné qu'on ôtât du théâtre la chaire d'or de César, qu'Octave y avoit fait placer, et les Chevaliers d'avoir applaudi à cette action (*b*). Toutes ces circonstances se passèrent au milieu du mois de mai. Ensuite, vers la fin du même mois, tandis que la dispute d'Antoine et d'Octave étoit allumée pour la succession de César, Ciceron écrivit dans ces termes à Atticus : « Octave a du » courage et de grandes qualités ; je n'en puis » douter, et je le crois aussi bien disposé qu'on » puisse le souhaiter pour nos héros. Mais il n'est » pas aisé de décider jusqu'à quel point on peut

(*a*) *Ibid.* 14. 20. De Octavii concione idem sentio quod tu, et Marius et Posthumius procuratores non placent. *Ad Att.* 15. 2.

(*b*) De sellâ Cæsaris bene Tribuni : præclaros etiam XIV. Ordines *Ibid.* 3.

Digitized by Google

» se fier à son âge, à son nom, à son éducation,
» à sa qualité d'héritier. Son beau-père, que j'ai
» vu à Asture, est persuadé qu'il ne faut y prendre
» aucune confiance. Cependant il ne faut pas
» cesser de lui marquer de l'affection, ne fût-ce
» que pour le tenir éloigné d'Antoine. Marcellus
» en use fort noblement, s'il s'efforce de lui ins-
» pirer des sentimens favorables pour nos amis.
» Il paroît avoir sur lui beaucoup plus d'ascen-
» dant qu'Hirtius et Pansa. Octave est d'un fort
» bon naturel; mais qui peut s'assurer qu'il se
» soutienne (*a*)? »

On voit dans ces lettres à quoi se réduisit le commerce de Ciceron avec Octave, sa négociation, son traité et le jugement qu'il en portoit, avant que Brutus eût quitté l'Italie. Loin d'y découvrir cette précipitation, cette imprudence, cette témérité dont le critique a la hardiesse de le charger, on y apperçoit au contraire une réserve, des précautions, une défiance même, dont les plus grandes civilités de la part d'Octave, ni la haute opinion que Ciceron avoit conçue de son caractère, ne furent pas capables de lui faire rien relâcher. D'ailleurs Ciceron n'avoit point encore absolument rompu avec Antoine. Quoiqu'il

(*a*) Ad Att. lib. XV, 12.

Digitized by Google

n'approuvât point sa conduite, et qu'il soupçonnât ses intentions, il se croyoit obligé par des raisons importantes d'entretenir avec lui quelques apparences d'amitié, et même une sorte de correspondance, jusqu'à lui écrire en faveur d'Atticus, sur une affaire (*a*) qu'Atticus avoit fort à cœur. Antoine observoit de son côté les mêmes égards de politesse, et ce fut dans cet intervalle qu'il écrivit à Ciceron dans les termes les plus civils, pour le prier de consentir au rappel et au rétablissement de S. Claudius (*b*). Sur quelques allarmes que les partisans de la liberté avoient conçues de la division des terres entre les soldats d'Antoine, Lucius son frère, écrivit aussi à Ciceron pour calmer honnêtement ses craintes (*c*).

Cependant Ciceron étoit en effet si peu content d'Octave et d'Antoine, et prenoit généralement si peu de confiance à la situation des affaires, qu'au lieu de marquer alors de l'empressement pour s'engager dans les intérêts d'Octave, il forma la résolution de faire un voyage dans la Grèce, et de demeurer à Athènes avec son fils

(*a*) De Buthortio negotio, utinam quidem Antonium conveniam! Multùm quidem proficiam. *Ad Att.* XIV, 17. XV. 1. 2.

(*b*) *Ibid.* XIV, 13.

(*c*) L. quidem Antonius liberaliter Literis sine cura me esse jubet. *Ibid.* XV, 12.

Digitized by Google

jusqu'au consulat d'Hirtius et de Pansa, dans lequel il mettoit alors toutes ses espérances. Il partit au commencement du mois de juillet. Il continua sa route jusqu'en Sicile : mais les vents l'ayant repoussé à Rheggio, où il apprit, par quelques avis de Rome, d'heureux changemens qui lui firent espérer qu'Antoine prendroit le parti de la paix et de la soumission, il abandonna le dessein de son voyage, pour rendre à sa patrie le secours de son autorité et de ses conseils. Cependant s'étant vu trompé par de fausses promesses, et ne trouvant dans Antoine qu'un citoyen révolté contre les loix, qui tendoit au pouvoir tyrannique par la ruine du gouvernement, il prononça sa première Philippique le second jour de septembre ; et telle fut, entre lui et le furieux Antoine, l'origine de cette haine mortelle, qui ne fit qu'augmenter jusqu'à sa mort (*a*).

Brutus prit alors le parti d'abandonner l'Italie ; mais, avant son départ, il ne pouvoit avoir aucune raison de blamer la conduite de Ciceron à l'égard d'Octave, puisque non-seulement Ciceron n'avoit fait aucune démarche en faveur de ce jeune citoyen, mais que, suivant les plus fortes

(*a*) Histoire de Ciceron, tome 3, p. 467, éd. *in*-8°. P. 309 315, etc., éd, *in*-12.

Digitized by Google

apparences, il ne l'avoit pas même vu depuis leur première rencontre. S'il est vrai que Brutus n'avoit aucun reproche à lui faire, il est aussi certain par les mêmes lettres à Atticus (*a*), qu'il ne lui en fit aucun; car dans tout cet intervalle, c'est-à-dire, depuis l'arrivée d'Octave jusqu'au départ de Brutus, ce ne fut entr'eux qu'un commerce assidu de lettres et de messages, dont on trouve des traces continuelles dans les lettres à Atticus. « Je suis charmé (*b*), dit Ciceron, que » mes lettres aient fait plaisir à Cassius et à Brutus. » Que j'ai reconnu, dit-il ailleurs (*c*), d'amitié » pour moi dans les lettres de Brutus ! » Il est naturel de conclure que Brutus, dont les lettres étoient ordinairement dures et hautaines, prenoit alors un ton plus tendre, par un juste sentiment de reconnoissance pour le zèle et les services de Ciceron. En effet, il sembloit craindre si fort de le choquer dans ces circonstances, que désapprouvant beaucoup le voyage de la Grèce, il ne laissa point de se contraindre au silence, et de renfermer dans son cœur toutes les réflexions qui

(*a*) Ad Att. Lib. XIV, 18. 19. 20. Lib. XV, 1. 4. 5. 10. 23. 26. 29. etc.

(*b*) Gratas fuisse meas Literas Bruto et Cassio gaudeo; itaque rescripsi. *Ibid.* 14. 20.

(*c*) O Bruti amanter scriptas Literas ! *Ibid.* 15. 10.

Digitized by Google

auroient pu le dégoûter de son entreprise, par la seule crainte de lui proposer quelque chose de désagréable (*a*).

Mais outre ce commerce de lettres, qui ne fut point interrompu, ils eurent dans cet intervalle plusieurs conférences personnelles, à la prière de Brutus, et l'amitié y présida toujours avec une parfaite harmonie. Cicéron le vit à *Lanuvium* (*b*), à *Antium* (*c*), à *Nesis* (*d*), petite isle de la côte de Campanie, où ils passèrent ensemble plusieurs jours consécutifs; enfin à *Velie*, lorsqu'il revenoit de Rome après avoir renoncé au voyage de la Grèce. Brutus n'eut pas plutôt appris qu'il étoit dans cette ville, que faisant trois milles à pied, pour se procurer le plaisir de l'embrasser, il lui marqua la plus vive satisfaction de son retour. Dans l'effusion de sa joie, il lui déclara naturellement qu'il avoit eu de la répugnance à lui faire connoître plutôt, qu'en changeant de pensée sur son voyage, il avoit évité deux taches qui auroient fait tort à son caractère; l'une d'avoir désespéré trop tôt de la cause

(*c*) Brutus effudit illa omnia quæ tacuerat, ut recordarer illud tuum, Brutus noster silet. *Ibid.* 16. 17.

(*b*) *Ibid.* 15. 20.

(*c*) *Ibid.* 18. 11.

(*d*) *Ibid.* 16. 1. 2. 4. 5.

Digitized by Google

commune, et de l'avoir abandonnée par une espèce de désertion ; l'autre, de s'être laissé conduire en Grèce par la vanité d'y voir les jeux olympiques (*a*). « Ciceron reconnut que cette » dernière faute auroit été honteuse pour lui » dans toutes sortes de tems ; mais qu'elle étoit » inexcusable dans la situation où il laissoit la » République. Il remercia les vents de lui avoir » sauvé cet opprobre, et d'avoir servi, comme » les bons citoyens, à le rappeler au service de » sa patrie ». Mais dans cette conférence et dans toutes les autres, on ne trouve de la part de Brutus aucune trace de reproche et de mauvaise humeur sur ce qui touchoit Octave.

La conférence de Vélie fut leur dernière entrevue. Cicéron quitta Brutus (*b*) le 17 d'août, et le laissa déterminé à prendre lui-même sa route vers la Grèce, avec sa flotte, qui étoit prête au départ, et qui mit vraisemblablement à la voile peu de jours après ; car il s'étoit arrêté plus longtemps que ses amis ne le souhaitoient, dans l'espérance où il étoit toujours, que la fortune apporteroit quelque changement favorable, sur-tout à l'occasion des jeux qu'il avoit donnés nou-

(*a*) *Ibid.* 16. 7.

(*b*) Nam XVI. Kal. Sept. cum venissem Velias, etc. *Ibid.*

Digitized by Google

vellement au public, et qui lui avoient attiré des applaudissemens universels (*a*).

Voilà, sans déguisement, toute la conduite de Ciceron à l'égard d'Octave, pendant le séjour de Brutus en Italie. La suite ayant moins de rapport aux objections de M. *Tunstall*, je renvoie mon lecteur à l'Histoire même de Ciceron, où l'on verra (*b*) que malgré les instances d'Octave, qui le sollicitoit continuellement par ses messagers et par ses lettres, de se joindre à lui contre Antoine, leur ennemi commun, Ciceron demeura long-tems suspendu, et ne renonça point à ses défiances, jusqu'à ce que le danger de la république et l'approche de sa ruine le forcèrent de consentir à leur union. Je ne lui ai rien attribué, qui ne soit prouvé clairement par ses lettres. « J'ai reçu, écrit-il à son ami dans ces circons-» tances, une lettre d'Octave, du premier de » novembre, par laquelle je vois que ses desseins » n'ont pas peu d'étendue..... Ses intentions

(*a*) Illud mihi submolestum, quod parum Brutus properare videtur. Primùm confectorum Ludorum nuncios expectat. *Ibid.* 16. 4. Existimabam μετεωρότερον esse, et hercule, erat, et maximè de Ludis. At mihi, cùm ad Villam rediissem, Cn. Lucilius, qui multum utitur Bruto, narravit illum valdè morari, non tergiversantem, sed expectantem si qui fortè casus. *Ibid.* 16. 5.

(*b*) Hist. de Ciceron, l. IX.

Digitized by Google

» ne sont plus obscures pour personne. Il veut
» le commandement de la guerre contre Antoine.
» Ainsi, dans peu de jours nous serons forcés de
» prendre les armes; mais quel parti embrasse-
» rons-nous? Considérez son nom, son âge. Il
» me demande une conférence secrette à Capoue.
» Quelle puérilité, de s'imaginer qu'une confé-
» rence entre lui et moi puisse être secrette? Je
» lui ai fait entendre qu'elle n'étoit ni nécessaire,
» ni possible.... Enfin Octave veut être notre
» chef, et nous persuader que nous sommes
» intéressés à le soutenir.... O Brutus! où es-
» tu? Quelle occasion tu laisses échapper? Je n'ai
» pas deviné tous ces évènemens; mais j'en ai
» toujours prévu une partie. Dites-moi mainte-
» nant si je dois aller à Rome, ou demeurer ici,
» ou si je me sauverai à Arpinum. J'y serois
» plus en sûreté; mais, d'autre part, je serois
» fâché de ne me pas trouver à Rome si ma pré-
» sence y étoit nécessaire. Déterminez-moi; je
» n'ai jamais été dans une plus grande incertitude».
Dans sa lettre suivante, « J'ai reçu, dit-il, en
» un même jour, deux lettres d'Octave. Il me
» prie, à présent, de me rendre au plutôt à Rome.
» Il me dit qu'il ne veut agir que par l'autorité du
» Sénat. Je lui ai mandé qu'on ne pouvoit point
» assembler le Sénat avant le premier de Janvier,

Digitized by Google

» et je crois en effet que cela est impossible. Octave » ajoute qu'il veut se conduire par mes conseils : » en un mot, il me presse ; mais moi je ne me » presse point. Je ne me fie point à son âge. Je » doute même de ses intentions, et je ne veux » rien entreprendre sans votre ami Pansa ». Enfin, dans un autre : « Je reçois tous les jours » des lettres d'Octave, qui me prie de me mettre » à la tête des affaires, de venir à Capoue, et de » sauver une seconde fois la République. Il m'as- » sure qu'il marchera droit à Rome. *J'ai honte* » *de refuser, et je crains d'accepter.* Cepen- » dant Octave s'est conduit jusqu'à présent avec » vigueur, et ne paroît pas disposé à se relâcher. » Mais ce n'est qu'un enfant ».

Les lettres de Ciceron sont remplies de ces expressions, qui marquent une défiance invincible du penchant à demeurer tranquille, et la résolution presque formée de laisser démêler leurs intérêts aux deux partis, jusqu'à ce que le désordre mutuel de leurs affaires leur fît une nécessité de s'accorder. Cependant, il se rendit enfin sur les instances d'Oppius et de ses autres amis ; mais les conditions du traité furent bien remarquables (*a*). Il ne voulut entrer dans aucun

(*a*) Sed, ut scribis, certissimum esse video discrimen Cascæ nostri Tribunatum. De quo quidem ipso dixi Oppio, cùm me

engagement sans être bien sûr qu'Octave desiroit sincérement l'amitié de Brutus. Il mit ses dispositions à l'épreuve, en exigeant qu'il souffrît la promotion de Casca, et qu'il lui laissât exercer tranquillement les fonctions du tribunat, quoique ce fût lui qui avoit porté le premier coup à Jules César. Sur ces deux points Oppius s'étoit rendu le garant d'Octave, qui dégagea fidellement sa parole le 10 de Décembre; et ce ne fut que le 19, en conséquence de ce traité, que Ciceron fit son éloge au Sénat, et dans l'assemblée du peuple (*a*). Ensuite, il obtint, le 1er de Janvier, un décret en sa faveur, qui le chargeoit du commandement des troupes, et qui lui accordoit le rang et les honneurs de la Préture (*b*). Ces mesures publiques, qui suivirent de si près l'union, furent le premier fondement des reproches que Brutus fit à Ciceron; mais ce fut plusieurs mois

---

hortaretur ut adolescentem, totamque caussam manumque Veteranorum complecterer, me nullo modo facere posse, ni mihi exploratum esset cum non modò non inimicum Tyrannoctonis, verùm etiam amicum fore. Cùm illo diceret ita futurum. Quid igitur festinamus? inquam. Illi enim meâ operâ ante Kalendas Januarias nihil opus est. Nos autem ejus voluntatem ante Idus Decemb. perspiciemus in Cascam. Mihi valdè assensus est. *Ad Att.* Lib. XVI. 15.

(*a*) C'est la troisième et la quatrième Philippiques.

(*b*) Pilipp. V.

Digitized by Google

après : car ses plaintes ne commencèrent qu'après la défaite d'Antoine à Modène, et la mort des deux Consuls ; accident que Ciceron n'avoit pu prévoir, et qu'on doit regarder comme la seule cause qui fit tomber entre les mains d'Octave les forces dont il abusa pour ruiner la République. Non-seulement ce fait est exprimé avec la dernière clarté, dans les lettres que M. *Tunstall* attaque ; mais on en trouve des traces dans celles que Plutarque avoit vues, et dans un des passages mêmes que M. *Tunstall* a produits, comme il auroit pu facilement l'observer, s'il y eût apporté moins de prévention. Brutus, dans ses reproches à Ciceron, suppose clairement, « qu'Antoine est déjà renversé, et qu'on est à » couvert de sa tyrannie ; mais que Ciceron, » par ses ménagemens, élève Octave à sa place, et » veut le donner pour successeur au tyran (*a*) ».

Mais si le critique n'étoit pas satisfait, je lui offrirois un autre témoignage, tiré de Plutarque, et de la vie même de Brutus, qui peut servir de commentaire à celui que je viens de citer, puisqu'on y trouve avec la dernière précision le tems où Brutus conçut les premières alarmes du

(*a*) Τὸν δὲ Ἀντώνιον ἐκβαλεῖν τῆς τυραννίδος μισθὸν αἰτεῖ, τὸν καίσαρα καθιστὰς τύραννον. *Plut. in Brut. pag.* 394.

Digitized by Google

pouvoir d'Octave, et commença par conséquent à se plaindre de Ciceron, qui avoit contribué à son élévation. Après un détail fort court des exploits de Brutus en Macédoine, Plutarque nous raconte (*a*) que « dans le temps qu'il pensoit à » passer en Asie, il fut informé que les affaires » avoient changé de face à Rome; que le jeune » Octave, chéri et soutenu par le Sénat, étoit » parvenu à chasser Antoine de l'Italie, mais » qu'il étoit devenu redoutable à son tour; qu'il avoit formé des prétentions au Consulat, sans » respect pour les lois et les usages; qu'il en- » tretenoit autour de lui de grosses armées, » qui n'étoient plus nécessaires à la sûreté de » Rome, etc. ».

Il me semble que j'ai prouvé avec autant de clarté que de force, contre l'opinion du critique, et par l'autorité même dont il faisoit son principal appui, que les véritables lettres de Brutus furent écrites en Macédoine, peu de temps après la bataille de Modène, et plusieurs mois avant que Brutus eût quitté l'Italie.

Mais je ne puis abandonner ce sujet sans faire quelque attention à la censure que le critique fait tomber sur un des témoignages que j'ai produits,

(*a*) *Ibid.* p. 996.

Digitized by Google

pour établir la défiance que Ciceron avoit conçue d'Octave, même après que Brutus fût parti d'Italie. Il est tiré d'une lettre à Atticus, où Ciceron marque à son ami, qu'il « (*a*) n'appréhendoit pas » moins que lui, qu'Octave, au moindre avan- » tage, ne fît valoir les actes de son oncle; qu'il » ne leur donnât plus de force qu'ils n'en avoient » dans le temple de Tellus, et qu'enfin ses vues » ne tournassent contre Brutus ». N'est-il pas clair que Ciceron déclare ici son propre sentiment? A la vérité, Atticus lui avoit écrit dans le même sens; mais quand vingt amis eussent fait connoître à Ciceron qu'ils pensoient de même, en seroit-ils moins vrai, que c'est aussi le sentiment de Ciceron? Cependant, M. *Tunstall* (*b*) trouve ce passage mal appliqué, et prétend que j'attribue à Cicéron ce qui n'appartient qu'à Atticus. C'est par des subtilités de cette nature qu'il croit pouvoir ébranler des faits clairs et des preuves directes.

Il passe ensuite à l'examen des lettres en elles-mêmes, et commençant par celle de Brutus à

(*a*) Valdè tibi assentior, si multùm possit Octavianus, multo firmius acta Tyranni comprobatum iri, quàm in Telluris. Atque id contra Brutum fore. *Ad Att.* Lib. XVI. 14.

(*b*) Nuperrimè ita scripserat Atticus, quæ tamen Ciceroni attribuis. *Tunstall. Ep. p.* 198.

Digitized by Google

Atticus, il reconnoît qu'elle est véritablement belle (*a*). Mais il y découvre (*b*) deux traits qui sont en contradiction avec la vérité de l'Histoire. Le premier est « que Ciceron s'y trouve accusé » de condamner le meurtre de César, et d'avoir » donné à Casca le nom d'assassin, tandis que » le vrai Ciceron ne cessa jamais d'applaudir à » cette action, et vécut même dans une étroite » amitié avec Casca ». On a déjà vu quelques réflexions sur ce trait dans l'Histoire de Ciceron. Elles seront plus étendues dans les notes qui regarderont ici cette lettre, et c'est assez d'y renvoyer mes lecteurs.

La seconde contradiction est fondée sur quelques mots qui se trouvent à la fin de la même lettre, et qui regardent certaines conditions offertes à la fille d'Atticus. M. *Tunstall* les prend, avec Manuce, pour des conditions de mariage, et conclut qu'Attica, qui n'avoit alors, dit-il (*c*), que sept ans, ne pouvoit pas être nubile. Il la fait naître tandis que Ciceron étoit Proconsul de Cilicie, d'où il suppose qu'Atticus reçut de lui

(*a*) Venio ad Epistolas, atque ad illam imprimis ad Atticum, sane bellulam. *Ibid.* p. 200. (Voyez la lettre XV.)

(*b*) *Ibid.* 201. 202.

(*c*) Sed hoc tempore Attica ætatis annum septimum paucis mensibus excesserat, nam, etc. *Tunstall.* p. 203.

une

Digitized by Google

une lettre de félicitation sur cet évènement. Voici les termes : *Filiolam tuam tibi jam Romæ jucundam esse gaudeo, eamque, quam nunquam vidi, tamen et amo et amabilem esse certo scio* (*b*). Il me semble que le sens de ces trois lignes est celui-ci : « Je me réjouis de ce que » votre petite fille vous fait déjà trouver du plaisir à Rome ; et quoique je ne l'aie jamais vue, » je l'aime néanmoins, et je suis sûr qu'elle est » aimable ». M. *Tunstall* trouve dans ces termes une époque claire de la naissance d'Attica ; mais j'avoue que je ne vois point à quel titre, ni la moindre probabilité qu'on leur puisse donner cette interprétation.

Atticus étoit marié depuis plus de cinq ans. Il n'est pas croyable que Ciceron qui avoit assisté à sa nôce, et qui prenoit un intérêt si tendre à ses affaires, lui fit un compliment si froid dans une occasion telle que la naissance de son premier enfant, sur-tout après cinq ans de mariage. On peut donc supposer avec la plus forte vraisemblance, que sa fille, qui ne devoit point avoir alors moins de quatre ans, ayant été nourrie dans cet intervalle à la campagne par une juste pré-

(*b*) Ad Att. Lib. V. 19.

Digitized by Google

caution pour sa santé, venoit d'être rapportée à Rome, où elle se trouvoit pour la première fois, et que Ciceron faisoit là-dessus à son père un petit compliment d'amitié. On ne voit point autrement pourquoi il parleroit de Rome; car il importoit peu qu'Attica y fût née, et ce n'étoit pas le sujet d'une félicitation. D'ailleurs cette explication, qui paroît si naturelle, est confirmée par une autre lettre, qui fut écrite peu de temps après, de la même province de Cilicie : « Votre » petite fille, dit Ciceron, est bien obligeante, » de vous avoir prié avec tant d'instances de me » faire ses (*a*) complimens ». Ce remerciement peut-il regarder un enfant à qui M. *Tunstall* ne donne que cinq mois? C'est néanmoins ce qui suit nécessairement de ses suppositions.

Il me seroit aisé de tirer des mêmes lettres une multitude d'autres témoignages, s'il falloit des réponses plus fortes pour une objection si frivole. Mais plusieurs découvertes de cette nature, que M. *Tunstall* croit faire dans les lettres à Atticus, doivent faire juger avec combien de justice il m'accuse de m'être arrêté au premier

(*a*) Filiola tua gratum mihi fecit, quòd tibi diligenter mandavit ut mihi salutem ascriberes, etc. *Ad Att.* VI. 1.

Digitized by Google

sens qui se présente (*a*), au lieu de chercher, comme lui, des interprétations rafinées.

Pour la seconde lettre de Brutus, qui est écrite à Ciceron; après lui avoir donné tous les éloges qu'une lettre peut recevoir, il la laisse telle qu'il l'a trouvée, avec cette seule observation, qu'elle ne contient rien d'historique. Si cette pièce a donc toutes les qualités qu'il lui accorde, s'il n'y trouve le sujet d'aucun reproche, si elle est digne par conséquent de Ciceron, rien n'empêche qu'elle ne passe pour être effectivement de lui, quelque jugement qu'on veuille porter de toutes les autres. Une possession immémoriale, qui n'est contestée de personne, nous donne droit assurément de regarder cette belle épître comme un monument certain de la pure antiquité.

Le critique passe ensuite à la fameuse lettre de Ciceron (*b*), qui contient l'apologie de ses vues et de sa conduite. Après quelques difficultés sur le caractère de Messala, dans lequel il découvre *la diligence laborieuse d'un sophiste* (*c*), il

(*a*) Hîc a te Viro ingenioso exquisitiora quædam expectavi, communia tamen invenio. *Tunstall. Ep.* p. 31.

(*b*) Jam illa altera Epistola omnes alias et compositionis artificio, et gravitate sententiarum exsuperat, etc. *Ibid.* p. 203. C'est l'Epître 21 dont il est question.

(*c*) Quis hîc non videt operosam Sophistæ diligentiam? Quod autem majus est, etc. *Ibid.* p. 204.

Digitized by Google

forme une objection qu'il appelle plus importante, « sur ce que Ciceron loue Messala de » s'être perfectionné dans la meilleure sorte » d'éloquence ; quoiqu'après la dispute qui s'étoit » élevée là-dessus entre Ciceron et Brutus, la » bienséance ne permît point de toucher cette » matière ». On ne conçoit pas aisément ce que M. *Tunstall* veut dire par cette objection, ni de quel poids elle peut être pour renverser le crédit de la lettre à Brutus. S'il s'imagine que Brutus auroit pu s'offenser de ce que Ciceron lui parloit du meilleur genre d'éloquence, parce qu'ils en avoient des idées différentes, ou qu'il pouvoit prendre moins bonne opinion de Messala, en apprenant qu'il avoit embrassé le genre que Ciceron recommandoit, il juge mal du caractère de ces grands hommes : car malgré les différentes notions qu'ils avoient de l'éloquence, Brutus reconnoissoit Ciceron pour le plus grand orateur de son temps ; et c'étoit même à sa prière que Ciceron avoit composé ces ouvrages célèbres, où il explique ses propres idées sur la meilleure manière de parler en public, avec des règles pour en acquérir la perfection. L'objection de M. *Tunstall* n'a donc aucune force, et ne mérite point une réponse plus étendue.

Digitized by Google

Il observe ensuite que, suivant cette lettre, ce fut Marcus Brutus qui fut d'avis d'épargner la vie d'Antoine le jour que César fut tué ; ce qui blesse, dit-il, la vérité de l'histoire, puisque Decimus Brutus, comme il s'efforce de le prouver, fut le seul qui proposa cette opinion. Et pour annoncer le service qu'il va rendre à la république des lettres, en corrigeant une erreur invétérée des anciens historiens, il produit d'abord deux témoignages de Plutarque et d'Appian (a), qui attribuent expressément ce conseil à Marcus Brutus. Ensuite il déclare, avec sa confiance ordinaire, qu'on ne pouvoit point attendre plus de fidélité du sophiste, que des historiens qui l'ont conduit à cette erreur. Nouveau tour, qui doit paroître à la vérité fort étrange. C'est le sophiste qui est excusé, et tout le blâme tombe à présent sur Plutarque. Après avoir combattu si ardemment pour cet historien, il le traite enfin de mauvais guide, qui n'est propre qu'à conduire à l'erreur.

Cependant il s'engage à confirmer ce point par l'autorité même de Ciceron. Il cite deux passages

(a) Insignia sunt in hanc sententiam verba Plutarchi.... in Brut. vit. 992.... in Ant. 921. et Appian. p. 499. *Ibid.* 206. *in Notis.*

Digitized by Google

des lettres à Atticus, où Ciceron se plaignant du malheur des conjonctures après la mort de César, et des nouvelles disgraces dont on étoit menacé de la part d'Antoine, assure (*a*) que le mal vient uniquement de Brutus. Dans un autre lieu, Ciceron déclare aussi nettement, que Brutus (*b*) est le seul coupable. Mais examinons un moment ce qu'il y a ici de plus probable.

Il paroît certain que dans toutes les lettres où Ciceron nomme *Brutus* sans y joindre de *prénom*, il faut entendre Marcus Brutus; car je doute qu'il y ait un seul exemple du contraire, excepté lorsque Decimus est marqué si clairement par le sens du texte, qu'il est impossible de s'y méprendre. Dans le second passage, il est manifeste que Ciceron parle de Marcus; car une ligne ou deux après, il raisonne sur son départ d'Italie; ce qui n'y laisse aucune sorte d'équivoque (*c*). D'ailleurs, si l'on connoît les caractères des deux Brutus, on se persuadera tout d'un coup que ce ne peut être que Marcus, dont l'autorité fut capable de ramener à son opinion Cassius et soixante hommes de sens et de courage. Mais quand il y

(*a*) A Cicerone nimirum personato requirendum non erat ut plus iis, quos sequeretur, Historicis saperet. *Turnat. Ep.* p. 206.

(*b*) Ad Att. Lib. XV. 12.

(*c*) Hæc omnis culpa Bruti. *Ibid.* 20.

Digitized by Google

auroit de l'obscurité dans les termes de Ciceron, le témoignage positif de Plutarque (*a*), confirmé non-seulement par Appian, mais par Velleius Paterculus (*b*), doit lever absolument tous les doutes. M. *Tunstall*, insensible à des preuves si décisives, ne laisse pas de faire tomber tout le blâme sur Decimus.

Le troisième témoignage est tiré d'une autre lettre à Atticus, où Ciceron lui rend compte de la conférence qu'il avoit eue à Antium avec Brutus et Cassius. Il lui dit qu'après un long entretien sur les affaires publiques, on s'étoit mis à déplorer les fautes passées, sur-tout Cassius, qui regrettoit la perte des occasions, et qui en accusoit amèrement *Decimus* (*c*). Le critique, qui rapporte tout à son hypothèse, prétend que par ces occasions perdues, qu'on reproche à Decimus, on ne peut entendre que l'occasion de tuer Antoine (*d*). Mais de simples conjectures peuvent-

(*a*) Properemus igitur. Sed juva me consilio, Brundisio-ne an Puteolis? Brutus quidem subitò; sed sapienter, etc. *Ad. Att.* XXV, 20.

(*b*) Cùm Consul Antonius (quem cùm simul interimendum censuisset Cassius) Brutus repugnaverat; dictitans, nihil amplius Civibus præter Tyranni petendum esse sanguinem, *Lib.* II. 58.

(*c*) Multo inde sermone querebantur, atque id quidem Cassius maximè, amissas occasiones; *Decimumque* graviter accusabat. *Ad Att.* Lib. XV. 11.

(*d*) Tunst. Ep. p. 207.

Digitized by Google

elles tenir lieu de témoignages? Combien d'occasions n'avoit-on pas perdues depuis la mort de Cesar? Ciceron avoit pressé ses meurtriers de les saisir, et toutes ses lettres en offrent des preuves. Dès le premier jour il falloit assembler le sénat au Capitole, et profiter de la consternation de leurs ennemis, pour se mettre en possession du gouvernement (*a*). Il falloit procéder à l'établissement de la liberté par des actes de vigueur; et lorsque leur négligence et leur lenteur les eût mis dans la nécessité de quitter Rome, ne perdirent-ils pas encore l'occasion de réparer leurs fautes, en se déterminant à vivre dans le repos et la retraite, pour ne donner aucun prétexte à la guerre, en congédiant leurs amis qui s'étoient rassemblés en foule autour d'eux, et en rejettant l'assistance de toute l'Italie prête à s'armer pour leur cause.

Voilà ce que déploroit Cassius, et de quoi il accusoit Decimus, qui continua de demeurer à Rome après le départ de Cassius et de Brutus pour négocier avec Antoine, par la médiation

(*a*) Meministi me clamare, illo ipso primo die Capitolino, Senatum, in Capitolium à Prætoribus vocari? Dii immortales! quæ tum opera effici potuerunt, lætantibus omnibus bonis, ... fractis latronibus? *Ad Att.* Lib. XIV. 10. Illam sessionem Capitolinam mihi non placuisse, tu testis es, etc. *Ibid.* 14.

Digitized by Google

d'Hirtius. Il nous reste une lettre, qu'il leur écrivit pour leur rendre compte de ce qu'il avoit obtenu. Elle peut jeter du jour non-seulement sur la question présente, mais sur d'autres difficultés qui restent à éclaircir. C'est la première du XIe. livre des *Lettres familières* (a). On y voit quels furent les conseils de Decimus après la mort de Jules-César. Ils se réduisent à demeurer quelque temps en repos, à ne rien entreprendre de vigoureux, et même à sortir de l'Italie pour attendre le changement des circonstances. Il est fort probable que dans la conférence qu'il devoit avoir avec Hirtius, il engagea pour eux sa parole qu'ils n'entreprendroient rien contre le repos public, et qu'ils vivroient tranquilles à quelque distance de Rome, sous la seule condition qu'Antoine se rendroit le garant de leur sûreté; qu'il rétabliroit le calme dans la ville, et qu'il rendroit la paix à l'état. C'est là conduite qu'ils prirent aussi-tôt, et dont ils firent ouvertement profession, par le conseil d'Antoine et sur ses promesses (*b*). C'est ce qu'Hirtius lui demanda particulièrement, et ce qu'il pressa Cicéron de leur faire goûter. Brutus et Cassius eurent, peu de temps

(a) Tome IV. p. 2.

(*b*) V. Ep. fam. Lib. XI. 2.

Digitized by Google

après, avec Antoine, une conférence dont il paroît qu'ils sortirent tous avec une satisfaction mutuelle, et où tout porte à croire que les mêmes articles furent confirmés (*a*).

Il n'y a personne qui ne découvre clairement dans une exposition si nette et si formelle, attestée d'ailleurs par trois anciens écrivains, que ce fut M. Brutus, et non Decimus, de qui vint le conseil de sauver Antoine (*b*). Mais, ce qui est extrêmement remarquable, le même fait se trouve confirmé par Ciceron même, et dans la même lettre que M. *Tunstall* allègue pour le réfuter. Ciceron rapportant les particularités de sa conférence avec Brutus et Cassius, s'explique dans ces termes : « Je commençai ensuite à parler de » ce qu'il aurait fallu faire, et je ne dis que ce » que tout le monde répète tous les jours. Je » me gardai bien d'ajouter *que César n'étoit pas* » *le seul dont on devoit se défaire*, mais seulement qu'il auroit fallu assembler le sénat, pro-

(*a*) V. *Ad Att.* Lib. XV. 6.

(*b*) Quelque fût celui de qui vint le conseil, comme il n'était pas de l'avis de tout le monde, ni peut-être du plus grand nombre, *Antoine* auroit péri en même-temps que César, sans le soin que prit *Trebonius* de le tirer à l'écart à l'instant où les meurtriers se disposoient à fondre sur lui. Voyez sur cette circonstance les Lettres familières, Lib. X. 28. et la Note 76, tom. III de cette édition. (*Note de l'Editeur*).

Digitized by Google

» fiter de l'ardeur que le peuple témoignoit, » pour l'animer encore davantage, etc. (*a*) ». Qui ne voit point ici que c'étoit la perte de ces dernières occasions que Cassius avoit déplorées, et dont il accusoit Decimus, qui étoit absent; mais qu'un sentiment de respect pour Marcus Brutus, qui étoit présent, empêchoit Ciceron de toucher au conseil qui regardoit la vie d'Antoine, parce que ce conseil étoit venu de lui. C'est par la même raison que Cassius, ami comme il étoit de M. Brutus, n'avoit pas voulu rappeler non plus un point si délicat, sur-tout en la présence de Servilia sa mère, de Portia et de Tertia, l'une sa femme et l'autre sa sœur, qui assistoient toutes trois à la conférence.

Mais le critique en appelle à l'autorité de M. l'*abbé de Montgault*, dont il cite le commentaire (*b*) sur le même endroit. « Paterculus, dit » l'écrivain françois, assure que Cassius vouloit » qu'on tuât Antoine avec César, et que Deci- » mus Brutus s'y opposa. Plutarque et Appian, qui » le copient souvent, disent que ce fut Marcus » Brutus. Mais il y a lieu de juger que ce fut

(*a*) *Ad Attic.* Lib. XV. 11.

(*b*) Tunstall. Ep. p. 207. Not.... Montgault, Remarques 5. sur la Lettre II du Livre XV.

Digitized by Google

» Decimus, d'autant plus que ce dernier avoit » servi long-temps sous César, avec Antoine ». Il est clair, en effet, que M. *de Montgault* établit son interprétation sur le témoignage de Paterculus. Ma réponse est simple : il s'est trompé. Qu'on jette les yeux sur le passage (*a*), et l'on verra que Paterculus dit manifestement le contraire ; c'est-à-dire, que ce fut M. Brutus, et non Decimus, qui conseilla d'épargner Antoine. L'inadvertance du savant abbé vient d'avoir suivi deux éminens (*b*) commentateurs, *Bosius* et *Popma*, qui se sont imaginé la même chose avant lui ; ce qui fait voir combien il y a peu de fond à faire sur les témoignages de la seconde main, et de quelle importance il est de recourir aux sources. Mais cette méprise même, et le malheur du critique, qui a choisi justement pour son appui une erreur si palpable, me donnent droit de railler un peu cette entreprise,

(*a*) Quo anno id patravere facinus, Brutus et Cassius Prætores erant ; D. Brutus Consul designatus. Hi.... stipati Gladiatorum D. Bruti manu, Capitolium occupavere ; cùm Consul Antonius, quod cùm simul interficiendum consuisset Cassius, Brutus repugnaverat ; dictitans nihil amplius Civibus, præter Tyranni, petendum esse sanguinem, etc. *Vell. Paterc.* l. II, c. 58.

(*b*) Vide Notas Bosii et Popmæ in Ep. ad Att. l. XV, 12. Edit. Græv.

Digitized by Google

fièrement annoncée, de corriger la fausse tradition de l'antiquité (*a*).

M. *Tunstall* produit une autre contradiction imaginaire, entre *le véritable Ciceron et l'auteur de cette lettre*, et prétend la trouver dans ces termes : « Quand je vis la ville entre les mains » d'une troupe de traîtres, la ville opprimée » par les armes d'Antoine, et si peu de sûreté » dans ses murs, que vous n'y aviez pu demeurer » avec Cassius, je crus qu'il étoit temps pour » moi d'en sortir aussi, ne fût-ce que pour m'é- » pargner un si triste spectacle ». On voit ici (*b*), dit le critique, que Ciceron ne quitta Rome qu'après Brutus ; au lieu qu'il est certain, ajoute-t-il, qu'il en sortit immédiatement après l'assemblée du Sénat dans le temple de *Tellus*, et que Brutus et Cassius y restèrent quelque temps après lui. Il nous cite pour preuve quatre lettres de Ciceron à Atticus (*c*).

(*a*) Il seroit d'autant plus naturel de soupçonner ici la bonne foi du Critique, qu'ayant dû commencer par lire *Paterculus*, on ne peut pas l'excuser comme M. l'Abbé Montgault, qui n'avoit sans doute jetté les yeux dans cette occasion que sur les deux Commentateurs.

(*b*) Apertè dicit, quod mihi etiam intellexisti, se Urbe excessisse postea quàm Brutus et Cassius excessissent.... . Statim post eum diem Urbe excessisse eum veræ ejus Epistolæ declarant. *Tunstall.* p. 208.

(*c*) Ad Att. Lib. XIV. 1. 2. 3. 4.

Digitized by Google

Apportons un peu d'exactitude à ce calcul. L'assemblée du Sénat se fit au temple de *Tellus* (*a*) le 17 de Mars, et par les lettres qu'on nous cite, il est constant que Ciceron ne quitta Rome que le 5 ou le 6 d'Avril. Il se trouve déjà que le départ de Ciceron est postérieur d'environ trois semaines au temps où le critique le place. Mais comment prouve-t-il que Brutus et Cassius demeurèrent à Rome dans tout cet intervalle? C'est que dans une lettre du 11 d'Avril, Ciceron dit qu'ils furent forcés de se tenir cachés (*b*) dans leurs murs; et dans une lettre du 12, il ajoute (*c*) qu'ils eurent une conférence avec Antoine. Quelle nécessité de conclure ici qu'ils devoient être nécessairement dans la ville? Dans quelque lieu qu'ils fussent, ils se tenoient si cachés, que le secret de leur retraite n'étoit connu que de leurs domestiques. Il est extrêmement vraisemblable que leur conférence avec Antoine se tint hors de la ville, parce qu'ils devoient espérer plus de liberté et de sûreté loin du désordre. Quelque

(*a*) Ce fut le troisième jour après les Ides que Marc-Antoine convoqua l'assemblée dans ce Temple. *Phil.* 2. 35. On célébroit, le même jour, la fête de Bacchus, qu'on appeloit *Liberalia*, 16 Kal. April. *Ad Att.* XIV. 10.

(*b*) Parietibus contineri. *Ad. Att.* XIV. 5.

(*c*) *Ibid.* 6.

Digitized by Google

idée qu'on se forme là-dessus, il est sûr du moins que ni Ciceron, ni Brutus ne quittèrent Rome avant les funérailles de César, ni avant le tumulte dont elles furent l'occasion. Plutarque assure « que Brutus et ses complices sortirent » précisément dans cette circonstance (*a*) ». La lettre de Decimus le confirme, et Ciceron rend témoignage qu'avant le 14 d'Avril, on avoit vu (*b*) Brutus du côté de Lanuvium. Il pourroit donc être arrivé, sans contradiction dans ses lettres, que Ciceron fût demeuré à Rome, jusqu'à ce qu'il eût vu partir Brutus. Mais quand il seroit vrai que Brutus eût seulement disparu, c'est-à-dire, qu'il se fût tenu fort secrettement caché dans la ville, quelques jours avant son départ, ou qu'il eût gardé cette retraite quelques jours après le départ de Ciceron, quelle apparence de contradiction M. *Tunstall* peut-il trouver entre l'une ou l'autre de ces suppositions, et le passage qu'il a cité?

Il forme une autre objection sur ces termes: » Vous vous retiriez, Brutus, vous vous retiriez, » vous dis-je; puisque les Stoïciens ne veulent » point que leur sage puisse fuir ». Quelle folie

(*a*) Plut. in Brut.

(*b*) Brutum nostrum audio visum sub Lanuvio. *Ibid.* 7.

Digitized by Google

dans le sophiste (*a*), dit-il, de blâmer la retraite de Brutus, lorsque c'étoit le vrai Ciceron qui lui en avoit donné le conseil ! Mais ne voit-il pas qu'avec cette manière de raisonner, tout homme qui n'est pas capable de saisir son sujet d'une seule vue, et qui ne sait pas distinguer les circonstances, peut trouver de la contradiction dans les choses les plus simples ?

J'ai déjà fait observer ici, ce qu'on peut voir avec plus d'étendue dans la vie de Ciceron, qu'immédiatement après la mort de César, Ciceron pressa constamment Brutus de prendre de vigoureuses mesures, et de se défier d'Antoine, qui seroit capable de tout promettre, mais de ne rien exécuter. Brutus, comptant trop sur la bonté de sa cause, et sur les dispositions d'Antoine, se détermina pour les voies de la douceur, dans la seule crainte de faire naître un prétexte à la guerre. Il persista dans cette résolution après avoir quitté Rome. Mais Ciceron affligé de le voir oisif, tandis qu'Antoine assembloit des armées, le pressa, Cassius et lui, dans la conférence qu'il eût avec eux, d'accepter une commission que le Sénat leur offroit, et de passer dans les provinces, où le pouvoir ne leur manqueroit pas pour lever

(*b*) Tunstall. Epist. pag. 209.

des

Digitized by Google

des troupes, et faire entrer dans leurs intérêts les amis de la liberté. Cet avis fut rejetté, et Brutus continua de vivre dans l'inaction, attendant, comme on l'apprend de Ciceron, quelque heureuse révolution dans les affaires de Rome, jusqu'à ce que la ruine de ses espérances et les forces de ses ennemis, qui grossissoient tous les jours en Italie, le mirent dans la nécessité d'aller faire ailleurs l'essai de sa fortune.

Avec ce commentaire on ne trouvera rien dans le passage, qui ait l'air de contradiction. Cette lettre est une apologie de la conduite de Ciceron, pour répondre aux reproches de Brutus. Il rappelle ses motifs et toutes ses mesures, depuis la mort de César: il fait ressouvenir Brutus des conseils qu'il s'étoit efforcé de lui faire goûter, et de ses fausses maximes de paix, qui l'avoient réduit à quitter successivement Rome et l'Italie.

M. *Tunstall* se trompe d'ailleurs, s'il croit que la censure de la Lettre tombe sur le départ d'Italie. Brutus n'avoit plus alors de choix à faire entre les deux partis. Son départ étoit devenu nécessaire par le changement des circonstances, et Ciceron même en portoit ce jugement (*a*). C'est la conduite générale de Brutus qui est

(*a*) Brutus quidem subitò, sed sapienter. *Ad Att. liv. XV*, 20.

Digitized by Google

blâmée, pour l'avoir mis dans la nécessité de fuir de l'Italie, lorsque suivant les conseils de Ciceron, il auroit pû s'y rendre le maître. Il est certain que Ciceron ne souhaita de le voir passer dans les provinces, et ne l'y porta par ses conseils, qu'après lui avoir vû perdre, par sa faute, l'espérance de vivre en sûreté dans l'Italie (*a*).

Mais le critique ne s'apperçoit pas que par le même raisonnement, il met Ciceron en contradiction, non-seulement avec son sophiste, mais encore avec lui-même; et qu'en usant de cette méthode, on prouveroit aussi aisément la fausseté de tout autre ouvrage de Ciceron que celle des lettres. Ciceron ne se plaint-il pas souvent dans ses lettres à Atticus (*b*), que Brutus a manqué les occasions, et qu'il avoit ruiné leur cause par son indolence, dès le temps même qu'il s'étoit retiré au capitole? Cependant, le même Ciceron, dans une harangue au sénat, applaudit à cette même indolence (*c*), et loue le parti que Brutus prit ensuite de quitter l'Italie, comme un exemple admirable de sa patience, de sa modération, et de son amour pour la paix. » Il n'y eut pas d'in-

(*a*) Lib. XV. 10 et 11.

(*b*) Ad Att. Lib. XIV. 10.

(*c*) Tantamne patientiam, Dii boni! tantam moderationem, tantam in injuriâ tranquillitatem et modestiam, etc. *Philip.* 10. 3.

Digitized by Google

» jures, dit-il, qui fussent capables de le faire » penser à la guerre, jusqu'à ce qu'il vit le sénat » même forcé de prendre les armes ». Mais avec un juste égard pour les différentes circonstances, on ne trouvera point de contradiction dans ce langage ; et ce qui offre quelque apparence d'opposition, s'accordera merveilleusement avec le caractère de Ciceron. Il donne d'un côté à Brutus le meilleur avis dont il est capable ; et comme ses conseils pouvoient être rejettés, il travaille à revêtir de la plus avantageuse couleur les mesures auxquelles Brutus s'étoit attaché.

Une autre contradiction que M. *Tunstall* reproche à la même lettre, regarde les honneurs décernés à Octave. Ils y sont attribués à Servius, « qui sollicita le sénat de le dispenser du temps » réglé par la loi, et à Servilius, qui demanda » que ce tems fût encore abrégé, quoiqu'il pa- » roisse par les écrits de Ciceron, que ce fut lui- » même, et lui seul, qui fit cette proposition à » l'assemblée (*a*) ».

On trouve effectivement dans une des Philippiques de Ciceron, qu'entre les honneurs extraor-

(*a*) Cicero tempore illo quo Imperium Cæsari decrevit, primo, eoque ipso, ut verius dicam, spiritu, sententiam dixit ipse, non alienæ adsentitus est, etc. *Tunst. Ep.* p. 211.

Digitized by Google

dinaires qu'il fit décerner à Octave, on ordonna que ce jeune citoyen pût obtenir les offices publics, comme s'il eût déjà possédé la questure (*a*). Mais où M. *Tunstall* nous fera-t-il découvrir que, soit dans cette assemblée, soit dans une autre, Ciceron seul ait fait cette proposition? La faveur que je viens de nommer, n'étoit qu'une partie peu considérable des honneurs que Ciceron avoit obtenus pour Octave. Ainsi l'on peut fort bien supposer qu'elle avoit d'abord été proposée par Servius; que Servilius, y ajoutant un degré, avoit demandé qu'Octave jouît des privilèges de l'édilité; qu'ensuite Ciceron s'étoit joint à son ami Servius, et qu'il avoit sollicité de plus, pour Octave, le commandement de l'armée, avec le rang et les honneurs de la préture. Cette solution (*b*) plaît à Manuce, et paroît suffisamment appuyée sur le crédit de la lettre, aussi long-temps du moins qu'on n'y fera pas voir de l'absurdité, et qu'elle ne sera pas combattue par une autorité plus grave. Autrement l'objection du critique est une double pétition de principe, puisqu'il re-

(*a*) Ejusque rationem, quemcumque Magistratum appetet, ita haberi ut haberi per leges liceret, si anno superiore Quæstor fuisset. *Philip.* 15. 17.

(*b*) Voyez les Notes de Manuce sur cet endroit des Lettres à Brutus.

Digitized by Google

jette le fait, parce qu'il le trouve dans une lettre suspecte, et qu'il rejette ensuite la lettre, parce qu'il y trouve un fait suspect.

Il tourne de-là son attaque sur la dix-huitième lettre, où il découvre de l'inconsistance dans ce passage : « Jusqu'à présent César s'est conduit » par mes conseils, et je ne puis trop louer son » excellent naturel et son admirable fermeté. » Mais certaines gens par leurs messages, par » leurs lettres, et par de fausses représentations » des choses, lui ont fait concevoir l'espérance » du consulat. Je m'en suis apperçu, et je me » suis efforcé aussi-tôt de lui ôter cette pensée, » par les avis continuels que je lui ai donnés » dans son absence. J'en ai fait un reproche aux » amis qu'il a dans Rome, et qui semblent encou- » rager son ambition. Je n'ai pas même balancé » à découvrir en plein sénat la source de ces » pernicieux conseils ». Le critique observe d'abord que cette affaire est rapportée fort différemment dans Plutarque, dont il tâche encore une fois de se faire un appui ; cependant à la fin, lorsqu'il le trouve trop favorable aux lettres, il déclare que c'est de-là même que le pauvre sophiste a pris occasion de tomber dans l'erreur.

Mais il nous apprend ici que le sophiste paroît avoir lu le récit de Plutarque ; ce qui n'a

Digitized by Google

point empêché que pour défendre Ciceron, il n'ait feint d'ignorer ce qu'il avait trouvé dans cet historien. Il assure ensuite (*a*), « que Ciceron n'auroit jamais nommé *pernicieuses* les prétentions » d'Octave au consulat, ni exposé la source » des conseils qu'il recevoit, lorsqu'il avoit servi » lui-même à lui procurer les plus grands honneurs, et qu'il lui avoit fait envisager le consulat comme son terme infaillible ».

Ciceron avait fait décerner à Octave le privilège de prétendre aux magistratures romaines comme s'il eut déjà passé par la questure; ce qui lui donnoit dix ans d'avance dans cette carrière sur toutes les personnes de son âge; car à peine étoit-il âgé de vingt ans; et pour être Questeur, les lois en demandoient trente. Cependant cette dispense le laissoit fort loin du consulat, puisqu'il falloit passer encore par l'édilité, le tribunat et la préture; c'est-à-dire, qu'il lui restoit un intervalle de dix ans, avant qu'il pût être Consul. Mais le critique, par sa méthode de pousser les argumens, semble ici persuadé que le rang et les honneurs de la préture, qui avoient été décernés à Octave, suppléoient effectivement à la posses-

(*a*) Cicero certè consilia illa, de Cæsaris petitione Consulatûs habita, sceleratissima vix appellasset. *Tunstall. Ep.* p. 213.

Digitized by Google

sion de cette charge, et ne lui laissoient qu'un pas à faire pour s'élever au consulat. Cette opinion seroit une erreur. Octave n'avoit acquis par le rang de Préteur qu'une simple préséance dans les assemblées du sénat; à l'égard de tout le reste, il étoit réduit aux droits de la questure, et séparé du consulat par les intervalles ordinaires. Il étoit donc naturel que Ciceron fût choqué, comme tout le monde, de voir tant d'avidité dans un jeune homme de vingt ans; que n'étant point satisfait des honneurs extraordinaires qu'on lui avoit décernés, il pensât à se saisir du consulat, au mépris de ceux qui lui avoient accordé tant de faveurs. Une ambition si démesurée devoit faire redouter d'autres excès contre les loix, et sembloit menacer la république du dernier danger.

Le rapport du sujet m'a fait remettre ici une objection contre la letre onzième, qui a pour date le 13 de mai. » Brutus, dit M. *Tunstall*, » commence à marquer de l'inquiétude sur les » prétentions d'Octave au consulat, avant qu'Oc» tave même ait donné la moindre connaissance » de son dessein (*a*) ». Mais pourquoi s'imaginer

(*a*) Brutus enim timet statim; prius etiam quàm Cæsar ipse suæ voluntatis indicium ullum ediderat, de Consulatu, etc. *Ibid.* p. 313.

Digitized by Google

qu'on ne l'eût pas déjà pénétré? Les Consuls avoient perdu la vie depuis plus d'un mois. Tous les romains attendant qui seroit leur successeur, leurs yeux devoient se tourner naturellement vers Octave, qui étoit seul assez puissant dans l'Italie pour se rendre l'arbitre du consulat, et qui en refusant de poursuivre Antoine, ou de s'engager dans aucune démarche contre les ennemis déclarés de la république, sembloit avoir formé quelque projet dont les amis de la liberté devoient s'allarmer. Aussi fut-ce en conséquence de ces premières réflexions, qu'il se saisit du consulat au mois d'août (*a*). Decimus Brutus avoit déjà témoigné là-dessus ses inquiétudes, dans une lettre du 5 de mai (*b*). Cependant le critique ne veut point attribuer à Marcus autant de pénétration qu'à son parent. Il ne veut pas le croire capable de s'occuper une fois de ce qui troubloit Decimus depuis près de quinze jours. J'insiste sur cette remarque, parce que c'est de sa force que dépend celle de l'objection.

Cette merveilleuse difficulté est suivie d'une autre erreur du sophiste, que M. *Tunstall* ap-

(*a*) Sextilem mensem è suo cognomine nuncupavit, quia hoc sibi et primus Consulatus, etc. *Sueton. in August.* t. 31. *Dio.* p. 552.

(*b*) Ep. fam. Lib. XI. 10.

Digitized by Google

pelle manifeste et scandaleuse. Elle est, dit-il, dans la lettre du 14, où Ciceron parle (*a*) « de » la quatrième légion qui s'est soulevée dans le » camp de Brutus en Macédoine, à l'occasion » de Caius, frère d'Antoine ». Sur quoi le critique insulte à la honteuse ignorance du sophiste, qui ne sait pas ce qui est si souvent répété dans les Philippiques de Ciceron, que la IVe. légion étoit alors au camp d'Hirtius devant Modène (*b*). Il est vrai que la IVe. légion de *vétérans* servoit alors en Italie contre Antoine, et ce fait se trouve effectivement tant de fois dans les Philippiques, qu'il est impossible de l'ignorer quand on a lu ces harangues. Il est vrai aussi que les légions romaines étoient distinguées suivant l'ordre de leur enrôlement, par les noms de IIe., de IIIe., de IVe., etc. Mais pour soulager l'indignation du critique, il suffit de lui apprendre un fait certain, qu'il paroît ignorer; c'est que l'usage des

(*a*) Jam aliam ἀπροσωπίαν adfero, manifestam illam quidem et planè pudendam. *Tunstall.* p. 215.

(*b*) Nunquamne in Orationibus Ciceronis Philippicis, quarum tamen decreta sententiasque sæpe numero compilasse videtur, Legionem quartam Cæsaris fortunas à principio belli secutam esse animadvertit; hocque tempore ipso, sub Hirtio Consule, duce, militasse? Quæ quidem ignorantia ideò turpior est, etc. *Ibid.* 216.

Digitized by Google

Généraux romains, qui levoient souvent de nouvelles légions dans les différentes parties de l'empire, étoit de les distinguer aussi par l'ordre numérique de leur création, sans aucun égard pour celles qui portoient déjà les mêmes noms. Leur différence étoit connue par celle des pays où elles étoient employées. Ainsi l'on trouve dans plusieurs anciens monumens deux légions très-distinctes, qui portoient toutes deux le nom de IVe.; c'est la IVe. Flavienne et la IVe. Scythienne (*a*), dont l'une avoit été levée sur les frontières de la Scythie, et l'autre ailleurs par Vespasien. La collection de Gruter en offre six ou sept autres sous la même dénomination, mais distinguées par différens surnoms, qu'elles tiroient des lieux où elles étoient, telles que *IV^a. Cyrenaica, IV. Gallica, IV. Italica, IV. Sorana:* etc. Dion, dans un catalogue de toutes les légions de vétérans qui s'étoient conservées depuis le temps d'Auguste jusqu'au sien, en compte trois (*b*), qui étoient

(*a*) Voyez l'Histoire du Danube par Marsigli, tom. 2, p. 122. 123.

(*b*) Dio p. 564.

Dans la place du Capitole à Rome, on voit encore une ancienne pierre, où sont gravés les noms des Légions suivantes :

NOMINA LEG.

II. Augusta. II. Adjutrix. IV. Scythica.

Digitized by Google

nommées la IIIe. en différens lieux de l'empire; une en Phénicie, une en Arabie, et l'autre en Numidie. Il en compte deux, qui s'appeloient la sixième, l'une en Bretagne, l'autre en Judée. La VIIe. la VIIIe. et la Xe. paroissent de même avoir été doubles ou triples.

Brutus, après s'être emparé de la Macédoine, créa plusieurs nouvelles légions, jusqu'au nombre de cinq, et les distingua, sans aucun doute, par l'ordre qu'il avoit suivi pour ces levées, indépendamment des autres légions de l'empire. Cela se conçoit encore mieux dans un temps de confusion civile, où chaque général levoit des troupes, non-seulement nouvelles, mais qui devoient être ennemies les unes des autres, et qu'il auroit été d'autant plus difficile de distinguer autrement, qu'on ne connoissoit pas même alors le véritable état de l'empire, ni clairement avec quels géné-

---

V. Victrix.	IIII. Flavia.	XVI. Flavia.
XX. Victrix.	VII. Claudia.	VI. Ferratensis.
VIII. Augusta.	I. Italica.	X. Tretensis.
XXII. Primigenia.	V. Macedonica.	III. Cyrenensis.
I. Minervia.	XI. Claudia.	II. Trajana.
XXX. Ulpia.	XIII. Gemina.	III. Augusta.
I. Adjutrix.	XII. Fulminatrix.	VII. Gemina.
X. Gemina.	XV. Apollinea.	II. Italica.
XIIII. Gemina.	III. Gallicana.	XIII. Parthica.
I. Parthica.	II. Parthica.	

Digitized by Google

raux l'on étoit en guerre. Decimus Brutus avoit sous ses ordres dix légions nouvelles, ou du moins sept. Ventidius en avoit levé, dans le même-temps, trois pour Antoine. Ainsi, Brutus, en rendant compte à Ciceron de la sédition de son armée, ne pouvoit désigner une légion que par le rang numérique qu'elle tenoit entre les cinq autres.

Mais le critique tombe, dans la même lettre, sur une autre erreur qu'il trouve encore plus monstrueuse. « (*a*) La défaite d'Antoine, dit-il, » et sa fuite de Modène y sont citées par Brutus, » avant qu'il pût en être informé ». Sa preuve est la date même de la lettre, qui est le 18 d'Avril, tandis que la nouvelle de cet évènement ne fut portée à Rome qu'après le 20.

On est peu versé dans la critique, lorsqu'on ignore qu'il n'y a point de fond à faire sur la date des anciennes lettres, et que tous les manuscrits sont pleins de fautes, qui doivent être attribuées à l'ignorance ou à l'inattention des copistes. Les dates étoient marquées en lettres numérales, suivant l'usage Romain, par les Nones, les Ides et les Kalendes de chaque mois; *V. IV. III. etc.*

(*a*) Brutus in Macedoniam advolavit, Legiones conscripsit novas. *Philip.* II. 10.

Digitized by Google

Non. *VIII. VII. VI. etc.* Id. *XVII. XVI. XV. etc.* Kal. Il n'y a point de fautes possibles qui n'aient été commises par l'addition, le retranchement, ou la transposition de quelqu'un de ces nombres dans la plupart des manuscrits; et l'on en trouve quantité qui se sont conservées dans les meilleures éditions des Œuvres de Cicéron (*a*). Par exemple, dans une de ses lettres à son frère, où il fait le récit de ce qui s'est passé à Rome pendant plusieurs jours, toutes les dates, telles qu'elles sont aujourd'hui, ne peuvent s'accorder avec la vérité du texte, et demandent absolument d'être changées pour être conciliées avec les faits. Une des lettres à Tiron, datée *XV. Kalendas Novemb.* n'a que *V. Kal.* dans

(*a*) Quelquefois on trouve le *X* omis. Ainsi au lieu de *XIII Kal.* quelques manuscrits ont *III. Kal.* pour date de la VI. Ep. famil. du Livre 10. Quelquefois il est changé en *V*, ou *V* en *X*, et l'on trouve *VIII. Kal.* dans certains manuscrits, tandis que d'autres ont *XIII. Kal.* Ad Att. 8. 6. Dans d'autres, c'est l'unité qui est omise ou ajoutée; de sorte qu'au lieu de *II. Non.* quelques manuscrits ont *III.* d'autres *IIII. Ad. Att.* 7. 19. Les calendes sont changées souvent en ides ou en nones. La lettre 11 du livre VIII à Atticus, offre chez les uns *IV. Kal. Feb.* et chez d'autres *V Id. Feb.* la 23. du liv. XIV des Familières, a diversement *Prid. Id. Sext.*, *Prid. Kal.* et *Prid. Kal. Sex.* Quelquefois on trouve un mois pour un autre. Dans la lettre 8 du liv. III à Atticus, au lieu de *IIII. Kal. Jun.* d'autres ont *IIII. K. Maii*, d'autres *III. K. Maii.* Voyez l'édition de Grævius.

Digitized by Google

d'autres manuscrits, parce que le X s'y trouve retranché, et dans d'autres on a changé jusqu'au mois, en mettant *XV. Kal. Dec.* Cependant la véritable date, comme on n'en peut douter en lisant la lettre suivante, étoit *XVI Décemb.* (*a*).

Les dates ne peuvent donc nuire aux faits, si l'on ne commence par montrer qu'elles sont incontestables elles-mêmes, ou qu'il n'y a aucune raison de les soupçonner. Mais dans ce cas même, on ne conçoit pas qu'un sophiste ait pu grossièrement contredire par la date, ce qu'il affirme dans une lettre qu'il veut faire passer sous le nom de Ciceron. C'est donc un retranchement fort foible que le critique a choisi; et quand il n'aura point d'autres armes qu'une date, nous lui offrons de la réduire à une conformité si exacte avec les faits, que toutes ses difficultés ne tarderont point à s'évanouir.

Il donne encore le nombre d'objection remarquable à celle qu'il (*b*) forme contre la lettre XIe. où Brutus marquant sa joie pour la victoire de Modène, déclare qu'il est particulièrement satisfait de la sortie de Décimus, qui avoit beaucoup contribué au succès de cette action. « Ici, dit-il

(*a*) Ad Quint. frat. l. II, 5. Ep. famil. I, 6. 7. 9.

(*b*) Sed in re Bruti eruptionis aliud est perquam notabile. *Tunstall.* 217.

Digitized by Google

» encore, Brutus parle de la sortie, avant qu'il » pût en être informé; car l'exprès qui lui porta » les premières nouvelles de la victoire, lui ap- » prit que Decimus continuoit d'être bloqué dans » Modène ». En effet, Decimus étoit encore bloqué au départ de l'exprès: mais si le critique ne cherche pas volontairement à jeter de la confusion dans les faits, il se charge ici d'une erreur fort grossière. On sait qu'il y avoit eu devant Modène deux actions contre Antoine; celle où Pansa fut mortellement blessé, mais où les troupes d'Antoine furent défaites par Hirtius; et celle où l'armée d'Antoine ayant été mise en déroute, malgré la mort d'Hirtius, l'heureuse sortie de Decimus acheva de fixer la victoire. La première de ces deux victoires fut remportée le 15 d'Avril, et l'on en reçut la nouvelle à Rome le 20. On nous en a conservé la relation, avec celle des réjouissances qui se firent à Rome, et des honneurs qui furent décernés aux Généraux. La seconde victoire, qui fut la plus complette, arriva un jour ou deux après, et Rome en fut informée après le même intervalle; mais on n'en trouve que des circonstances dispersées, qu'on a pris la peine de recueillir dans l'histoire de Ciceron (*a*).

(*a*) Hist. de Ciceron, l. X.

Digitized by Google

La lettre à Brutus, du 22 d'Avril, s'étend peu sur ces deux victoires, parce que Ciceron, comme il le déclare, n'ignoroit pas que Brutus en avoit appris le détail par d'autres voies. La lettre où Brutus parle de la sortie de Decimus, est datée le 15 de Mai. Voilà un intervalle de trois semaines, pendant lequel M. *Tunstall* suppose que Brutus n'avoit pas eu d'autre information que celle qu'il avoit reçue de Ciceron, par la lettre du 22 d'Avril; et c'est sur cette supposition que sa difficulté est établie : supposition non-seulement incroyable, mais ruinée par la lettre même qu'il attaque.

Mais il pousse l'objection plus loin. Il entreprend de nous persuader qu'Antoine leva volontairement le siége de Modène, avant qu'il fût forcé de se retirer, et que par conséquent Decimus ne put faire la sortie qu'on lui attribue (*a*). Ce qui est encore plus étrange, il assure qu'on ne trouve aucune trace de cette sortie que dans l'auteur de ces lettres (*b*). N'admirera-t-on point

(*a*) Appianus porrò Antonium Mutinæ obsidionem reliquisse narrat..... Concinit Pollionis Epistola ad Ciceronem ipsum. *Tunstall.* p. 219. *Not.*

(*b*) Neque quidem prœliis iis quæ postea commissa sunt, quibusque, fusis tamen Antonii copiis, Consules ceciderunt, quidquam de eruptione Bruti auditur, nisi ab his Bruto et Cicerone. *Tunst. Ibid.*

ici

Digitized by Google

ici l'aveuglement des préventions? M. *Tunstall* a fait usage lui-même d'un passage où cet événement est marqué avec la dernière clarté. C'est dans une lettre (*a*) à Décimus, où Ciceron lui fait un reproche de ne pas profiter de sa victoire, et de laisser à l'ennemi le tems de se reconnoître. « Votre brillante sortie de Modène, lui dit-il, » et la fuite d'Antoine, après la défaite de son » armée, avoient tellement enflé nos espérances, » et les esprits sont aujourd'hui si calmés, que » cette véhémence qu'on a vue dans nos mou- » vemens, n'a plus l'air que d'un combat en » peinture ». Comment s'imaginer que le critique ait pu méconnoître la vérité dans des témoignages si clairs?

Cependant il ne se lasse point de multiplier les objections. Ce sont les lettres à présent qu'il accuse de se contredire elles-mêmes. La quatorzième assure que « Brutus a cinq légions, avec un » excellent corps de cavalerie, et un grand » nombre d'auxiliaires, tandis qu'on lit dans la » quatrième qu'il manque d'argent et de recrues. » C'est en vain, dit M. *Tunstall*, que pour élu- » der la difficulté, on me répondra que Brutus,

(*a*) Tantam spem attulerat exploratæ victoriæ tuæ præclara Mutinâ eruptio, fuga Antonii conciso exercitu, etc. *Ep. Fam.* Lib. XI. 14.

Digitized by Google

» dans ses lettres publiques au Sénat t n'annonce » rien que de favorable, et qu'en écrivant particu- » lièrement à Ciceron, il découvre ses besoins(*a*) ». Je réponds au contraire, que je ne vois point ici d'autre difficulté que celle qui fatigue l'imagination du critique, lorsqu'il se figure que cinq légions, avec un excellent corps de cavalerie, formoient une armée suffisante pour soutenir la liberté de Rome. Decimus Brutus qui étoit à la tête de dix légions, et qui en reçut quatre de Plancus, les meilleures de l'empire, avec le plus beau corps de cavalerie romaine, pensoit bien différemment, puisqu'avec une armée si puissante, il se croyoit trop foible pour risquer une bataille contre Antoine et Lepidus (*b*), et qu'il ne cessoit pas de demander un renfort de nouvelles troupes. En effet, Antoine n'avoit point alors moins de dix-sept légions et dix mille chevaux, sans compter les six légions qu'il avoit laissées derrière lui dans la Gaule (*c*). Brutus, dont les troupes étoient, pour la plupart, de nouvelles levées, et manquoient de munitions, pouvoit donc se

(*a*) Itaque in hoc nodo explicando parum proficis, cùm dicis Brutum privatis Literis indicasse inopiam suam, publicis dissimulasse. *Tunst.* p. 205.

(*b*) Ep. Fam. Lib. X. 24.

(*c*) Plut. in Anton. vit. p. 923.

Digitized by Google

plaindre que ses cinq légions n'étoient pas une armée suffisante.

Les affaires de Cassius renferment aussi des contradictions aux yeux du critique; c'est-à-dire, que s'efforçant d'y en découvrir, il trouble et confond, autant qu'il peut, la matière. Après avoir abusé des faits et des termes, sur-tout par rapport aux avantages qne Cassius obtint en Syrie, il déclare « (*a*) que ces deux nouveaux évène-» mens donnèrent naissance à la Philippique XIe ». On ne comprend point ici quelles sont ses idées. Veut-il prouver, par les lettres, que le succès de Cassius, dont on ne reçut la nouvelle à Rome qu'au mois d'Avril, fut l'occasion de cette harangue, qui fut prononcée au mois de Mars? ou veut-il nous faire entendre que sans égard aux dates, son opinion est qu'elle doit véritablement sa naissance aux avantages de Cassius? Mais soit qu'il se propose l'un ou l'autre, il est certain qu'il se trompe également. Les lettres s'accordent sur ce point dans toutes leurs parties. Elles ne supposent l'arrivée des nouvelles de Cassius à Rome qu'au commencement d'Avril, et ce qu'elles disent de la Philippique onzième (*b*),

(*a*) De C. item Cassio non minora peccata sunt. *Tunst.* p. 223.

(*b*) Epist. ad Brut. 4.

Digitized by Google

marque nettement qu'elle avoit été prononcée, et ne lui donne aucun rapport à ces nouvelles.

Si l'objection suivante est plus intelligible, elle n'a pas plus de force dans ses fondemens. Le critique observe que, suivant les lettres, Ciceron avoit reçu la nouvelle des avantages de Cassius au commencement d'Avril, et qu'écrivant néanmoins à Brutus le 15 de Mai, il lui dit (*a*) : « Nous ne savons point quel usage Cassius » fait de ses troupes. On n'a reçu de lui aucune » lettre, ni d'autre part aucune information sur » laquelle on puisse compter ». Il insulte là-dessus à la contradiction manifeste du sophiste. « Que » deviennent, dit-il, ces nouvelles, ces exprès » de Brutus, dont Ciceron félicitoit la Républi- » que l'onzième d'Avril (*b*)? Comment peut-il » écrire dans ces termes à Brutus, après en avoir » reçu long-temps auparavant les informations » dont il se plaint de manquer » ? Il ne faut néanmoins qu'un peu d'attention pour concilier tous ces faits. Quoique Ciceron eut appris, dès le mois d'Avril, que toutes les forces de la Syrie

(*a*) *Ibid.* 10.

(*b*) Ubi sunt Bruti nostri Nuncii de Cassii rebus gestis, quibus III. id. April. auditis, Cicero Reip. gratulabatur? Quomodo porrò nunc scribit ad Brutum, qui de Copiis iis Brutum ipsum κατα μικρον narrantem longo ante audiverat? *Tunst.* p. 225.

Digitized by Google

s'étoient jointes à Cassius, il ignoroit, depuis ce tems-là, l'usage que Cassius avoit fait de ces forces, ou quelle route il leur avoit fait prendre; et dans cette incertitude il attendoit impatiemment la nouvelle de quelque action. C'est tout ce qu'on peut conclure de ce passage, et ce qui se trouve confirmé par une lettre de Ciceron à Cassius, où il fait profession, au mois de Juillet, de la même ignorance que le critique reproche aux lettres suspectes dans le mois de Mai. J'en rapporterai les termes (*a*): « Ne doutez pas que » je ne contribue de tout mon pouvoir à l'hon- » neur de cette brave armée. Il en sera temps, » lorsque nous commencerons à savoir ce qu'elle » doit faire, ou ce qu'elle a déjà fait pour le » service de la République. Jusqu'à présent, nous » n'avons appris que des tentatives, qui sont à la » vérité fort glorieuses: mais on attend des ex- » ploits achevés; et je me persuade que s'il n'y » en a point encore, ils ne sont pas fort éloi- » gnés ».

A la vérité, M. *Tunstall* cite une autre lettre du vrai Ciceron, où il déclare nettement qu'on ne savoit point encore, ni où Cassius étoit, ni

(*a*) Quem quidem ego exercitum, etc. *Epist. fam.* Lib. XII. 10.

Digitized by Google

quelles étoient ses forces (*a*); d'où l'on peut conclure en effet qu'il n'avoit point encore reçu d'information. Mais cette lettre est du mois de Mars, immédiatement après qu'il eut prononcé la Philippique onzième, dont il rendoit compte alors à Cassius. Trois semaines se passèrent depuis, jusqu'à l'arrivée des nouvelles. Ainsi, ce témoignage ne regarde point la question, et ne peut servir qu'à faire naître des obscurités.

Mais les contradictions augmentent encore aux yeux du critique, sur Caius frère d'Antoine, qui étoit prisonnier de Brutus. Il prétend que Ciceron n'apprit la disgrace de Caius, qu'après que le Consul Pansa eut quitté Rome, c'est-à-dire, vers la fin de Mars; ce que je lui accorde volontiers. Mais il assure ensuite, ce qu'il lui est impossible de prouver, qu'on suppose dans les lettres suspectes (*b*), que Brutus et Ciceron s'écrivirent plusieurs fois sur cet événement, tandis que Pansa étoit encore à Rome. Brutus, comme je l'ai fait observer dans un autre endroit (*c*), écrivit en

(*a*) *Ibid.* Epist. 7. Verus igitur Cicero nihil dum audierat, nec ubi Cassius esset, nec quas copias haberet. *Tunst.* p. 224.

(*b*) Brutus tamen noster, quod jam pridem fecerat, Ciceronem deinceps de capto Antonio consuluit; Ciceroque de eodem consilia dedit, dum Pansa Consul adhuc Romæ esset. *Tunst. in Not. ad. pag.* 227.

(*c*) Hist. de Ciceron, t. 4. Philipp. X. 4. 5. etc.

Digitized by Google

différens temps deux lettres publiques au Sénat, sur les affaires de Macédoine. La première fut reçue à Rome avant le départ de Pansa, et marquoit qu'il avoit fait entrer la plus grande partie de la province, et toutes les troupes dans les intérêts de la République; que le frère d'Antoine s'étoit renfermé dans Appollonia avec sept cohortes, mais qu'il espéroit en rendre bon compte. La seconde lettre suivit bientôt la première; cependant ce ne fut qu'après le départ de Pansa: et les nouvelles qu'elle contenoit, étoient celles de la réduction entière de la Province, et de la captivité du frère d'Antoine (*a*). Cette distinction des deux lettres, que le critique affecte de ne pas reconnoître, quoiqu'elle soit assez clairement exprimée (*b*), dissipe toutes les contradictions imaginaires.

Il en reste une néanmoins qui paroît étonnante à M. *Tunstall*. Cicéron dit à Brutus, « que la » République n'avoit jamais eu d'ennemis plus » dignes de châtiment, que les citoyens qui por- » toient les armes contr'elle dans cette guerre, » et que le Sénat avoit pris enfin le parti de

(*a*) Quæ de Literis Bruti secundis narrantur, mihi merito suspecta sunt. *Tunst.* p. 226.

(*b*) De hoc autem C. Antonio multa alia Cicero Brutusque interloquuntur.... antea verò miram ἀντιλογίαν. *Ibid.* p. 227.

Digitized by Google

» déclarer ennemis publics, ceux qui embrassoient » le parti d'Antoine (*a*) »; et dans une autre lettre : « qu'il n'y avoit point de différence entre » Dolabella et aucun des trois Antoines (*b*) ». Cependant, il déclare en même-temps « qu'il » n'avoit rien proposé de rigoureux au Sénat » contre la personne de Caius, parce qu'il avoit » remis cette délibération lorsque le Sénat seroit » informé de l'affaire de Brutus (*c*) ».

Je ne trouve rien que de juste et de naturel dans ce qui paroît contradictoire aux yeux du critique. Ciceron pressa constamment Brutus de considérer son prisonnier comme l'ennemi public; et contre l'avis de Ciceron, Brutus continua de le traiter avec autant de respect que de tendresse. Mais, quoique Ciceron fût de cet avis dans ses lettres, la considération qu'il avoit pour Brutus l'empêchoit, au Sénat, de marquer plus de rigueur contre Caius, qu'à l'égard des autres ennemis de la République, du moins avant qu'on eût reçu les informations de Brutus, dont Caius étoit le prisonnier. Quantité de passages que M.

(*a*) Hostes autem omnes judicati, qui M. Antonii sectam secuti sunt. *Ad Brut. Ep.* 9.

(*b*) Quid interest inter Dolabellam et quemvis Antoniorum trium? etc. *Ibid. Ep.* 5.

(*c*) *Ibid.* Epist 9.

Digitized by Google

Tunstall a rassemblés pour appuyer l'objection, conviennent si peu à son dessein, qu'ils ne méritent point de remarque. Mais il termine son raisonnement par une observation qui lui paroît fort importante (*a*) : « Après tout ce qu'on lit, » dans les lettres, sur l'affaire de Caius, frère » d'Antoine, il est extrêmement probable que » Plutarque ne les a jamais vues (*b*), parce que » dans le récit abrégé qu'il fait de cet incident, » il assure que Brutus traita long-temps son » prisonnier avec beaucoup de considération, » quoique ses amis de Rome, et particulièrement » Ciceron, le pressassent de lui faire donner la » mort (*c*) ». Je n'entreprendrai point de prouver que Plutarque avoit lû les lettres de Ciceron, et je suis persuadé, au contraire, qu'il étoit fort peu versé dans la lecture de ses ouvrages ; mais je ne crains pas de dire que, s'il n'avoit pas vû les lettres, il en avoit du moins entendu parler, et qu'il y fait clairement allusion dans ce passage, qui n'est qu'un récit de l'affaire d'Antoine, tel que Plutarque en fait des plus grands évènemens.

M. *Tunstall* observe que dans l'affaire de

(*a*) Quod autem maximum est, etc. *Tunst.* p. 229.

(*b*) Plutarchum tamen harum Epistolarum vidisse nullam perquam verisimile est. *Tunst.* p. 229.

(*c*) Plut. in Brut. 996.

Digitized by Google

Lepidus, les lettres sont absolument prophétiques (*a*), et qu'elles rapportent les faits longtemps avant qu'ils fussent arrivés. Ciceron dit dans la troisième: « Les informations que vous » recevez de votre propre famille, doivent vous » convaincre de la légéreté, de l'inconstance, » et de la mauvaise disposition de Lepidus. Après » son propre frère, vous êtes de tous ses proches » celui qu'il hait le plus ». M. *Tunstall* suppose que son sophiste a pris ce passage dans une lettre du vrai Ciceron à Cassius (*b*); il en cite les termes, pour faire éclater la ressemblance: « Comme » je suis sûr qu'on vous envoie les actes de Rome, » je m'imagine que vous y avez appris le crime » de votre allié Lepidus, et l'excès de sa légé- » reté et de son inconstance ». Le sophiste, dit-il, étoit aveugle, jusqu'à ne pas voir que la lettre où le vrai Ciceron parle de l'union de Lepidus avec Antoine, fut écrite après la bataille de Modène; au lieu que la lettre contrefaite a précédé cette bataille.

Je reconnois la différence que M. *Tunstall* a trouvée dans les dates des deux lettres; mais il seroit surprenant qu'elles fussent les mêmes,

(*a*) De Lepido noster planè divinus est. *Tunstall.* p. 229.

(*b*) Epist. Fam. XII. 8.

Digitized by Google

puisque les faits sont différens. Ce n'est pas au sophiste qu'il faut reprocher de l'aveuglement; c'est au critique même, qui dans la passion de faire faire valoir son hypothèse, n'a découvert qu'un seul crime à Lepidus; car il assure qu'avant la bataille de Modène, Brutus n'avait pu rien apprendre de l'inconstance de son beau-frère par les lettres de ses amis (*a*). Il n'y a pas moins de fausseté que de hardiesse dans cette supposition. Avant la bataille, deux lieutenans de Lepidus, Silanus et Culeon, avoient déjà marché avec un détachement de son armée au secours de Marc-Antoine. Si ce n'étoit par l'ordre de Lepidus même, comme tout le monde se le figura, c'étoit du moins avec son consentement (*b*). La lettre se rapporte clairement à ce fait. Lepidus, après la défaite d'Antoine, désavoua l'action de ses lieutenans, et s'efforça, par des excuses fort humbles, de se justifier dans l'esprit de Ciceron (*c*). Mais avant son union avec Antoine, que le critique regarde comme sa première et sa seule inconstance, Decimus Brutus, dans une lettre à Ciceron, le désigne comme *inca-*

(*a*) Sed tamen ille alter vadè cœpit, quod non animadvertit, etc. *Tunstall.* 229.

(*b*) *Ibid.* 230. Dio. 46, p. 316.

(*c*) Epist. Famil. l. X. 3.

Digitized by Google

pable de bien faire (*a*). On ne qualifie pas d'une manière si odieuse celui dont le caractère n'est pas déclaré; et c'est conformément à cette opinion, que les lettres reprochent à Lepidus une légèreté beaucoup plus pernicieuse que celle dont il avoit souvent donné des marques.

La XVIe. lettre du recueil est celle qui regarde la mort de Porcia, et qui se trouve avec toutes ses circonstances dans l'Histoire de Ciceron. Véritable ou supposée, M. *Tunstall* confesse qu'elle se rapporte à cet événement (*b*); mais il prétend que la honte de contredire un fait historique, a fait supprimer au sophiste le nom et le sexe de la personne dont on regrette la perte. A moi, qui juge ici sans prévention, il me paroît au contraire que cette circonstance est propre à lever tout soupçon d'imposture. Il n'est pas croyable qu'un sophiste, avec l'intention qu'on lui suppose de renverser toute l'histoire, ait pu chercher à se rendre si obscur, que personne ne fût capable de l'entendre: au lieu qu'il est fort naturel, dans un homme aussi sensible et aussi poli que Ciceron, qu'écrivant à son ami sur la perte d'une

(*a*) Recte factorum nunquam. *Ep. Famil* Lib. XI. 9.

(*b*) De Porcia..... scriptam fuisse, tecum omnino judico, etc. *Tunstall.*

Digitized by Google

épouse tendrement aimée, il ait évité de la nommer et de s'étendre sur ses qualités personnelles. C'est ce ménagement, sans doute, qui a causé tous les embarras des critiques, lorsqu'ils ont voulu déterminer le véritable sujet de cette lettre. Cependant, si l'on en croit M. *Tunstall*, le sophiste n'a pas manqué d'adresse, en y insinuant quelque chose de la maladie de Porcia, pour diminuer la surprise qu'on pouvoit ressentir de la supposition de sa mort (*a*). En effet, il y a beaucoup de finesse à nous apprendre qu'avant sa mort elle avoit été malade. Mais après s'être épuisé en observations de cette espèce, il déclare que la lettre en elle-même est un écrit sec et foible, qui ne peut venir de Ciceron, parce que l'orateur romain avoit recueilli dans cette occasion quantité d'exemples historiques (*b*), comme il avoit fait auparavant dans son *Traité de la Consolation* (*c*), composé sur la mort de sa propre fille. Quel discernement des circonstances ! Quoi ? dans la situation où Brutus étoit en Macédoine,

(*a*) Pro suo artificio Brutum de valetudine Porciæ spargentem induxit. *Ibid.* p. 231.

(*b*) *Ibid.* p. 326, in Notis.

(*c*) V. sur l'existence du *Traité de la Consolation*, le 1er. vol. des Lettres Famil. de cette édition, page 503. (*Note de l'Editeur*).

Digitized by Google

à la tête des affaires les plus importantes et les plus décisives, unique appui de Rome et de la liberté, c'étoit des exemples de l'histoire grecque et romaine qu'il falloit entasser pour le consoler de la mort de sa femme ! Les plus courtes consolations étoient sans doutes les meilleures ; et j'aurai dans mes intérêts toutes les personnes d'esprit et de goût, si j'assure, que cette lettre, toute courte qu'elle est, convenoit parfaitemet à la prudence de Ciceron et à la situation de Brutus.

On m'oppose encore deux contradictions, dans deux autres lettres qui regardent *Vetus Antistius*. La première est de Brutus, et fut apporté à Rome par Vetus, dans un tems où Brutus supposoit les deux Consuls vivans (*a*). Mais c'est ici qu'on reproche au sophiste de se contredire, « parce que les matières qu'il traite doivent faire » supposer que les Consuls étoient en vie, et » qu'au commencement même de la lettre on » fait connoître néanmoins qu'on etoit informé » de la bataille de Modène, et par conséquent » de leur mort. N'est-il pas étrange qu'un habile » sophiste s'oublie dans l'espace d'une lettre fort » courte, jusqu'à dire dans une ligne tout le

(*b*) Epist. 6.

Digitized by Google

» contraire de ce qu'il a dit dans une autre ? ». Cette réflexion ne suffit pas au critique. Il découvre de tous côtés des contradictions, lorsqu'il peut les faire servir à ses vues. Ce passage lui en offre une nouvelle : « *Vetus Antistius* est tellement affectionné pour la république, que s'il » en trouvoit l'occasion, je ne doute pas qu'il » ne fît tout ce qu'on peut attendre d'un homme » de courage, contre Antoine et César, en faveur de la liberté ». Ici, suivant (*a*) le commentaire de M. *Tunstall*, cette occasion que Vetus n'avoit point encore trouvée d'agir contre Antoine (*b*), n'étoit que la bataille de Modène où les deux Consuls avoient perdu la vie.

Je ne connois que le critique à qui cette explication ait jamais pu se présenter. Voici celle qui s'offre à tout le monde. Si Vetus s'étoit trouvé à Rome pendant le temps qu'il avoit passé dans les provinces, il n'auroit pas manqué de se joindre aux amis de la liberté, pour se déclarer et pour agir contre Antoine ; et l'occasion s'en étoit assez souvent présentée avant la bataille de Modène.

(*a*) Sed Brutus, cùm Epistolam illam scripsit, se Mutinensis Prælii nuncium accepisse, ipso in initio Epistolæ declarat. *Tunst.* 238.

(*b*) Jam illa occasio, cui Antistium occurrere non potuisse, Brutus cognoverat, Prælium ipsum Mutinense erat. *Ibid.* 239.

Digitized by Google

Ciceron avoit commencé ouvertement à s'agiter contre Antoine au mois de novembre. Octave n'avoit pas tardé si long-temps. Hirtius mena contre lui les troupes de la république au mois de janvier. Chacun agissoit pour ou contre, et l'on ne connoît personne qui fût resté neutre. Mais il n'y avoit point d'autre occasion que la bataille de Modène, dont le critique pût espérer de l'utilité pour ses vues. Cependant s'il ne prouve que c'est à la bataille de Modène que le passage doit être rapporté, sa chimère tombe, et la sagesse ne l'excite point à la relever.

Vetus pouvoit venir à Rome pendant que les Consuls vivoient encore, ou du moins avant que d'avoir appris leur mort. Il y venoit, comme nous l'apprenons de la même lettre, pour briguer la préture; et si l'élection ne se faisoit pas dans le temps ordinaire, il avoit promis à Brutus de retourner aussi-tôt près de lui. Cependant il paroît par la réponse (*a*) dont Ciceron le chargea pour Brutus, qu'il y demeura jusqu'au commencement du mois de juillet; ce qui n'a rien de surprenant dans un homme du rang de Vetus, qui après avoir gouverné une province et vécu assez long-temps hors de Rome, devoit trouver à son arrivée

(*a*) Epist 17.

plus

Digitized by Google

plus d'affaires qu'il ne s'y étoit attendu, ou du moins en trouver assez pour l'y retenir trois ou quatre mois. Mais la connoissance que nous avons des conjonctures, et les expressions claires de quelques autres lettres de Ciceron, nous découvrent une raison positive du long séjour qu'il y fit : ce fut l'obstacle imprévu que la mort des Consuls apportoit à l'élection des Préteurs. Il n'y avoit point d'autres magistrats, qui pussent convoquer régulièrement l'assemblée du peuple. Cependant il semble que, dans la nécessité des conjonctures, les préteurs en exercice auroient pris la résolution d'exercer cette prérogative, si Ciceron, par son autorité personnelle, n'eût obtenu que l'élection fût remise au mois de janvier, parce que Decimus et Plancus, désignés au consulat, devant entrer alors en possession de leur office, il attendoit de leur administration le rétablissement de la liberté et des anciens usages (*a*).

C'est une objection sans force que celle qui regarde les élections des Pontifes et des Préteurs (*b*). Il est indifférent pour nos lettres que le critique ait peine à les concilier avec l'ancienne constitution de Rome, et que Manuce même soit em-

(*a*) Epist. Famil. Lib. X. 25. 26.

(*b*) Tunst. Epist. p. 241, etc.

Digitized by Google

barrassé de cette conciliation. En prenant nos lettres pour l'imposture d'un sophiste, je ne saurois croire qu'il fût plus familier avec la constitution de la république romaine, que les critiques modernes, qui ont entrepris de l'expliquer. Mais s'il naissoit là-dessus quelques difficultés au lecteur, il trouvera de quoi les éclaircir dans les notes (*a*).

M. *Tunstall* conclut ses observations sur les Pontifes par une réflexion fort profonde. « Le » sophiste, dit-il (*b*), ayant trouvé dans l'histoire » que le jeune Ciceron fut créé prêtre par Au» guste, en a pris occasion de composer une » lettre ou deux, sur ce sujet, et d'attribuer à » Ciceron une envie fort ardente de procurer cet » honneur à son fils ». Mais le critique ignore-t-il que tous les Seigneurs romains ne souhaitoient pas moins que Ciceron de voir élever leurs enfans à la dignité du sacerdoce? Si cette passion n'eût pas été commune à Rome, ce seroit peut-être le fondement d'une assez juste objection contre des lettres où cette matière revient si sou-

(*a*) Voyez les notes de la Lettre X, et de la Lettre XX.

(*b*) Non sine causâ videor suspicari nostrum... ἐπιθέτου scribendi sumsisse ex eo quod illum postea a D. Augusto Sacerdotem factum esse, ex Historiâ comperisset. *Tunstall.* p. 245.

Digitized by Google

vent. Mais si la noblesse romaine eût toujours là-dessus les mêmes idées, quelle occasion peut-il rester ici aux scrupules et aux rafinemens? Telle est constamment la méthode du critique. S'il apperçoit quelque chose dans les lettres, qu'il ne puisse concilier avec l'histoire, il le condamne aussi-tôt comme supposé; et si tout s'accorde à ses propres yeux, il ne manque point alors de nous allarmer avec tous les artifices et toutes les minuties de l'école. Il devient lui-même ce sophiste, qu'il a prétendu nous faire découvrir dans l'auteur des lettres (*a*).

Il continue d'observer que de la multitude de pronostics ou de jugemens sur les choses futures, qui se trouvent continuellement dans ces lettres, et qui s'accordent en effet avec les évènemens, on peut conclure avec raison que les prédictions n'ont été forgées qu'après les faits (*b*). Il affecte de répéter souvent cette remarque; car il semble persuadé que Ciceron n'a pu connoître mieux que lui les affaires (*c*), et que ce qui échappe à son

(*a*) Περιγραφαὶ etiam scholastica in illis est. *Ibid.* 235. *Not.* Hìc notanda negligentia minimè Ciceroniana. *Ibid.* 245. Imitationis vestigia magis manifesta sunt. *Ibid.* 220. *Not.*, *etc.*

(*b*) Tunstall. p. 245, 250, etc.

(*c*) Hic rerum multò post futurarum πρόληψις est. *Ibid.* pag. 226. Sequitur aliud Bruti vaticinium *Ibid.*

Digitized by Google

esprit, Ciceron n'auroit pas été capable de le pénétrer ou de le prévoir. Mais quelque idée qu'il se forme de Ciceron, un auteur estimé, qui écrivoit dans le même siècle, qui avoit vécu dans le même temps, et qui continua de vivre après lui, nous a laissé un témoignage qui regarde particulièrement ce qu'on peut appeler les présages de ses lettres. « Sa prudence, dit Cornelius » Nepos (*a*), étoit une espèce de *divination*. Non» seulement il a prédit mille choses qui étoient » arrivées pendant sa vie; mais ses lumières; » comme celles des prophètes, se sont étendues » jusqu'aux évènemens qui ont suivi sa mort ». Ainsi c'est précisément cette supériorité de vues et de lumières qui passoit entre les anciens pour le caractère distinctif des lettres de Ciceron, que le critique prend pour la preuve de leur fausseté.

Mais quels sont donc ces augures dont il paroît si blessé (*b*)? Premièrement, après la bataille de Modène et la mort des deux Consuls, Ciceron commence à craindre qu'Octave, devenu maître

(*a*) Ut facilè existimare possit prudentiam quodammodo esse divinationem. Non enim Cicero ea solum quæ vivo se acciderunt, futura prædixit, sed etiam quæ nunc usu veniunt, cecinit ut vates. *Cornel. Nep. in vit. Att.* c. 16.

(*b*) Tunstall. p. 213, 248, etc.

Digitized by Google

de l'Italie par ces deux accidens, ne fût plus si facile à gouverner qu'il l'avoit été jusqu'alors; et Brutus de son côté, sans avoir encore appris les prétentions d'Octave au Consulat, appréhende qu'il ne se saisisse en effet de cette dignité. Ces craintes sont si simples et si naturelles, qu'elles ne pouvoient manquer de naître dans un esprit sensé. Mais j'admire ici la prévention du critique. Après avoir prétendu qu'Octave, dans le temps même qu'il n'étoit pas assez puissant pour faire beaucoup de bien ou de mal, c'est-à-dire, avant que Brutus eût quitté l'Italie, avoit déjà donné de fortes raisons de redouter ses desseins; il soutient à présent qu'Octave, maître de toutes les forces de la République, n'avoit pas donné lieu de craindre qu'il ne fût capable d'en abuser.

A cette étonnante prédiction M. *Tunstall* veut, dit-il, en ajouter une autre, mais manifeste, et prononcée avec une singulière confiance. Il la rapporte (*a*) dans ses propres termes : « Pensez-y » bien sérieusement; car je puis m'appliquer ce » que Plaute fait dire à son vieillard dans le » Trinummus : *Je touche à la fin de ma vie;* » *vous y êtes plus intéressé que moi.* Croyez-» moi, Brutus, vous êtes perdu, si vous n'y

(*a*) Tunstal. p. 245. Vid. Epist. 14.

Digitized by Google

» faites point attention ; car il ne faut pas vous » flatter que le Peuple, le Sénat, et le guide du » Sénat soient toujours les mêmes. Regardez cet » avis comme un oracle. Rien n'est plus certain ».

Le style (*a*) d'abord paroît ici peu Ciceronien à M. *Tunstall*. Il trouve que l'exactitude sophistique se trahit dans la plupart des expressions. Ensuite il y découvre une prédiction claire et nette, que Ciceron fait de sa propre mort (*b*). A l'égard du danger qu'on représente à Brutus, et de la situation des affaires de Rome, il prend beaucoup de peine à prouver que le véritable Ciceron ne pouvoit pas porter ses vues si loin, et que c'est par conséquent l'imposture d'un sophiste, fondée sur la connoissance de l'évènement. Au reste, le seul argument qui mérite ici quelque réponse, est « (*c*) que cet oracle fut prononcé avant qu'on » fût informé à Rome de la bataille de Modène; » c'est-à-dire, dans un temps où Ciceron n'avoit

(*a*) Hic notanda diligentia minimè Ciceroniana. *Ibid.* 245.

(*b*) Rursus Cicero suam mortem providit : *Mihi quidem ætas fermè acta est.* Tunstall. 252. *in Notis.*

(*c*) Imprimis hoc oraculum tum esse, cùm Pugna Mutinènsis jam esset commissa, nec tamen ejus rei fama ad Romam usque pervenisset, certissimum est. Hoc autem tempore ipso, Cicero noster domi Populum, Senatum, Civitatem denique totam in libertate communi defendendâ admirabiliter consentientem videbat. *Ibid.* 247. Vid. Epist. 14.

Digitized by Google

» aucun fondement pour ces prédictions sinistres, » puisque le Sénat et tout le Peuple, avec Cice- » ron à leur tête, s'accordoient merveilleuse- » ment pour la défense de l'empire et de la » liberté ». Malheureusement pour une si belle objection, il se trouve, contre les idées du critique, que cette même lettre fut écrite quelque temps après qu'on eût appris à Rome l'action de Modène, et que le sujet de la lettre en fait foi.

Ainsi, l'erreur de la date, sur laquelle M. *Tunstall* se fonde uniquement, doit être corrigée, comme je l'ai observé, par une conciliation plus exacte avec les faits.

Ajoutons que dans quelque temps qu'elle eût été écrite, il n'y auroit rien d'étrange ni de choquant dans aucune partie de la prédiction. Aussi long-temps sans doute que Ciceron continua d'être le chef du Sénat et le favori du Peuple, on devoit être sans inquiétude pour le bon ordre des affaires et la sûreté de la ville: mais il n'étoit pas à couvert de tous les accidens. On pouvoit craindre un revers. Pendant sa vie même, la populace toujours inconstante ne pouvoit-elle pas se laisser gagner par quelque artifice? Et dans le Sénat, où il avoit tant d'ascendant, les Philippiques ne nous font-elles pas connoître qu'il avoit quelquefois peine à résister aux chefs

Digitized by Google

de la faction opposée ? On trouve dans les lettres que M. *Tunstall* soupçonne le moins, comme dans celles qu'il attaque, qu'après la bataille de Modène, et dans la joie qu'on ressentoit de cette victoire, Cicéron se plaignoit de l'ingratitude et de la malignité d'une grande partie des Sénateurs (*a*). Les affaires étoient alors dans une fort heureuse situation ; mais il ne lui paroissoit pas impossible qu'elles pussent changer.

Enfin, M. *Tunstall* fait deux objections contre le caractère général des lettres. La première est, qu'il n'y reconnoît pas la beauté et l'abondance du style de Cicéron (*b*); la seconde, que les lettres et les réponses lui paroissant du même style, et ce qu'on appelle dans le même goût, elles doivent venir de la même main (*c*).

Les preuves qu'il emploie pour soutenir la première, répondent mal à la gravité de cette accusation. Elles consistent dans un recueil de quelques passages qui lui paroissent frivoles, impropres, d'une construction trop dure et trop

(*a*) Epist. Famil. Lib. X. 12. 11. 14. Ad. Brut. 21.

(*b*) In illis Orationis Ciceronianæ candorem copiamque statim desiderabam. *Tunstall. Ep.* p.

(*c*) Tum eodem genere et colore descriptas esse clarè perspexisse videbar. *Ibid.*

Digitized by Google

confuse, pour appartenir à Ciceron (*a*). Il observe que si le vrai Ciceron avoit commencé une sentence par *Cave existimes*, il auroit repris sa phrase, après une parenthèse, par les mêmes mots, et non par *Cave putes*; qu'il auroit mis la proposition *per*, dans les endroits où le sophiste s'est servi de *propter*, etc. Je passe sur plusieurs observations de la même nature, qui ne peuvent être un sujet de dispute qu'entre ceux qui feroient profession de posséder non-seulement les écrits de Ciceron, mais toute l'étendue de la langue latine; connoissance dont on ne peut se flatter avec un peu de modestie. Dans toutes les lettres de Ciceron, il n'y a point une page où l'on ne trouvât le sujet de quelque chicane de la même espèce. La dernière de celles à Quintus, qui se présente à mes yeux, parce qu'elle précède immédiatement le recueil des lettres à Brutus, contient cette phrase: *Sed sumus undè tamen valdè multùm.* De six mots dont elle est composée, il y en a cinq qui sont des adverbes. Que le critique s'exerce après cela sur la séche-

(*a*) Hæc autem sunt et dispositione perturbatiora et συντάξει duriora, quàm ut credantur esse Ciceronis. *Tunstall* 220. *in Notis.* Et sanè in his Epistolis multa duræ et fæculentæ Orationis exempla occurrunt. *Ibid.* 221. *Not.* Hæc item duriuscula sunt. *Ibid.* 222. *Not.* Hæc omninò futilia. *Ibid.*

Digitized by Google

resse de la diction, et qu'il prétende que tout ce qui n'a point un caractère d'abondance et de beauté ne peut être l'ouvrage de Ciceron. Mais qu'il n'oublie pas de jeter les yeux sur une des Épîtres familières, où Ciceron déclare lui-même qu'il s'arrête peu au choix des mots dans ses lettres, et *que pour les lettres on n'emploie que les expressions les plus familières* (*a*).

Au fonds, les argumens tirés du style ont peu de force dans une question de cette nature, parce qu'il n'y a point d'autre règle, pour en juger, que le goût; et l'on sait combien il se ressemble peu dans la plupart des hommes. M. *Tunstall* décide, en consultant le sien, que *les Lettres ne sont pas Ciceroniennes;* d'autres pourront en porter le même jugement. Cependant les Gens de lettres de tous les temps en ont pensé tout autrement, et Manuce en particulier les trouvoit admirables par la majesté qu'il croyoit y découvrir (*b*). Pour moi, j'y crois la main de Ciceron si bien marquée, qu'il me paroît pres-

(*a*) Veruntamen, qui tibi ego in Epistolis videor? Nonne Plebeio sermone agere tecum? Epistolas verò quotidianis verbis texere solemus. *Epist. Famil.* l. IX. 21.

(*b*) P. Manutius, in familiaribus sermonibus, sæpe solet earum Epistolarum majestatem prædicare *And. Patric. in Fragm. Epis. ad Brut.* p. 5. 6.

Digitized by Google

qu'impossible qu'elles soient l'ouvrage d'un autre, et je n'y vois point d'autre différence d'avec le reste de ses lettres, que celle qui doit venir nécessairement de la variété du sujet. En général, il est ici plus vif et plus intéressant que dans toutes ses autres lettres du genre familier. La seule méthode pour les attaquer par le style, seroit d'y faire appercevoir quelques phrases d'un goût inférieur au siècle de Cicéron; et s'il étoit vrai, suivant les idées du critique, qu'elles eussent été forgées après le siècle de Plutarque, on y trouveroit infailliblement quelques traces de ce temps. Personne n'ignore les changemens que la langue latine avoit essuyés dans cet intervalle, ni combien il s'y étoit glissé de mots inconnus aux siècles précédens. Les meilleurs écrivains, entre Ciceron et Plutarque, portent des marques sensibles de cette altération.

La seconde objection est uniquement fondée sur l'autorité et le jugement du critique. Mais quoiqu'on ne dût pas trouver fort étrange que dans une suite de lettres entre deux grands Hommes du même temps et de la même ville, il se rencontrât quelque ressemblance d'expression ou de sentiment, c'est au contraire la différence qui m'a frappé, et je la crois effectivement aussi grande qu'elle peut l'être dans deux écri-

Digitized by Google

vains d'un caractère si opposé. Je remarque dans les lettres de Brutus le langage d'un homme impatient, porté aux plaintes, fier et décisif; en un mot, un style conforme à son naturel : et dans celles de Ciceron, toute la prudence et la modération, tous les ménagemens qu'on peut attendre d'un homme consommé dans les affaires, dont toutes les vues se rapportoient à la conservation de sa patrie. C'est précisément cette propriété de couleurs, cette opposition de manière et d'esprit, qui font trouver tant d'agrément dans la lecture de leurs lettres, à ceux du moins qui sont capables d'y apporter du jugement et de l'attention.

Mais, ce qu'on aura peine à comprendre, M. *Tunstall* qui insiste sur la ressemblance (*a*) du style, et qui se croit même en droit de raisonner sur cette supposition, assure dans un autre endroit, et s'efforce de prouver, qu'il y a dans les lettres la plus réelle et la plus grande différence qu'on puisse imaginer entre deux écrivains. Il appelle la lettre de Brutus à Pomponius Atticus

(*a*) Quod quidem latius etiam patere videtur atque efficere, ut genus etiam epistolare, unum et prope germanum, quod in hoc Epistolarum volumine deprehenditur, nequaquam esse potuerit. *Tunstall.* 205. Hist. de Cic. l. XII.

Digitized by Google

une fort belle lettre (*a*). Il donne à celle de Brutus à Ciceron tous les éloges qu'une lettre peut recevoir. Elle mérite, dit-il, l'admiration de tous ceux qui ont du goût pour la beauté du style. Il ne s'étonne pas qu'elle ait excité une admiration incroyable dans ceux qui savent juger des écrits, et qui ont quelque étincelle d'amour pour la liberté. Après cela M. *Tunstall* traite d'un autre côté la réponse de Ciceron à Brutus, d'ouvrage insipide, obscur, plein d'impropriétés, d'équivoques, d'impertinence, enfin comme une laborieuse production de quelque misérable sophiste (*b*). Que devient donc la ressemblance qu'il a prétendu trouver dans le goût et le style? Il découvre dans les lettres de Brutus toutes les beautés possibles, et celles de Ciceron ne lui offrent que des grossièretés et des fautes. Quelle contradiction! Il n'y en a pas moins dans les endroits où il donne pour vue principale au sophiste de justifier la conduite et le caractère de Ciceron, puisqu'il assure que les deux lettres, où ce Grand Homme est accusé, sont les plus

(*a*) Illam ad Atticum, sanè bellam. *Ibid.* 200. Neque mirum est eam in omnibus iis qui vel de scriptis rectè judicare possunt, vel ullos libertatis igniculos habeant, incredibilem excitasse admirationem sui. *Tunstall.* 203.

(*b*) *Ibid.* p. 204. ad 215.

Digitized by Google

belles et les plus fortes, et que l'apologie que Ciceron fait de lui-même, lui paroît la plus foible et la plus méprisable partie du recueil.

Mais, comme je l'ai fait observer d'abord, la matière des lettres a plus de force que le style pour établir leur autorité. Elle consite dans une grande variété de faits, dont plusieurs ont échappé aux autres écrivains, ou plutôt qui ne peuvent avoir été connus que de ceux qui étoient parfaitement versés dans les affaires du temps et dans la constitution du gouvernement Romain. La plupart sont d'une nature qui ne permettoit guères aux sophistes de les choisir pour le sujet de leurs impostures, et qui devoit leur faire craindre de se trahir trop aisément pour les moindres libertés; à moins qu'on ne leur suppose tant de lumières, qu'ils ne dussent pas craindre de se trouver jamais en contradiction avec l'histoire.

La première lettre, par exemple, celle qui est citée par Nonius Marcellus, et que cette seule circonstance défend assez contre toutes sortes de soupçons, paroîtra naturelle et vraisemblable, si on la suppose réelle; mais elle blessera au contraire toute vraisemblance, si on la prend pour une lettre forgée. Car pourquoi le sophiste choisiroit-il un Clodius, nom qui devoit être si

Digitized by Google

odieux à Ciceron, pour en faire un de ses amis les plus intimes? Pourquoi le feroit-il *Tribun désigné*, lorsque tous les Clodius étoient Patriciens, et par conséquent incapables du Tribunat? Pourquoi lui donneroit-il un titre qui porte une marque historique, et qui devoit servir infailliblement à faire découvrir la fraude, puisque la date de la lettre est fixée entre la mort de Jules-César et le 10 de décembre, jour auquel les Tribuns désignés prenoient possession de leur office? Pourquoi le représenteroit-il également lié avec Antoine et Brutus, et suspect par cette raison dans sa fidélité pour la République? Toutes ces circonstances sont naturelles dans une lettre du vrai Ciceron, parce que tout ennemi qu'il étoit des Clodius, on ne peut douter que dans une famille si nombreuse il n'y eût quelque particulier qui conservât de l'amitié pour lui, et quelqu'un qui fût aussi Plébéien, soit par adoption, soit parce qu'il descendoit des affranchis de la branche Patricienne, qui s'étoient élevés aux honneurs de la République. Ajoutez que le temps de cette lettre étoit celui où le peuple prenoit parti pour Antoine ou pour Brutus, et que Ciceron, dans les principes de son zèle, devoit s'efforcer nécessairement de gagner un nouveau Tribun au parti de Brutus, c'est-à-dire aux intérêts de la

Digitized by Google

République. Quelle apparence d'introduire un sophiste, assis au milieu de ses livres, et faisant usage de toute son adresse et de toutes ses lumières, pour forger des faits si secs et si peu propres à l'amusement de ses lecteurs? Une hypothèse si forcée demanderoit d'être appuyée par des raisons extrêmement solides, pour se faire goûter par des gens sensés.

A l'égard de l'épître à Octave, qui se trouve jointe, dans toutes les éditions, aux lettres de Ciceron et de Brutus, M. *Tunstall* est encore porté, par une ressemblance imaginaire de style, à prononcer qu'elle est marquée du même sceau, et qu'elle vient de la main dú même sophiste (*a*). Pour moi, je suis persuadé qu'avec une connoissance médiocre de la langue latine, il n'y a personne qui n'y découvre à la première lecture toutes les marques d'une extrême différence. Le critique avoue que les lettres, dont j'ai pris la défense, sont véritablement élégantes, et que l'expression en est aussi brillante que les sentimens. Il déclare, comme je l'ai rapporté dans ses propres termes (*b*), qu'elles ont mérité justement

(*a*) In Epistolâ ad Octavium, quæ propter multa similitudinis vestigia ab eâdem manu profecta esse videtur. *Ibid.* p. 221. *Not.*

(*b*) Ibid. pages 193, 200. 293, 251.

l'admiration

l'admiration de tous les amateurs de la politesse du style et de la liberté. Mais dans l'épître à Octave, je le défie de trouver un mot ni un sentiment qui ait cette sorte d'éclat. C'est une production, dure et forcée, sans beauté dans le style ni dans le sens, plate et languissante dans les endroits mêmes où l'auteur fait le plus d'effort pour s'échauffer; en un mot, c'est moins une épître que la déclamation d'un enfant qui s'excite à la colère, et qui essaye, sous le nom de Ciceron, jusqu'où il peut s'animer contre l'ingratitude et la perfidie d'Octave. Quelque ressemblance que M. *Tunstall* croie trouver entre cette épître et les autres, le temps, qui est le souverain juge du vrai et du faux, y a mis une différence essentielle. Il n'y a aujourd'hui personne qui reconnoisse Ciceron dans l'épître à Octave; et peut-être qu'à l'exception du critique, il n'y a personne aussi qui regarde les autres lettres comme un ouvrage forgé. Victorius est le seul qui ait jugé favorablement de l'épitre à Octave, et qui se soit laissé entraîner dans cette erreur par le rapport qu'il a cru trouver entre le style de cette lettre et les ouvrages de Ciceron. Mais la fausseté de ce jugement est une nouvelle preuve qu'il n'y a point de fonds à faire sur ces ressemblances, puisqu'un critique si habile a pu s'y tromper. Je

Digitized by Google

n'ai point laissé de joindre cette pièce au recueil, pour ne rien omettre de ce qui se trouve dans les premières éditions (*a*).

J'ai représenté sans déguisement toutes les objections de M. *Tunstall*, du moins celles qui m'ont paru de quelque poids, et qui ne demandoient pas d'être rapprochées particulièrement des lettres. On trouvera dans les notes celles qui ont besoin d'être placées dans cette situation; et le soin que j'ai pris de fixer la chronologie par l'ordre même des lettres, achevera de dissiper toutes les difficultés qui peuvent rester sur les dates. On sera surpris, sans doute, qu'une entreprise aussi hardie que celle de M. *Tunstall*, n'ait pas été soutenue par des argumens plus solides, et qu'il produise à peine une objection qui ne soit fondée ou sur quelqu'erreur, ou sur la fausse application de quelque vain témoignage. Mais il nous apprend lui-même à juger de ses

(*a*) Il ne m'a paru d'aucune utilité de laisser à la suite des *Lettres à Brutus* cette misérable déclamation, que Midleton annonce dans sa préface : elle n'a jamais pû faire douter si elle était l'ouvrage de l'Orateur Romain. Une lettre informe, où toutes les foiblesses de l'ame la plus basse se trouvent réunies avec mille grossièretés de langage, ne peut avoir été publiée sous son nom, que comme on trouve souvent le plus vil cabaret sous l'enseigne d'un Roi.

(Prévost, *Avertissement* en tête de la première édition).

Digitized by Google

vues, par l'aveu qu'il fait ouvertement d'avoir cherché à se faire une réputation d'esprit et de littérature. Il n'y manque en effet que d'avoir choisi plus heureusement sa carrière.

En finissant cette Préface, je dois faire une remarque, qui mettra le lecteur en état de juger clairement du fonds de la question et de l'autorité des lettres. Si l'on excepte la première, elles ont toutes été écrites dans l'espace de quatre mois, depuis le commencement d'avril jusqu'à la fin de juillet. Elles roulent principalement sur quatre faits, dont le temps est si bien connu par les véritables épîtres de Ciceron, qu'ils peuvent servir comme de règle pour fixer les dates. Le premier de ces faits est la marche du Consul Pansa, à la tête de son armée, pour joindre son collègue aux environs de Modène: Pansa sortit de Rome avant le 30 de mars. Le second est la bataille de Modène, qui fut livrée le 15 d'avril. Le troisième est l'union de Lépidus avec Antoine, qu'il faut rapporter au 29 de mai. Enfin le quatrième est le décret du Sénat, par lequel Lepidus fut déclaré l'ennemi public, le 30 de juin. Si dans toutes les lettres il se trouve un seul fait qui ne puisse pas être concilié avec sa date connue, je confesserai que c'est une raison très-puissante en faveur de l'hypothèse du critique. Mais

Digitized by Google

s'il est certain qu'il ne s'y trouve aucune contradiction de cette nature, c'est une confirmation presqu'invincible de leur autorité.

Enfin je dois avertir mes lecteurs que je me suis attaché soigneusement à vérifier le texte latin, en comparant non-seulement les diverses éditions, mais encore toutes les *leçons* et les *variantes* des éditeurs, sur-tout celles de *Victorius*, de *Manuce* et *Lambin*. Si je me suis écarté, dans quelques endroits, des copies imprimées ou manuscrites, ces changemens sont rares, et la syntaxe les demandait; mais ils n'altèrent pas beaucoup le sens (*a*).

(*a*) Quoiqu'il ne manque rien à la traduction des Lettres, par M. *Middleton*, et que la langue angloise me soit très-familière, on s'imagine bien que pour traduire moi-même un ouvrage de Ciceron, c'est au seul texte latin que je me suis attaché. Ainsi je n'emprunte de M. *Middleton*, avec ses notes, que la restitution des dates, qu'il a fondée solidement sur la chronologie des faits, et le nouvel ordre qui suit ce changement.

(PRÉVOST, *avertissement en tête de la première édition*).

Digitized by Google

LETTRES
DE
CICERON
ET
DE M. BRUTUS.

Digitized by Google

CICERONIS EPISTOLAE AD M. BRUTUM ET M. BRUTI AD CICERONEM.

EPISTOLA I. (a).

Cicero Bruto S. D.

An. R. 710. Cicer. 64. Coss. Vibius Pansa, A. Hirtius.

Lucius Clodius, Tribunus Plebis designatus, valde me diligit; vel ut ἐμφατικώτερον (b) dicam, valde me amat (3*): quod cum mihi ita persuasum sit, non dubito (bene enim me nosti) quin illum quoque judices a me amari. Nihil enim mihi minus hominis videtur quam non respondere in amore iis a quibus provocere. Is mihi visus est suspicari, ne sine magno quidem dolore, aliquid a suis, vel per (4*) suos potius inimicos (c),

(a) Sic apud Olivetum, vulgari servato ordine. (N. de l'Éd.).

(b) ἐμφατικώτερον. — Luculentius, cum majori significatione. Olivetus.

(c) *Inimicos*; sic apud Oliv.; Alii *iniquos*. (Note de l'Éd.)

Digitized by Google

LETTRES

DE CICERON A M. BRUTUS

ET

DE M. BRUTUS A CICERON.

LETTRE I. (1).

Ciceron à Brutus.

Lucius Clodius, (2) désigné (3) Tribun du peuple, me porte beaucoup d'affection, ou pour m'exprimer avec plus de force, m'est attaché par une véritable amitié. Comme je me crois sûr de ses sentimens, je ne doute point que me connoissant à merveille, vous ne jugiez aussi que je l'aime beaucoup; car je ne trouve rien de si indigne de l'humanité, que de ne pas aimer ceux dont on est aimé. Clodius m'a témoigné quelques soupçons qui l'affligent sensiblement. Il s'imagine que ses ennemis vous ont fait quelque rapport, qui est capable de vous indisposer contre lui. Vous le savez, mon cher Brutus; je n'assure jamais rien témérairement au désavantage d'autrui: j'en connois le danger, parce que je n'ignore point combien le cœur des hommes est (4) obs-

An de R. 710. de Cicer. 64. Consuls Vibius Pansa, A. Hirtius.

Digitized by Google

cur, et combien il y a de variété dans les caractères. Mais j'ai observé, j'ai pénétré celui de Clodius, et je le connois à fond. Les preuves que j'en ai ne doivent pas trouver place ici; car c'est moins une lettre que je vous écris, qu'un témoignage que je veux vous rendre en sa faveur. Clodius doit sa fortune à Antoine *; cependant il vous a, dans l'origine, une grande (5) partie de l'obligation. Il souhaiteroit donc que notre sûreté pût s'accorder avec celle d'Antoine; mais comme il ne manque pas ** d'intelligence, il voit que dans les termes où nous sommes, (6) c'est une chose impossible. Ses vœux sont *** par conséquent pour nous. Aussi parle-t-il de vous comme il pense, c'est-à-dire, en homme très-affectionné. Si quelqu'un vous en avoit écrit ou parlé différemment, je vous demande en grace de vous en rapporter à moi, qui suis plus capable d'en juger qu'un délateur obscur, et qui vous aime assurément davantage. Regardez Clodius comme un bon ami, et **** comme un citoyen tel qu'il doit être, avec autant de prudence et de bien qu'il en a (7). Adieu.

---

* Clodius doit *son élévation* à Antoine, *et c'est à vous qu'il en a, en grande partie*, l'obligation.

** Mais comme il ne manque pas de *pénétration*, il voit...

*** Ses vœux sont *en conséquence exclusivement* pour nous.

**** Regardez Clodius comme un *homme qui vous est tout dévoué; c'est* un citoyen *dont la fortune, autant que la rare prudence, garantit l'attachement à la bonne cause*. Adieu.

Digitized by Google

ad te esse delatum, quo tuus animus a se esset alienior. Non soleo, mi Brute (quod tibi notum esse arbitror) temere affirmare de altero: est enim periculosum, propter occultas hominum voluntates, multiplicesque naturas. Clodii animum perspectum habeo, cognitum, judicatum: multa ejus indicia, sed ad scribendum non necessaria. Volo enim hoc testimonium tibi videri potius quam epistolam. Auctus Antonii beneficio est. Ejus ipsius beneficii magna pars a te est: itaque eum, salvis nobis, vellet salvum. In eum autem locum rem adductam intelligit (est enim, ut scis, minime stultus) ut utrique salvi esse non possint. Itaque nos mavult. De te vero amicissime et loquitur, et sentit. Quare, si quis secus ad te de eo scripsit, aut si coram locutus est, peto a te etiam atque etiam mihi ut potius credas, qui et facilius judicare possum, quam ille nescio quis, et te plus diligo. Clodium tibi amicissimum existima, civemque talem, qualis et prudentissimus et fortuna optima esse debet. Vale.

Digitized by Google

EPISTOLA II. (a).

BRUTUS CICERONI S.

An de R. 710. Cicer. 64. Coss. Vibius-Pansa, A. Hirtius.

LITERAS tuas valde exspecto, quas scripsisti post nuntios nostrarum rerum, et de morte Trebonii; non enim dubito quin mihi consilium tuum explices. Indigno scelere et civem optimum amisimus, et provinciæ possessione pulsi (*b*) sumus, quam recuperari facile est. Neque minus turpe aut flagitiosum erit, si potest, non recuperari. Antonius (*c*) adhuc est nobiscum : sed medius fidius et moveor hominis precibus, et timeo ne illum aliquorum furor excipiat. Plane æstuo. Quod si scirem, quid tibi placeret, sine sollicitudine essem; id enim optimum esse persuasum esset mihi. Quare quamprimum fac me certiorem, quid tibi placeat.

Cassius noster Syriam, legiones Syriacas

(*a*) Apud OLIVETUM, inter Germanis editas, venit TERTIA. (NOTE DE L'ED.).

(*b*) *Pulsi :* Sic apud OLIVETUM; Alii *depulsi.* (IBID.).

(*c*) *Antonius :* Caius, Marci frater qui anno superiore prætor fuerat. MANUT.

Digitized by Google

LETTRE II.

BRUTUS à CICERON.

J'ATTENDS avec impatience ce que vous m'avez écrit sur l'explication que je vous ai donnée de * mes affaires, et (8) sur la mort de Trebonius; car je ne doute point que vous ne me communiquiez là-dessus vos sentimens. Nous avons perdu, par une infâme trahison (9), un excellent citoyen, et la possession d'une province, dans laquelle il nous sera facile à la vérité de nous rétablir; mais il ne seroit pas moins honteux ni moins criminel d'y manquer, si nous le pouvons. Caius (10) est encore mon prisonnier. En vérité, je suis touché de ses prières, et je crains d'ailleurs qu'il ne trouve de l'appui dans quelques ** furieux. Mon embarras est extrême. Je serois sans inquiétude, si vous me faisiez connoître votre opinion; car je me persuaderois que c'est la meilleure. Ne différez donc point à m'en informer. An de R. 710. Cicer. 64. Consuls Vibius-Pansa, A. Hirtius.

Notre Cassius est maître (11) de la Syrie et

* De *nos* affaires.

** Dans quelques *gens mal disposés, dont je crains d'exciter le soulèvement.* Mon embarras est extrême.

Digitized by Google

des légions de cette province. *Murcus* et (12) *Marcius* l'ont appelé volontairement, et l'armée même. J'ai marqué à *Tertia*, ma sœur, et à ma mère (13) de ne pas publier ce que Cassius vient d'exécuter avec tant d'avantage et de bonheur, sans avoir reçu votre avis et votre approbation.

J'ai lu vos deux oraisons (14), l'une que vous avez prononcée le premier jour de janvier, l'autre qui est votre réponse à Calenus * au sujet de mes lettres. Vous attendez sans doute que je les loue; mais je ne sais si c'est à votre courage ou à votre esprit que vous y avez fait le plus d'honneur. Je vous permets à présent de leur donner le nom de Philippiques, (15) comme vous me l'avez dit en badinant dans quelqu'autre lettre.

Deux choses me manquent, mon cher Ciceron; de l'argent et des recrues. Vous pouvez me procurer ** la première, en obtenant qu'on m'envoye quelque partie de vos troupes, soit par (16) un ordre secret, contre l'intention de Pansa, soit par un décret ouvert du Sénat. Pour l'autre, quoiqu'elle me soit encore plus nécessaire, et qu'elle

---

* Votre réponse à Calenus, *à l'occasion de mes lettres publiques*. Vous attendez...

** Vous pouvez me procurer *celle-ci* en obtenant qu'on m'envoie quelque partie de vos troupes, soit *en vertu d'*un ordre secret, *si Pansa s'y oppose*, soit par un *acte public* du Sénat. Pour l'autre, *elle ne m'est pas moins nécessaire qu'à toute l'armée*. Mon regret en est plus vif d'avoir perdu l'Asie, qui d'ailleurs...

Digitized by Google

habet, ultro quidem a Murco et a Marcio, et ab exercitu ipso arcessitus. Ego scripsi ad Tertiam sororem, et ad matrem, ne prius ederent hoc, quod optime ac felicissime gessit Cassius, quam tuum consilium cognovissent, tibique visum esset.

Legi Orationes duas tuas, quarum altera Kal. jan. usus es: altera de literis meis, quæ habita est abs te contra Calenum. Nunc scilicet hoc exspectas, dum eas laudem: nescio, animi, an ingenii tui major in his libellis laus contineatur. Jam concedo, ut vel *Philippici* vocentur, quod tu quadam epistola jocans scripsisti.

Duabus rebus egemus, Cicero, pecunia et supplemento: quarum altera potest abs te expediri, ut aliqua pars Militum istinc mittatur nobis, vel secreto consilio adversus Pansam, vel actione in Senatu: altera, quæ magis est necessaria, neque meo Exercitui magis quam reliquorum... hoc ma-

Digitized by Google

gis doleo Asiam nos amisisse : quam sic vexari a Dolabella audio, ut jam non videatur crudelissimum ejus facinus interfectio Trebonii. Vetus Antistius (*a*) me tamen pecunia sublevavit.

Cicero filius tuus sic mihi se probat, industria, patientia, labore, animi magnitudine, omni denique officio, ut prorsus nunquam dimittere videatur cogitationem, cujus sit filius. Quare, quoniam efficere non possum, ut pluris facias eum, qui tibi est carissimus, illud tribue judicio meo, ut tibi persuadeas, non fore illi abutendum gloria tua, ut adipiscatur honores paternos. Kal. april. Dyrrachio.

(*a*) Vid. Epist. VI.

Digitized by Google

ne soit pas moins dûe à mon armée qu'à (17) celles des autres Généraux, je conçois qu'elle est plus difficile. Mon regret en est plu vif d'avoir perdu l'Asie, (18) qui d'ailleurs est si maltraitée par (19) Dolabella, que le meurtre de Trebonius ne peut plus être regardé comme son plus cruel attentat. Cependant Vetus Anstitius (*a*) m'a procuré quelqu'argent.

Votre fils * se distingue si glorieusement auprès de moi par son industrie, sa patience, son activité, sa grandeur d'ame, en un mot par toutes sortes de vertus, qu'il semble ne pas perdre un moment de vue de quel père il est fils. Si je ne puis vous le rendre plus cher qu'il ne l'est déjà, faites du moins quelque fond sur mon jugement, et soyez persuadé que pour ** s'élever aux honneurs paternels, il ne faudra point qu'il abuse de votre gloire (20).

A Dyrrachium, le 1 d'avril.

(*a*) Voyez la lettre VI.

* Votre fils, *autant par la noblesse de ses sentimens que par son constant amour pour le travail; et son attachement à tous ses devoirs, se montre tel, auprès de moi*, qu'il semble ne pas perdre un moment de vue de quel père il est fils.

** Que pour *mériter* les honneurs paternels, il *n'aura pas besoin d'emprunter de la gloire que vous vous êtes acquise.*

Digitized by Google

LETTRE III.

CICERON à BRUTUS.

An de R. 710. Cicer. 64. Consuls. Vibius Pansa, A. Hirtius.

VOUS avez pu connoître par la lettre de (21) Plancus, dont je me figure qu'on vous a communiqué une copie, ses excellentes dispositions pour la République, l'état de ses légions et des troupes auxiliaires, enfin l'état de toutes ses forces.

Je vous crois aussi convaincu * par les informations de votre propre famille, de la légèreté, de l'inconstance, et des mauvaises (22) intentions de votre Lepidus, qui ne hait rien tant, après son frère (23), que ses plus proches parens. L'attente fait notre tourment, parce qu'à l'extrêmité où nous sommes, il faut que notre sort se déclare. Tout notre espoir porte sur la délivrance de D. Brutus, pour lequel (24) nous avons eu les plus vives allarmes.

Ce furieux (25) de Servilius ne me donne pas ici peu d'occupation. Je l'ai supporté plus longtemps qu'il ne convenoit à ma dignité; mais j'ai cru devoir ce sacrifice à la République, pour ne pas donner aux mauvais citoyens un ** chef

* Par les *avis que vous avez reçus* de votre propre famille.

** Un *point de réunion dans un homme*, au fond peu sensé, *mais que la noblesse de son rang pourroit rendre dangereux à la tête d'un parti*. Ils ne s'assemblent....

Digitized by Google

EPISTOLA III. (a).

CICERO BRUTO S.

PLANCI animum in Rempublicam egregium, legiones, auxilia, copias ex literis ejus quarum exemplum tibi missum arbitror, perspicere potuisti. An. R. 710. Cicer. 64. Coss. Vibius Pansa, A. Hirtius.

Lepidi tui necessarii, (qui secundum fratrem affines habet, quos oderit, proximos) levitatem et inconstantiam, animumque semper inimicum Reipublicæ jam credo tibi ex tuorum literis esse perspectum. Nos exspectatio sollicitat, quæ est omnis jam in extremum adducta discrimen. Est enim spes omnis in Bruto expediendo, de quo vehementer timebamus.

Ego hic cum homine furioso satis habeo negotii Servilio; quem tuli diutius quam dignitas mea patiebatur: sed tuli Reipublicæ caussa, ne darem perditis civibus hominem, parum sanum illum quidem,

(a) Apud OLIVETUM Ep. II, inter a Germanis editas. (*Note de l'Éditeur*).

Digitized by Google

sed tamen nobilem, quo concurrerent: quod faciunt nihilominus : sed eum alienandum a Republica non putabam. Finem feci ejus ferendi; cœperat enim esse tanta insolentia, ut neminem liberum duceret. In Planci vero caussa exarsit incredibili dolore, mecumque per biduum ita contendit et a me ita fractus est, ut eum in perpetuum modestiorem sperem fore.

Atque in hac contentione ipsa, quum maximè res ageretur, a. d. V. Id. april. literæ mihi in Senatu redditæ sunt a Lentulo nostro, de Cassio, de legionibus, de Syria: quas statim quum recitavissem, cecidit Servilius, complures præterea. Sunt enim insignes aliquot, qui improbissime sentiunt. Sed acerbissime tulit Servilius, assensum esse mihi de Planco. Magnum illud monstrum in Republica est, sed quo..... (*a*).

(*a*) Desunt reliqua. (OLIVETUS).

Digitized by Google

distingué par son rang, quoiqu'au fond peu sensé. Ils ne s'assemblent pas moins autour de lui; mais la prudence ne permettoit pas de l'aliéner de la République. Enfin je me suis lassé de son insolence; car il commençoit à la pousser si loin, qu'il nous regardoit tous comme des esclaves. Je l'ai mortifié particulièrement dans l'affaire de Plancus. Notre * contestation a duré deux jours; mais je l'ai traité si rudement, que je suis trompé s'il n'est désormais plus (26) modeste.

Au milieu de ce débat, et dans sa plus grande chaleur, je reçus, au Sénat, le 9 d'avril, une lettre de notre ami (27) Lentulus, qui m'apprenoit la situation de Cassius, avec celle des légions et de la Syrie. La lecture que j'en fis à l'assemblée, terrassa Servilius et quantité d'autres; car les mal-intentionnés ne sont pas en petit nombre parmi nos Sénateurs du premier rang. Mon avis, touchant Plancus, n'a pas laissé de l'emporter, au chagrin extrême de Servilius. Le rôle qu'il joue est monstrueux; mais..... (*a*).

* Notre *altercation* a duré deux jours; je l'ai traité *de manière à me faire espérer qu'il sera* désormais plus modeste.

(*a*) On voit qu'il manque quelque chose à cette lettre. (La lacune existe par-tout, dans les plus anciennes éditions comme dans les modernes.)

Digitized by Google

LETTRE IV.

Au même BRUTUS.

An de R. 710. Cicer. 64. Consuls Vibius Pansa, A. Hirtius.

J'AVOIS donné ma lettre à (28) Scaptius, l'onzième d'avril au matin (29), lorsque le même jour au soir je reçus la vôtre, datée à Dyrrachium (30) le 1 d'avril. Le matin du jour suivant, ayant appris de Scaptius (31) que ceux à qui * il avoit remis ma lettre, n'étoient point encore partis, mais que leur départ ne pouvoit être différé, ** il ne m'est resté d'autre parti, que de vous écrire promptement ce billet, au milieu *** de ceux qui me rendent visite le matin.

Je me réjouis beaucoup des succès de Cassius; j'en félicite la République ****, et moi-même, qui ai proposé, malgré Pansa et sans craindre son ressentiment, de donner à Cassius la conduite de la guerre contre Dolabella. J'ai déclaré hardiment qu'il n'avoit point attendu le décret du Sénat pour la commencer. J'ai dit aussi, par rapport à vous, tout ce que j'ai cru convenable aux circonstances. On vous (32) remettra cette

---

* A qui j'*avois* remis ma lettre.....

** Mais que leur départ ne pouvoit être différé, *je me suis déterminé à vous* écrire *précipitamment* ce billet.

*** Au milieu *du mouvement des visites du matin.*

**** J'en félicite la République; *je ne m'en félicite pas moins moi* qui ai proposé....

Digitized by Google

EPISTOLA IV. (a).

CICERO BRUTO S.

DATIS mane a. d. Id. april. Scaptio literis, eodem die tuas accepi, Kal. april. Dyrrachio datas, vesperi. Itaque mane prid. Id. april. cum a Scaptio certior factus essem, non esse eos profectos, quibus pridie dederat (b) et statim ire, hoc paullulum exaravi ipsa in turba matutinæ salutationis. An R. 710. Cicer. 64. Coss. Vibius Pansa, A. Hirtius.

De Cassio lætor, et Reipublicæ gratulor: mihi etiam, qui, repugnante et irascente Pansa, sententiam dixerim, ut Dolabellam bello Cassius persequeretur. Et quidem audacter dicebam, sine nostro Senatus-consulto jam illud eum bellum gerere. De te etiam dixi tum quæ dicenda putavi. Hæc

(a) Apud OLIVETUM Ep. III, inter a Germanis editas. (*Note de l'Editeur.*)

(b) PREVOST, qui seul contre tous, et contre d'Olivet lui-même, substitue ici, la troisième personne à la première, *dederat* à *dederam*, croit voir dans la suite du texte, la raison déterminante pour ce changement. Nous n'avons pu voir comme lui. En conséquence nous tenons à la leçon généralement reçue. C'est au lecteur à prononcer sur ce choix. (*Ibid.*).

Digitized by Google

ad te Oratio perferetur, quoniam te videe delectari Philippicis nostris.

Quod me de Antonio consulis, quoad Bruti exitum cognorimus, custodiendum puto.

Ex his literis, quas mihi misisti, Dolabella Asiam vexare videtur, et in ea se gerere teterrime. Compluribus autem scripsisti, Dolabellam a Rhodiis esse exclusum; qui si ad Rhodum accessit, videtur mihi Asiam reliquisse. Id si ita est, istic tibi censeo commorandum: sin eam semel cepit, mihi crede, non erit; at in Asiam censeo persequendum. Nihil mihi videris hoc tempore melius acturus.....

Quod egere te duabus necessariis scribis, supplemento et pecunia, difficile consilium est. Non enim mihi occurrunt facultates, quibus uti te posse videam, præter illas quas Senatus decrevit, ut pecunias a civitatibus mutuas sumeres. De supplemento autem non video quid fieri possit. Tantum enim abest, ut Pansa de exercitu suo aut delectu tibi aliquid tribuat, ut etiam moleste ferat tam multos ad te ire voluntarios;

Digitized by Google

oraison, puisque vous me faites connoître que mes Philippiques vous font plaisir.

A l'égard de Caius, sur lequel vous me demandez conseil, je suis d'avis qu'il faut le retenir, jusqu'à ce que nous sachions le sort de Decimus Brutus.

J'apprends par vos lettres que Dolabella maltraite beaucoup l'Asie, et qu'il s'y (33) conduit d'une manière infâme. Vous avez marqué à plusieurs personnes que les Rhodiens ont refusé de le recevoir. S'il venoit effectivement à Rhodes, j'en croirois l'Asie délivrée. Dans ce cas, mon sentiment est que vous devez demeurer où vous êtes. Mais s'il est une fois le maître de cette province, je pense tout autrement; il faut le poursuivre en Asie. Je crois qu'à présent vous n'avez rien à faire de mieux..... (34).

Vous m'écrivez qu'il vous manque deux choses nécessaires, de l'argent et des recrues : il est bien difficile de vous les procurer. Je ne connois point d'autre moyen de lever de l'argent que celui d'en emprunter (35) des villes, comme le Sénat vous y autorise par son décret. Pour les recrues, je ne vois point qu'on puisse vous satisfaire; car loin de vous céder quelque partie de son armée ou des nouvelles levées, Pansa trouve mauvais qu'on laisse partir tant de volontaires pour vous joindre. Sa raison, comme je me l'imagine, est qu'il ne croit pas que (36), dans la si-

Digitized by Google

tuation des affaires, nous puissions avoir trop de forces en Italie. D'autres le soupçonnent de ne vouloir pas que vous soyiez vous-même trop fort; mais je ne lui attribue point (37) cette pensée.

Quand vous m'apprenez que vous avez écrit à votre sœur Tertia, de ne pas publier ce qui regarde Cassius sans m'avoir consulté, vous me faites juger que vous avez appréhendé, comme vous le deviez, de (38) choquer beaucoup le parti de César; car * ces distinctions de partis sont encore en usage. Mais on avoit reçu des informations qui s'étoient déjà répandues avant (39) l'arrivée de vos lettres; et vos propres messagers ** avoient apporté d'autres lettres à plusieurs de vos amis. Il ne falloit donc pas supprimer la chose, lorsque cette précaution étoit inutile; et quand nous en aurions été les maîtres, nous aurions cru devoir la divulguer, plutôt que d'en faire un mystère.

A l'égard de mon fils, s'il a tout le mérite que vous lui attribuez, je m'en réjouis autant que je le dois; ou si l'amitié que vous avez pour lui, vous fait employer un peu d'exagération, j'ai une joie extrême qu'il vous soit si cher. Le 12 d'avril.

---

* Car *on connoît encore ces* distinctions *de partis. Mais...*;

** Et vos propres messagers *en* avoient apporté *d'autres* à plusieurs de vos amis.

Digitized by Google

quomodo equidem credo, quod his rebus quæ in Italia decernuntur, nullas copias nimis magnas esse arbitretur: quomodo autem multi suspicantur, quod ne te quidem nimis firmum esse velit: quod ego non suspicor.

Quod scribis te ad Tertiam sororem scripsisse, ut ne prius ederent ea quæ gesta a Cassio essent, quam mihi visum esset; video te veritum esse id quod verendum fuit, ne animi partium Cæsaris, quomodo etiam nunc partes appellantur, vehementer commoverentur. Sed ante quam tuas literas accepimus, audita res erat et pervulgata: tui etiam Tabellarii ad multos familiares tuos literas attulerant. Quare neque supprimenda res erat, præsertim cum id fieri non posset; neque, si posset, non divulgandam potius quam occultandam putaremus.

De Cicerone meo, et si tantum est in eo quantum scribis, tantum scilicet quantum debeo gaudeo: et si, quod ames eum, eo majora facis; idipsum incredibiliter gaudeo, a te eum diligi.

Digitized by Google

EPISTOLA V. (a).

CICERO BRUTO S.

An. R. 710. Cicer. 64. Coss. Vibius Pansa, A. Hirtius.

QUAE literæ tuo nomine recitatæ sint Id. april. in Senatu, eodemque tempore Antonii, credo ad te scripsisse tuos: quorum ego nemini concedo. Sed nihil necesse erat eadem omnes: illud necesse me ad te scribere quid sentirem de tota constitutione hujus belli, et quo judicio essem, quaque sententia.

Voluntas mea, Brute, de summa Republica, semper eadem fuit quæ tua: ratio quibusdam in rebus (non enim omnibus) paullo fortasse vehementior. Scis mihi semper placuisse, non Rege solum; sed Regno liberari Rempublicam, tu lenius. Immortali omnino cum tua laude: sed quid meliùs fuerit, magno dolore sensimus, magno periculo sentimus. Recenti illo tempore, tu omnia ad pacem, quæ oratione confici non

(a) Apud OLIVETUM Ep. V, inter a Germanis editas. (*Note de l'Editeur*).

Digitized by Google

LETTRE V.

Au même BRUTUS.

JE suppose que vous avez appris de votre famille, à qui vous n'êtes pas plus cher qu'à moi, quelles lettres on a lues au Sénat, le 13 d'avril, sous votre nom et sous celui de Caius. Il n'étoit pas nécessaire que tout le monde vous marquât les mêmes choses; mais je me crois obligé de vous écrire ce que je pense du fond de cette guerre, le jugement que j'en porte, et la manière dont j'en ai parlé au Sénat. An de R. 710. Cicer. 64. Consuls Vibius Pansa, A. Hirtius.

Mes vues générales, concernant les affaires publiques, n'ont jamais été différentes des vôtres; mais dans quelques cas particuliers, mon cher Brutus, (car je ne dirai point dans tous les cas) mes mesures (40) ont peut-être été un peu plus fermes. Vous savez que j'ai toujours souhaité non-seulement que la République fût délivrée du tyran, mais encore de la tyrannie. Vous vous êtes déclaré pour des résolutions plus douces, et cette conduite vous a fait un honneur immortel; mais nous avons senti avec beaucoup de douleur quel auroit été le meilleur parti, et *

* ..... Quel auroit été le meilleur parti ; et *l'extrême danger qui nous menace ne justifie que trop nos pressentimens.*

Digitized by Google

nous le sentons aujourd'hui avec un extrême danger. Immédiatement après la mort de César, vous * rapportiez (41) tout à la paix, qu'il ne falloit point se flatter d'établir par des harangues. Moi, je n'avois en vue que la liberté, qui n'est rien à la vérité sans la paix; mais j'étois persuadé que la paix ne pouvoit s'obtenir que par la force des armes et par la guerre. On ne manquoit point de gens pleins de zèle, qui demandoient hautement les armes : nous ** repoussâmes le torrent, et nous (42) éteignîmes l'ardeur publique. Notre situation devint si triste, que si quelque Dieu n'eût inspiré le cœur d'Octave, nous serions tombés sous le pouvoir (43) de Marc-Antoine, le plus corrompu et le plus infâme de tous les hommes. Vous voyez (44) quels embarras il nous cause aujourd'hui. Il est certain qu'on les auroit prévenus, en se (45) défaisant alors de lui. Mais je passe là-dessus; car votre action est si glorieuse, et je dirois volontiers, si céleste, que loin de mériter des reproches, (46) elle est supérieure à toutes sortes de louanges.

Vous avez pris depuis peu *** un air plus sévère.

(a) Vous rapportiez *toutes vos actions* à la paix; *elles suppléoient à l'impuissance de vos harangues.* Moi, je n'avois.....

** Nous *parvînmes à contenir leur ardeur trop impétueuse. Cependant votre* situation devint *tellement difficile*, que si *un Dieu n'eût inspiré Octave*, nous serions tombés *au* pouvoir de Marc-Antoine.....

*** Vous avez pris depuis peu, une *contenance* plus sévère, en *rassemblant de vous-même*, en peu de temps, une armée *forte de soldats d'élite et de légions aguéries.* Dieux immortels !.....

Digitized by Google

poterant (*a*) : ego omnia ad libertatem, quæ sine pace nulla est : pacem ipsam bello atque armis effici posse arbitrabar. Studia non deerant arma poscentium, quorum repressimus impetum, ardoremque restrinximus. Itaque res in eum locum venerat, ut nisi Cæsari Octaviano Deus quidam illam mentem dedisset, in potestatem perditissimi hominis, et turpissimi M. Antonii, veniendum fuerit : quocum vides hoc tempore ipso quod sit quantumque certamen. Id profecto nullum esset, nisi tum conservatus esset Antonius. Sed hæc omitto. Res enim a te gesta memorabilis et pene cælestis, repellit omnes reprehensiones : quippe quæ ne laude quidem satis idonea affici possit.

Extitisti nuper vultu severo : exercitum, copias, legiones idoneas per te brevi tem-

(*a*) Patricius veut *poterat*. Cependant d'Olivet admet *poterant* ; nous avons cru devoir adopter cette dernière leçon, quoique Prevost, sans dire le motif, ait donné la préférence à la première.

Digitized by Google

pore comparasti. Dii immortales! qui ille Nuntius, quæ illæ literæ, quæ lætitia Senatus, quæ alacritas civitatis erat. Nihil umquam vidi tam omnium consensione laudatum. Erat exspectatio reliquiarum Antonii, quem equitatu, legionibusque magna ex parte spoliaras: ea quoque habuit exitum optabilem. Nam tuæ literæ, quæ recitatæ in Senatu sunt, et Imperatoris consilium, et militum virtutem, et industriam tuorum, in quibus Ciceronis mei, declarant. Quod si tuis placuisset de his literis referri, et nisi in tempus turbulentissimum, post discessum Pansæ Consulis, incidissent; honos quoque justus et debitus Diis immortalibus decretus esset. Ecce tibi Idib. april. advolat mane celer Pilus, qui vir! Dii boni, quam gravis! quam constans! quam bonarum in Republica partium!

Hic epistolas affert duas, unam tuo nomine, alteram Antonii: dat Servilio Tribuno Plebis: ille Cornuto: recitantur in

Digitized by Google

En peu de tems vous avez rassemblé, par votre seule vigueur, des troupes, des légions, une armée capable de nous servir. Dieux immortels! quelle impression ne fit pas l'arrivée de votre messager (47) et la vue de vos lettres! quelle fut la joie du Sénat! quels transports dans toute la ville! Je n'ai jamais rien vû de si universellement applaudi. Il restoit quelque incertitude sur les restes de Caius, à qui vous aviez enlevé sa cavalerie avec une grande partie de ses légions. Cette affaire eut aussi le succès qu'on pouvoit desirer; car votre lettre (48), dont on fit la lecture au Sénat, montre la prudence du général, le courage des Soldats, et l'habileté des Officiers, entre lesquels il me fut bien doux de voir le nom de mon fils. Si vos amis eussent jugé à propos de faire quelque proposition à l'assemblée, et si l'on n'eût point été dans les tumultueuses conjonctures (49) qui ont suivi le départ de Pansa, on n'auroit pas manqué de décerner aussi de justes honneurs aux Dieux immortels. Mais dans cette crise, Pilus, avec sa diligence ordinaire, arrive le 13 d'avril au matin. Quel homme ** que votre Pilus! quel fond de constance et de gravité dans son caractère! quel zèle et quel attachement pour le bon parti!

Il apportoit deux lettres, l'une de votre part,

* *Qu'il est admirable* votre Pilus! quelle *grandeur* de caractère!

Digitized by Google

l'autre de celle de Caius. Elles passèrent d'abord par les mains du Tribun Servilius, qui les remit (50) au Prêteur Cornutus. Dans la lecture qu'on en fit au Sénat, le titre de Proconsul, dont (51) Caius ose se revêtir, causa autant de surprise, que si l'on avoit vu prendre celui d'Empereur à Dolabella, qui nous a dépêché aussi un exprès, mais sans que personne ait eu la hardiesse de produire ses lettres, ou de les présenter aux magistrats. On lut donc la vôtre. Elle étoit courte, mais extrêmement indulgente pour Caius. Le Sénat en parut fort surpris. Pour moi, je * me trouvai dans quelque embarras. Devois-je dire que c'étoit une lettre supposée ? Mais quel parti prendre après cela, si vous aviez pris celui de l'avouer? Devois-je reconnoître qu'elle étoit de vous? Votre dignité (52) en auroit souffert. Je me déterminai à garder le silence.

Le jour suivant, lorsque cette affaire avoit déjà fait beaucoup de bruit, et que tout le monde paroissoit fort choqué contre Pilus **; je fis l'ou-

* Pour moi *je ne savois trop quel parti prendre. Alléguer que la lettre étoit supposée, c'eut été m'exposer à un désaveu de votre part; reconnoître qu'elle étoit de vous, c'étoit compromettre votre dignité:* je me déterminai *ce jour-là* à garder le silence.

** Contre Pilus. *J'ouvris le débat. Je m'étendis beaucoup sur la conduite du Proconsul Caius; Sextius s'empressa de convenir avec moi du danger auquel son fils et le mien alloient se voir exposés, s'il étoit vérifié qu'ils eussent pris réellement les armes contre un homme revêtu de cette dignité.* Vous le connoissez, *il seconda puissamment mes efforts;* plusieurs parlèrent ensuite, mais notre ami Labéon remarqua....

Digitized by Google

Senatu. *Antonius Procos.* magna admiratio, ut si esset recitatum, *Dolabella Imperator;* a quo quidem venerant tabellarii: sed nemo Pili similis, qui proferre literas auderet, aut Magistratibus reddere. Tuæ recitantur, Breves illæ quidem, sed in Antonium admodum lenes. Vehementer admiratus Senatus. Mihi autem non erat explicatum, quid agerem. Falsas dicerem? Quid si tu eas approbasses? Confirmarem? Non erat dignitatis tuæ. Itaque ille dies silentio.

Postridie autem, cum sermo increbruisset, Pilusque oculos vehementius hominum offendisset, natum omnino est principium a me. De Proconsule Antonio multa: Sextius causæ non defuit: post mecum, quanto suum Filium, quanto meo in periculo futuro diceret (*a*), si contra Procos. arma tulissent: nosti hominem; caussæ non

(*a*) *Diceret.* Sic apud OLIVETUM; apud alios *duceret.* Prima lectio antéponenda videtur. (NOTE DE L'ÉDIT.)

Digitized by Google

defuit. Dixerunt etiam alii. Labeo vero noster, nec signum tuum in epistola, nec diem appositum, nec te scripsisse ad tuos, ut soleres. Hoc cogere volebat, falsas literas esse, et si quæris, probabat.

Nunc tuum est consilium, Brute, de toto genere belli. Video te lenitate delectari, et eum putare fructum esse maximum: præclare quidem, sed aliis rebus, aliis temporibus locus esse solet, debetque clementiæ. Nunc quid agitur, Brute? Templis Deorum immortalium imminet hominum egentium et perditorum spes, nec quidquam aliud decernitur hoc bello, nisi utrum simus, necne. Cui parcimus, aut quid agimus? His ergo consulimus quibus Victoribus vestigium nostrum nullum relinquetur? Nam quid interest inter Dolabellam et quemvis Antoniorum trium? Quorum si cui parcimus, duri fuimus in Dolabella. Hæc ut ita sentiret Senatus, Populusque Romanus, etsi res ipsa cogebat,

Digitized by Google

verture du débat, et je dis quantité de choses du Proconsul Caius. D'autres parlèrent. Sextius, après m'avoir fort bien secondé, me fit observer en particulier à quel danger son fils et le mien seroient exposés, s'ils avoient pris réellement les armes contre un Proconsul. Vous le connoissez; il me seconda fort bien. D'autres s'expliquèrent encore. Mais notre ami (53) Labeon remarqua que votre sceau ne paroissoit point à la lettre; qu'elle étoit sans date; que contre votre usage, vous n'en aviez donné aucun avis à vos amis: d'où il conclut qu'elle étoit supposée; et ses raisons, si vous voulez le savoir, en convainquirent toute l'assemblée.

C'est à vous, maintenant, mon cher Brutus *, à considérer la nature, et tout le fond de cette guerre. Je vois que le parti de la douceur vous plaît, et que vous le croyez le plus utile. Cela est beau en général; mais l'usage et la raison doivent faire réserver la clémence pour d'autres conjonctures. Connoissez-vous celles où nous sommes? Une troupe de misérables et de désespérés menace jusqu'aux temples des Dieux. Sommes-nous, ou ne sommes-nous pas? Voilà de quoi cette guerre doit décider. Qui est donc celui que nous épargnons? ou que nous proposons-nous par ces ménagemens? Travaillons-nous

* C'est à vous maintenant, mon cher Brutus, à *réfléchir mûrement sur le genre de la guerre actuelle*: je vois....

Digitized by Google

à la sûreté de ceux qui nous extermineront jusqu'au dernier, s'ils l'emportent une fois sur nous? Quelle différence mettez-vous entre Dolabella (54) et lequel vous voudrez des trois Antoines? Si nous croyons en devoir épargner un, nous avons traité Dolabella trop (55) sévérement. C'est moi qui ai contribué plus que personne à faire prendre ces sentimens au Sénat et au Peuple, quoique la nature des choses fût assez capable de les leur inspirer.

Si vous n'approuvez pas cette conduite, je pourrai défendre votre opinion; mais je n'abandonnerai pas la mienne. On n'attend de vous ni de la mollesse ni de la cruauté. Il est aisé de prendre un tempérament, en traitant les chefs * à la rigueur, et les soldats avec indulgence.

Je vous prie, mon cher Brutus, de garder mon fils le plus près de vous qu'il est possible. Il ne peut trouver de meilleure école que le spectacle et l'imitation de votre vertu. Le 18 d'avril.

---

* En traitant les chefs avec *fermeté*, les soldats avec indulgence.....

Digitized by Google

tamen maxima ex parte nostro consilio atque auctoritate perfectum est.

Tu si hanc rationem non probas, tuam sententiam defendam, non relinquam meam. Neque dissolutum a te quidquam homines exspectant, neque crudele: hujus rei moderatio facilis est, ut in Duces vehemens sis, in Milites liberalis.

Ciceronem meum, mi Brute, velim quamplurimum tecum habeas. Virtutis disciplinam meliorem reperiet nullam, quam contemplationem, atque imitationem tui. XIII. Kal. maii.

Digitized by Google

EPISTOLA VI. (a).

BRUTUS CICERONI S.

An. R. 710. Cicer. 64. Coss. Vibius Pansa, A. Hirtius.

VETERIS Antistii talis animus est in Rempublicam, ut non dubitem, quin et in Cæsare et Antonio se præstaturus fuerit acerrimum propugnatorem communis libertatis, si occasioni potuisset occurrere. Nam qui in Achaia congressus, P. Dolabella milites atque equites habente, quodvis adire periculum ex insidiis paratissimi ad omnia latronis, maluerit, quam videri aut coactus esse pecuniam dare, aut libenter dedisse homini nequissimo atque improbissimo: is nobis ultro et pollicitus est, et dedit H-SXX ex sua pecunia: et, quod multo carius est, seipsum obtulit, et conjunxit. Huic persuadere cœpimus ut imperator in castris remaneret, remque publicam defenderet. Statuit eundum sibi, quoniam exercitum dimisisset; statim vero rediturum ad nos

(a) Apud OLIVETUM, Epist II, inter vulgares.

Digitized by Google

LETTRE VI.

BRUTUS A CICERON.

VETUS Antistius est si rempli de zèle (56) pour la République, que s'il avoit pû * se trouver dans l'occasion, je ne doute point qu'il n'eût rendu de grands services à la liberté commune, contre César et contre Antoine. Figurez-vous qu'étant entré en conférence dans l'Achaie avec Dolabella, qui ne manquoit alors ni de soldats, (57) ni de cavalerie, il a mieux aimé s'exposer aux embûches d'un malheureux, qui est capable de toutes sortes de crimes, que de paroître avoir donné de l'argent à ce (58) méchant homme, soit de bon gré, soit par force. Et c'est le même qui nous a promis volontairement et qui nous a déjà donné deux millions de sesterces (59) de sa propre bourse. Que dis-je? c'est lui qui s'est donné lui-même, et qui est venu se joindre à moi. Je me suis efforcé de lui persuader qu'en vertu de sa commission de Général (60), il pouvoit continuer de vivre dans mon camp, et de défendre

An de R. 710. De Cicer. 64. Consuls Vibius Pansa & A. Hirtius.

* Que *s'il avoit pû en trouver l'occasion, je ne doute pas qu'il n'eût vivement combattu* contre César et contre Antoine *pour la défense de la liberté publique.* Figurez-vous...

Digitized by Google

avec moi la République. Mais parce qu'il a congédié son armée, il croit devoir retourner à Rome, sous la promesse, néanmoins, de revenir bientôt avec la qualité de mon Lieutenant, à moins que les Consuls ne convoquent une assemblée pour l'élection des Préteurs. Dans cette supposition, je l'ai fort exhorté, lui qui est animé de ce zèle pour le bien public, à ne pas remettre ses prétentions à l'année suivante. Ce qu'il a fait, doit être applaudi de tous ceux qui regardent mes troupes comme l'armée de l'état, et vous plaire d'autant plus particulièrement, que vous défendez la liberté avec plus de courage et de gloire, et que vous êtes sûr aussi, du moins si la fortune est favorable à vos desseins, d'en recueillir un (61) nouveau surcroît de dignité.

* Enfin, je vous prie particulièrement, mon cher Ciceron, avec les instances familières de l'amitié, d'aimer Vetus, et de souhaiter qu'il s'élève beaucoup. Quoique rien ne soit capable de le faire changer de résolution, vos louanges et votre bonté l'attacheront de plus en plus à son choix; en un mot, vous m'obligerez sensiblement. Adieu.

---

* *Et moi aussi*, mon cher Ciceron, *je vous demande librement, et comme si c'étoit pour moi-même, d'accorder votre amitié à Vetus, même de lui témoigner la plus grande considération.* Quoique rien ne soit capable de le faire changer de *parti*, vos louanges et votre bonté....

Digitized by Google

confirmavit, legatione suscepta, nisi Prætorum comitia habituri essent Consules Nam illi ita sentienti de Republica, magnopere auctor fui, ne differret tempus petitionis suæ. Cujus factum omnibus gratum esse debet, qui modo judicant, hunc exercitum esse Reipublicæ; tibi tanto gratius, quanto et majore animo gloriaque libertatem nostram defendis, et dignitatem; si contigerit nostris consiliis exitus, quem optamus, perfructurus es.

Ego etiam, mi Cicero, proprie familiariterque te rogo, ut Veterem ames, velisque esse quam amplissimum: qui etsi nulla re deterri a proposito potest, tamen excitari tuis laudibus indulgentiaque poterit, quo magis amplexetur ac tueatur judicium suum. Et id mihi gratissimum erit. Vale.

Digitized by Google

EPISTOLA VII. (a).

CICERO BRUTO S.

An. R. 710. Cicer. 64. Coss. Vibius Pansa, A. Hirtius.

MULTOS tibi commendavi, et commendem, necesse est; optimus enim quisque vir et civis maxime sequitur judicium tuum, tibique omnes fortes viri novare operam et studium volunt: nec quisquam est, quin ita existimet, meam apud te et gratiam et auctoritatem valere plurimum.

Sed C. Nasennium, municipem Suessanum, tibi ita commendo, ut neminem diligentius. Cretensi bello, Metello imperatore, Octavum principem duxit: postea in re familiari occupatus fuit. Hoc tempore, cum Reipublicæ partibus, tum tua excellenti dignitate commotus, vellet per te aliquid auctoritatis assumere. Fortem virum, Brute, tibi commendo, frugi hominem, et, si quid ad rem pertinet, etiam locupletem. Pergratum mihi

(a) Apud OLIVETUM, Ep. VIII, inter vulgares. (*N. de l'Ed.*).

Digitized by Google

LETTRE VII.

CICERON A BRUTUS.

An de R. 710 de Cicer. 64. Consuls Vibius Pansa, A. Hirtius.

Vous avez déjà reçu de moi quantité de recommandations, et je ne puis me dispenser de vous en faire souvent. Tous les honnêtes gens, tous les bons citoyens sont les plus empressés à se déclarer pour votre parti ; ceux qui ont du courage veulent vous marquer leur zèle, et s'employer pour vous servir : enfin les uns et les autres sont persuadés que la considération que vous avez pour moi, me donne beaucoup de crédit auprès de vous.

Mais, pour C. Nasennius, citoyen de Suessa (62), je vous le recommande avec tant d'instances, que je ne puis vous en faire plus pour personne. Il commandoit dans la guerre de Crète la huitième centurie (63) des *Principes*, sous le Général Metellus (64), et depuis cette guerre, il s'est réduit au soin de ses affaires privées. Aujourd'hui, l'intérêt qu'il prend aux affaires de la République, et l'opinion qu'il a de vous, lui font souhaiter d'obtenir * par votre faveur un

* D'obtenir *par vous quelque emploi supérieur.* C'est un *homme de courage* que je vous recommande, mon cher Brutus, un *véritable homme de bien, et s'il est nécessaire de le dire, un homme puissamment riche.*

Digitized by Google

peu d'autorité. C'est un brave homme que je vous recommande, mon cher Brutus, un honnête homme; et s'il sert à quelque chose de le dire, un homme (65) riche. Vous m'obligerez beaucoup, si vous le traitez assez bien pour le mettre dans le cas de me remercier de vos bienfaits. Adieu.

LETTRE VIII.

Au même BRUTUS.

An de R. 710. de Cicer. 64. Consuls Vibius Pansa, A. Hirtius.

* DANS le temps que je vous écris, on croit les affaires à l'extrémité du (66) danger; car les lettres et les messagers ne nous apprennent que de fâcheuses nouvelles (67) de Decimus. Pour moi, je n'en suis pas fort alarmé; car je ne puis manquer de confiance pour des armées et des Chefs tels que les nôtres. Je suis persuadé, contre le sentiment du plus grand nombre, que

* *Au moment où* je vous écris, *les choses sont dans un état que l'on croit désespéré. Il est vrai que ce qu'on nous mande de notre Brutus est alarmant; mais pour moi je n'en suis pas fort ébranlé; et rien encore ne saurait diminuer ma confiance dans une armée et dans* des chefs tels que les nôtres. *Je ne partage pas non plus les soupçons que manifeste le plus grand nombre sur la fidélité des Consuls. Leur conduite, à certains égards, a bien pu les exciter; plus de prudence, plus d'activité dans certaines occasions, nous aurait rendu depuis long-temps la République.*

Digitized by Google

erit, si eum ita tractaris, ut merito tuo mihi gratias agere possit. Vale.

EPISTOLA VIII.

CICERO BRUTO S. D.

QUUM hæc scribebam, res existimabatur in extremum adducta discrimen: tristes enim de Bruto nostro literæ nuntiique adferebantur. Me quidem non maxime conturbabant. His enim exercitibus ducibusque, quos habemus, nullo modo poteram diffidere. Neque assentiebar majori parti hominum: fidem enim Consulum non condemnabam, quæ suspecta vehementer erat. Desiderabam nonnullis in rebus prudentiam et celeritatem, qua si essent usi, jampridem Rempublicam recuperassemus. Non enim ignoras quanta momenta sint in Republica temporum, et quid intersit, idem illud, utrum ante, an post decernatur, suscipiatur, agatur. Omnia, quæ severe decreta sunt hoc tumultu si, aut quo die dixi sententiam, perfecta

An. R. 710. Cicer. 64. Coss. Vibius Pansa, A. Hirtius.

Digitized by Google

essent, et non in diem ex die dilata, aut quo ex tempore suscepta sunt ut agerentur, non tardata et procrastinata; bellum jam nullum haberemus.

Omnia, Brute, præstiti Reipublicæ, quæ præstare debuit is, qui esset in eo, in quo ego sum, gradu, Senatus populique judicio collocatus: nec illa modo, quæ nimirum sola ab homine sunt postulanda, fidem, vigilantiam, patriæ caritatem: ea sunt enim quæ nemo est, qui non præstare debeat. Ego autem ei, qui sententiam dicat in principibus de Republica, puto etiam prudentiam esse præstandam. Nec me, quum mihi tantum sumpserim ut gubernacula Reipublicæ prenderem, minus putarim reprehen-

Digitized by Google

la fidélité des Consuls ne mérite point d'être soupçonnée, et je trouve seulement qu'ils ont manqué de prudence et de célérité dans quelques occasions, où ces deux qualités nous (68) auroient rendu depuis long-temps la République. Vous n'ignorez pas de quelle importance il est dans les affaires publiques de saisir les occasions, et quelle différence il y a pour la même chose, d'être décernée, entreprise, exécutée plutôt ou plus tard. Nous serions aujourd'hui délivrés de la guerre, si tous les décrets vigoureux qui ont été portés dans cette confusion avoient eu leur exécution le jour même que je les ai proposés; et si elle n'avoit point été différée de jour en jour; ou si, depuis qu'on l'a commencée, elle n'avoit pas été interrompue et renvoyée sans cesse au lendemain.

J'ai fait pour la République, mon cher Brutus, tout ce qu'on pouvoit attendre d'un homme qui se trouve placé, par le jugement du Sénat et du peuple, dans le rang où je suis. Je ne me suis pas borné à remplir les devoirs communs, tels que la fidélité, la vigilance, le zèle pour la patrie; devoirs, dont personne ne peut être dispensé : mais j'ai toujours été persuadé que celui

---

Vous n'ignorez pas *en effet, combien il importe*, dans les affaires *d'Etat*, de *savoir saisir le moment, et de quelle différence peut être pour le succès de ce qu'on a résolu ou entrepris, d'agir plutôt ou plus tard.* Nous serions aujourd'hui... »

Digitized by Google

qui est à la tête des affaires, doit * y faire éclater de la prudence ; et lorsque j'ai assez présumé de moi-même pour saisir le gouvernail de la République, je ne me croirois pas moins coupable de donner des conseils inutiles au Sénat, que de lui en donner d'infidèles.

Je sais qu'on vous écrit exactement tout ce qui s'est fait et tout ce qui se passe actuellement ici ; mais je veux que vous appreniez de moi-même que toutes mes pensées tendent à la guerre, et que je ne changerai point de sentimens (69), si ** l'utilité de l'État ne me force peut-être d'en prendre d'autres.

Cependant, ma principale attention est fixée sur vous et sur Cassius. Disposez donc, mon cher Brutus, tout ce qui dépend de vous *** en homme persuadé que si les affaires ont été bien conduites, c'est vous qui devez régler mieux que jamais la République ; et que si l'on a commis des fautes, vous devez la relever de sa chûte (70). Adieu.

---

* Doit *sur-tout faire preuve d'une grande circonspection ;* et lorsque....

** Je ne changerai point de sentimens, *à moins que* l'utilité de l'État *ne vienne, comme il peut arriver, à me faire considérer les choses autrement que je ne les vois.....* Cependant.....

*** Tout ce qui dépend de vous, *et croyez* que si les affaires ont été bien conduites *jusqu'à présent, c'est à vous qu'il est réservé de rendre le sort de la République encore meilleur ; et que si l'on a fait des fautes capables de la compromettre, elle doit regagner, par vous, ce que ces fautes ont pu lui faire perdre.* Adieu.

Digitized by Google

dendum, si inutiliter aliquid Senatui suaserim, quam si infideliter.

Acta quæ sint, quæque agantur, scio perscribi ad te diligenter. Ex me autem illud est quod te velim habere cognitum, meum quidem animum in aciem esse, neque respectum ullum quærere, nisi me utilitas civitatis forte converterit.

Majores autem partes animi te, Cassiumque respiciunt. Quamobrem ita te para, Brute, ut intelligas, aut, si hoc tempore bene res gesta sit, tibi meliorem Rempublicam esse faciendam: aut, si quid offensum sit, per te esse eandem recuperandam. Vale.

Digitized by Google

EPISTOLA IX. (a).

CICERO BRUTO S.

An. R, 710. Cicer. 64. Cos. Vibius Pansa, A. Hirtius.

NOSTRAE res meliore loco videbantur. Scripta enim ad te certo scio, quæ gesta sunt. Quales tibi scripsi Consules, tales extiterunt. Cæsaris vero pueri mirifica indoles virtutis. Utinam tam facile eum florentem et honoribus et gratia regere ac tenere possimus, quam facile adhuc tenuimus! Est omnino illud difficilius: sed tamen non diffidimus. Persuasum est enim adolescenti, et maxime per me, ejus opera nos esse salvos; et certe, nisi is Antonium ab urbe avertisset, periissent omnia. Triduo vero, aut quatriduo ante hanc rem pulcherrimam, timore quodam perculsa civitas tota ad te se cum conjugibus et liberis effundebat. Eadem recreata a. d. XII. Kal. maias te huc venire, quam se ad te ire malebat.

(a) Apud OLIVETUM, III, inter vulgares. (*N. de l'Ed.*).

Digitized by Google

LETTRE IX.

Au même BRUTUS.

Nos affaires semblent prendre une meilleure (71) face. Je sais qu'on vous a marqué tout ce qui s'est passé. Les Consuls ont justifié le portrait (72) que je vous ai fait d'eux dans mes lettres. Le jeune * Octave a des dispositions admirables à la vertu. Je souhaite que dans ce haut dégré d'honneur et de puissance, il soit aussi facile à retenir et à gouverner qu'il l'a paru jusqu'à présent. J'y prévois assurément plus de difficulté, mais je n'en désespère point (75) encore; car ce jeune homme est persuadé que nous lui devons notre salut, et c'est moi qui ai servi particulièrement à lui faire prendre cette idée de ses services. Au fonds tout étoit perdu (74) s'il n'eût pas chassé Antoine de la ville. Trois ou quatre jours avant cette grande action, la ville entière, frappée d'une ** terreur panique, ne pensoit déjà qu'à se rendre auprès de vous (75) avec les femmes et les enfans; mais

An de R. 710. de Cicer. 64. Consuls Vibius Pansa, A. Hirtius.

* Octave, *quoique jeune, montre un penchant admirable pour la vertu. Puisse-t-il*, dans ce haut degré de puissance et d'honneur *où le voilà parvenu, se laisser gouverner par nos conseils aussi bien qu'il l'a fait jusqu'à présent.* J'y prévois.....

** Frappé d'une *sorte de terreur*, ne pensoit déjà....

Digitized by Google

* ayant été retenue jusqu'au 20 d'Avril, elle a commencé à souhaiter plutôt de vous voir ici, que d'aller vous trouver.

C'est dans ce même jour que j'ai recueilli ** des fruits bien précieux de mes travaux et de mes veilles, du moins si la gloire véritable et solide est un fruit qui doive satisfaire un cœur sensible. Tout le corps du peuple, aussi nombreux qu'il qu'il est dans une ville de l'étendue de Rome, s'assembla devant ma maison, me conduisit jusqu'au Capitole, et me fit monter sur la (76) tribunne, au bruit de ses applaudissemens. Je n'ai point de vanité, et je ne dois point en avoir; cependant je ne puis être insensible à l'accord unanime, aux remercîmens, aux félicitations de tous les Ordres ***, parce qu'il est beau de devenir populaire par la conservation (77) du peuple. Mais j'aime mieux que ces informations vous viennent **** d'une autre main. Je vous prie de

---

* Mais *revenue de cette fausse allarme*, elle *commença, vers le* 20 d'avril, à souhaiter plutôt de vous voir ici, que....

** Que j'ai recueilli de mes *nombreuses* veilles, le fruit le plus précieux, *celui qu'on goûte à jouir d'une solide et véritable gloire. En effet, tous les citoyens, autant que Rome en pouvoit contenir, s'assemblèrent devant ma maison: le peuple, en corps, me conduisit jusqu'au Capitole, et me porta sur la tribune, au bruit des applaudissemens. Loin de moi toute vanité; je n'en dois point avoir.* Cependant....

*** De tous les Ordres; et *je sens* qu'il est beau *d'être populaire, quand on l'a mérité en travaillant au salut du peuple.* Mais j'aime mieux....

**** Vous viennent *d'autre part. Apprenez-moi, je vous prie,* exactement....

Digitized by Google

Quo quidem die magnorum meorum laborum multarumque vigiliarum fructum cepi maximum, si modo est aliquis fructus ex solida veraque gloria. Nam tantæ multitudinis, quantam capit urbs nostra, concursus ad me factus. Ea cum usque in Capitolium deductus, maximo clamore atque plausu in rostris collocatus sum. Nihil est in me inane: neque enim debet: sed tamen omnium ordinum consensus, gratiarum actio, gratulatioque, me commovet, propterea quod popularem (*a*) me esse in populi salute præclarum est. Sed hæc te malo ab aliis audire. Me velim de tuis rebus consiliisque facias diligentissime certiorem: illudque consideres, ne tua liberalitas dissolutior videatur.

(*a*) Factique jam in re salutari *populares* sumus. Ep. famil. XII. p. 4. (*Note de l'Éditeur*).

Digitized by Google

Sic sentit Senatus, sic Populus Romanus, nullos unquam hostes digniores omni supplicio fuisse, quam eos cives, qui hoc bello contra patriam arma ceperunt: quos quidem ego omnibus sententiis ulciscor et persequor, omnibus bonis approbantibus. Tu quid de hac re sentias, tui judicii est. Ego sic sentio, trium fratrum unam et eandem esse caussam.

Consules duos, bonos quidem, sed duntaxat bonos amisimus. Hirtius quidem in ipsa victoria occidit, cum paucis diebus magno prælio ante vicisset. Nam Pansa fugerat, vulneribus acceptis quæ ferre non potuit. Reliquias Hostium Brutus persequitur, et Cæsar. Hostes autem omnes judicati, qui M. Antonii sectam secuti sunt. Itaque id Senatusconsultum plerique interpretantur, etiam ad tuos sive captivos, sive dedititios pertinere. Equidem nihil disserui durius, cum nominatim de C. An-

Digitized by Google

m'apprendre exactement l'état de vos affaires, et vos desseins. Prenez bien garde que votre indulgence (78) ne paroisse ressembler un peu à la mollesse.

Le Sénat et le peuple pensent également qu'il n'y eut jamais d'ennemis plus dignes de toutes sortes de supplices, que les citoyens qui ont pris dans cette guerre les armes contre la patrie. Je ne les menage point au Sénat, j'en tire la vengeance que je puis dans tous mes discours, et je me vois approuvé de tous les gens de bien. C'est à vous-même à vous déterminer dans cette affaire. Mon opinion est que le cas des trois frères ne doit pas (79) être distingué, et qu'il est absolument le même.

Nous avons perdu deux Consuls, tous deux honnêtes gens, mais sans aucun mérite (80). Hirtius est mort * dans le sein de la victoire, après avoir défait l'ennemi, peu de jours auparavant, dans un grand combat. Pansa avoit été forcé de se retirer (81) par ses blessures. Decimus et César poursuivent les restes de nos (82) ennemis. Mais on a déclaré tels tous ceux qui ont pris parti pour Antoine, et je vois que la plupart comprennent dans ce décret du Sénat vos prisonniers

* Hirtius est mort *au* sein de la victoire, *il avoit* défait l'ennemi peu de jours auparavant dans un grand combat, *d'où* Pansa, *blessé à mort, s'étoit vu forcé de se retirer* Decimus et César....

Digitized by Google

mêmes, soit qu'ils aient été pris, ou qu'ils se soient rendus (83). Je n'ai rien proposé de plus rigoureux, lorsque j'ai parlé personnellement de Caius, parce que j'ai cru que c'étoit de vous que le Sénat devoit attendre là-dessus des lumières. Le 22 d'avril.

LETTRE X.

Au même BRUTUS.

An de R. 710. de Cicer. 64. LE 27 d'avril, dans les délibérations du Sénat, sur la manière de poursuivre par les armes ceux qui ont été déclarés les ennemis publics, Servilius (84) proposa de mettre Ventidius de ce nombre (85), et de charger Cassius de réduire Dolabella. Je me conformai à son opinion; mais j'ajoutai qu'il falloit vous charger aussi de * poursuivre Dolabella, si vous jugiez que la République en pût tirer quelqu'avantage; et que si vous pensiez autrement, vous deviez demeurer avec votre armée dans les mêmes quartiers où vous êtes. Le Sénat ne pouvoit rien décerner de plus honorable pour vous, que de faire dépendre de votre jugement le choix du parti le plus utile à la République. Pour moi, je suis persuadé que

* De *le* poursuivre, si vous jugiez....

Digitized by Google

tonio decernerem, quod ita statueram, a te cognoscere caussam ejus Senatum oportere. X. Kalend. maias.

EPISTOLA X. (a).

CICERO BRUTO S.

ANTE diem Kalendas maias, cum de iis, qui hostes judicati sunt, bello persequendis, sententiæ dicerentur, dixit Servilius etiam de Ventidio, et ut Cassius persequeretur Dolabellam. Cui cum essem assensus, decrevi hoc amplius, ut tu, si arbitrarere utile, eque Republica esse, persequerere bello Dolabellam: si minus id commodo Reipublicæ facere posses, sive non existimares e Republica esse, ut in iisdem locis exercitum contineres. Nihil honorificentius potuit facere Senatus, quam ut tuum esset judicium, quid maxime conducere Reipublicæ tibi videretur. Equidem sic sentio, si manum habet, si castra, si ubi consistat uspiam Dolabella; ad fidem

An. R. 710. Cicer. 64.

(a) Apud OLIVETUM, Ep. V, inter vulgares. (*N. de l'Ed.*).

Digitized by Google

et ad dignitatem tuam pertinere, eum persequi.

De Cassii nostri copiis nihil sciebamus: neque enim ab ipso ullæ literæ, neque nuntiabatur quidquam, quod pro certo haberemus. Quantopere autem intersit opprimi Dolabellam profecto intelligis; tum ut sceleris pœnas persolvat, tum ne sit, quo se latronum duces ex Mutinensi fuga conferant. Atque hoc mihi jam ante placuisse, potes ex superioribus meis Literis recordari. Quamquam tum et fugæ portus erat in tuis castris, et subsidium salutis in tuo exercitu. Quo magis nunc liberati (ut spero) periculis, in Dolabella opprimendo occupati esse debemus. Sed hæc cogitabis diligentius, statues sapienter. Facies nos, quid constitueris, et quid agas, (si tibi videbitur) certiores.

Ciceronem nostrum in vestrum collegium cooptari volo. Existimo omnino absentium rationem, sacerdotum comitiis posse haberi: nam etiam factum est antea. Caius enim

Digitized by Google

si Dolabella est à la tête de quelques troupes, s'il a un camp, ou quelqu'autre lieu dans lequel il puisse faire face, il est de votre devoir et de votre dignité de marcher contre lui.

Nous ne savons point quel usage Cassius fait de ses troupes. On n'a reçu de lui aucune lettre, ni d'autre part (86) aucune information sur laquelle on puisse compter. Vous comprenez, sans doute, de quelle importance il est d'opprimer Dolabella, non-seulement pour le punir de son crime, mais encore pour ôter toute espérance de retraite aux chefs de ces brigands qui s'enfuient de Modène. Dans mes lettres précédentes, si vous vous en souvenez (87), j'ai toujours été de même avis, quoique nous n'eussions point alors d'autre asyle que votre camp, ni d'autre ressources que votre armée. Aujourd'hui que le péril est passé, comme j'ose m'en flatter, nos besoins n'en doivent être que plus ardens pour la ruine (88) de Dolabella. Mais vous ferez là-dessus de sérieuses réflexions, et vous prendrez le parti qui vous paroîtra le plus sage. Vous ne manquerez pas non plus, du moins si vous le jugez à propos, de nous communiquer vos résolutions et ce que vous faites actuellement.

Je souhaiterois que mon fils obtînt (89) une place dans votre collège, et je crois que son absence n'empêche point qu'il ne puisse avoir part à l'élection; car on en a des exemples. La loi

Digitized by Google

Domitia fit C. Marius Augure pendant qu'il étoit en Cappadoce, et nous n'avons * point d'autre loi qui l'ait défendu depuis. Dans la loi Julia, qui est la dernière concernant l'ordre des Prêtres, on trouve ces paroles : « *Celui qui sollicite en* » *personne, ou qui sera proposé* » : ce qui fait voir clairement qu'on peut proposer quelqu'un qui n'est pas présent.

J'ai écrit à mon fils de se conduire là-dessus par votre avis, comme dans toutes les autres affaires. Mais mon sentiment servira de règle aussi à Domitius (91) et ** au jeune Caton (92). Au fonds, quoique je sois persuadé qu'on peut les dispenser d'être présens, les choses se font toujours plus aisément quand on est à Rome.

Cependant, si vous prenez le parti de passer en (92) Asie, il sera impossible de faire venir nos amis aux *comices*. Je m'imagine que si Pansa eût vécu, l'expédition des affaires auroit été plus prompte. Il se seroit donné aussitôt un collègue, et l'élection des prêtres auroit marché ensuite avant celle des Préteurs. Je prévois à présent que les auspices la feront retarder long-temps; car, tandis qu'il restera un Magistrat Patricien, ils ne peuvent revenir (93) au Sénat. En vérité, tout est dans une grande confusion. Je vous prie de me marquer votre sentiment sur notre situation. Le 5 de mai. Adieu.

* Et nous n'en avons *aucune* qui l'ait défendu depuis.
** Et à *mon* jeune Caton.

Digitized by Google

Marius, cum in Cappadocia esset, lege Domitia factus est Augur: nec quo minus id postea liceret, ulla lex sanxit. Est etiam in lege Julia, quæ lex est de sacerdotiis proxima, his verbis: *Qui petit, cujusve ratio habebitur;* aperte indicat, posse rationem haberi, etiam non præsentis.

Hac de re scripsi ad eum, ut tuo judicio uteretur, sicut in rebus omnibus. Tibi autem statuendum est de Domitio et de Catone nostro. Sed quamvis liceat absentis rationem haberi, tamen omnia sunt præsentibus faciliora.

Quod si statueris in Asiam tibi eundum, nulla erit ad Comitia nostros arcessendi facultas. Omnino, Pansa vivo, celeriora omnia putabamus: statim enim collegam sibi subrogasset. Deinde ante Prætoria Sacerdotum Comitia fuissent. Nunc per Auspicia longam moram video. Dum enim unus erit Patricius Magistratus, Auspicia ad patres redire non possunt. Magna sane perturbatio. Tu tota de re quid sentias, velim me facias certiorem. III. Nonas maias. Vale.

Digitized by Google

EPISTOLA XI. (a)

BRUTUS CICERONI S.

An. R. 710. Cicer, 64. QUANTA sim lætitia affectus, cognitis rebus Bruti nostri et Consulum, facilius est tibi existimare, quam mihi scribere. Cum alia laudo, et gaudeo accidisse, tum quod Bruti eruptio non solum ipsi salutaris fuit, sed etiam maximo ad victoriam adjumento.

Quod scribis trium Antoniorum unam atque eandem causam esse (b): quid ego sentiam mei judicii esse: statuo nihil, nisi hoc: Senatus aut Populi Romani judicium esse de iis civibus, qui pugnantes non interierint.

At hoc ipsum, inquies, inique facis, qui hostilis animi in Rempublicam homines,

(a) Apud OLIVETUM, Ep. IV, inter vulgares. (*Note de l'éd.*)

(b) Prevost avoit inséré ici la particule *et* comme nécessaire pour lier les deux parties de la phrase; quoiqu'elle ne se trouve dans aucune édition. Mais au moyen de la ponctuation, telle que nous l'avons rétablie, d'après les anciens éditeurs, et notamment d'après d'Olivet, il n'en est pas besoin pour rendre le sens intelligible. (*Note de l'Editeur.*)

Digitized by Google

LETTRE XI.

BRUTUS à CICERON.

VOUS vous imaginerez plus facilement que je ne puis vous l'écrire, quelle joie j'ai ressentie du succès de notre cher Decimus et des Consuls. Je n'y vois rien qui ne mérite mes éloges, et qui ne me cause une vive satisfaction ; mais je me réjouis particulièrement de ce que la sortie de Decimus a contribué autant à la victoire (94), qu'à son propre salut. An de R. 710. de Cicer. 64.

Vous m'écrivez que la cause des trois Antoines ne peut être distinguée, et que c'est à moi-même à me déterminer (95) là-dessus. Je n'ai qu'une règle à laquelle je m'attache : c'est au Sénat ou au peuple Romain qu'appartient le droit de juger les citoyens qui ne sont pas morts en combattant.

Mais j'ai tort, direz-vous, d'accorder le titre de citoyens à ceux qui font profession d'être les ennemis de la République. Non, cette conduite au contraire est très-juste ; car lorsque le Sénat n'a rien décerné, et que le peuple Romain n'a point encore fait connoître ses volontés, je n'ai pas l'arrogance de prévenir leur décision, ni de m'en rapporter à mon propre jugement.

Digitized by Google

Je ne change pas non plus de pensée sur Caius. Les circonstances ne m'ayant point obligé de lui ôter la vie, je ne l'ai traité ni avec trop de douceur, ni avec trop de cruauté, et j'ai cru devoir le retenir sous ma puissance pendant que (96) la guerre a duré. Il me paroît plus * décent et plus convenable aux principes de la République, de ne pas aggraver l'infortune des malheureux, que d'accumuler sur ceux qui sont en possession du pouvoir, des honneurs capables d'enflammer leur ambition et ** leur arrogance.

Vous que je regarde comme le meilleur et le plus courageux de tous les hommes, vous qui m'êtes le plus cher, et par l'affection que vous méritez et par celle que je dois à la République, il me paroît que sur ce point, mon cher Ciceron, vous vous fiez trop à vos espérances, et que vous avez trop de facilité à tout accorder et tout permettre à ceux qui ont fait une fois quelque chose de louable; comme si ces excès de faveur n'étoient pas propres à corrompre un cœur, et ne le tentoient pas d'en abuser. La bonté que je vous connois, vous fera recevoir cet avis sans vous offenser, sur-tout lorsqu'il est question du salut public. Vous n'en ferez pas moins ce qui vous paroîtra le plus convenable, et j'en userai de même lorsque vous prendrez la peine de m'instruire.

* Plus *honnête* et plus *conforme* aux principes *républicains*.
** Et *d'exciter* leur arrogance.

Digitized by Google

tives appelles. Immò justissime. Quod enim nondum Senatus censuit, nec Populus Romanus jussit, id arroganter non præjudico, neque revoco ad arbitrium meum.

Illud quidem non muto; quod ei quem me occidere res non coegit, neque crudeliter quidquam eripui, neque dissolute quidquam remisi, habuique in mea potestate, quoad bellum fuit. Multò quidem honestius judico, magisque quod concedere possit Respublica, miserorum fortunam non insectari, quam infinite tribuere potentibus, quæ cupiditatem et arrogantiam incendere possint.

Quâ in re, Cicero, vir optime fortissime, mihique merito, et meo nomine et Reipublicæ carissime, nimis credere videris spei tuæ: statimque, ut quisque aliquid recte fecerit, omnia dare ac permittere. Quasi non liceat traduci ad mala consilia corruptum largitionibus animum. Quæ tua est humanitas, æquo animo te moneri patieris: præsertim de communi salute: facies tamen quod tibi visum fuerit; etiam ego, cum me docueris.

Digitized by Google

Nunc, Cicero, nunc agendum est, ne frustra oppressum esse Antonium gavisi simus; neu semper primi cujusque mali excidendi (*a*) caussa sit, ut aliud renascatur illo pejus. Nihil jam neque opinantibus, aut patientibus nobis adversi evenire potest, in quo non cum omnium culpa, tum præcipue tua futura sit: cujus tantam auctoritatem Senatus ac Populus Romanus non solum esse patitur, sed etiam cupit, quanta maxima in libera civitate unius esse potest: quam tu non solum bene sentiendo, sed etiam prudenter, tueri debes. Prudentia porro, quæ tibi superest, nulla abs te desideratur, nisi modus in tribuendis honoribus. Alia omnia sic abunde adsunt, ut cum quolibet antiquorum comparari possint. Unum hoc, grato animo liberalique profectum, cautiorem ac moderatiorem liberalitatem desiderat. Nihil enim Senatus cuiquam dare debet, quod male cogitantibus exemplo, aut præsidio sit.

(*a*) Obscure dictum ac intellectu difficile.... *Ratio* subauditur. (*Note de l'Editeur.*)

Digitized by Google

Il est temps, mon cher Ciceron, il est temps d'agir avec * tant de sagesse, que nous ne nous soyions pas réjouis inutilement de la défaite d'Antoine, et qu'on ne puisse pas nous reprocher toujours que les méthodes que nous employons pour extirper le premier mal en font renaître un plus dangereux. Il ne peut nous arriver aucun malheur à présent, soit avec délibération ou par inadvertance, qui ne nous rende tous coupables; et vous particulièrement, entre les mains de qui le Sénat et le peuple Romain non-seulement voient sans regret toute l'autorité dont un particulier peut être revêtu dans un État libre, mais souhaitent même qu'elle demeure pour leur avantage. C'est à vous à la maintenir avec autant de prudence que d'intégrité; et je ne vois que la modération à distribuer les honneurs, où l'on puisse souhaiter de vous plus de prudence. Vous possédez si éminemment toutes les autres vertus, qu'il n'y a point d'anciens à qui vous ne puissiez être comparé. Ce seul point, où l'on reconnaît d'ailleurs votre caractère généreux et sensible, demande plus de précaution et de réserve; car le Sénat ne doit rien accorder qui puisse encourager par l'exemple, ou fortifier, les esprits mal intentionnés.

* Avec *une telle* sagesse, &c.

Digitized by Google

Je crains donc, par rapport au Consulat (97), que votre César ne se croye plus élevé par les décrets que vous avez portés en sa faveur, qu'il ne croira l'être, du point où il est, en devenant Consul *; car si Antoine a pris occasion de l'instrument de la royauté, qui lui a été laissé par un autre, pour aspirer lui-même à régner, que vous imaginez-vous qu'on doive attendre de celui qui se croira fondé à prétendre à toutes sortes de commandemens, non sur l'autorité du tyran mort, mais sur celle du Sénat même? Je louerai donc votre bonheur et votre prudence, lorsque je commencerai à ne plus douter que César ne soit content des honneurs extraordinaires qu'il a reçus. Mais voulez-vous me charger, direz-vous, de la faute d'autrui? Oui, n'en doutez pas, si vous avez pu la prévoir et l'empêcher. Plût au Ciel que vous puissiez lire dans mon cœur tout ce que je redoute de lui!

J'avois fini cette lettre, lorsque le bruit s'est répandu que vous étiez nommé Consul. Si je voyois cet heureux jour, c'est alors que je commencerois à me flatter de revoir une République

* .....En devenant Consul. *S'il a suffi à Antoine, pour aspirer à régner, du moyen dont l'occasion l'avoit rendu maître, à quoi ne devez-vous pas vous attendre de la part de celui qui fonde aujourd'hui ses prétentions à tous les commandemens, non sur le droit du tyran qui n'est plus, mais sur le Sénat lui-même qui sembleroit l'y autoriser?* Je louerai donc....

Digitized by Google

Itaque timeo de Consulatu, ne Cæsar tuus altius se ascendisse putet decretis tuis, quam inde, si Consul factus sit (*a*), ascensurum. Quod si Antonius ab alio relictum regni instrumentum occasionem regnandi habuit: quonam animo fore putas, si quis, auctore, non tyranno interfecto, sed ipso Senatu, putet se imperia quælibet concupiscere posse? Quare tum et felicitatem et providentiam laudabo tuam, cum exploratum habere cœpero, Cæsarem honoribus, quos acceperit, extraordinariis fore contentum. Alienæ igitur, inquies, culpæ me reum facies? Prorsus alienæ, si provideri potuit ne existeret. Quod utinam inspectare possis timorem de illo meum!

His literis scriptis, te Consulem factum audivimus. Tum vero incipiam proponere

(*a*) J'ai suivi, dans cet endroit, la correction de Manuce, qui veut *ascensurum*, au lieu de *descensurum*. (Contra *Olivetus*). *Descensurum*, qui est la leçon commune, jette de l'obscurité dans la phrase, et lui donne un sens tout à fait étranger aux idées de Brutus. (*Note du Traducteur*).

Digitized by Google

mihi Rempublicam justam, et jam suis nitentem viribus, si isthuc videro.

Filius valet, et in Macedoniam cum equitatu præmissus est. Idib. maiis, ex castris.

EPISTOLA XII. (a).

BRUTUS CICERONI S.

An. R. 710. Cicer. 64. LUCIUS Bibulus quam carus mihi esse debeat, nemo melius judicare potest quam tu: cujus tantæ pro Republica contentiones sollicitudinesque fuerunt. Itaque vel ipsius virtus, vel nostra necessitudo debet conciliare te illi: quo minus multa mihi scribenda esse arbitror. Voluntas enim te movere debet nostra, si modo justa est, aut pro officio necessario suscipitur. In Pansæ locum petere constituit. Eam nominationem a te petimus. Neque conjunctiori dare beneficium, quam nos tibi sumus; neque digniorem nominare potes quam Bibulum. De Domitio et Apuleio quid attinet me scribere, cum ipsi per se tibi commendatissimi sint? Apuleium vero tu tua auc-

(a) Apud OLIVETUM, Ep. VII, inter vulgares. (*N. de l'Ed.*).

Digitized by Google

juste et capable de se soutenir par ses propres forces.

Votre fils est en bonne santé. Je lui ai fait prendre les devants avec la cavalerie, pour aller en Macédoine. De mon camp, le 15 de mai.

LETTRE XII.

BRUTUS à CICERON.

PERSONNE ne peut juger mieux que vous combien (98) L. Bibulus doit m'être cher, après tant d'inquiétudes et de peines, qu'il a essuyées pour la République. Ainsi, me fiant également à * l'effet de sa vertu et de notre parenté pour lui concilier votre amitié, je ne crois pas qu'il ait besoin d'une longue recommandation, car je mérite que vous ayiez quelque égard pour mes desirs, du moins lorsqu'ils sont justes, ou qu'ils ont les devoirs du sang pour motif. Bibulus est résolu de solliciter au collège des prêtres (99) la place vacante par la mort de Pansa. Vous ne pouvez accorder cette faveur à personne qui vous soit plus attaché que moi, ni ** choisir un meilleur sujet que lui. Pourquoi vous recommanderois-je

An de R. 710 de Cicer. 64.

* Me fiant également à *tout ce que je dois me promettre de sa* vertu.....

** Ni *accorder votre suffrage à personne qui en soit plus digne.*

Digitized by Google

Domitius et Apuleius, lorsqu'ils ont déjà tant de part à votre estime? * Apuleius (100) a besoin d'être soutenu par votre autorité. Pour *Domitius* (101), ses prétentions seront bien établies dans la lettre qui le regarde. Mais je vous demande vos soins les plus tendres pour Bibulus, dont le mérite est déjà si grand, qu'un jour, fiez-vous à moi, il deviendra peut-être digne d'être compté dans le petit nombre des Romains de votre classe. Adieu.

LETTRE XIII.

BRUTUS à CICERON.

An de R. 710. de Cicer. 64. N'ATTENDEZ point que je vous fasse des (102) remercîmens. Notre amitié est depuis long-temps à ce point de perfection qui doit bannir de notre commerce toutes sortes de formalités. Votre fils n'est plus auprès de moi; mais nous nous rejoindrons dans la Macédoine. Il a ordre de conduire la cavalerie, d'*Ambracie* par la Thessalie, et je lui ai marqué de venir au-devant de moi jusqu'à Héraclée. Aussitôt que je le verrai, nous

* .....A votre estime? *Les prétentions d'Apuleius* ont besoin *d'être appuyées par votre crédit; quant aux droits de Domitius, je me charge de les établir par* la lettre qui le regarde.

Digitized by Google

toritate sustinere debes. Sed *Domitius* (*a*) in sua epistola celebrabitur. Bibulum noli dimittere ex sinu tuo tantum jam virum, ex quanto, crede mihi, potest evadere, qui vestris paucorum respondeat laudibus.

EPISTOLA XIII. (*b*).

BRUTUS CICERONI S.

NOLI exspectare dum tibi gratias agam. Jampridem hoc ex nostra necessitudine, quæ ad summam benevolentiam pervenit, sublatum esse debet. Filius tuus a me abest. In Macedonia congrediemur. Jussus est enim Ambracia ducere equites per Thessaliam, et scripsi ad eum ut mihi Heracleam occureret. Cum eum videro, quoniam

An. R. 710. Cicer. 64.

(*a*) Les éditions communes mettent ici *sed Apuleius.* (*Idem d'Olivet*) Mais comme Brutus paroît distinguer le cas d'Apuleius de celui de Domitius, et que plusieurs manuscrits ont *Domitius*, cette dernière leçon m'a paru préférable. (*Note du Traducteur*).

(*b*) Apud OLIVETUM, Ep. VII, inter vulgares. (*Note de l'Ed.*).

Digitized by Google

nobis permittis, communiter constituemus de reditu ejus ad petitionem, aut ad commendationem honoris.

Tibi Glycona, medicum Pansæ, qui sororem Achilleos nostri in matrimonio habet, diligentissime commendo. Audimus eum venisse in suspicionem Torquato de morte Pansæ, custodirique ut parricidam. Nihil minus credendum est. Quis enim majorem calamitatem morte Pansæ accepit? Præterea est modestus homo et frugi : quem ne utilitas quidem videatur impulsura fuisse ad facinus. Rogo te, et quidem valde rogo (nam Achilleus non minus, quam æquum est, laborat) eripias eum ex custodia, conservesque. Hoc ego ad meum officium privatarum rerum æque atque ullam aliam rem, pertinere arbitror.

Cum has ad te scriberem literas, ab Satrio legato C. Trebonii reddita est mihi epistola a Tullio et Dejotaro, Dolabellam cæsum fugatumque esse.

Digitized by Google

règlerons ensemble, puisque vous me le permettez, ce qui regarde son retour pour solliciter le sacerdoce, ou (103) pour se mettre sur les rangs à la * première occasion.

Je vous recommande de la manière la plus pressante, Glycon, Médecin de Pansa, dont la femme est sœur de (104) notre Achille. On dit que Torquatus le soupçonne (105) d'avoir eu part à la mort de Pansa, et qu'il le tient en prison comme un (106) parricide. Rien n'est si incroyable que cette accusation ; car je ne connois personne à qui la mort de Pansa fasse plus de tort qu'à lui. D'ailleurs, c'est un homme honnête et modeste, que son intérêt même n'auroit pas rendu capable d'un crime. Je vous prie, avec les dernières instances, de lui faire rendre la liberté, et de prendre soin de lui ; car vous jugez bien que notre Achille n'a pas cette affaire moins à cœur qu'il ne doit ; et je ne vois rien dans mes intérêts domestiques qui doive me toucher davantage.

Pendant que j'étois à vous écrire, Satrius, lieutenant de Trebonius, m'a remis une lettre de la part de Tullius et de Dejotarus (107), par laquelle j'apprends que Dolabella a été battu et forcé de prendre la fuite.

---

* Se mettre sur les rangs pour *l'élection de l'année suivante*.

Digitized by Google

Je vous ai envoyé une lettre grecque d'un certain Cychérée à Satrius.

Notre Flavius (108) vous a pris pour juge dans son différend avec les Dyrrachiens, sur l'héritage qu'on lui a laissé. Je vous prie, comme lui, de finir incessamment cette affaire. Il n'est pas douteux que la ville de Dyrrachium ne dût quelque somme d'argent à celui qui a nommé Flavius son héritier, et les Dyrrachiens ne le désavouent point; mais ils prétendent que César leur avoit remis toutes leurs dettes. Ne souffrez pas, mon cher Ciceron, que vos amis (109) fassent une injustice au mien. Le 16 mai. De mon camp, dans la basse (*a*) Candavie. Adieu.

LETTRE XIV.

CICERON à BRUTUS.

An de R. 710. de Cicer. 64. MA lettre étoit écrite et cachetée, lorsque j'en ai reçu une de vous, que j'ai trouvée remplie de nouveaux évènemens; mais ce que j'y apprends de plus étrange, est que Dolabella ait fait passer cinq cohortes dans la (*b*) Chersonèse. On le disoit prêt à fuir de l'Asie; comment a-t-il tant de

(*a*) Pays montagneux, qui divisoit la Macédoine et l'Illirique.

(*b*) La Chersonèse Thracienne, sur l'Hellespont.

Digitized by Google

Græcam epistolam tibi misi Cycherei cujusdam, ad Satrium missam.

Flavius noster de controversia, quam habet cum Dyrrachinis hereditariam, sumpsit te judicem. Rogo te, Cicero, et Flavius rogat, rem conficias. Quin ei, qui Flavium fecit heredem, pecuniam debuerit civitas, non est dubium: neque Dyrrachini infitiantur: sed sibi donatum æs alienum a Cæsare dicunt. Noli pati a necessariis tuis necessario meo injuriam fieri. XVII. Kal. Jun. Ex Castris ad imam Candaviam.

EPISTOLA XIV. (a).

CICERO BRUTO S.

SCRIPTA et obsignata epistola, literæ mihi redditæ sunt a te, plenæ rerum novarum: maximeque mirabile, Dolabellam quinque cohortes misisse in Cherronesum. Adeone Copiis abundat, ut is, qui ex Asia fugere dicebatur, Europam appetere conetur? Quin- An. R. 710. Cicer. 64.

(a) Apud OLIVETUM, Ep. II, inter vulgares. (*Note de l'Ed.*)

Digitized by Google

que autem cohortibus quidnam se facturum arbitratus est, cum tu eo quinque legiones, optimum equitatum, maxima auxilia haberes? Quas quidem cohortes spero jam tuas esse, quoniam latro ille tam fuit demens.

Tuum consilium vehementer laudo, quod non prius exercitum Apollonia Dyrrachioque movisti, quam de Antonii fuga audisti, Bruti eruptione, Populi Romani victoria. Itaque, quod scribis, postea statuisse te ducere exercitum in Cherronesum, nec pati, sceleratissimo hosti ludibrio esse imperium Populi Romani, facis ex tua dignitate et e Republica.

Quod scribis de seditione, quæ facta est in legione quarta: de Antoniis (in bonam partem accipies) magis mihi probatur militum severitas, quam tua. Te benevolentiam

Digitized by Google

troupes, qu'il soit en état d'entreprendre quelque chose du côté de (*a*) l'Europe ? Mais que peut-il espérer avec cinq cohortes, dans un lieu où vous êtes avec cinq légions, une cavalerie excellente, et beaucoup de troupes auxiliaires ? Puisque ce brigand est si peu sensé, je me flatte que vous êtes déjà maître de ses cinq cohortes.

Je trouve beaucoup de sagesse dans le parti que vous avez pris de ne pas quitter Apollonia et Dyrrachium (110), avant que d'avoir appris la fuite d'Antoine, la sortie de Decimus Brutus, et la victoire du peuple Romain. Je ne suis pas moins persuadé qu'il étoit de votre honneur et du bien de la République, de vous déterminer, comme vous m'écrivez que vous l'avez fait, à conduire votre armée dans la Chersonèse, et de ne pas souffrir * que l'empire Romain fût insulté par un scélérat.

A l'égard de la sédition qui s'est élevée au ** sujet de Caius (111) dans votre quatrième légion, ne vous offensez pas si je le dis; mais je suis plus content de la *** sévérité de vos soldats, que

(*a*) Voyez la lettre VI.

* Et de ne pas souffrir que *la dignité du peuple Romain devînt le jouet du plus scélérat des hommes.*

** Qui s'est élevée *de la part des Antoine* dans votre quatrième légion.

*** Je suis plus content de la *conduite de vos soldats, quoique sévère*, que de la vôtre.

Digitized by Google

de la vôtre. J'apprends, d'ailleurs, avec beaucoup de joie, que vous ayiez reçu de si bonnes preuves de l'affection de votre armée et de votre cavalerie.

Vous m'écrirez, comme vous me le promettez, ce qui arrivera de nouveau par rapport à Dolabella. Je me félicite beaucoup d'avoir pris soin d'avance qu'on fît dépendre de vous (112) l'ouverture de cette guerre. Je ne consultois alors que l'intérêt de la République; aujourd'hui, je crois que votre honneur y est intéressé.

Vous me dites (113) que j'ai poursuivi les Antoine fort à mon aise, et vous ne laissez pas de me louer: je crois ce langage sincère, mais * je ne puis goûter votre distinction; car vous ajoutez que *la vigueur est mieux employée à couper le cours aux guerres civiles, qu'à exercer de la colère contre les vaincus.* Nous pensons bien différemment, mon cher Brutus; non que je croie vous céder en clémence; mais une sévérité salutaire me paroît préférable à de vaines apparences de bonté. Si nous nous piquons toujours de clémence, nous ne serons jamais sans guerres ci-

* Mais *je ne puis approuver en aucun sens l'observation sur laquelle vous fondez votre éloge, lorsque vous dites* que la vigueur....

Digitized by Google

exercitus equitumque expertum esse, vehementer gaudeo.

De Dolabella, ut scribis, si quid habes novi, facies me certiorem : in quo valde delector, me ante providisse, ut tuum judicium liberum esset cum Dolabella belli gerendi : et id valde pertinuit, ut ego tum intelligebam, ad Rempublicam; ut nunc judico, ad dignitatem tuam.

Quod scribis, me maximo otio egisse, ut insectarer Antonios, idque laudas : credo ita videri tibi : sed illam distinctionem tuam nullo pacto probo. Scribis enim, *acrius prohibenda bella civilia esse, quam in superatos iracundiam exercendam.* Vehementer a te, Brute, dissentio; nec clementiæ tuæ concedo, sed salutaris severitas vincit inanem speciem clementiæ. Quod si clementes esse volumus, nunquam deerunt bella civilia. Sed de hoc tu videris. De me possum idem, quod Plautinus pater in Trinummo : *Mihi quidem ætas acta ferme est : tua istuc refert maxime.* Opprimemini

Digitized by Google

(mihi crede) Brute, nisi providetis. Neque enim populum semper eundem habebitis, neque Senatum, neque Senatus ducem. Hæc ex oraculo Apollinis Pythii edita tibi puta. Nihil potest esse verius. XIV. Kalend. jun.

EPISTOLA XV. (a)

BRUTUS ATTICO S.

An. R. 710. Cicer. 64. SCRIBIS mihi, mirari Ciceronem, quod nihil significem unquam de suis actis. Quoniam efflagitas, coactu tuo scribam, quæ sentio. Omnia fecisse Ciceronem optimo animo, scio: quid enim mihi exploratius esse potest, quam illius animus in Rempublicam? Sed quædam mihi videtur quid dicam? imperite, vir omnium prudentissimus, an ambitiose fecisse, qui valentissimum Antonium suscipere pro Republica non dubitarit inimicum? Nescio quid scribam tibi, nisi unum; pueri et cupiditatem et licentiam potius esse irritatam, quam repressam a Cicerone: tantumque eum tri-

(a) Apud OLIVETUM, Ep. XVII, inter vulgares.

Digitized by Google

viles. C'est à vous d'y penser; car je puis m'appliquer ce que Plaute fait dire à son vieillard dans le *Trinummus : Je touche à la fin de ma vie ; vous y êtes* (114) *plus intéressé que moi.* Croyez-moi, Brutus *, vous êtes perdu, si vous n'y faites point attention. Il ne faut pas vous flatter que le peuple, le Sénat et le guide du Sénat soient toujours les mêmes. Regardez cet avis comme un oracle d'Apollon le Pythien : rien ne peut être plus certain. Le 18 de mai (115). Adieu.

LETTRE XV.

BRUTUS à ATTICUS.

VOUS m'écrivez que (116) Ciceron est surpris que je ne parle jamais de ses ** actes. C'est me forcer de vous dire effectivement ce que j'en pense. Je suis persuadé que Ciceron n'a rien fait qu'avec d'excellentes intentions; et de quoi puis-je avoir des témoignages plus certains, que de son affection pour la République? Cependant il me semble qu'il s'est conduit dans quelques occasions, dirai-je avec peu d'habileté d'un homme An de R. 710. de Cicer. 64.

* Croyez-moi, Brutus, *tout est perdu et nous retombons sous l'oppression, si vous n'y prenez garde. Ne vous flattez pas* que le peuple....

** De ses *actions.* C'est....

Digitized by Google

qui est la prudence même? dirai-je avec des vues ambitieuses, de celui qui n'a pas fait difficulté, pour l'intérêt public, de se faire un ennemi aussi redoutable qu'Antoine * ? Je ne sais ce que je dois dire; mais voici le sujet de mes plaintes : c'est qu'il ait moins réprimé qu'irrité l'ambition et la licence (117) du jeune Octave, et qu'il porte l'indulgence qu'il a pour cet enfant, jusqu'à s'échapper en paroles (118) injurieuses, qui retombent, au reste, doublement sur lui, puisqu'il est l'auteur de plus (119) d'un meurtre, et qu'il doit se reconnoître *assassin* avant qu'il puisse faire ce reproche à Casca, et le traiter comme Bestia (120) l'a traité lui-même.

Quoi! parce que nous ne vantons pas sans cesse les ides de mars, comme il ne se lasse point de parler des nones (121) de décembre, Ciceron sera plus en droit de blâmer une action glorieuse, que (122) Bestia et Clodius ne l'étoient de s'emporter contre son Consulat?

---

* Je ne sais *que vous dire : mais ce qui m'affecte dans sa conduite vis-à-vis du jeune Octave, c'est que, loin de chercher à reprimer les écarts auxquels celui-ci se livre, il ait flatté son ambition, et poussé l'indulgence jusqu'à condamner hautement les meurtriers de César. Il devoit cependant prévoir que la condamnation retomberoit* doublement sur lui, *soit parce qu'il a commis lui-même plus d'un meurtre, soit parce qu'à l'égard de Casca, qu'il accuse, il faut qu'il se déclare assassin avant de le traiter comme tel, ainsi que Bestia a pu se permettre de le faire.*

Quoi!....

Digitized by Google

buere hnic indulgentiæ, ut se maledictis non abstineat, iis quidem, quæ in ipsum dupliciter recidunt; quòd et plures occidit uno, sequę prius oportet fateatur sicarium, quam objiciat Cascæ, quod objicit: et imitatur in Casca Bestiam.

An, quia non omnibus horis jactamus idus martias (*a*), similiter atque ille nonas decembres (*b*) suas in ore habet, eo meliore conditione Cicero pulcherrimum factum vituperabit, quam Bestia et Clodius reprehendere illius consulatum soliti sunt?

(*a*) *Idus martias*; quo die Cæsar occisus. (*Note de l'Éditeur, d'après Manuce.*)

(*b*) *Nonas decembres*: quo die de conjuratis in carcere supplicium est sumptum (*ibid.*)

Digitized by Google

Sustinuisse mihi gloriatur bellum Antonii togatus Cicero noster. Quid hoc mihi prodest, si merces Antonii oppressi poscitur in Antonii locum successio? Et, si vindex illius mali auctor exstitit alterius, fundamentum et radices habituri altiores, si patiamur? Ut jam ista, quæ facit, non (*a*) dominationem, non, sed dominum Antonium timentis sint. Ego quidem gratiam non habeo, si quis, dum ne irato serviat, rem ipsam non deprecatur. Immo triumphus et stipendium decernitur, et omnibus decretis ornatur. Pudeat concupiscere fortunam, cujus nomen susceperit? An Consularis, hoc, an Ciceronis est?

Quoniam mihi tacere non licuit, leges,

(*a*) *Non*.... Legendum videtur, *non dominationem*, *non* dominum, *sed Antonium*. (OLIVETUS.)

Digitized by Google

Notre cher Ciceron * se vante d'avoir soutenu en robe (123) la guerre contre Antoine. Quelle utilité m'en revient-il, si pour récompense d'avoir opprimé Antoine, on demande le droit de succéder à sa place; et si le vengeur de ce mal en a fait naître un autre qui s'affermira par des racines beaucoup plus profondes, si nous avons la patience de le souffrir (124) **. Et tout ce que fait Ciceron ne vient-il pas déjà moins de la crainte d'un maître, que de celle d'un maître tel qu'Antoine? Pour moi, je déclare que je n'ai point d'obligation à celui qui ne craint dans la servitude que la mauvaise humeur du maître, et qui s'empresse même de lui décerner des triomphes, des appointemens et toutes sortes (125) d'honneurs. Pourquoi Octave rougiroit-il de desirer une fortune dont il a reçu tous les titres? Mais qui reconnoîtroit ici un Consulaire? Qui reconnoîtroit (126) Ciceron?

Puisque vous m'avez forcé de parler, vous

---

* Notre cher Ciceron se vante d'avoir, *par ses harangues, fait* la guerre à Antoine. *Que m'importe*, si, pour récompense de *l'avoir détruit*, on prétend *régner* à sa place; et si.....

** De le souffrir? *Non, ce n'est pas la servitude que Ciceron redoute, sa conduite le prouve; c'est Antoine, c'est lui qu'il craint d'avoir pour maître. Quant* à moi, je le déclare, je n'ai point d'obligation à celui qui, *ne voyant d'insupportable dans un tel état que le malheur de déplaire au tyran qu'il s'est donné,* s'empresse de lui décerner les triomphes, les appointemens, et tous les honneurs *réservés à la souveraine puissance. Comment* Octave rougiroit-il.....

Digitized by Google

lirez des choses qui vous seront nécessairement désagréables. Je sens moi-même ce qu'il m'en coûte à vous les écrire. Je n'ignore pas ce que vous pensez de la République, et que, toute désespérée qu'elle est, vous croyez qu'elle peut encore être rétablie. Au fonds, je ne vous blâme point, mon cher Atticus : je sais que votre âge (127), vos principes (128) *, vos enfans (129), vous donnent de l'éloignement pour l'action ; et le récit de Flavius (130) me l'a fait assez comprendre.

Mais je reviens à Ciceron. Quelle différence mettez-vous entre (131) Salvidienus et lui ? Salvidienus auroit-il porté des (132) décrets plus favorables à Octave ?

Il craint, encore, me direz-vous, les restes de la guerre civile. Mais ** peut-on craindre assez un ennemi vaincu, pour s'aveugler sur ce qu'on doit craindre de la témérité d'un enfant, et du pouvoir de celui qui dispose d'une armée victorieuse ? Ou plutôt, Ciceron tiendroit-il cette conduite, parce qu'au point de grandeur où il voit Octave, il croit qu'il n'y a point de déférences

* Vos principes, *les soins d'une famille naissante, tout concourt à vous* éloigner *des affaires ; je l'ai assez compris* au récit de Flavius. Mais je reviens à Ciceron.

** Mais *que* peut-on *redouter* d'un ennemi vaincu ? *Ne doit-on pas plutôt tout craindre d'un vainqueur que l'âge peut rendre téméraire, et qui dispose d'une puissante armée ? Ou bien,* Ciceron *pense-t-il,* lorsqu'il tient une *pareille* conduite, *qu'il n'est pas de déférences qui ne soient dues à la grandeur d'Octave ?* Étrange folie de la crainte.....

Digitized by Google

quæ tibi necesse est molesta esse. Etenim ipse sentio, quanto cum dolore hæc ad te perscripserim: nec ignoro, quid sentias in Republica, et quam desperatam quoque sanari putes posse. Nec me hercule te, Attice, reprehendo. AEtas enim, mores, liberi, segnem efficiunt: quod quidem etiam ex Flavio nostro perspexi.

Sed redeo ad Ciceronem. Quid inter Savidenum, et eum interest? Quid autem amplius ille decerneret?

Timet, inquies, etiam nunc reliquias belli civilis. Quisquam ergo ita timet profligatum, ut neque potentiam ejus, qui exercitum victorem habeat, neque temeritatem pueri putet extimescendam esse? An hoc ipsum ea re facit, quod illi propter amplitudinem omnia jam ultroque deferenda putat? O magnam stultitiam timoris, idipsum, quod

Digitized by Google

verearis, ita cavere, ut, cum vitare fortasse potueris, ultro arcessas, et attrahas!

Nimium timemus mortem, et exsilium, et paupertatem, hæc videntur Ciceroni ultima (*a*) esse in malis : et dum habeat a quibus impetret quæ velit, et a quibus colatur, ac laudetur; servitutem, honorificam modo, non aspernatur : si quidquam in extrema ac miserrima contumelia potest honorificum esse.

Licet ergo patrem appellet Octavius Ciceronem, referat omnia (*b*), laudet gratias agat : tamen illud apparebit, verba rebus esse contraria. Quid enim tam alienum ab humanis sensibus est, quam eum patris habere loco, qui ne liberi quidem hominis numero sit? Atqui eo tendit, id agit, ad eum exitum properat vir optimus, ut sit illi Octavius propitius. Ego vero jam iis artibus nihil tribuo, quibus scio Ciceronem

(*a*) *Ultima* : extrema et maxima (*Manut.*)

(*b*) *Referat omnia* : quæcumque habet, Ciceroni omnia referat accepta. (*Ibid.*)

Digitized by Google

qu'on ne lui doive volontairement? Étrange folie de la crainte, d'attirer un mal qui n'étoit peut-être pas inévitable, par les précautions qu'elle prend pour s'en garantir!

Croyez-moi, nous redoutons trop la mort, l'exil et la pauvreté. Cicéron les prend pour les plus terribles de tous les maux; et pourvu qu'il trouve quelqu'un de qui il puisse obtenir ce qu'il désire, quelqu'un qui le respecte, et qui lui applaudisse, il ne craint point une servitude * honorable; du moins, si l'honneur peut s'accorder avec la plus misérable et la plus abjecte infamie.

Qu'Octave l'appelle donc son père; qu'il ** se rapporte de tout à lui, qu'il le loue, qu'il le remercie; tôt ou tard on verra que les effets répondront mal aux paroles. Quelle contradiction n'est-ce pas déjà, de regarder comme son père celui qu'on ne laisse pas même jouir de la condition d'un homme libre? Cependant si l'on veut savoir à quoi cet excellent homme aspire, à quoi il travaille, à quel but il se hâte de courir; c'est à s'attirer les bontés d'Octave. Pour moi, j'attache à présent peu de prix aux arts dans les-

* *Une servitude qui lui semble* honorable; *comme si* l'honneur *pouvoit* s'accorder avec. . . .

** *Qu'en rapportant à lui tous les avantages dont il est en possession, il joigne aux éloges qu'il fait de ses services, les expressions les plus touchantes de la reconnoissance:* tôt ou tard, on verra. . . . . .

quels je reconnois qu'il excelle. Que lui sert d'avoir écrit avec tant d'éloquence pour la liberté et la dignité de sa patrie, et sur le mépris qu'on doit faire de la mort, de l'exil et de la pauvreté * ? Qu'il paroît que Philippus entend bien mieux toutes ces matières, lui qui a traité son gendre avec plus de réserve que Ciceron n'en marque à l'égard d'un étranger ! (133) . . . .

Qu'il cesse donc d'insulter à nos douleurs, en affectant de vanter sa conduite. Que nous importe ** qu'Antoine ait été vaincu, si sa chûte n'a servi qu'à rendre la place prête pour un autre? et vos lettres même ne s'expliquent pas trop nettement sur l'état des affaires (134).

Enfin, je permets à Ciceron de vivre, s'il le peut, dans la soumission et la dépendance. Qu'il y vive, s'il ne considère ni son âge, ni les honneurs dont il est revêtu, ni les actions par lesquelles il s'est distingué. Pour moi, je déclare une guerre immortelle au fond même de la querelle, c'est-à-

---

* Et de la pauvreté ? *Combien* Philippus *n'étoit-il pas plus pénétré de ces maximes, lui par qui* son gendre *se vit* traité avec *moins* de réserve que Ciceron n'en marque à l'égard d'un étranger ! . . . .

** Que nous importe, *je le répète,* qu'Antoine ait été vaincu, si sa *défaite ne doit servir qu'à faire* place à un autre ; *au reste, nos lettres sont équivoques sur le véritable état des affaires.* **

Que Ciceron vive donc, s'il en a le courage, et rampe en esclave aux pieds de son nouveau maître. Qu'il y vive, *puisqu'il* ne considère . . . .

Digitized by Google

instructissimum esse. Quid enim illi prosunt, quæ pro libertate Patriæ, de dignitate, quæ de morte, exsilio, paupertate scripsit copiosissime? Quanto autem magis illa callere videtur Philippus, qui Privigno minus tribuerit, quam Cicero alieno tribuat?

Desinat igitur gloriando etiam insectari dolores nostros. Quid enim nostra, victum esse Antonium, si victus est, ut alii vacaret, quod ille obtinuit? Tamet si tuæ literæ dubia etiam nunc significant.

Vivat hercule Cicero, qui potest, supplex et obnoxius, si neque ætatis, neque honorum, neque rerum gestarum pudet. Ego certe, quin cum ipsa re bellum geram, hoc est, cum regno, et imperiis extraordinariis, et dominatione, et potentia, quæ supra leges se esse velit, nulla erit tam bona conditio serviendi, qua deterrear, quamvis sit vir bonus, ut scribis, Antonius: quod ego nunquam existimavi. Sed domi-

Digitized by Google

num, ne parentem quidem, majores nostri voluerunt esse.

Te nisi tantum amarem, quantum Ciceroni persuasum est diligi (*a*) ab Octavio: hæc ad te non scripissem. Dolet mihi, quod tu nunc stomacharis, amantissimus tum tuorum omnium, tum Ciceronis. Sed persuade tibi, de voluntate propria mea nihil esse remissum, de judicio largiter. Neque enim impetrari potest, quin, quale quidque videatur ei, talem quisque de illo opinionem habeat.

Vellem mihi scripsisses, quæ conditiones essent Atticæ nostræ. Potuissem aliquid tibi de meo sensu perscribere. Valetudinem Porciæ meæ tibi curæ esse non miror. Denique quod petis, faciam libenter: nam etiam so-

(*a*) *Diligi ab Octavio.* Sic apud Olivetum: *alii diligi se.*

Digitized by Google

dire, à la royauté, aux* commandemens extraordinaires, à toute autorité et à tout pouvoir qui voudra s'élever au-dessus des lois; il n'y aura point de condition d'esclavage qui puisse m'ôter cette volonté, quoiqu'Antoine(135), comme vous me l'écrivez, soit un fort bon homme; ce que je n'ai jamais cru. Nos ancêtres n'ont pas voulu souffrir un père même pour (136) leur maître.

Si je vous aimois autant que Ciceron se croit aimé d'Octave, je ne vous écrirois pas avec cette ouverture. Je pense avec douleur que ce détail vous chagrine, vous qui êtes si tendrement attaché à tous vos amis, et particulièrement à Ciceron. Mais soyez persuadé que je n'ai rien perdu de mon affection pour lui, quoique ** l'opinion que j'avois de lui soit fort altérée; car on ne peut juger des choses que suivant les apparences qu'elles présentent.

Si vous m'aviez écrit quelles sont les conditions qu'on propose à notre chère Attica, j'aurois pu

---

* Aux *ordres arbitraires, en un mot*, à toute autorité et à tout pouvoir qui voudra s'élever au-dessus des lois. *Quelque bien personnel qu'on suppose que pourroit me procurer l'esclavage, même sous votre Antoine, dût-il être aussi accommodant que vous le dites, et plus que je ne l'ai jamais cru, rien n'ébranlera ma résolution.* Nos ancêtres.....

** Quoique *mon opinion diffère beaucoup de la sienne; car on ne peut ni prétendre empêcher que chacun ait sa manière de voir, ni régler sur cette différence le jugement que l'on doit porter de chacun.*

Si vous m'aviez écrit....

Digitized by Google

vous en marquer mon sentiment (137). Je ne suis pas surpris de vous voir de l'inquiétude pour la santé de (158) Porcia. Enfin, je ferai avec plaisir ce que vous me demandez; mes (139) sœurs me font aussi la même demande, et d'ailleurs je connois l'homme et ce qu'il desire. Adieu.

LETTRE XVI.

CICERON à BRUTUS.

An de R. 710. de Cicer. 64. JE vous apporterois des motifs de consolation, pour vous rendre le même service que j'ai reçu autrefois de vous dans ma perte (*a*), si je ne savois que les (140) remèdes que vous m'offrites alors, vous sont (141) familiers. Je souhaite seulement que l'application en soit plus facile pour vous qu'elle ne le fut pour moi; car il seroit étrange qu'un homme tel que vous ne fût point capable de pratiquer ce qu'il a prescrit aux autres. Pour moi, je trouvai, non-seulement dans les raisons que vous m'apportiez, mais encore dans le poids de votre autorité, un motif assez puissant pour modérer l'excès de ma douleur. Vous crûtes que mon abattement ne convenoit point

(*a*) Ciceron rappelle ici la mort de sa fille. V. *Lettres familières*, Liv. IV, Ep. 5 et 6.

Digitized by Google

tores me rogant; et hominem noro, et quid sibi voluerit. Vale.

EPISTOLA XVI. (a).

CICERO BRUTO S.

FUNGERER officio, quo tu functus es in meo luctu (b), teque per literas consolarer, nisi scirem, his remediis, quibus meum dolorem tu levasses, te in tuo non egere: ac velim facilius, quam tunc mihi, nunc tibi tute medeare. Est enim alienum tanto viro, ut es tu, quod alteri præceperit, id ipsum facere non posse. Me quidem cum rationes, quas collegeras, tum auctoritas tua a nimio mœrore deterruit. Cum enim mollius tibi ferre viderer, quam deceret virum, præsertim eum qui alios consolari soleret; accusasti me per literas gravioribus verbis, quam tua consuetudo ferebat. Itaque judicium tuum magni æstimans, idque veri- An. R. 710. Cic. 64.

(a) Apud OLIVETUM, Ep. IX; inter vulgares. (*N. de l'Ed.*).

(b) *In meo luctu*: in obitu Tulliolæ. (OLIVETUS.).

Digitized by Google

tus, me ipse collegi : et ea, quæ didiceram, legeram, acceperam, graviora duxi, tua auctoritate addita.

Ac mihi tum, Brute, officio solum erat et naturæ, tibi nunc populo et scenæ (ut dicitur) serviendum est. Nam cum in te non solum exercitus tui, sed omnium civium ac pene gentium conjecti oculi sint, minime decet, propterquem fortiores cæteri sumus, eum ipsum animo debilitatum videri. Quam ob rem accepisti tu quidem dolorem ; id enim amisisti, cui simile in terris nihil fuit : et est dolendum in tam gravi vulnere, ne idipsum, carere omni sensu doloris, sit mi-

Digitized by Google

à un homme de courage, accoutumé sur-tout à consoler les autres; et vous me fites ce reproche dans vos lettres avec, plus de sévérité que je ne vous en avois jamais reconnu. La déférence que j'eus pour votre jugement, servit beaucoup à me réveiller de cette léthargie. Je redoutai votre censure; et votre autorité, encore une fois, me fit trouver plus de force à tout ce que j'avois appris, ou lu, ou entendu sur cette matière.

Cependant, Brutus, en payant un tribut que je devois à la nature, je n'avois qu'elle et la bienséance ordinaire à respecter; au lieu * que le personnage que vous avez à soutenir aujourd'hui est un rôle de théâtre, qui vous expose aux regards du public. Non-seulement votre armée, mais la ville et tout l'univers ont les yeux ouverts sur votre conduite. Ne seroit-il pas indécent qu'un homme à qui nous attribuons l'augmentation de notre courage, laissât voir de la foiblesse et de (142) l'abattement? Vous avez dû sentir votre perte (143) **; elle est extrême. L'u-

* Au lieu que *vous devez vous croire exposé comme, pour ainsi dire, sur un théâtre, aux regards publics, à tel point que non-seulement votre armée, mais même tous les citoyens, que dis-je? presque tout l'univers a les* yeux ouverts *sur vous. Conviendroit-il que celui par qui et pour qui le courage de tous s'est fortifié,* laissât voir de la foiblesse et de l'abattement?

** Vous avez dû sentir votre perte : *rien au monde ne peut lui être comparé; et il est moins fâcheux, quand le cœur est atteint d'une aussi cruelle blessure, d'exhaler sa douleur, même avec excès, que de paroître insensible. Mais la douleur la plus légi-*

Digitized by Google

nivers n'a rien qui puisse la réparer; et si votre cœur n'était pas touché d'une si cruelle disgrace, cette insensibilité paroîtroit pire (144) que des excès de douleur. Mais vous devez vous affliger avec modération, et songer que si cette règle est utile pour les autres, elle est indispensable pour vous.

Je donnerois plus d'étendue à cette lettre, si je ne la croyois déjà trop longue pour un homme tel que vous. Nous vous attendons, vous et votre armée; sans quoi nous ne nous croirons pas tout-à-fait libres, quand tout le reste répondroit à (145) nos désirs. Je m'expliquerai avec plus d'étendue sur la situation de la République, et peut-être avec plus de certitude, dans les lettres que je me propose de vous écrire par (146) Vetus.

LETTRE XVII.

Au même BRUTUS.

An de R. 710. de Cicer. 64. QUOIQUE je me disposasse à vous écrire incessamment par Messala (147) Corvinus, je n'ai pas voulu que vous vissiez arriver notre (148) ami Vetus sans une de mes lettres. La République, mon cher Brutus, est dans un extrême

time doit elle-même avoir un terme. Si la modération, en pareil cas, est utile pour les autres, *je la crois* indispensable pour vous.

Digitized by Google

serius, quam dolore: sed ut modice, ceteris utile est, tibi necesse est.

Scriberem plura, nisi ad te hæc ipsa nimis multa essent. Nos te, tuumque exercitum exspectamus: sine quo, ut reliqua ex sententia succedant, vix satis liberi videmur fore. De tota Republica plura scribam, et fortasse jam certiora, his literis, quas Veteri nostro cogitabam dare.

EPISTOLA XVII. (a).

CICERO BRUTO S.

ETSI daturus eram Messalæ Corvino continuo literas, tamen Veterem nostrum ad te sine literis meis venire nolui. Maximo in discrimine Respublica, Brute, versatur, victoresque rursus decertare cogimur. Id accidit M. Lepidi scelere et amentia. Quo tempore, cum multa propter eam curam quam pro Republica suscepi, graviter fer- An. R. 710. Cicer. 64.

(a) Apud OLIVETUM, Ep. XII, inter vulgatas. (*N. de l'Ed.*).

Digitized by Google

rem ; tum nihil tuli gravius quam me non posse matris tuæ precibus cedere, non sororis. Nam tibi, quod mihi plurimi est, facile me satisfacturum arbitrabar. Nullo enim modo poterat caussa Lepidi distingui ab Antonio : omniumque judicio etiam durior erat, quod, cum honoribus amplissimis a Senatu esset Lepidus ornatus, tum etiam paucis ante diebus præclaras literas ad Senatum misisset ; repente non solum recepit reliquias hostium, sed bellum acerrimum terra marique gerit : cujus exitus qui futurus sit, incertum est. Itaque cum rogamur, ut misericordiam liberis ejus impertiamus, nihil affertur quo minus summa supplicia, si (quod Jupiter omen avertat !) pater puerorum vicerit, subeunda nobis sint. Nec vero me fugit, quam sit acerbum, parentum scelera filiorum pœnis lui. Sed hoc præclare legibus comparatum est, ut caritas liberorum amiciores parentes Reipublicæ redderet. Itaque Lepidus crudelis in liberos, non is qui Lepidum hostem judicat. Atque ille si, armis positis, de vi damnatus esset, quo in judicio certe defen-

Digitized by Google

danger. Après avoir vaincu, nous nous retrouvons, par la trahison et la folie de Lepidus, dans la nécessité de recommencer la guerre. Au milieu de cet embarras, et * lorsque les soins auxquels je me suis livré pour le service de la République, me faisoient supporter mille choses impatiemment, rien ne m'a causé plus de chagrin que de n'avoir pu me rendre aux (149) sollicitations de votre mère et de votre sœur; ** car je me suis flatté qu'il me seroit plus aisé de vous faire approuver ma conduite; ce qui me touche beaucoup plus. Vous conviendrez sans doute que la cause de Lepidus ne peut être distinguée de celle d'Antoine. Tout le monde juge même qu'elle est beaucoup plus odieuse, puisqu'après avoir reçu des honneurs extraordinaires (150) du Sénat, et lui avoir écrit peu de jours auparavant une lettre excellente, il n'a pu, sans une horrible infidélité, non-seulement recevoir les restes de nos ennemis, mais nous déclarer, par mer et par terre, une guerre cruelle, dont le succès est incertain. En nous priant de traiter ses enfans avec clémence, on ne nous dit point ce qu'il arriveroit de nous, si leur père obtenoit une victoire dont je prie les Dieux de nous préserver. Je sais

* Et *parmi toutes les contradictions que j'ai éprouvées en me vouant au service de la République, rien ne* m'a causé. . . .

** Et de votre sœur. *Mais j'ai pensé que je parviendrois aisément* à vous faire approuver ma conduite; *et c'est à quoi j'attache un grand prix.* Vous conviendrez sans doute. . . .

Digitized by Google

qu'il est dur de faire porter aux enfans la punition du crime de leur pere; mais c'est une sage institution des loix, pour faire servir l'amour même que nous avons pour * nos Enfans, à nous rendre plus affectionnés et plus fideles à la patrie. C'est donc Lépidus qui est cruel pour ** ses enfans; et non ceux qui le déclarent l'ennemi public. Quand il abandonneroit les armes, et qu'étant accusé seulement de violence, on ne le condamneroit qu'à ce titre, il est clair que n'ayant rien à faire valoir pour sa défense, son bien seroit confisqué de même, et ses enfans enveloppés dans la même disgrace. Quelle différence, néanmoins, lorsque Lépidus, Antoine et nos autres ennemis, nous menacent actuellement, et du même mal dont votre mere et votre sœur voudroient sauver les enfans, et de bien d'autres extrémités beaucoup plus affreuses!

Notre espérance, mon cher Brutus, est dans vous et dans votre armée. Je vous l'ai déjà mar-

* Pour eux, à nous rendre.

** Pour *les siens*, et non *celui que le traite comme* ennemi public. *Dit-il mettre bas les armes; et quand il en auroit donné l'exemple, l'accusation de violence dont, certes, il ne pourroit se défendre, la confiscation en seroit la peine inévitable, et ses enfans n'y pourroient eux-mêmes échapper. Que sont, au surplus, les maux que votre mère et votre sœur voudroient épargner aux enfans de Lépidus, en comparaison de ceux dont Antoine, et lui, et tous nos ennemis ensemble, menacent la République?*

Notre espérance, mon cher Brutus....

sipnem non haberet, eandem calamitatem subirent liberi, bonis publicatis. Quamquam quod tua mater, et soror deprecatur pro pueris, idipsum et multa alia crudeliora nobis omnibus Lepidus, Antonius, et reliqui hostes denuntiant.

Itaque maximam spem hoc tempore habemus in te, atque exercitu tuo. Cum ad Reipublicæ summam, tum ad gloriam et dignitatem tuam vehementer pertinet, te in Italiam, ut ante scripsi, venire quam-

primum. Eget enim vehementer cum viribus tuis, tum etiam consilio Respublica.

Vereor enim, pro ejus erga te benevolentia singularique officio, liberter ex tuis literis complexus sum eumque cum tui, tum Reipublicæ studiosissimum amantissimumque cognovi. Ciceronem meum propediem, ut spero, videbo. Tecum enim illum, et te in Italiam celeriter esse venturum confido.

EPISTOLA XVIII. (a).

BRUTUS CICERONI S.

An. R. 710. Cicer. 64. De Marco Lepido vereri me cogit reliquorum timor: qui si eripuerit se nobis (quod velim temere atque injuriose de illo suspicati sint homines) oro atque obsecro te, Cicero, necessitudinem nostram tuamque in me benevolentiam obtestans, sororis meæ liberos obliviscaris esse Lepidi filios, meque his in patris locum successisse existimes: hoc si a te impetro, nihil profecto

(a) Apud Olivetum, Ep. XIII, inter vulgatas. (N. de l'Ed.)

Digitized by Google

qué; il est de la dernière importance pour le salut de la République et pour votre gloire, que vous arriviez promptement en Italie; car la patrie a besoin de vos conseils autant que de vos forces.

Sur votre lettre, j'ai embrassé volontiers Vetus, en faveur des sentimens d'affection et de zèle qu'il a pour vous; et je l'ai reconnu effectivement très-attaché à vous et à la République. Je me flatte de voir incessament mon fils; car je ne doute point qu'il n'arrive promptement avec vous.

LETTRE XVIII.

BRUTUS à CICERON.

LES craintes d'autrui m'en inspirent à moi-même * pour le sort de Lepidus. S'il avoit le malheur de trahir nos (151) espérances; ce qui n'est, comme je l'espère encore (152), qu'un soupçon injuste et téméraire; je vous conjure, mon cher Ciceron, par toute la force de notre amitié, d'oublier qu'il est le père des enfans de ma sœur, et de vous imaginer que c'est moi qui le suis. Si j'obtiens de vous cette grace, je ne doute point qu'alors vous ne fassiez pour eux tout ce qui dépendra de vous. Chacun a ses prin-

An de R. 710, de Cicer. 64.

* M'en inspirent à moi-même *sur les intentions* de Lepidus.

Digitized by Google

cipes; pour moi je trouve dans mon devoir et dans mon inclination, que je ne puis jamais faire assez * pour les enfans de ma sœur. En quoi les honnêtes gens m'obligeront-ils, du moins si les honnêtes gens cherchent à m'obliger, en quoi rendrai-je jamais service à ma mère, à ma sœur et à ces malheureux enfans, si la qualité de mes neveux ne leur sert de rien auprès du Sénat et de vous contre celle d'enfans de Lepidus? Je me sens si inquiet et si agité, que je ne puis ni ne dois vous écrire plus au long; car si ** dans un cas de cette nature, j'ai besoin d'une longue lettre pour vous exciter, je n'espère point que vous fassiez ce que je desire et ce que je m'imagine qu'on ne doit pas me refuser. Je n'ajoute donc rien à mes prières. Considérez seulement qui je suis, et si je ne dois pas obtenir de Cicéron ce que je lui demande, ou comme du meilleur de mes amis, ou, s'il ne veut rien accorder à l'amitié, comme du plus distingué des Sénateurs consulaires. Je vous demande en grace de me faire savoir, le plutôt (153) que vous pourrez, qu'elle est votre résolution.

Le premier (154) de juillet, dans mon camp.

* Faire assez pour *mes neveux. Que pourrois-je espérer des* honnêtes gens, *de qui je crois avoir bien mérité, si l'oncle, dans Brutus, n'excusoit pas aujourd'hui ces malheureux enfans* d'avoir *Lépidus pour père?* Je me sens si inquiet....

** Car si *pour une chose de cette importance et aussi nécessaire, j'avois besoin de beaucoup d'efforts auprès de vous, j'aurois à désespérer du succès.* Je n'ajoute donc rien....

Digitized by Google

dubitabis pro his suscipere. Aliter alii cum suis vivunt: nihil ego possum in sororis meæ liberis facere, quo possit expleri voluntas mea, aut officium. Quid vero aut mihi tribuere boni possunt, si modo digni sumus, quibus aliquid tribuatur: aut ego matri, ac sorori, puerisque illis præstaturus sum, si nihil valuerit apud te reliquumque Senatum, contra patrem Lepidum Brutus avunculus? Scribere multa ad te neque possum præ sollicitudine ac stomacho, neque debeo. Nam, si in tanta re, tamque necessaria, verbis mihi opus est ad te excitandum et confirmandum: nulla spes est, facturum te quod volo, et quod oportet. Quare noli exspectare longas preces. Intuere meipsum, qui hoc a te vel a Cicerone conjunctissimo homine privatim; vel a Consulari tali viro, remota necessitudine privata, impetrare debeo. Quid sis facturus, velim mihi quamprimum rescribas.

Kal. Quint. ex castris.

Digitized by Google

EPISTOLA XIX. (a).

CICERO BRUTO S.

An. R. 710. Cicer. 64. NULLAS adhuc a te literas habebamus: ne famam quidem, qui declararet, te, cognita Senatus auctoritate, in Italiam adducere exercitum: quod ut faceres, idque maturares, magnopere desiderabat Respublica. Ingravescit enim in dies intestinum malum; nec externis hostibus magis quam domesticis, laboramus: qui erant omnino ab initio belli, sed facilius frangebantur. Erectior Senatus erat, non sententiis solum nostris, sed etiam cohortationibus excitatus. Erat in Senatu satis vehemens et acer Pansa, cum in cæteros hujus generis, tum maxime in socerum: cui Consuli non animus ab initio, non fides ad extremum defuit. Bellum ad Mutinam gerebatur, nihil ut in Cæsare reprehenderes; nonnulla in Hirtio. Hujus belli fortuna, ut in secundis, fluxa: ut in adversis, bona. Erat victrix

(a) Apud OLIVETUM, Ep. X, inter vulgares. (*N. de l'Ed.*).

Digitized by Google

LETTRE XIX.

CICERON à BRUTUS.

NOUS n'avons point encore appris par vos lettres, ni par aucune autre information, que conformément au décret du Sénat, vous (155) pensiez à faire passer votre armée en Italie. Cependant la République demande instamment que vous vous attachiez à cette résolution, et que vous ne tardiez point à l'exécuter. Le mal * intestin croît de jour en jour, et nos ennemis domestiques deviennent aussi redoutables que ceux du dehors (156). Ils existoient dès le commencement de la guerre ; mais ils étoient plus faciles à réprimer. Le Sénat, que j'excitois non-seulement par mes avis, mais encore par mes exhortations, marquoit plus de courage et de fermeté. Pansa, qui y étoit alors, ne manquoit ni de vigueur, ni de zèle contre les gens de cette sorte, ni même contre son beau-père (157). On peut dire que son courage s'est soutenu depuis le commencement de son consulat, et sa fidélité jusqu'au dernier moment de sa vie. La guerre se

An de R. 710. de Cicer. 64.

* Le mal croît de jour en jour *dans l'intérieur*, et nos ennemis domestiques.....

Digitized by Google

faisoit à Modène : il n'y avoit aucun reproche à faire à César ; Hirtius (158) n'en fut pas tout-à-fait exempt. Si l'on considère le succès de cette guerre du côté de nos avantages, il est assez incertain ; du côté des disgraces, on ne sauroit s'en plaindre : la République étoit victorieuse, les forces d'Antoine en déroute, et lui-même chassé d'Italie par Decimus Brutus ; mais on a commis tant de fautes, que la victoire s'est comme échappée de nos mains. Dans l'effroi dont les rebelles étoient frappés, sans armes et couverts de blessures, nos généraux ont négligé de les (159) poursuivre ; et l'on a donné le temps à Lépidus, dont nous avions souvent éprouvé la légèreté, de la signaler par des effets (160) beaucoup plus pernicieux.

Les armées de Decimus et de Plancus sont assez bonnes, quoiqu'en mauvais état (161). Les troupes auxiliaires des Gaules sont nombreuses et fidelles. Jusqu'à présent César s'étoit conduit par mes conseils, et je ne pouvois trop louer son excellent naturel, son admirable fermeté. Mais certaines gens, par leurs lettres artificieuses, par leurs messages, et * par de fausses représentations des choses, lui ont fait concevoir l'espérance du consulat. Je m'en apperçus et m'efforçai aussitôt de lui ôter cette pensée par les avis continuels que

* Et *sur de fausses conjectures, parvinrent à lui faire* concevoir l'espérance *et presque la certitude d'obtenir* le consulat.

Digitized by Google

Respublica, cæsis Antonii copiis, ipso expulso a Bruto. Deinde ita multa peccata, ut quodammodo victoria excideret e manibus : perterritos, inermes, saucios non sunt nostri duces persecuti : datumque Lepido tempus est, in quo levitatem ejus, sæpe perspectam, majoribus in malis experiremur.

Sunt exercitus boni, sed rudes, Bruti, et Planci. Sunt fidelissima, et maxima auxilia Gallorum. Sed Cæsarem meis consiliis adhuc gubernatum, præclara ipsum indole, admirabilique constantia, improbissimis literis quidam fallacibusque interpretibus, ac nuntiis impulerunt in spem certissimam Consulatus. Quod simulatque sensi; neque ego illum absentem literis monere destiti, nec accusare præsentes ejus necessarios, qui ejus cupiditati suffragari videbantur : nec

Digitized by Google

in Senatu sceleratissimorum consiliorum fontes aperire dubitavi : nec vero ulla in re memini, aut Senatum meliorem, aut magistratus. Numquam enim in honore extraordinario potentis hominis, vel potentissimi potius, (quando quidem potentia jam in vi posita est et armis) accidit, ut nemo tribunus plebis, nemo alio magistratu, nemo privatus, auctor existeret : sed in hac constantia, atque virtute, erat tamen sollicita civitas. Illudimur enim, Brute, cum militum deliciis, tum imperatoris insolentia. Tantum quisque se in Republica posse postulat, quantum habet virium. Non ratio, non modus, non lex, non mos, non officium valet : non judicium, non existimatio civium ; non posteritatis verecundia.

Hæc ego multo ante prospiciens fugiebam ex Italia, tum, cum me vestrorum edictorum fama revocavit. Incitavisti vero tu me, Brute, Veliæ. Quamquam enim dolebam in eam me urbem ire, quam tu fugeres, qui eam liberavisses, quod mihi quoque

Digitized by Google

je lui donnai dans son absence. J'en fis un reproche aux amis qu'il a dans Rome, et qui sembloient encourager son ambition. Je ne balançai même pas à découvrir en plein Sénat (160) la source de ces criminels conseils. Jamais je ne fus si content des Magistrats et de toute l'assemblée que dans cette occasion; car il n'est jamais arrivé que dans une délibération sur les honneurs qu'on devoit accorder à un citoyen, que je puis nommer très-puissant puisque la mesure du pouvoir est aujourd'hui la force des armes, il ne se soit pas trouvé un Tribun, pas un Magistrat, ni même un simple Sénateur, qui ait ouvert la moindre proposition. Cependant cette fermeté et cette vertu ne guérissent point la ville de ses allarmes. Nous sommes les jouets, mon cher Brutus, et de la licence des soldats, et de l'insolence du Général (161). Chacun veut avoir autant d'autorité dans l'État, qu'il a de moyens de l'usurper. On ne connoît plus ni raison, ni modération, ni loi, ni coutume, ni devoir. On est sans respect pour * le jugement du public, et sans égard pour celui de la postérité.

J'avois prévu depuis long-temps tous ces désordres, et je fuyois de l'Italie, lorsque le bruit de vos manifestes (162) me rappela. Vous-même, Brutus, vous ranimâtes mon courage à Velie (163).

* Sans respect pour l'*opinion publique*, et sans égard pour *le jugement* de la postérité.

Digitized by Google

Quoique je ne fisse pas réflexion sans douleur que je retournois dans une ville dont vous étiez forcé de fuir, vous qui lui aviez rendu la liberté, et dont je me souvenois (164) d'avoir été chassé aussi dans un * même danger et par des raisons encore plus tristes, je continuai ma route. J'arrivai à Rome; j'y bravai le pouvoir d'Antoine, sans (165) le secours d'aucune garde; et par mon autorité autant que par mes avis, je conservai à la République, contre ses perfides armes, les troupes de César qui s'y trouvoient alors (166). Si ce jeune homme ne change point de disposition et s'il ne cesse pas de se conduire par mes conseils, je suis persuadé que nous serons assez forts. Mais si les conseils des méchans prévalent sur les nôtres, ou si la foiblesse de son âge le rend incapable de soutenir le poids des affaires, toute notre espérance est en vous. Volez donc à nous, je vous en conjure, et venez délivrer enfin cette République **, que vous avez plutôt conservée jusqu'à présent par votre grandeur d'ame et par la force de votre courage, que par le succès des évènemens (167). Vous verrez tout le monde s'empresser autour de vous. Exhortez Cassius, par vos lettres, à se hâter aussi. La li-

---

* Dans un *pareil* danger, *et dans des circonstances encore plus fâcheuses*, je continuai ma route....

** Et venez *assurer le sort de cette République, redevable jusqu'à ce jour de sa conservation, plutôt à vos vertus et à votre courage, qu'à la force* des évènemens.

Digitized by Google

quondam acciderat, periculo simili, casu tristiore: perexi tamen, Romamque perveni, nulloque præsidio quatefeci Antonium; contraque ejus arma nefanda, præsidia, quæ oblata sunt, Cæsaris consilio et auctoritate firmavi. Qui si steterit idem, mihique paruerit: satis videmur habituri præsidii. Sin autem impiorum consilia plus valuerint, quam nostra; aut imbecillitas ætatis non potuerit gravitatem rerum sustinere: spes omnis est in te. Quamobrem advola, obsecro, atque eam Rempublicam, quam virtute atque animi magnitudine magis, quam eventis rerum liberasti, exitu libera. Omnis omnium concursus ad te futurus est. Hortare idem per literas Cassium. Spes libertatis nusquam nisi, in vestrorum castrorum principiis (164*) est. Firmos omnino et duces habemus ab occidente, et exercitus. Hoc adolescentis præsidium equidem adhuc firmum esse confido: sed ita multi labefactant, ut, ne moveatur, interdum extimescam.

Digitized by Google

Habes totum Reipublicæ statum: qui quidem tum erat, cum has literas dabam. Velim deinceps meliora sint: sin aliter fuerit (quod Dii omen avertant!) Reipublicæ vicem dolebo, quæ immortalis esse debebat: mihi quidem quantulum reliqui est?

EPISTOLA XX. (a)

CICERO BRUTO S.

An. R. 710. Cicer. 64. BREVES tuæ literæ: breves dico? immo nullæ. Tribusne versiculis his temporibus Brutus ad me? Nihil scripsisses potius. Et requiris meas. Quis unquam ad te tuorum sine meis venit? Quæ autem epistola non pondus habuit? Quæ si ad te perlatæ non sunt, me domesticas quidem tuas perlatas arbitror. Ciceroni scribis te longiorem daturum epistolam. Recte id quidem: sed hæc quoque debuit esse plenior. Ego autem, cum ad me de Ciceronis abs te discessu scripsisses, statim extrusi Tabellarios, literasque ad Ciceronem; ut, etiam

(a) Apud OLIVETUM, Ep. XIV, inter vulgares. (*N. de l'Ed.*).

Digitized by Google

berté n'a plus de ressource que dans vos forces. Nous avons, du côté de l'occident, des Généraux et des armées (168) qui nous demeurent fidèles. J'ai encore la même confiance dans les troupes de notre jeune homme; mais tant de gens travaillent à nous le débaucher, que je crains quelquefois qu'il ne se laisse séduire.

Vous * voyez tout l'état des affaires, du moins tel qu'il est au moment que je vous écris. Je souhaite qu'il devienne plus heureux: mais s'il en arrive autrement, ce que je prie les Dieux de ne pas permettre, je déplorerai le sort de la République, qui devoit être immortelle. ** Pour moi, que je touche de près à mon terme!

LETTRE XX.

Au même BRUTUS.

VOTRE lettre est *** fort courte! Mais je l'appelle courte: elle ne mérite pas même le nom de lettre. Brutus peut-il (169) se contenter de m'écrire trois lignes dans les circonstances où An de R. 710. de Cicer. 64.

* Vous voyez *en entier notre situation*, du moins telle qu'*elle* est au moment *où* je vous écris. Je souhaite *qu'elle* devienne *meilleure*: mais s'il en arrive autrement....

** Pour moi, *que me reste-t-il à vivre!*

*** Fort courte: *que dis-je? à peine est-ce une lettre.* Brutus peut-il....

Digitized by Google

nous sommes? Il valoit mieux ne pas m'écrire du tout. Cependant vous me demandez des lettres. Avez-vous jamais vu revenir un de vos gens sans vous en apporter? Vous en ai-je écrit une qui ne contînt quelque chose d'importance? Si vous ne les avez pas reçues, il faut qu'on ne vous ait pas remis non plus celles de votre famille. Vous m'en écrirez, dites-vous, une plus longue par mon fils. Fort bien; mais celle * qu'il devoit (170) me remettre, ne l'est point encore assez. Aussitôt que vous m'eûtes marqué le départ de mon fils, je lui dépêchai un messager avec des lettres, pour lui donner ordre de retourner auprès de vous, eût-il déjà pris terre en Italie, parce qu'il ne peut être nulle part avec plus de satisfaction pour moi et plus de bienséance pour lui-même. Je lui avois déjà donné avis plus d'une fois, qu'après de grands (171) débats, j'ai fait remettre l'élection des Prêtres à l'année suivante, autant pour l'intérêt de Domitius, de Caton, de Lentulus et des Bibulus (172), que pour le sien. Je vous l'avois marqué à vous-même; mais vous n'aviez pas reçu ma lettre **, lorsque vous m'avez écrit celle dont je me plains.

Je vous prie donc fort instamment, mon cher

---

* Mais celle *dont vous l'aviez chargé (et que j'ai reçue par le messager)* ne l'est point encore assez. Aussitôt *que vous m'eûtes informé de son départ, je lui dépêchai l'ordre de retourner et de vous rejoindre*, eût-il déjà pris terre....

** Mais vous n'aviez pas reçu ma lettre, lors *de ce petit billet que je vous reproche de m'avoir écrit.* Je vous prie donc...

Digitized by Google

si in Italiam venisset, ad te rediret. Nihil enim mihi jucundius, nihil illi honestius. Quanquam aliquoties ei scripseram, sacerdotum comitia, mea summa contentione in alterum annum esse rejecta: quod ego cum Ciceronis causa elaboravi, tum Domitii, Catonis, Lentuli, Bibulorum: quod ad te etiam scripseram. Sed videlicet cum illam pusillam epistolam tuam ad me dabas, nundum erat tibi id notum.

Quare omni studio a te, mi Brute, contendo, ut Ciceronem meum ne dimittas, tecumque adducas (*a*): quod ipsum, si

(*a*) Editio Juntæ *deducas*, et ita Olivetus; alii, ut hic, *adducas*. (*Note de l'Editeur.*)

Digitized by Google

Rempublicam, cui susceptus es, respicis, tibi jamjamque faciendum est.

Renatum enim bellum est idque non parvo scelere Lepidi. Exercitus autem Cæsaris, qui erat optimus, non modo nihil prodest, sed etiam cogit exercitum tuum flagitari: qui si Italiam attigerit, erit civis nemo (quem quidem civem appellari fas sit) qui se non in tua castra conferat. Etsi Brutum præclare cum Planco conjunctum habemus. Sed non ignoras, quam sint incerti animi hominum, et infecti partibus; et exitus præliorum. Quin etiam, si, ut spero, vicerimus, tamen magnam gubernationem tui consilii tuæque auctoritatis res desiderabit. Subveni igitur, per Deos, idque quamprimum; tibique persuade non te idibus martiis, quibus servitutem a tuis civibus repulisti, plus profuisse patriæ, quam, si mature veneris, profuturum.

II. Id. Quint.

Digitized by Google

Brutus, de ne faire partir mon fils qu'avec vous; et si vous souhaitez du bien à la République, pour laquelle vous êtes né, vous ne devez pas perdre vous-même un moment.

Le crime de Lepidus * a fait renaître la guerre. L'armée de César étoit excellente ; mais loin de nous être utile, elle nous met dans la nécessité d'appeler (173) la vôtre. Si elle paroît en Italie, comptez de voir dans votre camp tout ce qui mérite de porter le nom de citoyen. Decimus à la vérité s'est uni (174) avec Plancus ; mais vous n'ignorez pas combien il y a peu de fonds à faire sur l'esprit des hommes, quand il se livre aux impressions de parti (175), et quelle est l'incertitude des évènemens de la guerre. D'ailleurs, si nous sommes victorieux, comme j'ose encore l'espérer, n'aurons-nous pas besoin de votre autorité et de vos conseils pour rétablir le Gouvernement ? Hâtez-vous donc, au nom des Dieux, de venir à notre secours, et soyez persuadé qu'en nous délivrant de l'esclavage aux Ides de mars, vous n'avez pas rendu à votre patrie un service plus important que celui qu'elle recevra de votre diligence.

Le 12 de juillet.

* Le crime de Lepidus, *crime sans exemple*, a fait renaître la guerre.

Digitized by Google

LETTRE XXI.

Au même BRUTUS.

An de R. 710. de Cicer. 64.

NOUS vous renvoyons (176) Messala. Connoissant à fonds la situation des affaires, et capable comme il l'est de vous l'expliquer avec autant de pénétration que d'élégance, il le fera plus parfaitement que vous ne devez l'espérer de moi dans la lettre la plus exacte. Et pour vous dire tout ce que je pense de lui (car quoique son mérite vous soit connu, je ne puis refuser mes louanges à tant d'excellentes qualités), j'aurois peine à nommer quelqu'un qui l'égale en probité, en constance, en zèle pour la * Patrie : de sorte que l'éloquence, dans laquelle vous savez qu'il excelle, mérite à peine ** d'avoir part à son éloge, puisque, dans ce talent même, ce qu'il a de plus admirable est la prudence qui lui a fait choisir avec tant de jugement et de goût la véritable manière de parler en public. D'un autre

* Pour la *République*, de sorte que....

** Mérite à peine *de trouver place dans* son éloge. *Ce qu'il donne lieu, sous ce rapport, d'admirer davantage, c'est la sagesse de son goût, qui le fait tenir au vrai genre d'éloquence qui lui convient. Il est d'ailleurs tellement exercé dans son art, que bien qu'il s'y livre avec étude, son talent semble ne rien devoir à la supériorité de son esprit.* Mais l'amitié....

Digitized by Google

EPISTOLA XXI. (a)

CICERO BRUTO S. D.

MESSALAM habes. Quibus igitur literis tam accurate scriptis assequi possum, subtilius ut explicem, quæ gerantur, quæque sint in Republica, quam tibi is exponet, qui et optime omnia novit, et elegantissime expedire, et deferre ad te potest? Cave enim existimes, Brute, (quamquam non est necesse ea me ad te, quæ tibi nota sunt, scribere: sed tamen tantam omnium laudum excellentiam non queo silentio præterire) cave putes, probitate, constantia, cura, studio Reipublicæ quidquam illi esse simile: ut eloquentia, qua mirabiliter excellit, vix in eo locum ad laudandum habere videatur. Quamquam in hac ipsa, sapientia plus apparet: ita gravi judicio, multaque arte se exercuit in verissimo genere dicendi. Tanta autem industria est, tan- An. R. 710. Cicer. 64.

(a) Apud OLIVETUM, Ep. XV, inter vulgares. (*N. de l'Ed.*).

Digitized by Google

tumque evigilat in studio, ut non maxima ingenio (quod in eo summum est) gratia habenda videatur. Sed provehor amore. Non enim id propositum est huic epistolæ, Messalam ut laudem, præsertim ad Brutum, cui et virtûs illius non minus, quam mihi, nota est; et hæc ipsa studia, quæ laudo, notiora: quem cum a me dimittens graviter ferrem, hoc levabar uno, quod ad te, tanquam ad alterum me, proficiscens, et officio fungebatur, et laudem maximam sequebatur. Sed hæc hactenus.

Venio nunc, longo sane intervallo, ad quandam epistolam, qua mihi multa tribuens, unum reprehendebas, quod in honoribus decernendis essem nimius, et tanquam prodigus. Tu hoc: alius fortasse quod in animadversione pœnaque durior; nisi forte utrumque tu. Quod si ita est, utriusque rei meum judicium tibi cupio esse notissimum: neque solum, ut Solonis dictum usurpem, qui et sapientissimus fuit ex septem, et legum scriptor solus ex septem. Is Rempublicam duabus rebus conti-

Digitized by Google

côté, son industrie et son application sont si extraordinaires, qu'avec les plus merveilleuses qualités on s'imagineroit qu'il ne doit presque rien à la nature. Mais l'amitié que j'ai pour lui m'emporte trop loin; j'oublie que je parle à Brutus, qui ne connoît pas moins que moi sa vertu et ses talens, que je ne me lasse point de louer. Si quelque chose est capable d'adoucir le regret que j'ai de son départ, c'est qu'en se rendant auprès de vous, qui êtes assurément un autre moi-même, on doit compter tout-à-la-fois qu'il remplit son devoir, et qu'il a pris le véritable chemin de l'honneur. Mais c'est assez parler de lui.

Je suis revenu, après un assez long intervalle, à faire quelques réflexions sur une de vos (177) lettres, dans laquelle vous louez ma conduite sur plusieurs points; mais vous me reprochez d'avoir fait une faute, en distribuant les honneurs avec une espèce de prodigalité. Vous me trouvez coupable sur cet article. D'autres m'accusent probablement d'avoir été trop sévère à punir; ou peut-être me faites-vous également ces deux reproches (178). Si cela est, je suis bien-aise de vous expliquer une fois mes sentimens sur l'un et l'autre point. Non que je cherche à placer ici une pensée de Solon, (le plus admirable des sept sages, et le (179) seul d'en-

Digitized by Google

tr'eux qui ait * écrit des lois) qui prétendoit que l'essence de l'administration consistoit en deux points, les récompenses et les punitions : en quoi je voudrois néanmoins, comme dans tout le reste, qu'on observât toujours un juste tempérament. Mais mon dessein n'est pas d'entrer ici dans la discussion d'un si grand sujet **. Je me borne à vous expliquer les raisons qui ont servi de règle à mes avis et de motif à mes suffrages, depuis le commencement de la guerre.

Vous n'avez point oublié, mon cher Brutus, qu'après la mort de Jules César et vos mémorables Ides de mars, je vous déclarai ce qui avoit manqué à votre (180) entreprise, et quelle tempête je voyois prête à fondre sur la République. Vous nous aviez délivré d'un grand mal; vous aviez lavé le peuple Romain d'une honteuse tache; vous vous étiez acquis une gloire divine. Cependant, tous les attributs du pouvoir royal tomboient entre les mains de Lepidus et d'Antoine, l'un inconstant, l'autre vicieux, tous deux ennemis du repos et de la paix publique. Tandis

---

* Qui ait écrit des lois, *lorsqu'il déclaroit faire consister toute la science de l'administration publique en deux choses, récompenser et punir;* en quoi je voudrois néanmoins....

** ..... D'un si grand sujet. *Je crois seulement me devoir à moi-même d'entrer avec vous dans quelques détails sur les motifs de la conduite que j'ai tenue à cet égard dans le cour de la guerre.*

Vous n'avez point oublié.....

Digitized by Google

neri dixit, præmio et pœna. Est scilicet utriusque rei modus, sicut reliquarum, et quædam in utroque genere mediocritas : sed non tanta de re propositum est hoc loco disputare. Quid ego autem secutus hoc bello sim in sententiis dicendis, aperire non alienum puto.

Post interitum Cæsaris et vestras memorabiles idus martias, Brute, quid ego prætermissum a vobis, quantamque impendere Reipublicæ tempestatem dixerim, non es oblitus. Magna pestis erat depulsa per vos, magna populi Romani macula deleta : vobis vero parta divina gloria : sed instrumentum regni delatum ad Lepidum et Antonium : quorum alter inconstantior, alter impurior, uterque pacem metuens, inimicus otio. His ardentibus perturbandæ Reipublicæ cupiditate, quod opponi posset præsidium, non habebamus. Erexerat enim se Civitas, in retinenda libertate consentiens. Nos tum nimis acres : vos, fortasse sapientius, excessistis Urbe ea, quam liberatis : Italiæ, sua vobis studia profitenti, remisistis. Ita-

Digitized by Google

que cum teneri urbem a parricidis viderem, nec te in ea, nec Cassium tuto esse posse, eamque armis oppressam ab Antonio : mihi quoque ipsi esse excedendum putavi. Tetrum enim spectaculum, oppressa ab impiis civitas, opitulandi potestate præcisa. Sed animus idem, qui semper infixus est in Patriæ caritate, discessum ab ejus periculis ferre non potuit.

Itaque in medio Achaico cursu, cum Etesiarum diebus Auster me in Italiam, quasi dissuasor mei consilii, retulisset, te vidi Veliæ, doluique vehementer. Cedebas

Digitized by Google

que ces deux hommes s'attachoient à susciter de nouveaux troubles, nous étions sans * gardes pour arrêter leurs entreprises, quoique toute la ville fît éclater unanimement son zèle pour l'intérêt de la liberté. On me croyoit alors trop violent; et plus sage que moi peut-être, vous quittâtes Rome que vous veniez de délivrer, et vous refusâtes le secours de l'Italie entière qui vous offroit de s'armer pour votre cause. Quand je vis la ville entre les mains d'une troupe de traîtres **, la ville opprimée par les armes d'Antoine, et si peu de sûreté dans ses murs, que vous n'y avez pu demeurer avec Cassius, je crus qu'il étoit temps pour moi d'en sortir aussi, ne fût-ce que pour m'épargner un si triste spectacle, dans l'impuissance où j'étois d'y remédier. Cependant, toujours *** semblable à moi-même, toujours possédé de mon amour pour la patrie, je ne pus soutenir la pensée de **** l'abandonner dans cette situation.

Au milieu du voyage que j'avois entrepris dans la Grèce, en pleine saison des (181) Été-

* Sans *défenses contre* leurs entreprises, *et Rome réclamoit le maintien* de sa liberté. *Je vous parus* alors trop *opiniâtre ;* plus sage que moi peut-être, vous *prîtes le parti de vous éloigner de cette même ville qui vous devoit son salut, refusant* le secours de l'Italie entière, *prête* à s'armer pour votre cause.

** De traîtres : *quand je la vis* opprimée....

*** Toujours *plein du même esprit*, toujours....

**** Je ne pus soutenir la pensée *de me séparer de ses périls.*

Digitized by Google

siens, un vent du midi, celui auquel je devois le moins m'attendre, m'ayant repoussé vers l'Italie, comme s'il eût voulu me détourner de ma résolution, je vous trouvai à Velie, et votre rencontre ne me causa pas peu de douleur; car vous vous retiriez, Brutus, vous vous retiriez, vous dis-je, puisque vos Stoïciens ne veulent point que leur sage (182) puisse fuir.

Aussitôt que je fus retourné à Rome, je m'exposai à la fureur et à la malignité d'Antoine (183), et lorsque je l'eus bien irrité contre moi, je commençai à prendre * d'autres mesures, dans le goût de celles des Brutus; car les mesures de cette sorte ont toujours été propres à votre sang pour assurer la liberté publique.

Je passe sur mille circonstances qui n'ont de rapport qu'à moi, et j'observe seulement que le jeune César, à qui, si nous voulons être sincères, nous devons le bonheur de subsister encore, n'a rien fait d'utile que par mes conseils (184). Je ne lui ai fait décerner, mon cher Brutus, que les honneurs qui lui etoient dûs; des honneurs nécessaires: car, lorsque nous avons commencé à recouvrer une ombre de liberté, c'est-à-dire, avant que la vertu de Decimus Brutus eût déployé toute sa force (185), et lorsque ** nous

* Je commençai à prendre *des mesures à la Brutus, de ces mesures qui n'appartiennent qu'à vous*, et qui ont pour objet d'assurer la liberté publique.

** Et lorsque nous n'avions pour défenses qu'un enfant, *pour*

Digitized by Google

enim, Brute, cedebas, quoniam Stoici nostri negant fugere sapientis.

Romam ut veni, statim me obtuli Antonii sceleri, atque dementiæ: quem cum in me incitavissem, consilia inire cœpi, Brutina plane, (vestri enim hæc sunt propria sanguinis) Reipublicæ liberandæ.

Longa sunt, quæ restant, prætereunda: sunt enim de me: tantum dico, Cæsarem hunc adolescentem, per quem adhuc sumus, si verum fateri volumus, fluxisse ex fonte consiliorum meorum. Huic habiti a me honores nulli quidem, Brute, nisi debiti: nulli, nisi necessarii. Ut enim primum libertatem revocare cœpimus, cum se nondum ne Decimi quidem Bruti divina virtus ita commovisset, ut jam id scire possemus: atque omne præsidium esset in puero, qui a cervicibus nostris avertisset Antonium, quis honos ei non fuit decer-

Digitized by Google

nendus? Quamquam ego illi tum verborum laudem tribui, eamque modicam. Decrevi etiam imperium : quod quamquam videbatur illi ætati honorificum, tamen erat exercitum habenti necessarium : quid enim est sine imperio exercitus? Statuam Philippus decrevit : celeritatem petitionis primo Servius : post majorem etiam Servilius. Nihil tum nimium videbatur. Sed nescio quomodo facilius in timore benigni, quam in victoria grati reperiamur.

Ego enim, D. Bruto liberato, cum lætissimus ille Civitati dies illuxisset, idemque casu Bruti natalis esset; decrevi, ut in fastis ad eum diem Bruti nomen adscriberetur : in eoque sum majorum exemplum secutus, qui hunc honorem mulieri Larentiæ tribuerunt : cui vos Pontifices ad aram in Velabro facere soletis. Quod ego cum dabam Bruto, notam esse in fastis gra-

Digitized by Google

étions sans autre défenseur que cet enfant qui nous avoit heureusement délivrés d'Antoine, quels honneurs en effet ne méritoit-il pas? Cependant, les honneurs qu'il reçut alors de moi n'étoient encore que des éloges, et des éloges fort modérés. A la vérité, je lui fis accorder le commandement par un décret: mais si cette faveur étoit fort honorable pour son âge, il faut songer qu'elle ne pouvoit être refusée à celui qui se trouvoit à la tête d'une puissante armée *. A qui cette armée pouvoit-elle être utile, si elle étoit restée sans Commandant? Philippus (186) proposa de lui élever une statue: Servius (187) qu'il pût obtenir les dignités publiques avant le temps fixé par les lois: Servilius, que ce temps fût encore abrégé. On craignoit de ne pas faire assez; mais je ne sais pourquoi ** l'on a toujours plus de libéralité dans la crainte que de reconnoissance après le succès.

Lorsque Decimus Brutus fut délivré du siège (*a*), (jour heureux pour les Romains, qui étoit en même-temps celui de sa naissance), je fis ordonner, par un décret, que ce grand jour seroit

ainsi dire, mais un enfant qui nous avoit heureusement délivrés d'Antoine....

* D'une puissante armée. *Qu'est-ce*, en effet qu'une armée, *si le chef n'est revêtu du pouvoir?* Philippus....

** *La peur, dans le danger, rend plus libéral que la reconnoissance* après le succès.

(*a*) Du siége de Modène par la défaite d'Antoine.

Digitized by Google

marqué de son nom dans le calendrier ; en quoi je ne fis que suivre l'exemple de nos ancêtres, qui ont rendu le même honneur à une (188) femme, à Larentia, dont * nos Prêtres célèbrent religieusement (189) la fête au mois de février. En accordant cette distinction à Decimus, mon dessein étoit d'éterniser le souvenir d'une victoire insigne. Mais je ne m'apperçus que trop, le même jour, qu'il y avoit plus de mauvaise volonté que de gratitude dans une partie du Sénat.

Ce fut aussi dans ces mêmes jours que je prodiguai, si vous le voulez, des honneurs à la mémoire de Pansa, d'Hirtius, et même (190) d'Aquila; mais qui peut m'en faire un reproche, si ce n'est ceux qui ** perdent la mémoire du danger, quand ils sont revenus des premiers mouvemens de la crainte ? Outre le sentiment d'une juste reconnaissance, j'avois *** un autre motif qui ne regardoit pas moins que la postérité : je voulois laisser un monument éternel de la haine publique pour nos plus cruels ennemis.

Ici, je m'imagine aisément ce qui peut vous

---

* Dont, au mois de février de *chaque année*, nos prêtres célèbrent *publiquement* la fête, *près des portes du temple de Janus*. En accordant cette distinction....

** Qui *oublient le* danger....

*** J'avois *en vue* la postérité : je voulois que *ce* monument éternel de la haine publique pour nos plus cruels ennemis, fût à jamais, pour nos neveux *une salutaire leçon*.

Je soupçonne, au reste, ce qui peut vous avoir déplu...

Digitized by Google

tissimæ victoriæ sempiternam volebam. Atque illo die cognovi paullo plures in Senatu malevolos esse, quam gratos.

Eos per ipsos dies effudi (si ita vis) honores in mortuos Hirtium et Pansam, aquilam etiam. Quod quis reprehendit, nisi, qui, deposito metu, præteriti periculi fuerit oblitus? Accedebat ad beneficii memoriam grątam ratio illa, quæ etiam posteris esset salutaris. Exstare enim volebam in crudelissimos hostes monumenta odii publici sempiterna.

Suspicor illud minus tibi probari, quod ab tuis familiaribus, optimis illis quidem viris, sed in Republica rudibus, non probatur, quod ut ovanti introire Cæsari liceret, decreverim. Ego autem (sed erro fortasse: nec tamen is sum, ut mea me maxime delectent) nihil mihi videor hoc bello

Digitized by Google

sensisse prudentius. Cur autem ita sit, aperiendum non est, ne magis videar providus fuisse, quam gratus. Hoc ipsum nimium. Quare alia videamus.

D. Bruto decrevi honores, decrevi L. Planco. Præclara illa quidem ingenia, quæ gloria invitantur: sed Senatus etiam sapiens, qui qua quemque re putat, modo honesta, ad Rempublicam juvandam posse adduci, hac utitur.

At in Lepido reprehendimur: cui cum statuam in rostris statuissemus, iidem illam evertimus. Nos illum honore studuimus a furore revocare: vicit amentia levissimi hominis nostram prudentiam. Nec tamen

Digitized by Google

avoir déplu ; car vos amis de Rome, qui sont des citoyens excellens, mais sans expérience dans les affaires publiques, n'en ont pas été plus satisfaits que vous ; c'est que j'aie fait décerner une Ovation à (191) César. Quoique j'aie pu me tromper (car je ne ressemble point à ceux qui n'approuvent que ce qui vient d'eux-mêmes) je vous confesse que dans tout le cours de la guerre, j'ai crû n'avoir rien fait avec plus de prudence. Il n'est point à propos que je m'explique davantage, de peur qu'on ne m'accuse d'avoir accordé beaucoup plus à la politique qu'à (192) la reconnoissance. C'est même en dire trop. Passons * sur cet article.

J'ai décerné des honneurs à Décimus Brutus. J'en ai décerné à Plancus. A la vérité les grandes ames ne sont sensibles qu'à la gloire : mais le Sénat est fort sage aussi d'employer toutes sortes de moyens honnêtes pour engager chacun, suivant son attrait, au service de la République.

Je ** suis blâmé dans le cas de Lepidus, à qui j'ai fait élever près de la tribune, une statue, que j'ai fait ensuite renverser. Mes premières vues n'étoient pas obscures : j'espérois que cet

---

* Passons *à d'autres choses.*

** *Mais on me reproche, à l'égard de Lépidus, d'avoir fait abattre sa statue élevée près de la tribune, bien qu'elle l'eût été à ma sollicitation.* Cette conduite *s'explique par la sienne ;* j'avois espéré que les *honneurs fixeroient son inconstance et le feroient renoncer* à ses projets *insensés ; mais sa folie et sa légèreté ont trompé mon attente.* Cependant comptez....

Digitized by Google

honneur le feroit renoncer à des projets désespérés. Mais sa folie et sa légèreté l'ont emporté sur ma prudence. Cependant, comptez que je n'ai pas fait tant de mal en lui élevant une statue, que de bien (193) en la faisant abattre.

Je me suis assez étendu sur les honneurs. Venons en peu de mots à l'article des punitions. J'ai souvent observé dans vos lettres, que votre passion est de faire louer votre clémence, dans la manière dont vous traitez (194) les vaincus. La sagesse préside sans doute à toutes vos actions. Mais quoiqu'on puisse quelquefois * laisser le crime sans punition, ce qui s'appelle pardonner; je suis persuadé que dans la guerre présente, cette conduite est pernicieuse. De toutes les guerres civiles que Rome a vu naître de notre tems, il n'y en a pas une, où, de quelque côté que la fortune se déclarât, l'on ne pût espérer qu'il resteroit quelque forme de République. Dans celle-ci, je ne répondrois pas quelle forme elle pourra conserver si nous sommes vainqueurs; mais si nous avons le malheur d'être vaincus, il est certain qu'il n'y en a plus (195) à espérer. On a donc pu trouver de la rigueur dans mes avis contre Antoine et Lepidus; mais l'esprit de vengeance ne s'y est pas mêlé : je n'ai pas eu d'autre vue que de détourner les mauvais ci-

* Mais quoique *dans des tems ordinaires, il soit excusable de remettre la peine*, ce qui s'appelle pardonner. ...

Digitized by Google

tantum in statuenda Lepidi statua factum est mali, quantum, in evertenda boni.

Satis multa de honoribus: nunc de pœna pauca dicenda. Intellexi enim ex tuis literis te in iis, quos bello devicisti, clementiam tuam velle laudari. Existimo equidem nihil a te, nisi sapienter. Sed sceleris pœnam prætermittere (id enim est, quod vocatur ignoscere) etiamsi in ceteris rebus tolerabile est, in hoc bello perniciosum puto. Nullum enim bellum civile fuit in nostra Republica omnium, quæ memoria mea fuerunt, in quo bello non, utracumque pars vicisset, tamen aliqua forma esset futura Reipublicæ. Hoc bello victores quam Rempublicam simus habituri, non facile affirmarim: victis certe nulla unquam erit. Dixi igitur sententias in Antonium, dixi in Lepidum severas: neque tam ulciscendi caussa, quam ut et in præsens sceleratos cives timore ab impugnanda Patria deterrerem: et in posterum, documentum statuerem, ne quis talem amentiam vellet imitari. Quamquam

Digitized by Google

hæc quidem sententia, non magis mea fuit, quam omnium. In qua videtur illud esse crudele, quod ad liberos, qui nihil meruerunt, pœna pervenit. Sed id et antiquum est, et omnium civitatum : si quidem etiam Themistoclis liberi eguerunt. Et, si judicio damnatos eadem pœna sequitur cives, qui potuimus leniores esse in hostes? Quid autem queri potest quisquam de me, qui, si vicisset, acerbiorem se in me futurum fuisse confiteatur necesse est?

Habes rationem mearum sententiarum, de hoc genere duntaxat honoris et pœnæ. Nam de ceteris rebus quid senserim, quidque censuerim, audisse te arbitror. Sed hæc quidem non ita necessaria : illud valde necessarium, Brute, te in Italiam cum exercitu venire quam primum; summa est expectatio tui. Quod (*a*) si Italiam attigeris, ad te concursus fiet omnium. Sive enim vi-

(*a*) *Quod.* Ita apud varios. Apud Oliverum vero legitur *quid.* Hanc ultimam lectionem Gronovius improbat. (*Note de l'Edit.*)

Digitized by Google

toyens de faire la guerre à la patrie, et d'arrêter à l'avenir cette témérité par un grand exemple. D'ailleurs ces avis ne * m'étoient pas plus propres qu'à tout le corps du Sénat. Il semble, je l'avoue, qu'il y ait quelque cruauté à faire passer la punition jusques sur des enfans qui n'ont rien fait pour la mériter : mais qu'on me nomme un État où cet usage ne soit point anciennement établi? Les enfans de Thémistocles (196) furent réduits à la dernière pauvreté. Et puisqu'on impose ce châtiment à des citoyens condamnés pour des crimes particuliers, pourquoi traiterions-nous nos ennemis avec plus d'indulgence? Mais de quel front se plaindraient-ils de moi, eux qui, s'ils avoient vaincu, doivent confesser qu'ils m'auraient bien moins épargné?

Tels ont été les motifs de tous les avis que j'ai portés au Sénat sur les récompenses et sur les punitions. A l'égard des autres points, vous n'avez point ignoré mes sentimens et mes décisions. Il seroit inutile ici de les rappeler. Mais ce qui me reste à vous dire, mon cher Brutus, est d'une nécessité indispensable : c'est que vous devez vous hâter de passer en Italie avec votre armée; vous ne sauriez croire avec quelle impatience on vous attend ; vous verrez courir tout le monde à

* Ces avis *ne m'appartenoient pas plus* qu'à tout le corps du Sénat.

Digitized by Google

vous aussitôt que vous paroîtrez. Si l'avantage de la guerre est pour nous, comme il seroit déjà si Lepidus n'avoit pas interrompu nos succès, et ne s'obstinoit point à vouloir périr avec ses amis, on aura besoin de votre autorité pour rétablir quelqu'ordre dans la ville. S'il reste des difficultés à vaincre et des combats à livrer, notre principal espoir est dans votre autorité et dans la force de vos troupes. Mais hâtez-vous, au nom des Dieux; car vous connoissez le mérite de la diligence et le prix des occasions.

Vous apprendrez bientôt par les lettres de votre mère et de votre sœur, avec combien de zèle je vais embrasser l'intérêt de vos neveux. J'ai plus d'égard ici à vos desirs, auxquels il me sera toujours fort doux de me conformer, qu'à l'honneur de ma constance, du moins dans l'opinion (196) de certaines gens : mais il n'y a rien en quoi j'aie plus à cœur d'être constant et de le paroître, que dans l'amitié que j'ai pour vous.

Digitized by Google

cerimus, (qui quidem pulcherrime viceramus, nisi Lepidus perdere omnia, et perire ipse cum suis concupivisset), tua nobis auctoritate opus est ad collocandum aliquem civitatis statum : sive etiam nunc certamen reliquum est, maxima spes est cum in auctoritate tua, tum in exercitus tui viribus. Sed propera, per Deos. Scis enim, quantum sit in temporibus, quantum in celeritate.

Sororis tuæ filiis quam diligenter consulam, spero te ex matris et ex sororis literis cogniturum. Qua in caussa majorem habeo rationem tuæ voluntatis, quæ mihi carissima est, quam, ut quibusdam videor, constantiæ meæ : sed ego nulla in re malo, quam te amando, constans et esse, et videri.

Digitized by Google

EPISTOLA XXII.

BRUTUS CICERONI S.

An. R. 710. Cicer. 64. PARTICULAM literarum tuarum, quas misisti Octavio, legi, missam ab Attico mihi. Studium tuum, curaque de salute mea nulla me nova voluptate affecit. Non solum enim usitatum, sed etiam quotidianum est, aliquid audire de te, quod pro nostra dignitate fideliter atque honorifice dixeris, aut feceris. At dolore, quantum animo maximum capere possum, eadem illa pars epistolæ scriptæ ad Octavium de nobis, affecit. Sic enim illi gratias agis de Republica; tam suppliciter ac demisse, (quid scribam? pudet conditionis, ac fortunæ: sed tamen scribendum est) commendas nostram salutem illi (quæ morte qua non perniciosior) ut prorsus præ te feras, non sublatam dominationem, sed dominum commutatum esse. Verba tua recognosce,

Digitized by Google

LETTRE XXII.

BRUTUS A CICERON.

ATTICUS m'a communiqué (197) une partie de votre lettre à Octave *. Votre inquiétude et votre zèle pour ma santé ne m'ont pas causé une joie nouvelle; car non-seulement il est familier pour moi, mais je me suis fait comme une habitude d'entendre tous les jours que vous avez fait ou dit quelque chose avec votre fidélité ordinaire, pour le soutien de mon honneur ou de ma dignité. Cependant la même partie de votre lettre m'a causé le plus sensible déplaisir que je puisse recevoir. Vous faites à Octave des remercîmens si flatteurs du service qu'il a rendu à la République, An de R. 710. de Cicer. 64.

* .... A Octave. *Le plaisir que je ressens du zèle que vous y témoignez pour ce qui m'intéresse, n'a rien de nouveau pour moi; vous m'en avez fait une habitude. D'après tout ce que j'entens dire, il n'est pas de jour où, soit par vos actions, soit par vos discours, vous ne me prouviez combien le soin de mon honneur et de ma dignité vous est en recommandation. Mais je ne puis vous taire la peine extrême que m'a fait éprouver l'endroit de cette même lettre, où vous parlez de celle écrite par vous à Octave. Quoi! vous êtes descendu jusqu'à le remercier de ce qu'il a fait pour la République! Vous lui parlez en suppliant! Si nous en sommes réduits à cette extrémité, combien n'ai-je pas à rougir* de notre fortune et de notre condition!

Digitized by Google

et les termes que vous employez sont si humbles et si supplians, que..... dois-je le dire? J'ai honte de notre fortune et de notre condition : mais il faut s'expliquer. Vous lui recommandez notre sûreté ! Quelle mort nous seroit jamais aussi funeste? N'est-ce pas déclarer que notre esclavage n'est pas fini, et que nous n'avons fait que changer de maître *? Reconnoissez vos expressions, et désavouez, si vous l'osez, que ce soit la prière d'un esclave à son Roi.

On attend de lui une chose, lui dites-vous : on lui demande de laisser vivre en sûreté des citoyens qui ** ont l'estime des honnêtes gens et celle du peuple Romain. Mais quoi ? s'il refuse cette faveur, faut-il que nous renoncions à la vie? Croyez-moi, il vaut mieux y renoncer en effet, que de la devoir à lui.

Non, non, je ne puis croire les Dieux si ennemis du salut de Rome, qu'Octave doive être supplié pour le salut d'un citoyen, et bien moins pour celui des libérateurs du Monde. J'emploie volontiers ces magnifiques expressions : elles me conviennent à l'égard de ceux qui paroissent ignorer quel est le péril qui nous menace, ou à qui l'on doit adresser des prières.

---

* Changer de maître ? *renvoyez vos expressions*, pesez-les et désavouez....

** Qui *s'honorent de* l'estime des honnêtes gens et *de* celle du peuple Romain. Mais quoi ! s'il refuse cette faveur, *il faudra donc* que nous renoncions à la vie ?

Digitized by Google

et aude negare, servientis adversum Regem istas esse preces.

Unum ais esse, quod ab eo postuletur et exspectetur: ut eos cives, de quibus viri boni populusque Romanus bene existimet, salvos velit. Quid, si nolit? non erimus? Atqui, non esse, quam esse per illum præstat.

Ego, medius fidius, non existimo tam omnes Deos aversos esse a salute populi Romani, ut Octavius orandus sit pro salute cujusquam civis, non dicam pro Liberatoribus orbis terrarum; juvat enim magnifice loqui: et certe decet, adversus ignorantes, quid pro quoquè timendum, a quoque petendum sit.

Digitized by Google

Hoc tu, Cicero, posse fateris Octavium, et illi amicus es? aut, si me carum habes, vis Romæ videri; cum, ut ibi esse possem, commendandus puero illi fuerim ? Cui, quid agis gratias, si ut nos salvos esse velit et patiatur, rogandum putas? An hoc pro beneficio est habendum, quod se, quam Antonium esse maluerit, a quo ista petenda essent? Vindici quidem alienæ dominationis, non vicario, ecquis supplicat, ut optime meritis de Republica liceat esse salvis? Ista vero imbecillitas et desperatio, cujus culpa non magis in te residet quam in omnibus aliis, et Cæsarem in cupiditatem Regni impulit, et Antonio, post interitum illius, persuasit, ut interfecti locum occupare conaretur: et nunc puerum istum extulit, ut tu judicares precibus esse impetrandam salutem talibus viris, misericordiaque unius, vix etiam nunc viri, tutos fore nos, haud ulla alia re.

Quod si Romanos nos esse meminissemus, non audacius dominari cuperent postremi homines, quam id nos prohiberemus;

Digitized by Google

Quoi ! Ciceron; vous reconnoissez ce pouvoir dans Octave, et vous * continuez d'être de ses amis ? si vous êtes le mien, pouvez-vous souhaiter ** que je paroisse à Rome lorsqu'il faut en obtenir la permission d'un enfant ? De quoi le remerciez-vous donc, si vous vous croyez forcé de lui demander qu'il nous permette de vivre ? lui faites-vous un mérite d'aimer mieux, que nous lui ayions cette obligation qu'à Marc-Antoine ? C'est au successeur d'un tyran, et non pas au destructeur de la tyrannie, qu'on demande de la sûreté pour ceux qui ont bien servi la République ! Comptez, mon cher Ciceron, que c'est cette apparence de désespoir et de foiblesse, dont je ne vous fais pas d'ailleurs un crime plus grand qu'à tous les autres, qui a poussé le premier César à l'ambition de régner, qui a fait naître après sa mort le même desir dans le cœur d'Antoine, et qui élève aujourd'hui cet enfant si haut, que vous vous croyez obligé de recourir aux prières pour la conservation de gens tels que nous, et n'attendre désormais notre salut que de sa *** compassion.

Si nous nous souvenions que nous sommes Romains, ces misérables n'auroient pas plus d'ar-

* Et vous *êtes son ami ?*

** Pouvez-vous *me souhaiter à Rome, où je ne pourrois être sans la permission de cet* enfant ? De quoi le remerciez-vous....

*** Que de sa *pitié*..... Si nous nous souvenions....

Digitized by Google

deur à se mettre en possession du pouvoir, que nous à les éloigner; et le règne de César n'inspireroit pas tant d'audace à Marc-Antoine, que la fin de sa vie lui causoit d'effroi.

Vous *, qui êtes Sénateur Consulaire, vous qui nous avez vengés de tant de trahisons, dont je crains bien que le châtiment n'ait servi qu'à retarder quelque-tems notre ruine, comment pouvez-vous réfléchir à ce que vous avez fait, et donner votre approbation à ce qui se passe aujourd'hui, ou le souffrir du moins avec tant de patience, qu'il semble en effet que vous l'approuviez? car enfin, quel sujet de haine avez-vous personnellement contre Antoine? je n'en connois point d'autre que l'audace de ses entreprises; que la nécessité où il a voulu nous mettre de tenir de lui notre salut, de lui devoir la vie, à lui qui nous doit la liberté; en un mot, que l'excès de pouvoir auquel il aspire. Vous avez cru qu'on ne pouvoit se dispenser de prendre les armes pour s'opposer à ses usurpations: mais quel étoit votre dessein en les arrêtant? étoit-ce de favoriser l'ambition d'un autre, qui voudroit former les mêmes prétentions; ou de rendre la République libre et indépendante? Mais peut-être s'agissoit il moins de la liberté dans notre querelle, que des conditions

* Vous *Sénateur consulaire*, vous *le vengeur* de tant de trahisons, dont....

Digitized by Google

neque magis incitatus esset Antonius regno Cæsaris, quam ob ejusdem mortem deterritus.

Tu quidem Consularis, et tantorum scelerum vindex, (quibus oppressis, vereor ne in breve tempus dilata sit abs te pernicies) qui potes intueri, quæ gesseris, simul et ista vel probare, vel ita demisse ac facile pati, ut probantis speciem habeas? Quod audem tibi cum Antonio privatum odium? Nempe quia postulabat hæc, salutem ab se peti: precariam nos incolumitatem habere, a quibus ipse libertatem accepisset: esse arbitrium suum de Republica. Quærenda esse arma putasti, quibus dominari prohiberetur: scilicet, ut, illo prohibito, rogaremus alterum, qui se in ejus locum reponi pateretur? An, ut esset sui juris ac mancipii Respublica? nisi forte non de servitute, sed de conditione serviendi recusatum est a nobis. Atqui non solum bono Domino potuimus Antonio tolerare nostram fortunam, sed etiam beneficiis atque honoribus, ut participes, frui, quantis vellemus: quid enim

Digitized by Google

neget iis, quorum patientiam videret maximum suæ dominationis præsidium esse? Sed nihil tanti fuit, quo venderemus fidem nostram et libertatem. Hic ipse puer, quem Cæsaris nomen incitare videtur in Cæsaris interfectores, quanti æstimet (si sit commercio locus) posse, nobis auctoribus, tantum quantum profecto poterit, quoniam vivere, et pecunias habere, et dici Consulares volumus? Ceterum nequicquam perierit ille: cujus interitu quid gavisi sumus, si mortuo nihilo minus servituri eramus?

Nulla cura adhibeatur. Sed mihi prius omnia Dii Deæque eripuerint, quam illud judicium, quo non modo heredi ejus, quem occidi, non concesserim, quod in illo non tuli, sed ne patri quidem meo, si reviviscat,

Digitized by Google

de notre esclavage. *Alors pourquoi tant d'agitation?* Nous aurions eu dans Antoine, non-seulement un maître facile, si nous avions consenti à le recevoir, mais un maître libéral, qui nous auroit accordé autant de part que nous aurions voulu à ses bienfaits. Qu'auroit-il pu refuser à ceux, dont il auroit vu que la patience eût été le plus ferme appui de son Empire? Mais nous n'avons rien connu d'assez précieux pour le mettre en balance avec notre foi et notre liberté. Cet enfant même, que son nom de César anime contre les destructeurs de César, à quel prix n'achèteroit-il pas notre suffrage, s'il nous croyoit capables de cet infâme commerce, pour se procurer un pouvoir, auquel je prévois d'ailleurs qu'il ne parviendra que trop, puisque nous voulons assurer notre vie, nous voir riches, nous entendre appeler Consulaires? Mais la mort de César devient donc inutile; car pourquoi nous en être applaudis, si nous ne devions pas cesser d'être esclaves?

Demeure qui voudra dans l'indifférence: pour moi je prie les Dieux et les Déesses de m'ôter plutôt * tout autre bien, que la résolution où je suis de ne point accorder à l'héritier de l'homme

* De *m'arracher* plutôt *tout ce que je possède*, que la résolution où je suis de ne pas accorder *au successeur du tyran dont j'ai délivré mon pays, plus que je n'accordai au tyran lui-même*, et de ne jamais souffrir *qu'un homme, fût-il mon père*, s'il revenoit au monde, *se mette au-dessus des lois et du Sénat.*

Digitized by Google

que j'ai tué, ce que je n'ai point accordé à cet homme; et de ne pas souffrir que mon père même, s'il revenoit au monde, eût plus d'autorité que le Sénat et les lois.

Comment vous imaginez-vous que la liberté puisse nous venir * d'un homme, contre la volonté duquel nous ne pouvons pas trouver place dans la ville? D'ailleurs, comment espérez-vous d'obtenir ce que vous lui demandez? Vous demandez qu'il nous accorde de la sûreté: suffit-il donc pour notre sûreté qu'on nous accorde la vie?

Eh! comment pourrons-nous la recevoir **, s'il faut commencer par le sacrifice de notre liberté et de notre honneur? croyez-vous que de vivre à Rome ce soit être en sûreté? ce n'est point au lieu que je veux la devoir, c'est à la chose même. Pendant la vie de César, je ne me suis cru en sûreté qu'après avoir formé ma fameuse résolution; et je ne connois point dans l'univers de lieu que je puisse regarder comme un exil, aussi long-tems que l'esclavage et les affronts seront pour moi le plus terrible de tous les maux.

---

* Nous venir *de celui sans* la volonté duquel....

** ..... La recevoir, *si c'est au prix* de *la* liberté et de l'honneur *qu'il faut l'acheter?* Croyez-vous que de vivre à Rome, *ce soit avoir la* sûreté? *C'est à la chose, ce n'est point au lieu que je l'attache: je ne l'eûs, sous César, que du moment où je conçus ce généreux dessein, dont le succès devoit me la procurer; et quelque part que j'habite dans* l'univers, *je ne me croirai pas exilé*, si je peux me soustraire à la honte de l'*esclavage*, pour moi le plus *grand* de tous les maux.

Digitized by Google

ut, patiente me, plus legibus ac senatu possit.

An hoc tibi persuasum est, fore ceteros ab eos liberos, quo invito nobis in ista civitate locus non sit? Qui porro id, quod petis, fieri potest, ut impetres? Rogas enim velit nos salvos esse. Videmur ergo tibi salutem accepturi cum vitam acceperimus?

Quam, si prius dimittimus dignitatem et libertatem, qui possumus accipere? An tu, Romæ habitare, id putas incolumem esse? Res, non locus, opportet, præstet istuc mihi: neque incolumis fui Cæsare vivo, nisi postquam illud conscivi facinus: neque usquam exul esse possum, dum, servire, et pati contumelias, pejus odero malis omnibus aliis.

Digitized by Google

Nonne hoc est in easdem tenebras recidisse? Ab eo, qui Tyranni nomen ascivit sibi (cum in Græcis civitatibus liberi Tyrannorum, oppressis illis, eodem supplicio afficiantur) petitur, ut vindices atque oppressores dominationis salvi sint? Hanc ego civitatem videre velim, aut putem ullam; quæ ne traditam quidem atque inculcatam libertatem recipere possit: plusque timeat in puero nomen sublati regis, quam confidat sibi, cum illum ipsum, qui maximas opes habuerit, paucorum virtute sublatum videat?

Me vero posthac ne commendaveris Cæsari tuo: ne te quidem ipsum, si me audies. Valde care æstimas tot annos, quot ista ætas recipit, si propter eam caussam puero isti supplicaturus es.

Deinde, quod pulcherrime fecisti, ac facis in Antonio, vide ne convertatur a laude

Digitized by Google

Ne * retombons-nous pas dans notre première confusion, si celui qui a succédé au nom du tyran, contre l'usage des villes de la Grèce, où les rejettons des tyrans sont punis (198) avec eux, a le pouvoir de se faire supplier pour la sûreté des vengeurs de la tyrannie? Puis-je desirer de revoir, puis-je croire digne de son nom, une ville qui n'a pu recevoir la liberté lorsqu'elle lui étoit offerte, lorsqu'on la pressoit de l'accepter; et qui se laisse plus abattre par la terreur de son dernier Roi dans la personne d'un enfant, qu'elle ne se fie à elle-même pour sa propre défense, quoiqu'elle ait vu périr ce même Roi dans le centre de son pouvoir, par la main d'un petit nombre de citoyens vertueux?

Non, mon cher Ciceron, ne me recommandez plus à votre Octave; et si vous me consultez, ne vous recommandez plus vous-même à lui. A l'âge où vous êtes, vous estimez trop quelques années qui vous restent à vivre, si pour vous les assurer vous croyez devoir supplier un enfant.

Mais prenez garde, je vous en avertis, que ce que vous avez fait jusqu'à présent, et ce que vous faites encore de plus glorieux contre Antoine, ne

* *Ne retomberions-nous pas dans notre premier aveuglement, si, tandis que chez les Grecs les fils du tyran subissoient le même supplice que leur père, l'enfant adoptif du nôtre avoit parmi nous le pouvoir* de se faire supplier pour....

Digitized by Google

passe moins pour l'ouvrage de la vertu, que pour l'effet de la crainte. Si dans l'opinion que vous avez d'Octave, vous jugez qu'on doive lui demander notre sûreté, on ne croira point que vous ayez de l'aversion pour un maître : on vous accusera d'en vouloir un qui vous aime.

J'approuve assurément les éloges que vous avez donnés jusqu'ici à ses actions; elles méritent vos louanges, s'il n'a pas plutôt pensé à l'établissement de son pouvoir qu'à s'opposer à celui d'autrui: cependant, lorsque vous jugez non-seulement qu'il doit demeurer en possession de ce pouvoir, mais que vous devez y contribuer vous-même jusqu'à le supplier pour notre sûreté, vous poussez trop loin la récompense; c'est lui attribuer ce que la République sembloit avoir acquis par son secours *. Ne vous tombe-t-il donc pas dans l'esprit, que si Octave mérite quelques honneurs pour avoir pris les armes contre Antoine, ceux qui ont ex-

* Par son secours. *Comment ne jugez-vous pas que si l'on croit devoir des honneurs à Octave, qui n'a fait que poursuivre la guerre contre Antoine, le peuple Romain n'aura jamais assez de récompenses pour ceux qui ont le mérite d'avoir extirpé par la racine le mal dont tous les maux présens ne sont que les restes?* Mais voyez *à quel point la crainte d'une disgrace présente, l'emporte sur le souvenir du danger que l'on a couru! On oublie, en caressant aujourd'hui le vainqueur, ce qu'on redoutait tant de la part du vaincu, avant la défaite.* On a fait, à l'égard du premier Cesar, ce qu'on a dû faire : ne revenons pas sur *le passé*; mais pour César-Octave, est-il donc un personnage si important, que le peuple Romain....

Digitized by Google

maximi animi ad opinionem formidinis. Nam si Octavius tibi placet, a quo de nostra salute petendum sit: non dominum fugisse, sed amiciorem dominum quæsisse videberis.

Quem quod laudas ob ea, quæ adhuc fecit, plane probo: sunt enim laudanda, si modo contra alienam potentiam, non pro sua susceperit eas actiones. Cum vero judicas, tantum illi non modo licere, sed etiam a te ipso tribuendum esse, ut rogandus sit, ne nolit esse non salvos; nimium magnam mercedem statuis. Id enim ipsum illi largiris, quod per illum habere videbatur Respublica. Neque hoc tibi in mentem venit, si Octavius ullis dignus sit honoribus, quia cum Antonio bellum gerat, iis, qui illud malum exciderint, cujus istæ reliquiæ sunt, nihil, quo expleri possit eorum meritum, tribu-

Digitized by Google

turum unquam populum Romanum, si omnia simul congesserit.

At vide, quanto diligentius homines metuant, quam meminerint, quia Antonius vivat atque in armis sit.

De Cæsare vero, quod fieri potuit, ac debuit, transactum est : neque jam revocari in integrum potest. Octavius is est, qui quid de nobis judicaturus sit, exspectet populus Romanus? Nos hi sumus, de quorum salute unus homo rogandus videatur?

Ego vero, ut istuc revertar, is sum, qui non modo non supplicem, sed etiam coerceam postulantes, ut sibi supplicetur. Aut longe a servientibus abero, mihique esse judicabo Romam, ubicumque liberum esse licebit : ac vestri miserebor, quibus nec ætas, neque honores, neque virtus aliena dulcedinem vivendi minuere potuerit. Mihi quidem ita beatus esse videbor, si modo constanter ac perpetuo placebit hoc consilium, ut relatam putem gratiam pietati meæ. Quid enim est melius, quam, memoria

Digitized by Google

tirpé la racine d'un mal, dont tous les maux présens ne sont que les restes, ne peuvent être assez récompensés par le peuple Romain? quels biens, quels honneurs réunis suffiront jamais pour ses vrais libérateurs?

Mais voyez combien la crainte est toujours plus puissante que la reconnoissance: Antoine vit, Antoine a les armes en main; toute l'attention se tourne sur son vainqueur.

Pour ce qui regarde Jules-César, j'ai fait tout ce que j'ai pu et ce que j'ai cru devoir; le passé ne peut recevoir de changement. Mais Octave est-il donc un personnage si important, que le peuple Romain doive attendre ce qu'il lui plaira d'ordonner de notre sort? ou méritons-nous si peu de considération, que notre sûreté doive dépendre d'un seul homme?

Puisse le Ciel m'ôter tout espoir de retourner à Rome, si je m'abaisse jamais à d'indignes supplications pour l'obtenir, et si je ne réprime quiconque exigera de moi cette bassesse; ou du moins je m'éloignerai le plus qu'il me sera possible de ceux qui consentent à vivre esclaves; je * nommerai Rome tout lieu du monde où je vivrai libre; je vous regarderai d'un œil de pitié, vous en qui l'âge, les honneurs et l'exemple de la vertu d'autrui ne peuvent modérer une excessive passion pour la vie. Je m'es-

* *Je trouverai Rome par-tout où je pourrai être libre.*

Digitized by Google

timerai si heureux de persévérer constamment dans ces principes, qu'ils me tiendront lieu de remercîmens et de récompenses; car je ne connois point de plus grand bonheur que le témoignage d'un cœur vertueux, et qui, content de sa liberté lorsqu'il la possède, s'élève par ses propres forces au-dessus de tous les évènemens humains.

Je ne céderai donc jamais * à ceux qui sont capables de céder: je ne me laisserai pas vaincre par ceux qui veulent être vaincus. J'essaierai tout; j'entreprendrai, je risquerai tout; je ne me rebuterai de rien pour délivrer ma patrie de l'esclavage. Si la fortune m'accorde le succès que mes intentions méritent, notre joie sera commune: si elle me les refuse, je me réjouirai seul; car à quoi toutes les pensées et les actions de ma vie peuvent-elles être mieux employées qu'à défendre mes concitoyens?

Je vous conjure, mon cher Ciceron, de ne pas vous livrer à vos défiances: je vous exhorte à ne vous pas décourager. En repoussant les maux présens, ayez toujours les yeux ouverts sur les maux ** futurs, de peur qu'ils ne se glissent faute de précaution. Considérez que la fermeté et le courage, qui vous ont fait sauver la République lorsque vous étiez Consul, et qui n'ont pas moins

* Je ne céderai jamais *à l'exemple* de ceux qui....

** Sur les maux *à venir; prevenez-les, afin qu'ils ne vous surprennent pas.* Considérez...

Digitized by Google

recte factorum, et libertate contentum, negligere humana?

Sed certe non succumbam succumbentibus, nec vincar ab iis, qui se vinci volunt: experiarque et tentabo omnia, neque desistam abstrahere a servitio civitatem nostram. Si secuta fuerit, quæ debet, fortuna, gaudebimus omnes: sin minus, ego tamen gaudebo. Quibus enim potius hæc vita factis aut cogitationibus traducatur, quam iis, quæ pertinuerint ad liberandos cives meos?

Te, Cicero, rogo atque hortor, ne defatigere, nec diffidas: semper in præsentibus malis prohibendis, futura quoque, nisi ante sit occursum, explores, ne se insinuent. Fortem et liberum animum, quo et Consul, et nunc Consularis, Rempublicam vindicasti, sine constantia et æquabilitate nullam esse putaris. Fateor enim duriorem esse conditionem

Digitized by Google

spectatæ virtutis, quam incognitæ. Benefacta pro debitis exigimus. Quæ si aliter eveniunt, ut decepti ab his, infesto animo reprehendimus.

Itaque resistere Antonio Ciceronem, etsi magna laude dignum est, tamen, quia ille Consul (a) hunc Consularem merito præstare videtur, nemo admiratur. Idem Cicero si flexerit adversus alios judicium suum, quod tanta firmitate ac magnitudine direxit in exturbando Antonio, non modo reliqui temporis gloriam eripuerit sibi, sed etiam præterita evanescere coget. Nihil enim per se amplum est, nisi in quo judicii ratio extat. Quia neminem magis decet, quam te, Rempublicam amare, libertatisque defensorem esse, vel ingenio,

(a) *Consul* in opprimenda conjuratione Catilinæ; *Consularis* in Antonio persequendo, (MANUTIUS).

Digitized by Google

été utiles à sa défense depuis que vous êtes Consulaire, ne sont rien sans * l'égalité et la constance. La vertu éprouvée est plus difficile à soutenir que celle qui ne l'est pas : les services qu'on attend d'elle sont autant de dettes; et si elle répond mal à l'opinion qu'on s'en est formé (198), on s'en plaint avec une sorte de ressentiment, comme si l'on avoit été trompé.

Quoiqu'il soit louable et glorieux pour Ciceron de s'opposer aux entreprises d'Antoine, on n'en est pas surpris **, parce qu'un Consul tel que lui n'annonçoit pas moins qu'un tel Consulaire : mais si le même Ciceron ne soutenoit point à l'égard des autres toute la résolution et la grandeur d'ame qu'il a fait éclater contre Antoine, non-seulement il perdroit pour l'avenir toutes ses prétentions à la gloire, mais il se verroit dépouillé de sa gloire passée : car il n'y a *** de véritable grandeur que celle qui coule du jugement, comme de sa source; et soit que l'on considère vos talens naturels, ou vos anciennes actions, ou les desirs et l'attente du peuple

* Ne sont rien sans *une conduite ferme et persévérante dans le bien. J'avoue qu'une vertu qui a joui d'un certain éclat*, est plus difficile à soutenir *que celle qui s'est exercée dans le silence.* Les services qu'on attend d'elle....

** On n'en est pas surpris : *tel Consul, tel Consulaire :* mais si *ce* même Ciceron.....

*** Il n'y a de *véritablement grand que ce qui porte un caractère de résolution invariable et réfléchie.* Soit que....

Digitized by Google

Romain, personne n'est plus obligé que vous d'aimer la République et de prendre la défense de la liberté.

Je conclus qu'il ne faut pas se réduire à supplier Octave de nous accorder la sûreté. Armez-vous au contraire de tout votre courage, et ne doutez pas que cette ville, où vous remplissez depuis long-tems un si grand rôle, ne soit libre et glorieuse tant que le peuple aura des chefs pour résister aux desseins des traîtres.

LETTRE XXIII.

CICERON A BRUTUS.

An de R. 710. de Cicer. 64.

* QUAND je vous ai tant de fois exhorté (199) par mes lettres à venir promptement au secours de la République avec votre armée, je ne me serois point imaginé que votre propre famille eût là-dessus quelque scrupule. Cependant, le 25 de juillet, votre mère, cette femme (200) attentive et prudente, dont toutes les pensées et les inquiétudes n'ont d'autre objet que vous, me fit prier d'aller chez elle. Je m'y rendis sur-le-

* *Après vous avoir* tant de fois exhorté....

Digitized by Google

vel rebus gestis, vel studio, atque efflagitatione omnium.

Quare non Octavius est rogandus, ut velit nos salvos esse: magis tu te exsuscita, ut eam civitatem, in qua maxima gessisti, liberam atque honestam fore putes, si modo sint populo duces ad resistendum improborum consiliis.

EPISTOLA XXIII.

Cicero Bruto S.

Cum sæpe te literis hortatus essem, ut quam primum Reipublicæ subvenires, in Italiamque exercitum adduceres; neque id arbitrarer dubitare tuos necessarios: rogatus sum a prudentissima et diligentissima fœmina, matre tua, cujus omnes curæ ad te referuntur, et in te consumuntur, ut venirem ad se a. d. VIII. Kal. Sext. quod ego, ut debui, sine mora feci. Cum autem An. R. 710. Cicer. 64.

Digitized by Google

venissem, Casca aderat, et Labeo, et Scaptius.

At illa retulit: quæsivitque, quidnam mihi videretur: arcesseremusne te, atque id tibi conducere putaremus; an tardare et commorari te, melius esset. Respondi id, quod sentiebam et dignitati, et existimationi tuæ maxime conducere, te primo quoque tempore ferre præsidium labenti et inclinatæ Reipublicæ. Quid enim abesse censes mali in eo bello, in quo victores exercitus fugientem hostem persequi noluerunt? Et in quo incolumis Imperator, honoribus amplissimis, fortunisque maximis, conjuge, liberis, vobis affinibus ornatus, bellum Reipublicæ indixerit? Quid dicam, in tanto Senatus Populique consensu, cum tantum resideat intra muros mali?

Maximo autem, cum hæc scribebam, afficiebar dolore, quod cum me pro adolescentulo ac pene puero Respublica acce-

Digitized by Google

champ, comme je le devois; je trouvai avec elle Casca, Labeon et Scaptius (201).

Elle entra aussitôt en matière, et me demanda si l'on devoit vous proposer de revenir en Italie, ou si je croyois que vous dussiez rester dans les provinces. Je lui répondis, comme je le croyois convenable à votre honneur et à votre dignité, que vous ne deviez pas différer un moment à nous apporter le secours que la République chancelante et presque abattue n'espère plus que de vous : car à quels malheurs ne faut-il pas s'attendre dans une guerre où des armées victorieuses refusent de poursuivre un (202) fugitif; où les Généraux, sans avoir reçu le moindre sujet d'offense, en possession au contraire des plus grands honneurs et de la plus brillante fortune, intéressés au bien public dans leurs femmes et leurs enfans, attachés à vous par le lien du sang (203), se déclarent les ennemis de la République? Ajoutons dans une guerre, où malgré l'admirable union du Sénat et du peuple, on ne laisse pas de voir régner tant de désordre au milieu de nos murs?

Mais ce qui m'afflige le plus, au moment que je vous écris, c'est que m'étant rendu (204) le garant d'un jeune homme, ou plutôt d'un enfant, il paroît

Digitized by Google

presqu'impossible que je puisse tenir fidèlement ce que j'ai promis. Il est bien plus dangereux et plus délicat, sur-tout dans les affaires d'importance, de répondre des sentimens et des dispositions d'autrui, que de se rendre caution pour une dette pécuniaire: la dette s'acquitte, la perte d'ailleurs, si elle arrive, en est supportable; mais comment satisfaire aux engagemens qu'on a pris avec la République, si celui pour lequel on a répondu ne se prête pas lui-même à l'exécution de la promesse? Cependant il me reste encore quelqu'espérance de le retenir, quoiqu'il soit environné de gens qui travaillent à me l'arracher. Il paroît d'un fort bon naturel; mais son âge est susceptible de toutes sortes d'impressions, et ceux qui cherchent à le corrompre (205) se flattent, malgré sa pénétration, de pouvoir l'aveugler par l'éclat d'un faux honneur.

C'est donc * un surcroît de travail pour moi, d'employer toutes mes machines à fixer un homme de cet âge, dans la crainte d'être moi-même accusé d'imprudence. De quelle imprudence néanmoins pourroit-on m'accuser? N'ai-je pas lié en effet celui dont je réponds, par des chaînes encore plus fortes

* C'est donc un surcroît de travail pour moi, *que de faire jouer tous les ressorts pour contenir le jeune homme, et me garantir du mauvais renom que ses écarts pourroient me faire partager.* De quelle imprudence.....

Digitized by Google

pisset vadem, vix videbar, quod promiseram, præstare posse. Est autem gravior et difficilior animi et sententiæ, maximis præsertim in rebus, pro altero, quam pecuniæ, obligatio. Hæc enim solvi potest, et rei familiaris jactura tolerabilis: Reipublicæ quod spoponderis, quemadmodum solvas, nisi is dependi facile patitur, pro quo spoponderis? Quamquam et hunc (ut spero) tenebo, multis repugnantibus. Videtur enim in eo esse indoles; sed flexibilis ætas, multique ad depravandum parati: qui, splendore falsi honoris objecto, aciem boni ingenii præstringi posse confidunt.

Itaque ad reliquos hic quoque labor mihi accessit, ut omnes adhibeam machinas ad tenendum adolescentem, ne famam subeam temeritatis. Quamquam quæ temeritas est? Magis enim illum, pro quo spopondi, quam meipsum obligavi. Nec vero pœnitere potest Rempublicam, me pro eo spopondisse, qui

Digitized by Google

fuit in rebus gerendis, cum suo ingenio, tum mea promissione constantior.

Maximus autem, (nisi me forte fallit) in Republica nodus est, inopia rei pecuniariæ. Obdurescunt enim magis quotidie boni viri ad vocem tributi: quod ex centesima collatum, impudenti censu locupletum, in duarum legionum præmiis omne consumitur. Impendent autem infiniti sumptus, cum in hos exercitus, quibus nunc defendimur, tum vero in tuum. Nam Cassius noster videtur posse satis ornatus venire. Sed et hæc, et multa alia coram cupio, idque quam primum.

De sororis tuæ filiis non exspectavi, Brute, dum scriberes. Omnino jam tempora (bellum enim ducetur) integram tibi caussam reservant. Sed ego a principio, cum divinare de belli diuturnitate non possem, ita

Digitized by Google

que les miennes? Aussi la République n'a-t-elle point eu lieu jusqu'à présent de me reprocher mes engagemens, puisque le caractère d'Octave a servi autant que ses promesses à le rendre fidèle et constant dans ses services.

Si je ne me trompe, nos plus grands embarras actuellement viennent de l'épuisement du trésor; car l'aversion des honnêtes gens augmente tous les jours pour tout ce qui porte le nom (206) de tribut *. Ce qu'on a tiré du centième denier (207) qui s'est levé imprudemment sur les personnes riches, vient d'être employé à payer les deux (208) légions. Il faut nous attendre à des frais immenses pour l'entretien des armées qui sont à nous défendre, et même pour la vôtre: celle de Cassius arrivera bien équipée (209), suivant les apparences. Mais je brûle de m'entretenir bientôt avec vous de toutes ces affaires et d'un grand nombre d'autres.

Pour ce qui regarde les enfans de votre sœur, je n'ai point attendu, mon cher Brutus, que vous prissiez la peine de m'en écrire. Comme la guerre doit traîner en (210) longueur, les tems mêmes feront réserver cette affaire à vos propres soins.

* Le nom de tribut : *le produit du* centième denier, *contribution extraordinaire* levée *en dernier lieu* sur les riches, vient d'être employé....

Digitized by Google

Mais avant que je pûsse deviner la prolongation de la guerre, j'ai plaidé au Sénat la cause de vos neveux avec une chaleur, dont je me flatte que votre mère n'a pas manqué de vous informer par ses lettres. Comptez qu'il n'y a point de cas où je ne sois disposé, au hazard même de ma vie, à faire et à dire ce que je croirai utile à vos intérêts et conforme à vos inclinations. Adieu : le 27 de juillet.

Fin des Lettres à Brutus.

Digitized by Google

causam egi puerorum in Senatu, ut te arbitror e matris literis potuisse cognoscere. Nec vero ulla res erit unquam, in qua ego non, vel vitæ periculo, ea dicam eaque faciam, quæ te velle, quæque ad te pertinere arbitrabor. Vale. IV. Kalend. Sext.

Finis Epistolarum ad Brutum.

Digitized by Google

Digitized by Google

VIE

DE M. BRUTUS.

Digitized by Google

Digitized by Google

VIE
DE M. BRUTUS.

MARCUS BRUTUS, dont nous écrivons la vie, descendoit de ce *Junius Brutus*, auquel les anciens Romains élevèrent, dans le Capitole, parmi les statues des Rois, une statue de bronze, qui le représentoit une épée nue à la main, symbole du mâle courage auquel la liberté étoit redevable de l'expulsion des Tarquins.

Mais ce même *Junius*, d'un caractère aussi dur que le fer, dont la trempe résiste à tout, se laissa emporter à tuer ses propres fils, par le même excès de violence qui l'avoit excité contre les tyrans.

Marcus, au contraire, avoit formé son caractère par l'étude des lettres et de la philosophie; et, grace à l'éducation autant qu'à la nature, qui l'avoit doué d'une grande douceur, il étoit regardé comme capable de tout ce qu'il y a de beau et d'honnête.

De-là vient que ceux-là même qui le haïssent le plus à cause de sa conjuration contre César,

Digitized by Google

lui attribuent ce qu'on peut distinguer de grand dans cette action, et donnent à Cassius tout ce qu'elle a d'odieux et de blâmable. Cassius étoit allié de Brutus et son ami particulier; mais il n'avoit les mœurs ni aussi simples ni aussi pures.

Servilie, mère de Brutus, descendoit de cet ancien Servilius Ahala, qui, voyant que Spurius Melius visoit à la tyrannie, et qu'il cherchoit à exciter des troubles pour s'en frayer le chemin, alla le chercher sur la place, s'approcha de lui comme pour l'entretenir, et à l'instant où celui-ci penchoit la tête pour l'écouter, lui plongea le poignard dans le sein. Cette origine du côté de sa mère est certaine, et avouée de tout le monde.

Quant à ses ayeux paternels, ceux qui, touchés du meurtre de César, se sont, pour cette cause, déclarés ennemis de Brutus, ne perdent aucune occasion de lui donner des marques de leur haine; ils nient, en conséquence, qu'il soit descendu de cet ancien Brutus qui chassa les Tarquins. Ils soutiennent, au contraire, qu'après que celui-ci eût fait mourir ses enfans, sa race fut entièrement éteinte. *Marcus*, suivant eux, simple plébéien, descendoit d'un Intendant de la maison de *Junius*, et il ne parvint, disent-ils, que très-tard aux dignités de la République.

Quoi qu'il en soit, le Philosophe Possidonius

Digitized by Google

écrit que deux fils de Brutus périrent de la main de leur père, ainsi que l'histoire nous l'apprend; mais qu'il en existoit un troisième, alors en bas âge, et que de cette branche étoit venu *M. Brutus*. A l'appui de cette tradition, le même Écrivain observe avoir connu, de son temps, des hommes considérables de la famille, auxquels on trouvoit beaucoup de ressemblance avec les traits de la statue du premier des Brutus..... C'en est assez sur cet article.

Caton le Philosophe étoit frère de Servilie; ce fut lui que Brutus tâcha le plus d'imiter; son oncle devint bientôt son beau-père.

De tous les Philosophes Grecs, il n'y en avoit aucun, à parler en général, dont Brutus n'eût étudié la doctrine; mais il s'attacha particulièrement à la secte de Platon. Peu porté pour les principes, soit de la nouvelle, soit de la moyenne Académie, ce fut à l'ancienne qu'il s'adonna entièrement.

De-là l'estime singulière qu'il eut toujours pour Antiochus l'Ascalonite, frère d'Ariston; il fit de ce dernier son ami et son commensal. Ariston, quoiqu'inférieur à beaucoup d'autres en savoir et en éloquence, le disputoit aux plus excellens en sagesse et en bonne conduite.

A l'égard d'Empylus, dont Brutus fait aussi

Digitized by Google

mention dans ses lettres, et que ses amis ont souvent rappelé comme vivant avec lui dans sa maison, c'étoit un Orateur célèbre. Il fit sur le meurtre de César un petit livre intitulé *Brutus*, ouvrage non sans quelque mérite.

Brutus étoit assez exercé dans la langue latine pour haranguer les soldats et pour plaider devant le peuple; mais il s'étoit particulièrement attaché à la langue grecque. Delà lui étoit venu ce tour laconique et sententieux qu'on remarque dans ses lettres; dans celle, par exemple, où il écrit aux habitans de Pergame, après la guerre commencée: « J'entends dire que vous avez donné de l'argent » à Dolabella; si vous l'avez donné de votre bon » gré, avouez que vous m'avez fait une grande » injustice; et si c'est malgré vous, faites-le voir » en m'en donnant volontairement »; de même dans celle écrite aux Samiens: « Vos délibéra- » tions sont longues et les effets fort lents; » quelle pensez-vous donc qu'en sera la fin »? Et encore, dans une troisième, adressée aux mêmes: « Les Xanthiens, écrit-il, pour avoir » refusé d'user de ma clémence, ont fait de leur » Patrie leur tombeau; les Patariens, pour s'être » remis à ma discrétion, ont conservé leur li- » berté et tous leurs privilèges: choisissez, votre » sort est dans vos mains ».

Digitized by Google

Brutus étoit encore fort jeune lorsqu'il accompagna Caton, son oncle, à l'expédition de Cypre contre Ptolémée. Ce Prince s'étant donné la mort, lorsque Caton se vit obligé de faire quelque séjour pour des affaires importantes, Caninius y fut par lui envoyé pour veiller à la conservation et à la garde des richesses que l'isle renfermoit; mais bientôt, craignant que ces richesses ne le tentassent, il écrivit à Brutus de s'y rendre, de la Bythinie où il étoit resté malade.

Brutus fit ce voyage à contre-cœur, tant par considération pour Caninius, qu'il croyoit ne pas mériter des soupçons aussi injurieux, que parce qu'il trouvoit pour lui-même la commission aussi étrangère à ses idées, que peu analogue à l'esprit des lettres et de la philosophie dont il avoit fait jusqu'alors son unique étude.

Cependant, le soin et l'exactitude qu'il y apporta, lui méritèrent les louanges de Caton: les effets de Ptolémée furent vendus, et il remit à Rome tout l'argent qui en revint.

Les affaires commençoient déjà à devenir difficiles; Pompée et César avoient pris les armes l'un contre l'autre, et tout l'Empire se trouvoit divisé. Brutus avoit à reprocher au premier la mort de son père; on ne doutoit donc pas qu'il ne

Digitized by Google

prît parti pour le second. On se trompoit: persuadé que des deux causes, celle de Pompée étoit la plus juste, il n'hésita pas, en se joignant à lui, à sacrifier ses propres ressentimens à ce qu'il croyoit être l'intérêt public. Tant que Brutus n'avoit vu dans Pompée que le meurtrier de son père, il auroit regardé comme une abomination d'avoir le moindre rapport avec lui; mais lorsqu'il vit en lui le chef de la République, il devint, sans balancer, fidèlement soumis à ses ordres.

Brutus se rendit d'abord, avec le titre de Lieutenant, en Sicile, dont Sextius avoit le Gouvernement; mais aussitôt qu'il fut averti que César et Pompée étoient déjà en présence, fatigué d'un emploi qui ne lui offroit aucune occasion de se signaler, il se rendit en Macédoine sans titre, comme simple volontaire, et uniquement pour partager le sort du combat prochain qui devoit décider de celui de l'Empire. On dit que lorsqu'il arriva au camp, Pompée fut si ravi et si agréablement surpris de le voir, qu'il sortit de sa tente, et courut l'embrasser devant tout le monde, comme le personnage le plus considérable qu'il eût dans son armée.

Brutus donnoit à ses livres et aux lettres tous les momens qu'il ne passoit pas avec Pompée. Le jour même qui précéda la bataille de Pharsale,

Digitized by Google

(c'étoit au milieu de l'été) la difficulté des chemins n'ayant permis à ses valets de lui apporter sa tente que fort tard, il resta jusqu'au soir, exposé à l'ardeur du soleil, travaillant à l'abrégé de l'histoire de Polybe.

On assure, au surplus, que César ne l'oublia pas lors de cette fameuse action, et qu'avant le combat, il avoit recommandé à ses officiers, non-seulement d'épargner la vie de Brutus, s'il tomboit dans leurs mains; mais même, s'il refusoit alors de se rendre, de le laisser aller sans lui faire aucune violence.

César, dit-on, en usa avec cette modération, par égard pour Servilie, mère de Brutus, avec laquelle, fort jeune encore, il avoit eu quelque commerce de galanterie, et qui l'avoit éperduement aimé. Brutus étoit venu au monde dans le temps où cette passion avoit le plus de force; Cèsar put, dès-lors, se persuader qu'il en étoit le père. On cite un trait à cette occasion: un jour, lorsque le Sénat, délibérant sur les grands intérêts que la conjuration de Catilina, depuis peu découverte, donnoit lieu d'agiter, et au moment où Caton et Cèsar se disputoient, n'étant pas l'un et l'autre du même avis, quelqu'un entra, et rendit un billet à César. Celui-ci se mit à le lire tout bas; alors, Caton, qui s'en défioit, s'écria

Digitized by Google

« Qu'il avoit l'indignité de recevoir jusques dans » le sein du Sénat, des avis et des lettres des en- » nemis de la République » ! sur quoi il s'éleva une grande rumeur. Au même instant, César donna l'écrit à Caton, qui reconnut que c'étoit une lettre lascive de Servilie. « Tiens, ivrogne, dit-il, tiens » ; puis il continua d'exposer son opinion. La passion de Servilie pour César étoit donc publique ; elle faisoit bruit dans le monde.

La défaite de Pharsale ayant entraîné la fuite de Pompée, Brutus chercha lui-même à s'évader ; et après s'être caché pendant quelques heures parmi les roseaux d'un lieu marécageux, il parvint, à la faveur de la nuit, jusqu'à Larisse, d'où il écrivit à César.

César, ravi d'apprendre que Brutus étoit sauvé, lui manda de venir le trouver. Quand il fut arrivé, non-seulement le vainqueur lui pardonna, mais il le retint près de lui ; et dès ce moment, il n'y eut pas un seul de ses courtisans qu'il distingua davantage, ni qui fut plus avant dans ses bonnes graces.

On ignoroit la route qu'avoit prise Pompée : César se détermina, sur l'avis de Brutus, à aller le chercher en Égypte ; mais la mort de Pompée le prévint : celui-ci la trouva dans les lieux mêmes où il s'étoit promis un asyle.

Digitized by Google

Brutus obtint de César la grâce de Cassius. Il parla aussi en faveur du Roi d'Afrique. Le client, malgré le nombre et le poids des charges qui déposoient contre lui, dut à l'éloquence de l'Orateur de conserver une grande partie de son royaume. On rapporte que, lorsque ce dernier plaida pour l'accusé, il n'eut pas plutôt commencé, que César dit tout haut : « Je ne sais pas ce que veut » ce jeune homme; mais tout ce qu'il veut, il le » veut très-fortement ». En effet, tel étoit le caractère de Brutus; toujours ferme et constant dans ses résolutions, il lui paroissoit aussi honteux de céder aux prières indiscrètes, que de se laisser vaincre par l'arrogante importunité; ce qui lui faisoit dire « que ceux qui n'avoient jamais la » force de rien refuser, lui paroissoient avoir » mal employé la fleur de leur jeunesse ».

César, prêt à passer en Afrique pour marcher contre Caton et Scipion, crut devoir confier à Brutus toute la Gaule en deçà des Alpes. Ce fut un grand avantage pour cette province; tandis que les autres furent en proie à l'insolence et à l'avarice des Gouverneurs, celle-ci trouva dans l'administration de celui qui lui fut donné, tout ce qui pouvoit, en la consolant des maux qu'elle avoit soufferts, les lui faire en quelque sorte publier. Cependant, telle étoit l'attention généreuse

Digitized by Google

de Brutus, que le bien qu'il faisoit se rapportoit en entier à César; ensorte que, grace uniquement à ses soins, César n'eut à recueillir, en traversant l'Italie, à son retour, que les bénédictions des peuples reconnoissans, comme si leur bonheur eût été son propre ouvrage.

Il y avoit à Rome deux sortes de préture; la plus élevée dans l'ordre des places, celle qu'on appeloit la *préture urbaine*, sembloit destinée à Brutus. Cependant, Cassius l'ambitionnoit. Il régnoit déjà de la mésintelligence entre ces deux grands personnages; mais elle n'avoit point eu d'éclat: leurs prétentions rivales déterminèrent une rupture ouverte. Plusieurs, toutefois, prétendent qu'elle fut le fruit de la politique de César, qui secrètement avait promis à tous deux sa faveur et son appui. Quoi qu'il en soit, leur querelle ayant été portée devant lui, et après qu'il les eut entendus, il parut, dit-on, vouloir la terminer en disant: « La cause de Cassius est plus » juste; mais il faut donner la première préture » à Brutus ». Ce singulier jugement ne donna que plus de mécontentement à Cassius, qui crut avoir moins à se louer de ce qu'il avoit reçu du Prince, qu'à se plaindre de ce qu'il lui avoit refusé.

Brutus, en toute chose comme en cette occasion, disposoit, à son gré, de la puissance de César.

Digitized by Google

Il n'eût tenu qu'à lui d'être le premier dans son amitié, comme dans sa confiance; mais la brigue de Cassius parvint à l'en détacher. Ce n'étoit pas que l'un et l'autre fussent réconciliés. Brutus, dans le mouvement qui l'entraînoit vers le parti opposé à son bienfaiteur, cédoit, plus qu'à toute autre chose, aux instances de ceux qui ne cessoient de lui répéter: « Qu'il ne falloit pas s'ap-» privoiser aux caresses tyranniques du prince; » qu'on devoit, au contraire, fuir des faveurs » par lesquelles il vouloit bien moins honorer » la vertu, que lier la force et endormir le cou-» rage ».

D'un autre côté, les avis que César recevoit tous les jours, commençoient à lui rendre la fidélité de Brutus violemment suspecte. Quoique ce qu'il sentoit avoir à craindre de son génie entreprenant, joint au crédit que lui donnoit sa haute réputation, se balançât dans son esprit, par l'opinion qu'il n'en conservoit pas moins de ses mœurs toujours droites et pures, ses soupçons ne laissoient pas d'éclater dans les occasions. Un jour qu'on cherchoit à l'alarmer sur les dispositions d'Antoine et de Dolabella: « Ce ne sont pas, » dit-il, ces gras et ces poupins, que je crains; » mais ces maigres et ces pâles »; voulant parler de Brutus et de Cassius.

Digitized by Google

A peu-près dans le même temps, mais dans une autre rencontre, il répondit à ses amis, qui cherchoient à lui rendre les intentions de Brutus suspectes à son égard, en l'avertissant de se tenir sur ses gardes : « Quoi ! croyez-vous qu'il n'ait » pas la patience d'attendre que ce petit corps » foible ait fait son temps » ? Par-là il sembloit vouloir faire comprendre qu'après sa mort il n'appartenoit qu'à Brutus de lui succéder.

Brutus, en effet, auroit été bien sûrement le premier dans Rome, si, content d'être encore un peu de temps le second, il eût laissé l'excessive puissance de César se consumer par elle-même, et la gloire de ses grands exploits se perdre insensiblement dans le souvenir. Mais le caractère bouillant de Cassius ne lui permit pas d'attendre. Encore plus ennemi de la personne du tyran, qu'il ne l'étoit de la tyrannie, quoiqu'elle lui fût insupportable, il parvint à enflammer le cœur de Brutus, assez pour lui faire précipiter l'exécution de ses desseins.

Quant à la haine personnelle qu'on lui attribue, et que l'on suppose avoir eu pour principe l'enlèvement, commandé par César, des lions que Cassius avoit fait rassembler à Mégare pour les jeux qu'il se proposoit de donner au peuple, à l'occasion de son Édilité, cette cause peut bien avoir existé; mais ce seroit

Digitized by Google

seroit sans fondement qu'on prétendroit la faire considérer comme le principal mobile de la conjuration dont Cassius fut le provocateur. L'horreur invincible du pouvoir indépendant s'était déclarée chez lui dès l'enfance; témoin le trait suivant.

Un jour le jeune Faustus, fils de Sylla, vantoit les vertus de son père, et l'excellence de la monarchie : Cassius l'entendit, se leva aussitôt et lui donna deux soufflets. Les parens de Faustus voulurent avoir réparation de l'outrage. Pompée, desirant les concilier, fit venir les deux enfans devant lui, et leur demanda comment la chose s'était passée. Alors Cassius prenant la parole : « Allons Faustus, dit-il, déclare devant cet » homme, si tu l'oses, ce qui m'a mis en colère » contre toi, afin que je te couvre encore la » joue ». Cette anecdote suffit pour donner une juste idée de son caractère.

Brutus, par les exhortations de ses amis, par les bruits qu'ils faisoient courir, par les lettres qu'il recevoit, et par les placards séditieux qui se multiplioient tous les jours, se trouvoit de plus en plus excité au parti violent que l'on travailloit par tous ces moyens à lui faire embrasser. Il avoit vu écrit aux pieds de la statue de l'ancien Brutus, le premier destructeur des Rois

Digitized by Google

et de la royauté : *Plût à Dieu que tu fusses en vie, ô Brutus!* Ailleurs : *Où es-tu? que n'es-tu encore vivant?* Aux pieds du tribunal même, sur lequel il rendoit la justice comme Préteur, on trouvoit tous les matins des billets portant ces mots : *Brutus, tu dors! non, tu n'es pas véritablement Brutus.* Rien sur-tout ne contribuoit plus à exciter ces mouvemens séditieux, que la conduite imprudente des flatteurs dont César étoit entouré, et qui, non contens des honneurs excessifs qu'ils lui prodiguoient le jour, alloient, la nuit, poser des diadèmes sur ses statues, imaginant par-là qu'ils porteroient le peuple à remplacer par le titre de Roi, celui de Dictateur dont il étoit honoré. Mais il en arriva tout autrement.

Lorsque Cassius sonda ses amis pour les porter à conjurer contre César, ils promirent tous, mais pourvu que Brutus fût à leur tête. En effet, un pareil exploit ne demandoit pas tant la force et le courage, qu'un chef dont le nom seul pût en garantir la justice et la sainteté; ensorte que personne ne pût dire, soit avant l'exécution, soit après, et quel que fût l'évènement, que si l'action eût été belle et honnête, jamais Brutus n'auroit refusé d'y prendre part.

Cassius sentant la force de ces raisons, alla trouver Brutus : ils se parloient pour la première

Digitized by Google

fois depuis leur différend. Après les premières explications, Cassius lui demande « s'il n'a pas » résolu de se trouver au Sénat le jour des ka- » lendes de mars; car, ajoute-t-il, je suis infor- » mé que ce jour-là les amis de César doivent » faire la proposition de le déclarer Roi. — » Non, répond Brutus, paroissant résolu de ne » pas s'y rendre. — Et si on nous appelle, reprend » Cassius »? Aussitôt Brutus s'explique : « Mon de- » voir sera de ne pas me taire, mais de combattre » de toutes mes forces une telle proposition, et » de mourir avant la liberté ». — Cassius, que ces » paroles encouragent, continue : « Où est donc, » dit-il, où est le Romain capable de souffrir » que vous mouriez avant eux pour une pareille » cause? Ne vous connoissez-vous pas vous- » même, Brutus; ignorez-vous qui vous êtes? » Pensez-vous que ces avis pleins de force » et de véhémence, dont votre tribunal est pla- » cardé tous les matins, viennent d'une vile po- » pulace? Ah! coyez qu'ils sont l'ouvrage des » premiers et des meilleurs de nos citoyens! Ne » vous y trompez pas; des autres Préteurs ils » attendent des largesses, des jeux, des combats » de Gladiateurs; mais de vous, Brutus, ils » exigent le paiement d'une dette contractée par » vos pères; l'abolition de la tyrannie. Tous sont

Digitized by Google

» prêts à tout souffrir pour vous ; mais ils veulent » que vous vous montriez tel que vous devez » être, et tel que nous sommes sûrs que vous » serez ». Après ces mots ils s'embrassèrent, et s'étant séparés, ils allèrent, chacun de leur côté, retrouver leurs amis communs.

Du nombre de ces amis, on comptoit un certain Q. Ligarius. Accusé devant César d'avoir suivi le parti de Pompée, il avoit été, à la vérité, absous par César même ; mais beaucoup moins touché de reconnoissance pour son absolution, que plein de ressentiment pour le danger qu'il avoit couru, il étoit dans son cœur ennemi mortel du tyran, autant qu'attaché à Brutus. Celui-ci l'étant allé voir, un jour qu'il étoit au lit : « Ah, Ligarius, lui dit-il en » entrant, en quel temps êtes-vous malade » ! A ces mots Ligarius se soulève, s'appuie sur le coude, et lui prenant la main : « Brutus, » lui dit-il, si vous formez quelqu'entre- » prise digne de votre courage, parlez, je me » porte bien ».

Dès ce moment, les principaux conjurés commencèrent à sonder ceux qu'ils savoient mériter le plus de confiance, cherchant à s'associer les personnages qu'ils connoissoient pour être les plus hardis, les plus déterminés, et sur-tout les plus affermis dans le mépris de la mort. Ciceron

Digitized by Google

ne fut point du nombre de ceux à qui ils crurent pouvoir s'ouvrir. Quoique de tous leurs amis, il n'y en eût pas sur l'affection et sur la fidélité duquel ils comptoient davantage, ils craignoient que naturellement privé de l'énergie qui inspire l'audace, la prudence de l'âge et l'habitude de raisonner ses résolutions dans toutes les affaires, ne réfroidît leur courage et n'arrêtât la marche d'une entreprise qui demandoit sur-tout une prompte exécution. Brutus usa de la même réserve à l'égard de deux de ses meilleurs amis, Statilius, philosophe Épicurien, Favonius, l'émule et l'imitateur de Caton. Ce qui le détermina à leur cacher le complot, vint de ce qu'un jour, sans laisser rien soupçonner de son dessein, et voulant néanmoins sonder leurs dispositions, Favonius avoit déclaré « qu'une » guerre civile étoit mille fois pire que la monar- » chie la plus injuste; Statilius, que l'homme pru- » dent et sage n'alloit point s'exposer à des dan- » gers certains, et s'embrouiller d'affaires pour les » ignorans et pour les fous »: sentimens qui, combattus envain par Labeon, présent à l'explication, n'avoient pas permis à celui qui l'avoit provoquée de s'ouvrir davantage.

A la suite de cette entrevue et dès le lendemain, Brutus alla faire confidence du projet à Labeon, qui en s'y livrant avec ardeur, proposa

Digitized by Google

d'y faire entrer un autre *Brutus*, surnommé *Albinus*. Si celui-ci n'étoit pas personnellement habile à ce qu'on peut appeler coup de main, s'il lui manquoit la généreuse audace nécessaire pour une aussi grande action, il avoit au moins à sa solde un grand nombre de Gladiateurs qu'il entretenoit pour les spectacles publics; il étoit d'ailleurs fort bien auprès de César. Avant de répondre, il voulut savoir quel étoit le chef des conjurés; mais à peine informé par Brutus que c'étoit lui, il s'engagea de bon cœur, et promit de les aider de tout son pouvoir.

Il en fut de même de la plupart des autres: c'est au seul nom de Brutus que les plus recommandables se rallièrent. Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que sans s'être engagés par aucun serment, sans avoir donné ni reçu la foi sur les autels, il n'y en eut pas un qui violât le secret. Il fut si religieusement gardé, que malgré la voix des Dieux, qui sembloit annoncer, par les prodiges et par les signes des victimes, le coup qui se préparoit, personne, avant l'évènement, ne voulut y croire.

Cependant Brutus, qui voyoit que c'étoit uniquement à lui que les plus nobles, les plus vertueux et les plus magnanimes personnages de Rome avoient attaché leur fortune, n'étoit pas sans quelque allarme sur la grandeur du péril auquel il alloit

Digitized by Google

les exposer. Il savoit bien la dissimuler en public, et se composer de manière à ne pas laisser appercevoir en lui la moindre agitation; mais dans l'intérieur de sa maison, sur-tout la nuit, il n'était plus le même; tantôt réveillé par l'inquiétude dont il étoit tourmenté, tantôt réfléchissant sur les grandes difficultés de son entreprise, la situation de son esprit paroissoit telle au dehors, que sa femme ne tarda pas à se convaincre qu'il rouloit dans sa tête quelque dessein difficile, hazardeux, et dont il avoit peine à démêler l'issue.

Cette Romaine, nommée Porcie, étoit, comme nous l'avons dit, fille de Caton. Brutus l'avoit épousée toute jeune encore, quoiqu'elle fût déjà veuve de Bibulus, de qui elle avait eu un fils, l'auteur d'un petit écrit, connu sous le titre de *Mémoires de Brutus*.

Porcie, femme très-instruite, joignoit à un vif attachement pour son époux, une grande force d'esprit, et non moins de prudence. Elle ne voulut point lui demander son secret, qu'elle ne fût sûre de le bien garder; et pour mettre son courage à une forte épreuve, voici ce qu'elle imagina. Elle prit un petit couteau dont les Barbiers se servent pour faire les ongles, et ayant fait sortir ses femmes de sa chambre, elle se fit une profonde incision à la cuisse. Loin d'être abattue

Digitized by Google

par les douleurs violentes qu'elle en ressentit, elle appela Brutus, que cet état, dont il ignoroit la cause, jetoit dans de grandes allarmes, et lui dit : « Brutus, » je suis fille de Caton, et je vous ai été donnée, » non pour être seulement compagne de votre lit » et de votre table, comme les concubines, mais » pour partager avec vous vos biens et vos maux. » De votre côté, vous ne m'avez jamais donné » le moindre sujet de me plaindre du sort qui » m'unit à vous; mais moi, quelle preuve et » quelle marque puis-je vous offrir de mon » amour et de ma reconnoissance, si je ne suis » capable de supporter avec vous un accident » fâcheux et secret, ni d'être votre confidente » dans un dessein hazardeux qui demande de la » fidélité et de la constance? Je sais bien qu'en gé- » néral le naturel des femmes paroît trop foible » pour porter comme il faut un secret. Mais » Brutus, pensez-vous que le commerce des » hommes sages et vertueux soit sans influence » sur les mœurs de leurs compagnes? Je suis » fille de Caton, femme de Brutus; ces titres » devroient suffire pour m'attirer votre confiance. » Je m'en suis cependant défié moi-même; mais » l'expérience me rassure, et je viens d'éprou- » ver, vous en êtes témoin, que jamais Porcie ne » sera vaincue par la douleur ». A peine eut-elle

Digitized by Google

achevé, que Brutus, saisi d'étonnement et d'admiration, leva les mains au Ciel, en demandant aux Dieux de le conduire si bien dans son entreprise, qu'il s'y montrât, digne mari d'une femme douée d'un si mâle courage.

Les conjurés s'étoient promis d'exécuter leur dessein le jour de la tenue du Sénat, où l'on étoit persuadé que César ne manqueroit pas de se trouver, et où il étoit assez naturel qu'ils se rendissent eux-mêmes pour qu'on ne s'inquiétât pas trop de les voir réunis. Ils étoient, d'ailleurs, persuadés, qu'au premier signal leur nombre seroit grossi des principaux et des plus vertueux Romains, avides autant qu'eux de la liberté. Le lieu leur sembloit même comme préparé par la Providence pour cette exécution : c'étoit un des portiques qui entouroient le théâtre que Pompée avoit fait construire ; portique au milieu duquel se trouvoit placée la statue que la ville lui avoit élevée à cette occasion. On auroit dit que quelque Dieu amenoit-là César pour venger la mort de son ennemi.

Arriva le jour convenu ; c'étoit le 15 de Mars, jour des *ides*. Brutus, cachoit un poignard sous sa robe : sans avoir communiqué son dessein à d'autre qu'à Porcie, il se rendit au Sénat. Les conjurés s'assemblèrent chez Cassius, sous prétexte d'accompagner son fils, qui, ce jour-là

Digitized by Google

même, devoit prendre la robe virile. Tous se réunirent au portique avant l'arrivée de César, pour l'y attendre. C'est-là que celui qui auroit été dans le secret, n'auroit pu s'empêcher d'admirer leur contenance ferme et inaltérable, quoique le plus grand péril parut les menacer. Ceux d'entr'eux qui donnoient, en qualité de Préteurs, audience aux parties, apportoient dans leurs jugemens l'exactitude et le calme qui supposent la tranquillité d'ame la plus parfaite. Il arriva même que l'un des plaideurs s'étant avisé, en protestant contre sa sentence, d'en appeler à César, Brutus déclara aux assistans que « Jamais Cé-» sar ne l'avoit empêché, et qu'il ne l'empêche-» roit jamais de faire ce que les lois comman-» dent ».

Cependant, le hasard fit naître divers incidens qui donnèrent lieu de craindre que l'entreprise n'échouât. D'un côté, César, à qui des augures défavorables avoient inspiré de tristes pressentimens, fut retenu par sa femme dans sa maison, et ne parvint que fort tard à en sortir pour se rendre au Sénat. D'autre part, pendant qu'il y étoit attendu, des discours plus ou moins positifs, vinrent inquiéter les oreilles de plusieurs conjurés: « Tu m'as » bien caché ton secret, dit quelqu'un à Casca, » l'un d'entr'eux; mais Brutus m'a tout décou-

Digitized by Google

» vert ». — Heureusement l'inconnu poursuivit : » « Et par quels moyens serois-tu devenu en si » peu de temps assez riche pour briguer l'édilité » ? Ces dernières expressions se rapportant à toute autre chose qu'au secret dont le commencement du discours avoit paru annoncer la connoissance, elles tranquilisèrent les esprits. Mais un autre propos, plus direct à la conjuration, fut celui du Sénateur Popilius Lenas. Après avoir salué Brutus et Cassius plus affectueusement que de coutume : « Je prie les Dieux, leur dit-il, que vous ache- » viez heureusement ce que vous avez dans la » pensée ; mais hâtez-vous, car votre affaire n'est » plus secrète ». Ces paroles, joint à ce qu'il les quitta aussitôt qu'il eut fini, leur firent violemment soupçonner que le complot étoit découvert.

Dans ce moment, Brutus vit un homme de sa maison qui accouroit lui apprendre que sa femme étoit mourante. Porcie, alarmée et pleine d'inquiétude sur ce qui pouvoit arriver, n'avoit pu supporter le tourment de l'attente qu'en sortant au-dehors. Au moindre cri qu'elle entendoit venir de la place, elle interrogeoit ceux qu'elle appercevoit de loin, en s'écriant : « Que fait Brutus » ? Enfin, l'affaire traînant en longueur, ses forces l'abandonnèrent, et elle tomba évanouie. Ses femmes l'emportèrent. Leurs cris, répétés

Digitized by Google

par les habitans du quartier, firent croire qu'elle étoit morte. La nouvelle en vint aussitôt aux oreilles de Brutus; mais elle n'ébranla ni son courage, ni sa résolution, et il n'en demeura pas moins ferme dans le lieu où César étoit impatiemment attendu.

Enfin, on annonce que César arrive en litière. Plein de ces noirs pressentimens que lui avoient inspirés les victimes par lui interrogées, il venoit avec la résolution de ne décider ce jour-là aucune affaire importante, mais de proroger le Sénat, sous prétexte de quelque indisposition. A peine fut-il descendu, que Popilius Lenas, le même qui un peu auparavant avoit dit à Brutus et à Cassius : « Je prie les Dieux que vous réussissiez » dans votre entreprise », s'empara de lui et l'entretint fort long-temps. César lui prêta l'oreille avec beaucoup d'attention. Les Conjurés, car on peut leur donner ce nom quoiqu'ils n'eussent point fait de serment, soupçonnèrent, au premier coup-d'œil, que ce long entretien étoit la déclaration détaillée de tout le complot, dont Lenas leur avoit manifesté, par le discours qu'il leur avoit tenu, qu'il étoit informé. Dans cette commune alarme, ils se regardaient les uns les autres, et sembloient se dire, en se supposant découverts, qu'il ne falloit pas attendre qu'on

Digitized by Google

vînt les saisir au corps, mais qu'ils devoient se tuer eux-mêmes.

Déjà Cassius et quelques autres portoient la main sur les poignards qu'ils tenoient cachés, lorsque Brutus s'apperçut, à la contenance de Lenas, qu'il avoit plus l'air d'un suppliant que d'un dénonciateur. Cependant, comme il y avoit parmi eux des hommes étrangers à la conjuration, il se garda bien d'exprimer tout haut ce qu'il pensoit; mais à la gaieté peinte sur son visage, les Conjurés jugèrent bientôt qu'ils pouvoient se rassurer. En effet, l'entretien fini, Lenas baisa la main de César et le quitta; ce qui fit croire qu'il ne l'avoit entretenu que de quelque affaire particulière, qui n'intéressoit que lui.

Le Sénat introduit, tous les Conjurés entourèrent la chaise de César, feignant en quelque sorte d'avoir à lui parler. On dit qu'en cet instant, Cassius, les yeux fixés sur la statue de Pompée, parut l'invoquer, comme si elle eût dû s'animer pour prendre part à l'action. Trebonius, afin qu'Antoine n'y fût point enveloppé (1), prit soin de

(1) TREBONIUS *attira Antoine à la porte*. Dans la vie de César, Plutarque nous dit qu'Antoine fut retenu dehors par Brutus Albinus; et il nous dit ici que ce fut par *Trebonius*. Plutarque s'est trompé dans la vie de César, et il rentre ici dans la vérité. Tous

Digitized by Google

l'attirer vers la porte, puis de le conduire au-dehors, où il le retint.

Au moment où César entra, tout le Sénat se leva pour lui faire honneur; et dès qu'il fut assis, les Conjurés l'ayant environné, Tullius Cimber s'avança le plus près, sous prétexte de lui demander le rappel de son frère, qui étoit exilé. Les autres, feignant de se joindre à lui, et d'appuyer sa prière, allèrent lui baiser les mains, l'estomach et le front, comme en suppliant. César chercha d'abord à détourner ces caresses trop importunes; mais ne pouvant y parvenir par la douceur, il alla bientôt jusqu'à les repousser avec une certaine force. Cimber et Casca saisirent cet instant:

---

les Historiens qui ont écrit ce fait, témoignent que ce fut *Trebonius* qui retint Antoine à la porte; et Ciceron, plus digne encore d'être cru que tous ces Historiens, le rapporte dans sa IIe. Philippique, lorsqu'adressant la parole à Antoine lui-même, il lui dit: *Quum interficeretur Cæsar, tum te a Trebonio vidimus sevocari.* Et dans la Philippique XIII: *sceleratum Trebonium! Quo scelere nisi quod te idibus Martiis a debita tibi peste seduxit.* Voulant dire qu'Antoine ne méritoit pas moins d'être tué que César. *(Note de Dacier.)*

La confirmation de ce que dit ici l'Annotateur, se trouve dans la lettre de Ciceron à Trebonius, (Liv. X, Ep. 28 des *Lettres familières*, tom. 3, page 371) où il lui reproche, en parlant d'Antoine, *d'avoir tiré cette peste à l'écart, et de lui avoir sauvé la vie par ce service:* « Quod vero a te, viro optimo, seductus « est, tuoque beneficio adhuc vivit ». *(Note de l'Éditeur.)*

Digitized by Google

le premier embrassant le pan de sa robe, lui mit le corps à découvert; le second lui porta le premier coup de poignard. César se sentant frappé, s'écria en langage romain : *Scélérat de Casca, que fais-tu ?* Casca aussitôt, en langage grec, appella son frère pour le seconder : plusieurs frappèrent à la fois : César, cherchant à distinguer ses ennemis, et à s'arracher de leurs mains, reconnut parmi eux Brutus, au moment où celui-ci levoit le poignard sur lui; aussitôt, se couvrant la tête, il s'abandonna à leurs coups. Tous se précipitèrent sur son corps sanglant. Le désordre fut tel, qu'ils s'entre-blessèrent les uns les autres; Brutus, qui voulut aussi avoir part au meurtre, reçut à la main une large blessure.

Ainsi périt César. Brutus, sans perdre un instant, s'avança au milieu de la salle pour haranguer le Sénat, dans le dessein de justifier l'action qui venoit de se commettre, et de la lui faire partager. Mais l'épouvante et l'horreur qu'elle avoit excitée, mirent bientôt les Sénateurs en fuite : loin de les poursuivre, il avoit été résolu qu'on n'attenteroit qu'à la vie de César, ce seul coup devant suffire pour appeler tout le monde à la liberté !

Ce n'est pas que dans le nombre des conjurés, on n'en comptât qui avoient opiné pour la mort

Digitized by Google

d'Antoine. Connu par son goût pour la monarchie, insupportable aux amis de la République par son humeur hautaine, et surtout suspect par le puissant crédit qu'une fausse popularité militaire lui avoit acquis parmi les troupes, Antoine, à l'audace qu'inspire la soif de régner, joignoit tous les moyens que pouvoit lui offrir la dignité de Consul, qui le rendoit collègue de César. Mais Brutus fut d'un avis tout différent. Ce second meurtre lui sembloit n'avoir pas de motifs qui pût le justifier; il se flattoit, d'ailleurs, que l'ambition même, qu'on paroissoit le plus redouter de la part d'Antoine, tourneroit au profit de la plus belle des causes, aussi-tôt que la mort de Cesar auroit ouvert un champ digne d'elle à ceux qui voudroient le parcourir. Enfin il garantissoit en quelque sorte, qu'Antoine, enflammé par l'exemple des meurtriers de l'ennemi de la liberté, ne tarderoit pas à employer tous ses efforts pour aider sa patrie à la recouvrer entièrement.

Ce fut ainsi qu'Antoine dut la vie à Brutus. Attiré dehors, comme nous l'avons dit, pendant que l'action se consommoit, il sut profiter, dans le jour, de l'effroi qu'elle avoit répandue par-tout, pour, à la faveur d'un déguisement, s'échapper de la ville sans être reconnu.

Brutus et ses complices, les mains sanglantes,

et

Digitized by Google

et armées de poignards, se retirerent au Capitole. Ce fut-là qu'ils firent entendre aux citoyens le cri de la liberté ; ce cri se répétant bientôt avec la nouvelle du meurtre, retentit par tous les quartiers de Rome et dans toutes les places publiques. Le premier mouvement fut celui de l'effroi et du tumulte ; mais lorsqu'on reconnut, à la contenance des conjurés, qu'ils agissoient franchement pour le retour de l'ordre, premier fondement d'un état libre, les Sénateurs, revenus de la première épouvante, n'hésitèrent pas à se rendre au Capitole pour se joindre à eux.

Bientôt le peuple s'y trouva rassemblé. Brutus prenant la parole, parvint sans peine à l'éclairer sur les motifs et le but du coup qui venoit d'éclater. L'approbation fut générale et la disposition des esprits tellement rassurée, que les Conjurés descendirent aussi-tôt dans la place. Le peuple les suivit en foule ; Brutus marchoit au milieu des plus considérables et des plus illustres citoyens de Rome, qui l'accompagnèrent jusqu'à la tribune.

Sa présence, ainsi escorté, en imposa tellement à la tourbe de ces gens tous prêts à exciter la révolte pour amener le pillage, qu'ils se virent comme forcés, malgré leurs dispositions, qui d'abord

Digitized by Google

avoient paru menaçantes, à attendre dans une inaction profondément muette, le résultat et les suites de cette grande journée.

Toutefois on eut bientôt lieu de reconnoître qu'ils se faisoient violence en paroissant soumis. Brutus seul, par l'ascendant de son caractère, étoit parvenu à s'en faire écouter. Mais Cinna ayant voulu parler, son discours fut à peine commencé, que le peuple appercevant qu'il prétendoit accuser César, la clameur générale s'éleva contre lui, et il se vit accablé d'injures.

Dans de pareilles conjonctures, Brutus et les conjurés prirent le parti de remonter au Capitole; mais ils exigèrent que les amis, qui les y avoient accompagnés, en descendissent, afin que le danger que les suites de leur action paroissoient faire craindre, ne fût point partagé par ceux qui n'y avoient pas eu de part.

Cependant le Sénat s'étant assemblé le lendemain dans le temple de la Terre, Antoine, Plancus et Ciceron proposèrent une amnistie générale. Non-seulement l'édit de pacification qui la prononçoit, fut accordé; le Sénat déclara en outre qu'il y avoit entière sûreté et pleine impunité pour les auteurs de la conjuration.

Il fit plus encore; il arrêta que les Consuls don-

Digitized by Google

neroient leur avis sur les honneurs qu'on devoit décerner aux conjurés.

Dans ces entrefaites, et à l'heure même où cette résolution venoit d'être prise, Antoine envoya son fils en ôtage au Capitole; Brutus en descendit aussitôt avec ses compagnons: Cassius, Lepidus et lui soupèrent chez Antoine; les autres conjurés se rendirent respectivement chez leurs amis.

Le second jour après l'action, dès le grand matin, le Sénat s'assembla de nouveau. Après avoir donné de grands éloges à Antoine sur ce qu'il avoit si sagement éteint les premiers feux de la guerre civile, et loué Brutus de la conduite qu'il avoit tenue, on s'occupa de la distribution des provinces. Brutus eut l'île de Crète; Cassius l'Afrique; Trebonius l'Asie; la Bithynie fut donnée à Cimber: l'autre Brutus (Albinus) obtint la Gaule autour du Pô.

Cette distribution achevée, il fut question du testament de César, et de la manière dont on procéderoit à ses funérailles. Antoine étoit d'avis qu'on lût le testament au peuple, et que les funérailles fussent accompagnées de toutes les solemnités qui pouvoient les rendre honorables; craignant, ou feignant de craindre que si l'on s'abs-

Digitized by Google

tenoit de décerner les honneurs à la mémoire du mort, le peuple ne s'en irritât.

Cassius combattit la proposition; mais Brutus s'étant rangé du parti d'Antoine, elle fut adoptée.

Ainsi Brutus commit deux fautes graves; la première fut d'avoir, en épargnant Antoine le jour des ides, ménagé un ennemi redoutable par sa puissance au parti républicain; la seconde d'avoir souffert cet appareil de pompe funèbre, et cette lecture de testament, qui devoient nécessairement attirer sur son auteur l'attention inquiète du peuple, encore indécis.

César, en effet, avoit légué au peuple ses jardins situés au-delà du Tibre, à l'endroit où l'on voit aujourd'hui le temple de la Fortune; et à chaque citoyen en particulier, soixante-quinze drachmes (*a*). Il n'en falloit pas davantage, sans doute, pour exciter un mouvement d'affection et, par suite, un premier sentiment de regret, en faveur de celui dont on faisoit connoître aussi publiquement les bienfaisantes dispositions. La manière dont Antoine sut mettre l'un et l'autre à profit, dans le sens convenable à ses vues, acheva de tout perdre. Le corps de César à peine transporté sur la place, Antoine

(*a*) Trente-sept livres dix sols. (*Note de Dacier.*)

Digitized by Google

prononça l'éloge funèbre, suivant la coutume; et voyant le peuple déjà fort ému, afin de le précipiter d'autant plus sûrement dans l'excès que cette émotion faisoit prévoir, il déploya à ses regards, du haut de la tribune, la robe ensanglantée du mort, montrant du doigt les trous dont elle étoit percée, et par-là le grand nombre de blessures qu'il avoit reçues.

A cette vue éclata le plus grand désordre: les uns crièrent qu'il falloit tuer les meurtriers; d'autres, comme à l'exemple de ce qui s'étoit passé au convoi de Clodius, le harangueur du peuple (*a*), formèrent à la hâte un bûcher; les bancs, les tables et les siéges des boutiques qui avoisinoient la place, y furent jetés confusément; ils y placèrent le cadavre et le brûlèrent en présence des temples et des asyles inviolables, dont le lieu étoit environné; chacun s'étant approché du bûcher, lorsqu'il fut allumé, pour en tirer des tisons ardens, la tourbe se porta sur le champ vers les maisons des meurtriers, dans le dessein d'y mettre le feu. Mais comme on s'y étoit attendu, leurs tentatives furent repoussées avec un égal succès partout où ils se présentèrent.

(*a*) Si l'on ne connoissoit pas le peuple, on s'étonneroit qu'il ait fait pour un séditieux, ce qu'il fait ici pour le grand homme. (*Note de Dacier.*)

Digitized by Google

Le trait suivant servira à faire connoître à quel point les esprits étoient exaspérés.

Un poëte nommé Cinna, qui n'avoit eu aucune part à la conjuration, qui, au contraire, étoit des amis de César, se rappela d'avoir vu en songe, la nuit d'avant la fameuse journée des ides, César l'invitant à souper, puis l'entraînant dans un lieu vaste et ténébreux, dont la vue l'avoit fait frémir d'horreur. A ce souvenir, au moment du convoi funéraire, il eut comme honte de ne s'y pas trouver; mais à peine fut-il apperçu dans la foule, que la multitude le prenant pour cet autre Cinna, qui naguères s'étoit permis d'injurier César, en pleine assemblée, elle se jeta sur lui avec une telle fureur, que bientôt il fut mis en pièces.

Brutus et les autres conjurés craignant un pareil sort, sur-tout après qu'Antoine eut si publiquement manifesté ses intentions, ils sortirent de la ville et demeurèrent quelque temps à Antium, d'où ils espéroient pouvoir revenir à Rome, dès que cette fermentation populaire, ordinairement aussi prompte à s'amortir qu'elle l'est à se déclarer, seroit appaisée. Ils avoient d'ailleurs confiance dans le Sénat. S'il avoit comme fermé les yeux sur le meurtre commis en la personne de Cinna, il s'étoit gardé au moins d'une égale indulgence à l'égard des

Digitized by Google

incendiaires. Le peuple lui-même, murmuroit déjà contre Antoine; il prenoit ombrage de ses airs de Monarque et de ses procédés tranchans du pouvoir absolu, et redemandoit, avec Brutus, les jeux que celui-ci leur devoit en qualité de Préteur.

Mais Brutus, averti des projets tramés secrètement contre sa vie par ceux des vétérans qui avoient reçu de César des terres et des maisons en récompense de leurs services, se garda bien de se fier à ces apparences. Il n'en fit pas moins donner, quoiqu'absent, les jeux que le peuple attendoit. Rien n'y fut épargné. Les animaux qu'il avoit fait venir à grands frais des pays étrangers, y furent tous employés. Il alla même en personne jusqu'à Naples, pour s'y procurer des comédiens et des farceurs à quelque prix que ce fût, et sur-tout Canutius, l'un des plus célèbres d'entr'eux, qu'il ne tenta néanmoins d'obtenir que par l'entremise de ses amis, et en l'invitant; car il ne pensait pas pouvoir se permettre de faire à un Grec la moindre violence. Enfin il ne manqua pas de presser Ciceron, avec beaucoup d'instances, de se trouver à cette fête.

Dans ce contre-temps, arriva le jeune Octave, petit-neveu de Jules-César qui l'avoit adopté et institué son héritier. Il suivoit à Appollinie le cours de ses études, en attendant son oncle, pour l'accom-

Digitized by Google

pagner à la guerre projetée contre les Parthes, lorsqu'il apprit l'évènement qui venoit de lui ôter la vie. Il étoit aussitôt parti pour Rome, où d'abord par le nom de César, nom à la faveur duquel il espéroit gagner l'esprit du peuple, et peu à peu par des distributions faites à propos de l'argent dont la succession l'avoit rendu maître de disposer, il parvint à former contre Antoine un parti de gens auxquels ne tardèrent pas à se réunir les nombreux vétérans dont nous avons parlé.

Ciceron ne laissa pas, au surplus, par haine contre Antoine, de se déclarer pour Octave. Brutus lui en fit très-aigrement le reproche, en lui écrivant « qu'il ne redoutoit nullement un » maître; qu'il ne craignoit que le maître qu'il » haïssoit..... Pour moi, ajoutoit-il, sans » savoir en ce moment si j'aurai à faire ou la » paix ou la guerre, j'assure au moins de n'être » jamais esclave, quoi qu'il puisse arriver ». Rien, en un mot, ne le surprenoit tant, comme de voir ce même Ciceron, qui craignoit une guerre civile parce qu'elle offroit des dangers, ne pas redouter celle dont la honteuse issue ne lui promettroit d'autre récompense, *pour avoir chassé Antoine de la tyrannie*, que d'*établir César pour tyran*. Tel du moins se montroit

Digitized by Google

Brutus, à en juger par les premières lettres qu'il écrivit à ce sujet.

Cependant le peuple Romain paroissoit partagé de sentimens et d'affection. Les uns prenoient le parti de César; les autres embrassoient celui d'Antoine; les armées étoient comme à l'encan, à la disposition de celui qui voudroit le plus enchérir.

Cet état de choses ôtant à Brutus toute espérance de réussir, il résolut de quitter l'Italie, et de se rendre à Élée, sur le bord de la mer, où il parvint, après avoir traversé toute la Lucanie.

Porcie, qui l'avoit accompagné jusque-là, mais prête à se séparer de lui pour retourner à Rome, s'efforçoit de cacher sa douleur; elle ne put cependant l'empêcher d'éclater à la vue d'un tableau qui représentoit les adieux d'Hector et d'Andromaque, celle-ci recevant des mains de son époux leur fils Astianax. Porcie fondoit en larmes sur cette image trop fidelle de sa situation, lorsqu'Aulius, un des amis de Brutus, témoin de son état, se mit à prononcer devant lui les paroles d'Hector à Andromaque dans Homère (*a*) : *Mon cher Hector*, lui dit-elle en regardant Brutus, *vous me tenez lieu de père, de mère, de frère; toutes mes tendresses sont réunies dans un si cher époux!*

(*a*) Iliade, liv. VI.

Digitized by Google

Brutus, en souriant, lui fit cette réponse : *mais je ne saurois adresser à Porcie les mêmes paroles qu'Hector adresse ici à Andromaque :* « Retournez chez vous, reprenez vos occupations » ordinaires, vos toiles, vos fuseaux, vos laines; » et distribuez à vos femmes leur ouvrage; car » la foiblesse naturelle de votre sexe empêche » bien que vous n'égaliez les exploits dont nous » sommes capables; mais par la fermeté, par le » courage, vous ne combattrez pas pour la patrie » moins généreusement que nous..... ». On tient cette anecdote de Bibulus, fils de Porcie, qui la rapporte dans ses mémoires.

D'Élée, Brutus fit voile vers Athènes; il y fut reçu par le peuple avec toutes les marques d'une véritable affection, et au milieu des acclamations universelles. Des décrets furent portés en son honneur. Il alla loger chez un de ses anciens hôtes. Passant tous les jours la plus grande partie du temps à philosopher, tantôt avec Theomneste, l'Académicien, tantôt avec Cratippe, on eût dit qu'il n'avoit aucune affaire dans la tête; et cependant il n'étoit occupé que de préparatifs de guerre. Bientôt, en effet, Herostrate fut par lui chargé d'aller en Macédoine pratiquer ceux qui commandoient les troupes dans ce pays-là, pendant que lui, Brutus, travailleroit à s'entourer

Digitized by Google

de la jeunesse Romaine, que le goût de l'étude avoit attirée chez les Athéniens. De ce nombre étoit le fils de Cicéron, dont il faisoit l'éloge en disant : « Soit qu'il veille, soit qu'il dorme, » c'est une chose admirable de voir combien il » est fier, combien sur-tout il hait les tyrans ».

Dès qu'il eut commencé à s'entremettre publiquement des affaires, Brutus reçut avis que quelques vaisseaux Romains, chargés de richesses, venoient d'Asie, et que le Capitaine qui les commandoit, très-honnête homme et son ami particulier, leur faisoit tenir la route d'Athènes. Il alla au-devant et le rencontra près la ville de Caryste, sur la côte de l'Élée. Là, s'étant abouché avec lui, il lui persuada de lui remettre ses vaisseaux, et les ayant reçus, il lui donna un souper magnifique, le jour même de l'anniversaire de sa naissance, qu'il avoit coutume de célébrer avec ses amis.

Pendant le festin on fit des libations, d'abord en l'honneur de la victoire remportée par Brutus; puis on but à la liberté reconquise par les Romains. Enfin, comme en improvisant, Brutus lui-même éleva la voix au-dessus de celles de tous les convives, et répéta ces paroles que Patrocle, dans Homère, adresse à Hector en mourant :

Digitized by Google

Mais le fils de Latone, secondé par mon cruel destin, m'a ôté la vie (*a*).

Quelques jours après ce repas, Antistius lui délivra cinq cents mille drachmes (*b*) de l'argent qu'il conduisoit en Italie. Tous les soldats qui restoient de l'armée de Pompée, et qui étoient encore errans dans la Thessalie, se rendirent de bon cœur auprès de lui. Il enleva à Cinna cinq cents chevaux qu'il menoit à Dolabella en Asie, et s'étant rendu par mer à Demetriade, d'où l'on se procuroit, pour Antoine, une grande quantité d'armes, que Jules-César avoit fait faire pour la guerre contre les Parthes, il s'en rendit maître.

Hortensius, Prêteur de la Macédoine, lui remit son gouvernement.

Tous les Rois, Princes et Potentats des pays circonvoisins, ne tardèrent pas à se réunir à lui avec toutes leurs forces.

Ce fut alors, qu'ayant appris que Caius, frère d'Antoine, avoit quitté l'Italie, et venoit à Épi-

(*a*) On buvoit à la liberté des Romains ; elle étoit le fruit de la mort de César ; et comme Brutus avoit l'idée toute occupée de cette mort, il dit ce vers d'Homère, pour faire entendre que les Dieux avoient conduit la main des meurtriers. Il ne prévoyoit pas alors que ce qu'il appliquoit à l'événement du jour, donnoit le présage de sa propre destinée. (*Extrait des notes de Dacier*).

(*b*) Deux cent cinquante mille livres. (*Note de Dacier*).

Digitized by Google

damne et à Apollonie joindre Gabinius, qui y avoit rassemblé des troupes, Brutus résolut de le prévenir par une marche forcée, et de les lui enlever avant qu'il fût arrivé. Mais cette entreprise pensa lui devenir funeste : ses fourriers n'ayant pu le suivre que de très-loin, le manque de vivres que cet accident lui fit éprouver, joint à l'intempérie de la saison, ainsi que du climat, le fit tomber d'inanition lorsqu'il fut parvenu devant les murs d'Épidamne. Cependant, les soldats qui en gardoient les portes, ne furent pas plutôt informés du danger qu'il couroit, qu'ils s'empressèrent de lui apporter des subsistances. Ce secours inattendu le rappela à la vie. Bientôt après, devenu maître de la ville, il témoigna sa reconnoissance d'un trait de générosité aussi remarquable, non-seulement aux particuliers à qui il en avoit l'obligation, mais à tous les habitans, pour l'amour de ses bienfaiteurs (a).

(a) Nous devons à ceux pour qui rien de ce qui a trait à l'antiquité n'est indifférent, de dire, d'après *Plutarque*, que la maladie dont fut cause Brutus en cette occasion, ce qui n'étoit autre chose, sans doute, qu'une défaillance causée par la faim et le jeûne, s'appeloit la *boulimie*, et que Plutarque lui-même en a traité, suivant Dacier, dans le Liv. VI des *Propos de table*, Quest. VIII. (*Note de l'Editeur.*)

Digitized by Google

Caius Antonius, retiré dans Appollonie, ordonna en vain aux troupes des cantons voisins de venir l'y joindre ; elles s'étoient déjà rendues à Brutus. Informé de cette désertion, et prévoyant les suites qu'elle pouvoit avoir par rapport aux soldats qu'il avoit avec lui, que l'exemple menaçoit d'entraîner, il prit le parti de se retirer à Buthrote. Dans le trajet, trois de ses cohortes furent taillées en pièces par Brutus. Ayant tenté, après cette rencontre, de forcer quelques postes aux environs de Billis, le jeune Ciceron, que plusieurs succès avoient déjà signalé pour un grand Capitaine, lui livra bataille et le mit en déroute. Poursuivi, atteint, et bientôt enveloppé par la cavalerie de Brutus, celui-ci défendit qu'on le chargeât ; ménagement qui avoit principalement pour but de conserver, en épargnant le soldat, des troupes qu'il croyoit devoir bientôt grossir son parti. Il ne se trompoit pas : leur Général se rendit avec elles peu de jours après. Par ces réunions successives, Brutus se trouva, au bout de très-peu de temps, à la tête d'une assez forte armée.

Caius, devenu ainsi son prisonnier, reçut de lui toutes les marques de distinction attachées à son rang. Brutus lui laissa même les enseignes de Commandant. Il étoit bien éloigné

de se rendre à ce que lui mandoient de Rome plusieurs de ses amis, et Ciceron lui-même, qui le pressoient de le faire périr.

Cependant, il ne tarda pas à s'appercevoir que Caius abusoit des égards qu'on avoit pour lui; qu'il pratiquoit sourdement les chefs, et qu'il étoit même parvenu à corrompre une partie des soldats; ce qui détermina Brutus à le faire garder sur une de ses galères. Cette mesure ayant appris à ceux que Caius étoit parvenu à séduire, qu'aucune suite n'étoit à espérer pour lui de cette tentative, les déserteurs députèrent d'Apollonie, où ils s'étoient retirés, vers Brutus, en offrant de rentrer dans le devoir. Mais Brutus leur fit répondre « Que ce » n'étoit pas la coutume de leurs ancêtres que le » Général allât trouver les soldats rebelles; qu'il » falloit que ces soldats se rendissent auprès de » leur Général, et que, par leurs soumissions, » ils désarmassent sa colère ».

Ils se rendirent, en effet, tous auprès de lui, supplièrent, et obtinrent leur pardon.

Brutus se disposoit à passer en Asie, lorsqu'il reçut la nouvelle des changemens arrivés à Rome. Les succès que venoit d'obtenir le jeune César contre Antoine, et l'appui qu'à cette occasion il avoit reçu du Sénat, se réunissoient pour le rendre redoutable. Déjà il demandoit le consulat, quoi-

Digitized by Google

qu'à raison de son age, (à peine avoit-il 20 ans, comme lui-même le dit dans ses commentaires) les loix s'opposassent à ce qu'il possédât cette dignité. En même-temps il entretenoit des troupes sur pied, bien au-delà du nombre que la sûreté de Rome paroissoit exiger. Les justes inquiétudes que cette conduite parvint bientôt à exciter, fit penser à Brutus, comme à celui à qui le Sénat devoit toute sa confiance; il le confirma dans les Gouvernemens dont il étoit en possession, et lui en confia plusieurs autres, afin d'augmenter d'autant plus son pouvoir; ce qui fit prendre à César-Octave le parti d'offrir à Antoine son amitié.

Bientôt après, ayant investi Rome avec ses troupes, Octave se fit donner le consulat.

Aussi-tôt, Brutus se vit, avec les autres conjurés, accusé par lui d'avoir fait périr, sans forme de procès, le plus grand personnage de Rome, celui qui se trouvoit alors investi des premières dignités de l'État. Ce fut Lucius Cornificius qui se chargea de l'accusation contre Brutus; Agrippa de celle contre Cassius. Les accusés ne s'étant pas présentés, ils furent condamnés par contumace. On rapporte qu'à cette occasion, le hérault ayant, du haut de la tribune, appelé Brutus, selon l'usage, ce cri excita une vive

Digitized by Google

vive sensation parmi le peuple : le murmure fut général; les gens de bien, en baissant la tête, manifestèrent par le silence, le sentiment qu'ils éprouvoient. Publius Silicius ne put retenir ses larmes, et ses larmes, qui furent remarquées, le firent porter, quelque-temps après, sur la liste des proscrits. Cette horrible proscription, qui comprenoit deux cents citoyens, dont la tête fut mise à prix, signala les premiers instans de la fameuse ligue formée entre César, Lepidus et Antoine, sous le nom de Triumvirat. Ciceron fut du nombre de ses victimes.

Brutus étoit en Macédoine. Il y reçut la nouvelle de la fin tragique de Ciceron, et de l'autre Brutus, l'un son ami, l'autre son proche parent. Le desir de venger leur mort lui inspira la résolution de faire périr C. Antonius par une sorte de représailles. Il en chargea Hortensius, qui, dans la suite, paya de sa vie l'exécution de cet ordre sanguinaire : Antoine l'ayant fait prisonnier à la bataille de Philippes, l'égorgea sur le tombeau de son frère.

Cependant, Brutus paroissoit encore plus affecté des événemens publics que de la perte, quoique douloureuse pour lui, des amis qui s'y trouvoient enveloppés. On en peut juger par ce qu'il manifesta

Digitized by Google

en cette dernière rencontre, en déclarant publiquement : « Qu'il avoit plus de honte des causes qui » avoient entraîné la mort de Ciceron, qu'il n'é- » prouvoit de douleur de sa mort même », blâmant ses amis de Rome de ce qu'ils se rendoient esclaves plus par leur faute, disoit-il, que par celle des tyrans, puisqu'ils étoient assez lâches pour souffrir en silence des choses dont le seul recit, quand ils n'en auroient pas été témoins, auroient dû leur faire horreur.

Lorsqu'il fut parvenu en Asie à la tête d'une armée déjà fort nombreuse, et en très-bon état, Brutus donna ordre d'assembler une grande flotte sur la côte de Bithynie et au port de Cyzique. Pendant qu'on la disposoit, il parcouroit les villes, travailloit à attirer dans son parti les Princes, les Gouverneurs et les principaux habitans, avec lesquels il s'entretenoit dans la route. Informé que Cassius se disposoit à faire le voyage d'Égypte, il n'hésita pas à lui écrire pour l'en détourner, et le faire venir, au contraire, en Syrie ; il lui mandoit, « que ce n'étoit pas pour se » donner l'empire à eux-mêmes, mais pour mettre » leur patrie en liberté, qu'ils avoient assemblé » de si grandes forces ; qu'ils devoient donc ne » point aller errans et vagabonds par le monde,

Digitized by Google

» mais plutôt, sans perdre de vue leur objet, se » rapprocher de l'Italie, où les appeloit le salut » de leurs concitoyens ».

Cassius se rendit à ces remontrances et partit pour l'aller trouver. Brutus alla au-devant de lui : ils se rencontrèrent près de Smyrne. Ils se voyoient pour la première fois, depuis le Pirée, d'où, en se séparant, l'un s'étoit rendu en Macédoine, l'autre en Syrie. Ce fut pour tous deux une grande satisfaction, et en même-temps un égal motif de confiance dans leurs forces, que le spectacle de leur situation nouvelle. Naguères délaissés, sans argent, sans armes, sans un seul vaisseau équipé, abandonnés du soldat, chassés des villes et méconnus de tout le monde, ils ressembloient à de malheureux bannis : aujourd'hui, infanterie, cavalerie, argent, rien ne leur manquoit; ils se voyoient en état, en faisant tête à leurs ennemis, de leur disputer l'empire.

Brutus et Cassius, ainsi réunis, s'estimoient l'un et l'autre. Cependant le second, sans manquer jamais de rendre au premier honneurs pour honneurs, attendoit toujours que celui-ci le prévînt. Plus âgé que Brutus, et d'ailleurs d'une très-foible santé, il étoit dans le cas, sans qu'il soit absolument besoin de supposer d'autres mo-

Digitized by Google

tifs, de recevoir ses visites, plutôt que de lui en rendre de fréquentes.

Cassius, au reste, passoit pour un des plus habiles Capitaines de son temps. Mais son caractère violent et emporté le faisoit gouverner par la crainte, plus que par tout autre moyen. D'ailleurs, d'un esprit naturellement caustique, il ménageoit peu ses amis, lorsqu'il étoit avec eux.

Brutus, au contraire, doué d'un caractère et d'un esprit tout différens, étoit aimé du peuple, adoré de ses amis, admiré de tous les gens de bien. Sa douceur, son amabilité, et la pratique constante de toutes les vertus lui avoient concilié la bienveillance universelle. Ce qu'on prisoit le plus en lui, c'étoit la droiture et la pureté de ses intentions; on le jugeoit, à cet égard, bien différemment de Pompée, du grand Pompée, qui, s'il eût vaincu César, n'auroit pas manqué, loin de soumettre aux loix sa puissance, de s'en rendre maître absolu, sous le nom de Consul, de Dictateur, ou bien à l'ombre de quelque magistrature plus douce, dont il auroit prétendu amuser et consoler le peuple; bien différemment aussi de Cassius même, qui passoit pour agir, plutôt par ambition que par amour pour la patrie, et pour être plus jaloux de parvenir à la première

Digitized by Google

place, qu'animé du desir de rendre la liberté à ses concitoyens.

Après tout, et en remontant plus haut, les Cinna, les Marius, les Carbon, tout en se proposant pour prix de leurs travaux et de leurs victoires, l'avantage de la patrie, n'ont-ils pas combattu en quelque sorte pour s'en rendre les maîtres et les tyrans?

Brutus, au contraire, plus grand que tous ces personnages; ne fut jamais soupçonné de vues aussi intéressées et aussi injustes. L'opinion que l'on avoit de lui à cet égard étoit telle, qu'Antoine, Antoine même, ne put s'empêcher de dire un jour publiquement, « que Brutus étoit le » seul des conjurés qui eût conspiré contre César » par l'unique attrait de la beauté et de la gran- » deur de l'action; tandis que tous les autres n'y » avoient été excités que par des haines parti- » culières ou par l'envie qu'ils lui portoient ».

Aussi, dans tous ses discours, et notamment dans l'une de ses lettres à Atticus, la veille de la bataille de Philippes, Brutus marquoit-il plus de confiance dans sa propre vertu que dans le nombre de ses troupes. « Je me vois, lui écrivoit-il, » comme au comble de la fortune; car, ou » j'affranchirai les Romains par la victoire, ou » je m'affranchirai par la mort. Ainsi, la position » des choses, quant à nous, présente un état

Digitized by Google

» décidé, et que rien ne pourra changer; il n'y » a d'incertain que la vie ou la mort ».

C'est dans le même esprit qu'il blamoit Antoine d'avoir préféré le second rang, en s'attachant à César-Octave, à la gloire qu'il n'eût tenu qu'à lui de partager, en s'associant aux Brutus, aux Cassius et aux Caton; ajoutant, « que s'il » n'étoit pas vaincu avec ce même Octave, » dans le combat prochain, il lui feroit bientôt » la guerre » : prédiction qui ne tarda pas à s'accomplir.

Brutus et Cassius se rencontrèrent à Smyrne: il y fut question entr'eux de contribuer aux frais de l'entreprise dont ils se regardoient, à juste titre, comme les chefs. Les sommes que le premier s'étoit procurées, il les avoit employées à construire et à équiper cette nombreuse flotte, à l'aide de laquelle il projetoit de soumettre toute la Méditerranée à son pouvoir. Le second avoit, au contraire, des fonds dont il pouvoit disposer. Brutus, dans un souper où ils se trouvoient l'un et l'autre avec leurs amis, lui demanda de lui en faire part. Cassius n'accéda pas sur-le-champ à sa demande; ses amis particuliers cherchèrent à l'en détourner, en lui alléguant que ce qu'il avoit obtenu par des levées sur les peuples, en s'exposant à leur haine, serviroit à Brutus pour

Digitized by Google

gagner, par des largesses, et les peuples et le soldat. Cependant Cassius se détermina à donner à Brutus le tiers des fonds qu'il s'étoit ménagés: après quoi, ils se quittèrent pour aller, chacun de leur côté, exécuter le plan qu'ils avoient concerté ensemble.

Cassius débuta par la prise de Rhodes, où il usa rigoureusement des droits de la victoire, quoiqu'en entrant dans la ville, il eût répondu aux habitans, qui l'appeloient leur maître et leur Roi : « Je ne suis ni Roi, ni maître; je suis le » meurtrier de celui qui voudroit se rendre notre » maître et notre Roi ».

Dans le même temps, Brutus avoit eu à combattre les Lyciens, qu'une demande qu'il s'étoit vu dans le cas de leur faire, avoit, à l'instigation de l'Orateur Naucrate, excités à la révolte. Mais ils furent bientôt réduits. Un gros de cavalerie mis en avant contre eux, les ayant surpris à table, en passa six cents au fil de l'épée. Cet événement fut suivi de la prise de plusieurs châteaux et petites villes qui se trouvèrent dans l'impuissance de résister.

Brutus, persuadé que la clémence seroit un moyen de se concilier aussi promptement qu'il le desiroit l'affection des peuples, fit relâcher, sans exiger de rançon, tous ceux qu'il avoit fait

Digitized by Google

prisonniers. Mais les vaincus demeurèrent opiniâtres au milieu de leurs défaites: moins touchés de la modération du vainqueur, qu'irrités de la dévastation de leurs terres, et de la perte qu'elle leur faisoit essuyer, ils ne témoignèrent, pour ces actes d'humanité et de douceur, qu'indifférence et mépris.

Brutus résolut aussi-tôt de mettre le siége devant la ville de Xantes, où tous les plus braves de la Lycie s'étoient enfermés. Mais ils ne purent espérer long-temps de s'y défendre: le nombre devoit l'emporter nécessairement sur le courage; la garnison ne pensa donc plus qu'aux moyens d'échapper aux assiégeans.

La rivière qui baignoit les murs parut en offrir un moyen à la plupart. Mais lorsqu'on s'apperçut, dans le camp de Brutus, des dispositions que les assiégés faisoient pour fuir, en plongeant entre deux eaux, on tendit dans la rivière des filets, au haut desquels furent placées des sonnettes, pour avertir au moment où quelqu'un s'y trouveroit pris.

Cependant les Xantiens tentèrent une sortie, et parvenus, à la faveur de la nuit, jusqu'aux batteries, ils y mirent le feu. Mais un vent impétueux s'éleva; les flammes poussées jusques sur les créneaux, menacèrent bientôt les maisons voi-

Digitized by Google

sines et la ville même d'un embrâsement général. Au moment où ce danger éclata, Brutus, plus empressé de secourir les habitans que de profiter du désordre, commanda à ses troupes de se porter sur le lieu de l'incendie et de travailler à l'éteindre. Mais par un étrange effet du désespoir, qui faisoit taire chez les assiégés tout autre sentiment, les Xantiens, lorsqu'on s'occupoit à les sauver, ne cherchoient que la mort, et ne demandoient qu'elle. On vit, en effet, tout-à-coup, les enfans, les femmes, les citoyens comme les esclaves, s'opposer, à l'envi les uns des autres, aux secours qui leur étoient présentés par l'ennemi; les uns tiroient sur ceux qui vouloient éteindre le feu; d'autres, encore plus pleins de rage, y jetoient, pour l'animer et l'étendre dans tous les quartiers, ce qu'ils pouvoient rencontrer de matières combustibles; bientôt toute la ville fut embrasée.

En vain Brutus, à qui ce spectacle faisoit autant de compassion que d'horreur, se montroit à cheval sur les points où il pouvoit être le plus en vue, portant secours lui-même, et tendant les bras, avec prières aux Xanthiens d'épargner leurs demeures, leurs familles et leurs personnes; il ne put parvenir à se faire écouter: tous couroient à leur perte avec une fureur inouie. Les uns, sans distinction de sexe ni d'age, s'élançoient au mi-

Digitized by Google

lieu des flammes ; d'autres se précipitoient du haut des murailles : des enfans se présentoient aux épées nues de leurs pères, leur demandoient la mort, et les pressoient de les frapper: on vit, au milieu des débris de la ville presque toute consumée, une femme, une mère, portant à son cou son enfant mort, mettre le feu à sa maison, prête à y périr elle-même.

Brutus n'avoit pu soutenir la vue d'un spectacle aussi épouvantable. Le récit de ces derniers traits lui arracha des larmes; il ordonna de publier, à son de trompe, un prix pour tout soldat qui auroit pu sauver un Lycien. On dit cependant qu'il n'y en eut que cent cinquante qui ne purent éviter d'être sauvés.

Ainsi fut détruite la capitale de la Lycie, par l'audace désespérée de ses habitans : excès non sans exemple chez eux; leurs ancêtres, assiégés dans ces mêmes murs, lors de la guerre contre les Perses, avoient incendié de même leur ville, et s'étoient fait tous périr.

Brutus ne tarda pas à reprendre sa marche victorieuse ; toutefois, lorsqu'arrivé sous les murs de Patare, il vit s'y déployer les préparatifs d'une résistance vigoureuse, le tableau, présent à son esprit, des horreurs dont l'attaque de Xanthe, en pareille conjoncture, avoit été

Digitized by Google

suivie, le fit hésiter à entreprendre ce second siège. Mais un heureux incident vint le délivrer de toute anxiété à ce sujet. Quelques femmes de la ville ayant été faites ses prisonnières, puis, et presqu'aussitôt, renvoyées sans rançon, elles se plurent à raconter à leurs pères et à leurs époux, les plus considérables parmi les habitans, tout ce que le traitement qu'elles avoient reçu dans le camp ennemi leur avoit fait connoître des rares vertus de celui qui y commandoit; elles firent tant, qu'elles leur persuadèrent de se rendre à Brutus. Cet exemple fut pour les autres villes le signal de la soumission; toutes se rendirent à lui et le trouvèrent en effet doux, humain, et gracieux au-delà de leurs espérances.

Bien différent de Cassius, qui environ dans le même temps, s'étant emparé de Rhodes, força les habitans, sans aucune exception, de lui apporter tout l'or et l'argent qu'ils possédoient, ce qui lui procura jusqu'à huit mille talens (*a*), outre cinq cents autres qu'il imposa sur la ville, Brutus se contenta d'en exiger de toute la Lycie, cent cinquante.

Cette expédition achevée, il partit pour l'Ionie. Là, par plus d'une action digne de mémoire,

(*a*) Vingt-quatre millions écus. (*Note de Dacier*).

Digitized by Google

il fit briller, soit en punissant lorsqu'il y étoit contraint, soit, lorsque plus heureux, il avoit à récompenser, l'esprit de justice qui dirigeoit constamment toutes ses actions.

Théodote de Chio fournit l'un des traits qui, pour le châtiment dû à la méchanceté, firent le plus d'honneur à Brutus. C'est aussi celui qu'il racontoit lui-même avec le plus de complaisance, et qui en effet avoit mérité à Rome l'approbation unanime des gens de bien. Nous allons le rapporter.

Lorsque le Grand Pompée s'étoit vu contraint, après la journée de Pharsale, de fuir en Égypte, dans l'espoir d'y trouver un asyle, Ptolémée, encore enfant, livré, sur le parti qu'il devoit prendre, aux conseils de ses tuteurs et de ses ministres, trouva les avis partagés. Les uns opinoient pour recevoir le fugitif, les autres pour le renvoyer. Théodote, chargé par les Instituteurs du Prince de lui enseigner la rhétorique, et qui alors avoit l'honneur d'être admis au conseil, prétendit que retenir ou chasser Pompée, seroit également commettre une grande faute; que le plus court et le plus utile parti, dans la situation où l'on se trouvoit, étoit de le recevoir et de le tuer. Il termina son discours par ces mots, *un mort ne mord point*. Le conseil se rangea de son parti.

Digitized by Google

Ainsi, par un exemple inoui, la mort du Grand Pompée fut l'ouvrage d'un sophiste, qui lui-même s'en glorifioit, lorsqu'elle eut lieu, comme d'un exploit digne de renom.

Depuis, et pendant son séjour à Alexandrie, César fit justice de ces méchans conseillers; tous furent punis comme ils l'avoient mérité: tous périrent, excepté *Theodote*, qui les avoit entraînés; celui-ci eut l'adresse d'échapper à la proscription. Mais après quelque-temps d'une vie errante et misérable, il fut arrêté et amené devant Brutus. Brutus, loin d'user de clémence en cette occasion, envoya Theodote au supplice: trop juste châtiment d'un scélérat, qui doit bien plus à sa mort qu'à sa vie le souvenir d'un nom conservé dans l'Histoire.

Brutus avoit fait inviter Cassius de venir le joindre à Sardis. A peine fut-il prévenu de son arrivée, qu'il alla au-devant de lui. Ses amis l'accompagnoient. Toute l'armée, rangée comme en ordre de bataille, les salua tous deux en même-temps et d'unanime voix, du titre d'Empereur (*Imperator*). Cependant, ainsi qu'on le voit arriver d'ordinaire entre deux hommes qui ont ensemble de grands intérêts à discuter, sur-tout lorsque de part et d'autre on compte beaucoup d'amis ou de partisans, la plupart gens de guerre

Digitized by Google

soumis à leurs ordres, ils avoient beaucoup de plaintes et de reproches à se faire réciproquement. Ils s'étoient, aussitôt après la première entrevue, renfermés seuls, afin de pouvoir s'expliquer avec plus de liberté. Mais, des plaintes ayant passé aux reproches les plus sanglans, puis à des accusations tellement violentes, qu'elles alloient jusqu'à leur arracher des larmes de rage et de dépit, leur dispute fit bruit au dehors, au point que leurs amis craignirent qu'ils n'en vinssent aux dernières extrémités. Toutefois l'entrée de la chambre leur ayant été interdite avant que Brutus et Cassius s'y fussent renfermés, aucun n'ôsoit enfreindre l'ordre, lorsque Marcus Favonius se présenta, résolu de forcer la porte.

Favonius avoit été, pendant la vie de Caton, l'un des grands zélateurs de sa secte. Philosophe, moins par principes que par tempérament, il se livroit à tout avec passion, s'y laissant entraîner par la violence de son caractère. La dignité de Sénateur, dont il se trouvoit revêtu, n'étoit point un frein pour lui; aussi inconsidéré dans ses discours qu'emporté dans la plupart de ses actions, son langage cynique, et ses propos souvent plus qu'indiscrets, prêtoient à rire à tout le monde.

Ce fut donc en vain que les gens qui gar-

Digitized by Google

doient la porte, tentèrent de s'opposer à son passage : Favonius entra malgré eux, et contrefaisant sa voix, comme Nestor dans Homère, lorsqu'il intervient dans la querelle d'Agamemnon et d'Achille pour l'appaiser, il adressa les paroles du Poëte aux deux Généraux Romains : « Croyez moi tous deux, » *leur dit-il*, car vous êtes plus jeunes; et des » hommes qui valoient mieux que vous n'ont » pas dédaigné de suivre mes conseils ».

Cassius ne fit que rire de cette extravagance; mais Brutus moins tolérant, cette fois, prit l'interrupteur par les épaules et le poussa dehors, en l'appelant *franc chien et faux cynique.*

Au surplus, l'incident eut l'effet de terminer la dispute. Les deux Généraux se séparèrent. Ce jour-là même, Cassius donnoit un grand souper; Brutus, non-seulement eut soin de s'y trouver, mais il y amena plusieurs de ses amis, qui s'y rendirent à son invitation. A peine fut-on à table, que ce même Favonius, au retour du bain, parut parmi les convives. Brutus ne l'eut pas plutôt apperçu, qu'en protestant qu'il ne l'avoit point invité, il demanda qu'on lui donnât une place sur-le lit du haut bout; mais lui, sans se dé-

Digitized by Google

concerter, se glissa sur le lit du milieu (*a*). Le repas fut assaisonné de plaisanteries assez agréables, et qui n'empêchèrent pas que la philosophie n'y prit part.

Le lendemain de cette réunion, Brutus eut occasion de donner une nouvelle preuve de cet amour pour la justice, dont nous avons déjà vu un exemple marquant: ce fut en rendant un jugement qui nota d'infamie Lucius Pella, Prêteur des armées, accusé par les Sardiens, et suffisamment convaincu de concussion. Cassius en fut affecté, moins peut-être à cause de la condamnation en elle-même, moins aussi sans doute par rapport à celui qui l'avoit encourue, que parce qu'ayant eu, peu de jours auparavant, à prononcer sur un pareil délit, il s'étoit contenté de faire aux prévenus de légères réprimandes, et leur avoit permis de continuer leurs services, malgré la prévarication dont ils s'étoient évidemment rendus coupables.

(*a*) L'usage étoit qu'il y eût trois lits autour de la table, lorsqu'elle réunissoit plusieurs classes de convives. Le plus honorable étoit celui du milieu; celui du haut bout formoit le second rang; le bas bout étoit réservé au troisième. C'étoit par égard pour la dignité de Sénateur, que Brutus assignoit le haut bout à Favonius; mais en se faisant faire place sur le lit du milieu, cet intrus s'adjugeoit la première. (*Extrait des notes de Dacier*).

C'est

Digitized by Google

C'est à cette occasion que Cassius reprochant à Brutus trop de sévérité dans un temps où la politique, d'accord avec l'humanité, exigeoit, suivant lui, que l'on composât quelquefois avec la justice, Brutus lui répondit: « Souvenez-vous des Ides de mars. César, qui, ce » jour-là, périt par nos mains, n'avoit commis » par lui-même ni vols ni injustices; mais il » avoit prêté son appui à ceux, qui, sous son » autorité, s'en étoient rendus coupables. Si » jamais il pouvoit exister un prétexte de négliger la justice, c'étoit alors, c'étoit en sa » faveur que l'on pouvoit réclamer cette indulgence. Il eût mieux convenu, en effet, de » souffrir les malversations des amis de César, qu'il » ne conviendroit aujourd'hui de fermer les yeux » sur celles des nôtres; car nous passerions, en » faisant grâce à ceux-ci, pour les complices de » leur iniquité, tandis que si nous nous fussions » montrés favorables aux autres, on n'auroit pu ne » nous taxer que de dissimulation et de foiblesse ». Rappeler ces paroles remarquables, c'est donner une juste idée de la morale dont Brutus faisoit profession, et qu'on peut dire aussi qu'il mit religieusement en pratique.

On raconte que, lorsqu'ils furent tous deux sur le point de quitter l'Asie, il arriva à Brutus

Digitized by Google

un grand et merveilleux prodige. Il dormoit peu : jamais le jour. Le temps de la nuit, que d'autres donnoient au sommeil, il le consacroit, sauf quelques heures, à méditer sur la guerre dont il avoit, presque seul, le fardeau à supporter. Dans ces momens de solitude où tout reposoit autour de lui, il expédioit les affaires les plus pressées, ou bien, si elles lui permettoient de se livrer à d'autres soins, il employoit le temps à des lectures particulières. Sa veillée se prolongeoit ainsi, assez ordinairement jusqu'à la troisième garde(*a*), heure à laquelle les Centurions, les Tribuns, et tous les autres Officiers avoient coutume de venir prendre ses ordres.

Une de ces nuits obscures, comme il étoit sur le point de partir avec toute son armée, et à l'heure où le sommeil y faisoit régner le plus profond silence, sa tente n'étant d'ailleurs éclairée que par la foible lueur d'une petite lampe, mille pensées roulant dans sa tête l'avoient jeté dans la plus sombre méditation : tout à coup il crut entendre ouvrir la porte, et jetant les yeux sur l'entrée, apparut à ses yeux une tête horrible sur un corps monstrueux, qui s'étant approché de son lit, s'y tenoit immobile et sans voix.

(*a*) Vers les trois heures du matin. (*Note de Ducier*).

Digitized by Google

Malgré l'effroi dont il se sentit saisi, il eut la force de l'interroger : *Qui es-tu donc ? es-tu un Dieu ? Que viens-tu faire dans ma tente ? et que veux-tu ?* le spectre lui répondit : *Brutus, je suis ton mauvais génie, bientôt tu me verras dans les plaines de Philippes....* Eh ! bien, répartit Brutus, sans se troubler, *nous t'y verrons.* Il dit, et le phantôme disparut. Brutus, après s'être assuré, par le témoignage de ses domestiques, certains de n'avoir rien vu, que c'étoit une vision, continua jusqu'au jour à méditer sur ses projets, et dès que le jour fut venu, alla la raconter à Cassius.

Cassius étoit épicurien; il y parut au discours qu'il tint à Brutus, qui ne partageoit pas les sentimens de ce philosophe. « Brutus, lui dit-il, » il est deux principes, et nous tenons que l'on » ne sent et que l'on ne voit véritablement pas » tout ce que l'on croit voir et sentir; car les » sens, faciles à recevoir toutes sortes d'impres- » sions, sont fort trompeurs, et notre imagina- » tion très-propre et très-prompte à leur impri- » mer successivement mille espèces d'affections » et d'idées, sans le moindre sujet réel, ou » plutôt sur un néant sans existence. Ils sont » comme une cire molle, où l'ame *qui a, en* » *elle-même, et ce qui fait l'impression et ce*

Digitized by Google

» *qui la reçoit*, se change et se diversifie en
» toutes sortes de figures et de formes. De-là,
» cette variété dans les songes, qui viennent
» souvent se mêler au sommeil. C'est la faculté
» imaginative, faculté toujours en mouvement,
» et qui n'est autre chose que l'imagination
» même, et la pensée; c'est-elle, dis-je, qui les
» excite, d'après un principe très-léger, en nous
» représentant, sous des formes fantastiques, les
» objets les plus étranges, souvent même les plus
» hideux. Ajoutez la cause particulière, qui vient,
» par rapport à vous, de ce que votre corps échauffé
» communique sa chaleur à votre imagination, la
» subtilise et la pervertit. Il n'est nullement croyable
» qu'il y ait des démons et des génies; et quand
» il y en auroit, il seroit ridicule de croire
» qu'ils prissent la forme humaine pour se com-
» muniquer jusqu'à nous. Je voudrois bien, et
» de bien bon cœur, qu'il y en eût, afin que,
» sans faire reposer notre confiance aussi exclu-
» sivement sur cette grande quantité d'armes,
» de chevaux, non plus que sur cette nombreuse
» flotte, nous puissions nous persuader davan-
» tage que nous ne pouvons rien sans le secours
» des Dieux, qui, sans doute alors, ne man-
» queroient pas de protéger de toute leur puis-
» sance les chefs de la plus belle et de la plus

Digitized by Google

» sainte de toutes les entreprises ». C'est ainsi que Cassius tâchoit de calmer l'esprit de son collègue.

Cependant, comme les troupes se mettoient en marche, des aigles fondoient ensemble du haut des nues ; elles se rabattirent sur les premières enseignes, et dans cette position, toujours nourries par les soldats, accompagnèrent l'armée, jusqu'à la ville de Philippes. Mais au lieu de s'y arrêter avec elle, on les vit s'envoler et disparoître, la veille du combat.

Brutus avoit déjà réduit à son obéissance la plupart des peuples voisins ; et bientôt, soit par lui, soit par Cassius, tout le pays jusqu'à la mer, près de Thasos, se vit forcé de se rendre au pouvoir de leurs armes.

Ce fut-là que Norbanus, campé dans les détroits, à la portée d'un lieu appelé Symbolon, manqua d'être enveloppé par les deux généraux, au point qu'il s'en fallut de fort peu qu'ils ne lui enlevassent toute son armée. L'absence de César, qu'une maladie retenoit éloigné, faillit d'être, pour ce capitaine, la cause de sa perte ; mais, heureusement pour lui, Antoine fit, pour le joindre et lui porter secours, une diligence telle que Brutus ne pouvoit y croire : César n'arriva que dix jours après lui. Les deux Consuls s'éta-

Digitized by Google

blirent en cet endroit; Cassius vis-à-vis d'Antoine, Brutus vis-à-vis de César (*a*).

Les Romains appellent l'espace qui séparoit les armées, la *plaine de Philippes*. Jamais on n'en avoit vu d'aussi nombreuses en présence et aussi rapprochées l'une de l'autre.

Quant au nombre, l'armée de Brutus étoit très-inférieure à celle de César; mais elle la surpassoit par le luxe des équipages; la plupart des armes étoient d'or ou d'argent. Quoiqu'en tout, Brutus donnât aux capitaines comme aux soldats, la leçon et l'exemple d'une tenue modeste, et qui n'admettoit aucune sorte de superfluité, il exceptoit néanmoins de cette loi l'armement militaire, persuadé que la richesse des armes, dont le soldat, habitué à les porter et à s'en couvrir, devient en quelque sorte inséparable, sert à animer de plus en plus le courage, en excitant l'ambition des uns et l'avarice des autres, à défendre jusqu'à la

(*a*) Le texte grec suppose au contraire Cassius devant César (Octave), et Brutus devant Antoine. Il est évident, dit Dacier, que c'est une erreur de copiste, et il observe, à cet égard, que Plutarque lui-même, dans la vie d'Antoine, le met opposé à Cassius, et Brutus à César. Dacier restitue en conséquence dans sa note la leçon originale, d'après ces données respectives. (*Note de l'Editeur.*)

Digitized by Google

dernière goutte de leur sang une armure, qu'ils regardent comme leur unique bien (*a*).

Tandis que César, se disposant au combat, faisoit distribuer à petite mesure le blé destiné, avec vingt-cinq drachmes, à chacun de ses soldats, pour le sacrifice purificatoire de son armée, Brutus, toujours dans la vue d'exciter l'émulation des

(*a*) C'étoit aussi le sentiment de César : *habebatque tam cultos* (milites) *ut argento et auro politis armis ornaret; simul et ad speciem, et quo tenaciores eorum in prælio essent metu damni.* Sueton. Jul. Cæs. c. 67. C'étoit encore celui de Sertorius, dont Plutarque dit, que *ce qui lui acquit les bonnes graces des Espagnols, c'est qu'il leur donnoit avec profusion de l'or et de l'argent, pour dorer leurs casques et enrichir leurs boucliers.* Mais ce n'étoit pas le sentiment de Mithridate, dont Plutarque, dans la vie de Lucullus, dit : *qu'instruit par ses malheurs de l'inutilité d'une armée magnifique, il bannit toutes les armes dorées et enrichies de pierreries, qu'il commença à regarder comme la richesse du vainqueur, et non comme la force de ceux qui les portent.* Ce n'étoit pas non plus ce que pensoient ces Romains dont Tite-Live dit qu'ils avoient appris de leurs capitaines, *horridum militem esse debere, non cælatum auro argentoque, sed ferro et animis fretum. Quippe illa prædam verius quam arma esse.....* Si ces armes d'or rendent quelquefois les avares plus âpres au combat, comme Brutus le donne à entendre, elles peuvent bien aussi les disposer à prendre plutôt la fuite, pour sauver leur bien, et rendre les ennemis encore plus âpres pour les gagner, qu'eux pour les défendre. Cela me fait souvenir du mot d'un grand capitaine, qui disoit, *miles non timet nisi vestitus....* C'est à nos généraux à décider entre des autorités si respectables. (*Note de Dacier.*)

Digitized by Google

siens, et de gagner en même-temps leur affection, ordonnoit un pareil sacrifice, mais hors de ses retranchemens et en pleine campagne, suivant l'usage des Romains. Au lieu de vingt-cinq drachmes, il leur en fit donner à chacun cinquante; il y eut en outre quantité de victimes de distribuées aux compagnies. . . . .

Pendant le cours de ces préliminaires religieux, Cassius fut témoin de différens signes qu'il regarda comme funestes. Une fois, au moment où il alloit sacrifier, le Licteur qui portoit devant lui les faisceaux, chargé de lui mettre la couronne sur la tête, *la lui présenta à l'envers.* Peu de temps auparavant, dans une cérémonie où marchant à la tête des troupes, il faisoit porter *sa victoire d'or* (*a*) devant lui, celui qui la portoit *ayant bronché*, elle étoit tombée par terre. De plus, on appercevoit tous les jours dans le camp, des oiseaux de proie qui planoient sur la tête de l'armée. Enfin, et ce qui achevoit d'augmenter les craintes superstitieuses de Cassius, malgré la philosophie d'Épicure, qu'il professoit mieux sans doute qu'il ne la pratiquoit (*b*), plusieurs

(*a*) Dion, qui a rapporté tous ces *prodiges* dans le liv. XLVII, ne dit pas que la victoire fût d'*or*, ni que ce fût la *victoire de Cassius*. Plutarque paroît mieux instruit que Dion. *(N. de Dacier.)*

(*b*) Voyez page 355.

Digitized by Google

essaims d'abeilles s'étoient rassemblés dans l'intérieur du camp (*a*). Vainement pour expier ce présage, dont l'imagination du soldat, à l'exemple du chef, paroissoit vivement frappée, les devins parvinrent à repousser ces essaims hors des retranchemens; Cassius étoit résolu de ne pas hasarder la bataille; considérant, d'ailleurs, que plus forts en nombre que l'ennemi, et sur-tout mieux fourni d'argent, il ne courroit aucun risque de faire traîner en longueur une guerre qu'il avoit les moyens, plus que l'ennemi lui-même, de soutenir long-temps.

(*a*) Un essaim d'abeilles qui venoit à paroître tout d'un coup, étoit regardé comme un très-mauvais augure. Cette superstition ne régnoit pas seulement parmi les Grecs, elle régnoit aussi chez les Romains. Ciceron, dans son Oraison de *Haruspicum responsis*, écrit : *Si examen apum ludis in scenam venisset, Haruspices acciendos ex Etruria putaremus. Videmus universi repente examina tanta servorum immissa in populum Romanum septum atque inclusum, et non commovemur? Atque in apum fortasse examine nos Etruscorum scriptis Haruspices ut a servitio caveremus monerent, etc.* « Si un essaim d'abeilles venoit tout d'un » coup dans la scène pendant que nous célébrons les jeux, nous » croirions qu'il faudroit faire venir d'Étrurie les Haruspices. Au» jourd'hui nous voyons tous, de nos propres yeux, tant d'es» saims d'esclaves fondre sur le peuple Romain, clos et couvert » dans son théâtre, et nous n'en sommes point émus? Peut-être » que sur cet essaim d'abeilles ces Haruspices, après avoir con» sulté les livres Toscans, nous avertiroient de nous garder de » l'esclavage, etc. » (*Note de Dacier, vie de* DION.)

Digitized by Google

Brutus, au contraire, avoit toujours cherché, il cherchoit encore, et même plus que jamais, à en venir à une action décisive. Différens motifs, plus puissans les uns que les autres, le portoient à la desirer. Son but étoit, ou de rendre sans temporiser la liberté à sa Patrie, ou, s'il ne pouvoit y parvenir, d'amener au moins promptement le terme des misères inséparables d'une telle guerre, et de faire cesser l'épuisement occasionné par les dépenses ruineuses qu'il falloit faire pour la soutenir; dépenses auxquelles chacun étoit forcé de contribuer.

D'un autre côté, le succès constant des escarmouches auxquelles différens partis de son armée se livroient de temps à autre avec ceux de l'ennemi, fortifioit son courage; en même-temps que la désertion, qui gagnoit de plus en plus dans son camp, nombre de soldats allant se ranger sous les enseignes de César, étoit un avertissement pour lui de ne pas trop différer de mettre à profit les dispositions favorables de ceux qui lui paroissoient encore déterminés à lui demeurer fidèles.

Les mêmes motifs, et cette dernière considération sur-tout, firent que plusieurs des amis de Cassius adoptèrent dans le Conseil le parti proposé par Brutus. Tous, à la fin, s'y rangèrent, excepté un seul; ce fut Atellius, qui

Digitized by Google

persista à soutenir qu'il falloit gagner l'hîver. *Et quel avantage*, lui demanda Brutus, *espères-tu d'obtenir en attendant encore une année ? Celui*, répondit-il, *de vivre un an de plus.* Ces paroles déplurent à tous, Cassius en parut piqué ; la bataille fut résolue pour le lendemain.

Brutus passa la soirée gaiement : le cœur rempli d'espérance, il s'entretint pendant, tout le souper, de philosophie. Ensuite il prit un peu de repos.

Cassius, au contraire, soupa en son particulier avec un petit nombre d'amis ; et contre son naturel, il fut sombre, pensif et taciturne, pendant tout le repas. A peine levé de table, il prit la main de Messala, et la serrant affectueusement, selon son usage, il lui dit en langage grec : « Messala, je vous prends à témoin qu'il » m'arrive la même chose qu'au grand Pompée ; » je suis forcé de mettre, malgré moi, au ha- » sard d'une bataille la liberté de ma patrie, » et de la jouer comme à un seul coup de dé. A » la vérité, notre courage s'anime, ainsi que » notre espoir, lorsque nous considérons les fa- » veurs que nous avons reçues de la fortune, et » qui ne nous permettroient pas de nous en » défier, quand même nous nous engagerions » légèrement ». Messala ajoute qu'après ces pa-

Digitized by Google

roles, Cassius l'embrassa, en lui disant adieu; et *que lui*, Messala, *le pria à souper pour le lendemain, qui étoit le jour de sa naissance* (*a*).

Le lendemain même, à la pointe du jour, on exposa dans les deux camps, de Brutus et de Cassius, une cotte d'armes de pourpre, signal du combat qu'on se disposoit à livrer, et les deux Chefs, placés au centre de leur armée, s'entretinrent ensemble.

« Brutus, *dit Cassius, en lui adressant le premier la parole*, puissions-nous remporter la » victoire, et passer ensemble le reste de nos » jours dans le repos! Mais comme dans les » plus grandes affaires l'évènement est toujours » incertain, et que si la bataille venoit à tourner » autrement que nous ne l'espérons, il nous se-

(*a*) Le grec est un peu obscur. Car on ne voit pas bien si le lendemain est le jour de la naissance de *Cassius*, ou celui de la naissance de *Messala*. J'ai suivi le dernier sens (1). Cassius, sombre et pensif, comme il étoit, ne pensoit guères à prier à souper pour le lendemain. Ce fut Messala qui le pria, et qui le pria pour le jour de sa fête. Car c'étoit la coutume de prier ses amis le jour de sa naissance.

(*Note de Dacier*).

(1) Il ne l'a pas rendu plus clairement, car le *sa*, pronom relatif, transporte dans la traduction la même équivoque.

(*Note de l'Éditeur*).

Digitized by Google

» roit peut-être impossible de nous revoir, » dites-moi que choisissez-vous, en ce cas, de » la fuite ou de la mort? »

« Cassius, *lui répondit Brutus*, j'étois jeune » encore et sans expérience des choses de ce » monde, lorsque je m'avisai, je ne sais com- » ment, de composer un Traité de philosophie, » où je blâmois fort Caton de s'être tué lui- » même, comme n'étant, à mon sens, ni pieux, » ni digne d'un homme de se soustraire à l'ordre » des Dieux, et de reculer ou de fuir, au lieu » de recevoir courageusement tout ce qui nous » vient de leur part. Maintenant, le changement » qu'éprouve notre fortune me force à changer » d'avis; et si Dieu ne donne pas à cette journée » l'issue heureuse que j'en attends, je suis ré- » solu d'avance à mettre bas tout équipage de » guerre, et sans courir d'autres chances, en » me louant même de la fortune autant que si » elle nous eût favorisés, à me délivrer de tant » d'embarras et de misères. Le jour des Ides, » *ajouta-t-il*, je donnai ma vie à ma patrie, et » c'est à ce sacrifice que je dois d'en avoir mené, » depuis, une autre aussi libre que glorieuse ». A ces mots Cassius se mit à sourire, et en l'embrassant: « avec des sentimens aussi nobles, *lui* » *dit-il*, marchons à l'ennemi; ou nous vain-

» crons, ou nous n'aurons point à redouter les » vainqueurs ».

Ils s'occupèrent, après ces discours, du plan de bataille, en présence de leurs amis. Brutus demanda à Cassius de lui céder l'aîle droite de l'armée; Cassius, quoique ce commandement lui fût dû à cause de son âge et de sa grande expérience, reconnue de tout le monde, non-seulement y consentit, mais ordonna, que Messala, qui étoit à la tête de la plus brave et de la plus aguerrie de toutes leurs légions, passât de ce côté: après quoi, Brutus fit sortir de ses retranchemens sa cavalerie magnifiquement parée, et son infanterie se rangea aussitôt en bataille.

Du côté ennemi, Antoine, depuis les marais où il avoit établi son camp, et à travers de la plaine, faisoit ouvrir de grandes tranchées, dans la vue de couper à Cassius le chemin de la mer; tandis que César-Octave, ou plutôt son armée, (car une maladie le retenoit à une certaine distance d'elle) ne faisoit aucun mouvement. Ses troupes ne s'attendoient pas à voir l'ennemi leur livrer bataille; elles comptoient seulement qu'il feroit quelques charges sur les travailleurs, et qu'à coups de traits, il tâcheroit de jeter parmi eux le désordre. Sans s'appercevoir que le camp placé devant elles s'ébranloit pour les attaquer, elles s'etonnoient du

Digitized by Google

bruit qui se faisoit autour de leurs tranchées, et n'en démêloient pas la cause.

Cependant, Brutus, après avoir communiqué par écrit le mot d'ordre (*a*) à tous les Capitaines, parcourut les rangs en haranguant ses troupes. L'impatience de combattre étoit telle, que, sans attendre le mot, qui ne parvint qu'au plus petit nombre d'entr'eux, la plupart fondirent impétueusement sur l'ennemi, en poussant de grands cris. Ce mouvement inattendu, et la marche précipitée dont il fut suivi, rompirent les rangs, séparèrent les légions, et les éloignèrent les unes des autres. La légion de Messala, la première, et celles qui en étoient le plus près, eurent bientôt dépassé l'aîle gauche de César, sans faire autre chose qu'effleurer ses derniers rangs, et renverser quelques soldats sur leur chemin; leur but étoit de se jeter dans son camp. Elles y parvinrent au moment où César même, ainsi qu'il nous l'apprend dans ses mémoires, venoit de se faire transporter ailleurs, par suite d'une vision qu'un de ses amis, nommé Marcus Artorius, avoit eue la veille, et qui ordonnoit qu'il s'en éloignât sans délai.

Dans ce contre-temps, sa litière fut traversée d'une infinité de traits et de piques. On crut qu'il étoit

(*a*) Ce mot étoit *liberté*. (*Note de Dacier.*)

Digitized by Google

mort ; heureusement pour lui elle se trouva vide.

Il se fit un grand carnage dans le camp. Tous ceux qui y furent pris furent tués. Deux mille Macédoniens, venus depuis peu au secours de César, furent passés au fil de l'épée.

Un parti attaqua de front cette aile gauche, que la plupart des légions de Brutus n'avoient fait que tourner pour se porter sur le centre qu'elle couvroit. Le désordre, où la prise subite du camp avoit jeté les troupes, rendit le succès facile ; trois des légions de César furent taillées en pièces. L'impétuosité de la victoire entraîna pêle-mêle les vainqueurs et les fuyards, Brutus lui-même avec eux, dans le camp en déroute.

Mais ce que l'emportement des vainqueurs les empêcha d'observer, et ce qui fut, au contraire, remarqué par les vaincus, ce fut l'aile gauche de Cassius, au moment où elle se trouva séparée de son aile droite, qui s'étoit trop laissée entraîner à la poursuite de l'ennemi. Ceux-là profitant de la faute, attaquèrent le flanc qui se presentoit à découvert : ils ne purent cependant, et malgré de très-grands efforts, parvenir à rompre l'ordre de bataille ; les attaquans furent reçus avec la plus grande valeur. Mais à la fin, l'aile gauche céda, tant à cause du désordre qui s'en étoit emparé, que parce qu'elle ignoroit ce qui se passoit

Digitized by Google

passoit à l'aîle droite. Le camp fut bientôt envahi et pillé, bien qu'en l'absence de César et d'Antoine. Antoine voulant, dit-on, se dérober à la première charge, s'étoit retiré dans le marais. A l'égard de César, nous avons dit ce qui l'avoit déterminé à s'éloigner (*a*). Il ne paroissoit nulle part; il y eut même des soldats qui soutenoient à Brutus l'avoir tué, le désignant de manière à prouver qu'ils le connoissoient parfaitement, et faisant voir leurs épées teintes d'un sang qu'ils disoient être le sien.

Cependant, Brutus, à la tête du corps de bataille, avoit terrassé tous ceux de l'ennemi, qu'il avoit rencontrés, et la victoire étoit de son côté, lorsque Cassius étoit vaincu du sien. Ce qui fit le malheur des deux dans cette journée, et la ruine dont elle fut suivie, ce fut, de la part de Brutus, l'erreur qui lui faisant croire que Cassius l'emportoit, lui fit dédaigner d'aller à son secours; et celle de Cassius, qui, se persuadant que Brutus étoit défait, que même il avoit péri, manqua de l'attendre. Ils prirent néanmoins trois aigles et plusieurs autres enseignes aux ennemis, et Messala cite ces trophées en témoignage de leur victoire.

(*a*) Le songe d'*Artorius*.

Digitized by Google

Quoi qu'il en soit, ce ne fut qu'après avoir pillé le camp de César, et en s'en retournant, que Brutus, qui n'appercevoit plus le pavillon de Cassius dressé comme de coutume, quoique sa grande élévation dût le faire reconnoître de loin, voyant au contraire les autres tentes renversées, commença à concevoir quelques soupçons du malheur qui étoit arrivé. Parmi ceux qui l'accompagnoient, les uns assuroient découvrir nombre d'armes étincelantes et de boucliers d'argent qui circuloient dans le camp; d'autres, cependant, observoient qu'on n'y remarquoit pas autant de morts que la défaite de tant de légions, si elle avoit eu lieu, auroit dû en faire supposer.

Dans cet état de presque certitude du péril où se trouvoit Cassius, Brutus, après avoir laissé une force suffisante à la garde du camp ennemi, rallia ceux des siens qui s'étoient débandés pour courir à la poursuite des fuyards, et marcha au secours de son ami; il n'étoit plus temps, ou du moins, voici, à son égard, ce qui arriva.

Dès que Cassius avoit vu les troupes que commandoit Brutus, se détacher pour fondre à l'improviste sur l'ennemi, sans attendre ni le mot, ni l'ordre de charger, cet acte d'insubordination lui déplut. Mais ce qui l'avoit encore plus contrarié, c'étoit le pillage du camp aussitôt qu'elles s'en

Digitized by Google

furent emparé, au lieu d'avoir enveloppé l'ennemi pour assurer leur victoire. Le temps considérable qu'il avoit perdu lui-même en s'amusant à observer et à blâmer la conduite de cette partie de l'armée, qu'il ne commandoit pas, avoit mieux servi les généraux à qui il avoit affaire, que leur diligence et leur habileté. Il en étoit résulté qu'il s'étoit vu lui-même enveloppé par l'aîle droite de César, en même-temps que toute sa cavalerie en désordre avoit fui vers la mer. Pour retenir l'infanterie, qui se disposoit à suivre cet exemple, il avoit fait d'inutiles efforts, jusqu'à prendre une enseigne des mains de l'officier qui la portoit, et à la planter à terre, à ses pieds, en signe de ralliement. Il n'avoit pu même empêcher ses propres gardes de l'abandonner. Il s'étoit, en conséquence, vu forcé de se retirer avec peu de ses gens, sur une éminence, d'où l'on pouvoit découvrir tout ce qui se passoit dans la plaine; facilité que n'avoit pas Cassius, à cause de la foiblesse de sa vue: aussi vit-il à peine le pillage de son camp.

C'est de cette éminence que ceux qui l'accompagnoient apperçurent quelque cavalerie s'avancer; c'étoit celle que Brutus envoyoit à son secours. Cassius, trompé par sa vue, la prit pour celle des ennemis, et s'en crut poursuivi. Il ne laissa

Digitized by Google

pas d'envoyer à sa découverte un de ses plus fidèles serviteurs, Tintonnius. Celui-ci ne fut pas plutôt reconnu, que plusieurs des cavaliers coururent au-devant de lui, en signalant par de grands cris de joie, qu'ils accompagnoient du bruit de leurs armes dont retentissoit toute la plaine, l'extrême plaisir qu'ils avoient de le voir.

Ces démonstrations bruyantes furent cause par leur éclat d'un très-grand malheur. Cassius, qui n'en démêloit pas bien le motif, crut Tintonnius enveloppé par l'ennemi. Aussitôt le désespoir s'empara de lui, et il proféra ces paroles : « Le trop grand attachement que j'ai eu pour la » vie me réduit, pour avoir tant attendu, à » voir un de mes plus chers amis enlevé à mes » yeux pour l'amour de moi » ! Puis, entraînant dans une tente éloignée et déserte Pindare, l'un de ses affranchis, qu'il avoit toujours gardé près de lui en vue de s'en servir pour une telle nécessité, il couvrit sa tête de sa robe, et lui tendit la gorge toute nue, en lui commandant de le frapper. L'affranchi lui trancha la tête; on la trouva en effet séparée du corps. Sa fuite (car il ne reparut point) fit soupçonner à quelques-uns qu'il avoit tué Cassius sans son commandement.

Peu d'instans après ce coup fatal, on vit arri-

Digitized by Google

ver cette cavalerie, précédée de Tintonnius qui, portant une couronne sur la tête, marchoit en avant pour arriver plutôt auprès de Cassius. Mais, aux approches de sa tente, les cris, les lamentations de ses amis ne lui eurent pas plutôt fait connoître le malheur qui étoit arrivé, qu'après s'être reproché, avec toute l'expression du désespoir, sa lenteur et son retardement, il se perça de son épée, et termina lui-même sa vie.

Brutus, informé de la défaite de Cassius, s'avançoit en diligence; il n'apprit sa mort que lorsqu'il fut près de son camp. Il entra dans sa tente, pleura sur son corps, l'appela le *dernier des Romains*, comme n'étant pas possible que Rome portât jamais un homme d'un si grand courage; le fit ensevelir, et l'envoya dans l'île de Thasos, craignant que s'il faisoit ses funérailles dans le camp, cela ne causât quelque désordre. Ensuite il assembla les troupes qui venoient de perdre leur Général, les consola; voyant qu'on avoit pillé leurs bagages, il promit mille drachmes (*a*) à chacun, pour les en dédommager. Ces procédés généreux ranimèrent leur courage; et lorsque Brutus vint à se retirer, les soldats le reconduisirent avec de grandes acclamations,

(*a*) Mille livres. (*Note de Dacier*).

Digitized by Google

en le proclamant le seul des quatre Généraux qui n'avoit point été vaincu. En effet, l'évènement prouva bien qu'il avoit justement espéré de vaincre, puisqu'avec le peu de légions qui lui restoient, il étoit parvenu à renverser tout ce qui s'étoit présenté devant lui. Il est très-vraisemblable que, sans la faute que fit la plus grande partie de son aîle droite pour aller piller le camp ennemi, toutes ses forces, réunies sous sa main, lui auroient procuré une victoire générale et complette. Il perdit huit mille hommes, en comptant les valets des soldats, qu'il appeloit *Bryges* (*a*). Du côté des ennemis, Messala en compte plus de deux fois autant. Cette grande perte avoit entièrement abattu leur courage; mais Demetrius, l'un des esclaves de Cassius, ayant, le soir même, apporté à Antoine la robe et l'épée de son maître, la certitude qu'ils eurent par-là de sa mort, le rahima tellement que le lendemain, dès la pointe du jour, ils parurent en bataille.

Cependant, Brutus voyoit régner dans les deux camps une fermentation dont il craignoit les

(*a*) *Bryges* pour *Pryges, Phrygiens*, parce que c'est ordinairement de ces nations barbares que venoient les valets, qui suivoient les troupes: Βρῦγες, dit Hesychius, Οἱ μὲν Φρύγες, οἱ δὲ Βαρβαροι. (*Note de Dacier*).

Digitized by Google

suites. Le sien, tout rempli de prisonniers, avoit besoin d'une forte et sûre garde. Celui qu'avoit laissé Cassius en mourant, supportoit avec peine le changement de Général. De plus, une secrète jalousie, une haîne sourde, tourmentoit l'armée battue, surtout lorsqu'elle se comparoit à celle qui s'étoit soutenue avec tout l'avantage de la victoire. Cet état mal assuré, quant à la disposition des esprits, fit prendre à Brutus le parti de ne point accepter le combat que l'ennemi paroissoit lui offrir; il se contenta de tenir ses troupes sous les armes.

Entre ceux de ses prisonniers, que leurs habitudes avec ses soldats lui avoient rendu suspects, il distingua les hommes libres des esclaves. Ceux-là furent, par son ordre, passés au fil de l'épée; il renvoya les autres, au moins en grande partie; il disoit, en parlant des esclaves: « qu'ils avoient » déjà été pris par les ennnemis (*a*); qu'en les » renvoyant ils ne pouvoient manquer d'être » prisonniers et esclaves, tandis qu'avec lui ils » seroient libres et citoyens ». Il porta même le

(*a*) Il regardoit comme esclaves, indignes de l'état et du nom de *citoyens Romains*, tous ceux qui, au lieu de se joindre à lui, comme au défenseur de la liberté, avoient suivi le parti d'Auguste et d'Antoine. (*Extrait des notes de Dacier*, qui prétend qu'on n'étoit pas entré dans la finesse de ce mot, qu'il regarde comme un trait de satyre des plus piquans).

Digitized by Google

soin à cet égard jusqu'à faire cacher, et partir ensuite secrètement ceux d'entre ces derniers à qui plusieurs de ses amis et de ses officiers s'étoient promis de ne point pardonner, et il parvint en effet à les soustraire à leur fureur.

Du nombre des prisonniers qui périrent, il y avoit un Volumnius, mime de profession, et un Saculion, bouffon de son métier. Brutus s'en inquiétoit peu; mais ses amis s'avisèrent de les lui amener, en les accusant de se permettre, tout prisonniers qu'ils étaient, de railler et de brocarder avec insolence. Comme Brutus, qui avait affaire plus sérieuse en tête, ne leur disait mot, Messala Corvinus, prenant la parole, proposa de les faire fouetter en plein théâtre, et de les envoyer ensuite tout nuds aux généraux ennemis, pour faire honte à ceux-ci d'avoir besoin, même à l'armée, de tels convives et de tels amis pour s'amuser à table. Sa proposition excita le rire; mais Casca, celui qui avoit porté le premier coup à César, se récria contre ceux qui prenoient part à la plaisanterie, en leur reprochant de faire ainsi les funérailles de Cassius: « C'est à vous, *dit-il, en s'adressant à Brutus,* de faire voir quel souvenir vous conservez de votre collègue, en punissant ou sauvant ces rieurs, qui se permettent de prendre sa mort même pour le

Digitized by Google

» sujet de leurs bonffonneries ». A quoi Brutus en colère répartit : « D'où vient donc, Casca, me » demandez-vous mon avis, et que ne faites-» vous ce que bon vous semble » ? Cette réponse brusque fut entendue comme l'arrêt de mort de ces deux malheureux, et ils y furent conduits sur-le-champ par ceux qui les avoient amenés.

Brutus ne manqua pas de faire distribuer aux soldats de Cassius la gratification qu'il leur avoit promise. Il ne laissa cependant pas de leur reprocher la faute qu'ils avoient faite en chargeant l'ennémi avant d'avoir reçu le mot et l'ordre de donner ; mais ce fut en leur promettant, après les avoir engagés à faire mieux leur devoir à la seconde bataille, de les récompenser par le pillage de deux villes, Thessalonique et Lacédémone.

Ce trait fournit un reproche, le seul qu'on puisse faire à la vie de Brutus ; il est impossible de l'en justifier. S'il est vrai que depuis, Antoine et César payèrent à leurs soldats un plus horrible prix de leur victoire, en chassant de l'Italie ses plus anciens habitans et en s'emparant de leurs villes ; du moins peut-on dire qu'ils avoient pour toute ambition, celle de vaincre pour dominer. Mais de la part de Brutus, lui qui combattoit uniquement pour la liberté, et que la

Digitized by Google

haute opinion de sa vertu faisoit regarder comme incapable d'employer, dût la victoire ou son propre salut en dépendre, d'autres voies que celles de l'honnêteté et de la justice; une telle action avoit droit d'étonner, sur-tout après la mort de Cassius, à l'influence duquel on avoit l'habitude d'attribuer, tant qu'il avoit vécu, les violences qui quelquefois échappoient à son collègue.

La nécessité peut, cependant, servir ici d'excuse. De même qu'après une violente tempête, les matelots font usage de tout ce qu'ils trouvent pour mettre le gouvernail du vaisseau, qu'elle a brisé, en état de sauver l'équipage; de même aussi Brutus, dans la crise où il se trouvoit, privé d'un second Général, et forcé de se livrer, ne pouvant faire mieux, à ceux qui l'approchoient, n'étoit pas toujours, autant qu'il eût été à desirer, maître de ses actions, non plus que de ses paroles. Il alloit à ce qui pressoit le plus, et rien ne le pressoit autant que de faire cesser l'anarchie dans le camp que la mort de Cassius avoit laissé sans chef; d'y ranimer la confiance et le courage ébranlés par sa dernière défaite; enfin, et par-dessus tout, de rétablir parmi les soldats la discipline et la subordination dont ils commençoient à méconnoître le joug si nécessaire.

Digitized by Google

Antoine et Auguste n'étoient pas dans une meilleure situation : ils manquoient de vivres. Leur camp se trouvoit établi dans un marais fangeux, qui leur faisoit prévoir et craindre un hiver aussi rigoureux que mal sain.

La nouvelle qu'ils reçurent, dans ces entrefaites, de la prise par les navires de Brutus du renfort qu'on amenoit d'Italie à César, augmentoit leurs inquiétudes. Il n'avoit pu se sauver du convoi qu'une très-petite partie ; et ceux qui avoient échappé s'étoient vu réduits par la famine à la nécessité de dévorer jusqu'aux cordages et aux voiles de leurs vaisseaux.

C'étoit le jour même de la bataille, à la suite de laquelle Cassius perdit la vie, que se passa sur mer cette action, qui sembloit promettre à Brutus de grands avantages. Mais soit paresse, soit mauvaise volonté de la part des officiers qui commandoient la flotte, il ne fut informé du succès que vingt jours après l'événement. César en reçut la nouvelle beaucoup plutôt ; et c'est sur cette nouvelle, dont il savoit que Brutus n'étoit pas informé, qu'Antoine et lui se hâtèrent d'en venir à une bataille décisive.

Si Brutus avoit su le bonheur qui lui étoit arrivé, assuré de voir bientôt son armée approvisionnée pour long-temps, et se trouvant d'ailleurs

Digitized by Google

commodément campé, double avantage qu'il avoit sur l'ennemi, il n'auroit pas consenti à courir les risques d'un second combat : il ne l'eût point accepté.

Mais il semble que le moment étoit venu où l'empire Romain ne pouvant plus être partagé, sa destinée appeloit au gouvernement un souverain Monarque. C'est pour l'accomplir que Dieu, voulant ôter du monde le seul homme qui pouvoit faire obstacle à celui qui, dans ses décrets, devoit régner, empêcha que l'avis de la défaite de la flotte ennemie parvint avant l'action engagée.

En effet, la veille, un déserteur, nommé Clodius, vint dans le camp pour l'informer que César et Antoine avoient reçu cet avis, et qu'en conséquence, ils se disposoient à l'attaquer; mais tel étoit l'aveuglement des esprits, que, loin de le croire, on ne daigna pas même le mener à Brutus : il fut regardé avec mépris, comme un de ces hommes qui se plaisent à forger des nouvelles agréables, pour intéresser en leur faveur ceux à qui ils vont ensuite les débiter.

On assure que cette même nuit, le fantôme qui s'étoit déjà montré à Brutus, se présenta à lui sous la même forme, et qu'après l'avoir fixé pendant quelques momens, sans lui proférer une parole, il disparut. Cependant, Publius Volum-

Digitized by Google

nius, homme très-versé dans la philosophie, ami et compagnon de Brutus depuis le commencement de la guerre, ne parle nullement de ce prodige. Il dit seulement que la première enseigne se trouva couverte d'abeilles; qu'il y eut un chef de bande dont le bras sua une huile de rose; qu'enfin, avant le combat, deux aigles, fondant l'une sur l'autre avec fureur, combattirent long-temps au milieu des deux armées profondément attentives, et que le combat se termina par la fuite de celle qui étoit du côté de Brutus (1).

On parle aussi beaucoup d'un certain éthiopien qui, le matin, et dès le point du jour, ayant rencontré à la porte du camp, à peine ouverte, l'enseigne qui portoit l'aigle, fut mis en pièces par ses soldats, effrayés de l'augure qu'ils tirèrent de cette rencontre.

L'armée étoit déjà sortie de ses retranchemens, et Brutus l'avoit fait ranger en ordre de bataille en face de l'ennemi. Cependant, de secrets pressentimens, qu'avoient fortifiés de fâcheux rapports contre quelques-unes de ses compagnies,

---

(a) Ces prodiges ressemblent bien à ceux que nous voyons dans Homère, et il pourroit bien être que ces historiens auroient voulu donner à l'histoire les ornemens de la poésie. *(Note de Dacier).*

Digitized by Google

lui avoient rendu leurs dispositions suspectes, et le firent hésiter long-temps à donner le signal de la charge. D'ailleurs sa cavalerie, par qui le combat auroit dû s'engager, paroissoit déterminée à ne marcher qu'après que l'infanterie auroit été en avant.

Pendant qu'il délibéroit, un de ses Capitaines, nommé Camulat, officier distingué par ses talens autant que par sa valeur, vint sous ses yeux, après avoir passé à cheval tout près de lui, à se rendre à l'ennemi. Aussitôt, soit colère, soit crainte des suites que pouvoit entraîner un pareil exemple, l'ordre du combat fut donné. Le soleil penchoit alors vers la neuvième heure du jour.

Le premier mouvement porta sur l'aîle gauche de l'ennemi, et la fit plier.

La cavalerie prit, de suite, part à l'action, et poursuivit cette partie de l'armée en désordre; pendant que l'aîle droite de celle de Brutus, se voyant plus foible que celle qui lui étoit opposée, au lieu de marcher en avant, comme les officiers qui la commandoient lui en avoient donné l'ordre, étendit ses rangs, par crainte d'être enveloppée, et devenue ainsi trop foible pour résister sur tous les points, fut bientôt forcée de plier elle-même: elle prit la fuite.

Digitized by Google

Ceux qui venoient de remporter cet avantage, se retournèrent, sans perdre de temps, sur Brutus qui, dans un tel danger, aussi brave soldat que grand capitaine, exécutoit de la tête et du bras tout ce qui pouvoit lui assurer la victoire. Mais ce fut en vain; le nombre l'emporta, et ce qui lui avoit fait gagner la première bataille, fut ce qui lui fit perdre la seconde.

* « A la première journée, tout ce qu'il y eut » d'ennemis rompus, furent tués sur la place, et » à cette seconde, où Brutus enfonça tout ce qui » étoit devant lui, de toutes les troupes de Cas- » sius qui furent renversés à son aile gauche, il » n'y eut que très-peu de gens tués, et ceux qui » se sauvèrent étant tout effrayés encore de la » première défaite, remplirent les restes de l'ar- » mée de trouble, et y répandirent le decou- » ragement (*a*) ».

---

* Cet alinéa est tout entier et littéralement de la traduction.

(*a*) Voici un événement bien rare et bien singulier, que le même succès qui a fait gagner une première bataille, en fasse perdre une seconde. C'est ce qui arriva à Brutus. Il gagna le premier combat, parce qu'il enfonça les troupes d'Auguste qui étoient devant lui, et qu'il tailla en pièces trois légions; et il perdit le second, parce qu'il renversa avec la même vigueur les troupes qui lui étoient opposées. D'où vint donc cette différence qui produisit ce dernier échec? Plutarque ne paroît pas s'être

Digitized by Google

Là périt le fils de Caton, combattant vaillamment au plus fort de la mêlée, parmi les plus braves et les plus généreux de la jeunesse romaine. Pressé de toutes parts, mais inébranlable sur tous les points, il faisoit sur tout ce qui l'environnoit les plus terribles coups de main, se nommant par son nom et par celui de son

---

expliqué assez nettement (1), son idée n'est pas assez développée, et il est difficile de le suivre d'abord. Dans cette obscurité, j'ai consulté un des plus grands génies de notre siècle, et qui a fait une étude particulière de Plutarque. Comme ce passage lui étoit déjà connu, il m'a fait l'honneur de me répondre que Plutarque vouloit faire entendre que la perte de la seconde bataille vint de ce que Brutus ayant enfoncé encore les ennemis, et son ardeur l'ayant trop éloigné de son aile gauche, où étoient les troupes de Cassius, qui avoient été battues au premier combat, cette aile fut renversée avec peu de perte, et que ceux qui échappèrent de ces périls, effrayés de leur première défaite, jetèrent dans le reste de l'armée le désordre et la terreur. Si cette aile gauche avoit été toute taillée en pièces, Brutus auroit encore pu gagner le combat, car ayant déjà renversé l'aile gauche des ennemis, il seroit revenu contre l'aile droite victorieuse, qui n'auroit pu le soutenir. *J'ai ajouté une ligne dans la traduction, pour rendre la chose plus intelligible.*

(Note de Dacier).

(1) Pour que ce qu'on suppose manquer de clarté au récit de Plutarque, ne nous soit pas imputé, nous avons distingué le passage auquel la note du Traducteur s'applique, comme litteralement rapporté d'après lui. *(Note de l'Éditeur).*

père,

Digitized by Google

père, dont il se montroit si digne; mais à la fin il tomba renversé sur un monceau de morts qu'il avoit abattus autour de lui.

Là aussi périrent les plus braves compagnons de Brutus, en s'exposant à tous les dangers, pour lui.

Il y avoit dans le nombre un certain Lucilius, l'un de ses amis particuliers, qui, voyant un corps de cavalerie barbare à sa poursuite, s'étoit fait jour, pour l'atteindre, à travers tous les obstacles, résolu de le sauver au péril même de sa propre vie. La force ne pouvoit le servir contre le nombre; il usa de stratagême: ce fut, en se livrant aux cavaliers qui poursuivoient Brutus, de se faire passer pour lui. Ceux-ci le crurent d'autant plus sur sa parole, qu'il les pria de le mener à Antoine, parce que, leur dit-il, il craignoit César. Les cavaliers, en effet, ravis de cette bonne rencontre, imaginèrent avoir eu la plus heureuse fortune du monde. Un courier fut dépêché à Antoine pour le prévenir, et lui annoncer qu'ils lui conduisoient leur prisonnier. Il étoit nuit lorsqu'ils arrivèrent. Antoine s'empressa d'aller au-devant d'eux. Bientôt on accourut de toutes parts pour voir Brutus prisonnier; les curieux marchoient à la suite de la troupe qui l'ame-

Digitized by Google

noit: les uns plaignoient son infortune; les autres trouvoient indigne de lui d'avoir préféré de devenir la proie des barbares, à mourir glorieusement.

Antoine, arrêté à quelque distance de l'escorte, délibéra sur la manière de le recevoir. Au moment même, le faux Brutus s'avance et lui dit avec une généreuse assurance: « Antoine, » personne n'a pris Brutus; et ne vous figurez » pas qu'aucun de ses ennemis le prenne jamais » vivant: à Dieu ne plaise que la fortune ait » tant de pouvoir sur la vertu! Mais, mort ou » vif, par-tout on trouvera Brutus digne de lui. » Je suis Lucilius. J'ai abusé vos cavaliers. Pu- » nissez; les tourmens les plus horribles sont » incapables de m'épouvanter, et je viens m'y » soumettre ».

Ce discours de Lucilius, prononcé d'un ton ferme, excita le plus vif étonnement. Antoine, tournant les yeux vers ceux qui l'avoient amené, leur dit: (*a*) « Mes compagnons, vous êtes sans » doute bien fâchés de cette méprise, et pleins » de ressentimens contre cet homme qui vous a » trompés. Mais sachez que vous avez fait une

(*a*) Le texte de Dacier est ici rapporté mot pour mot. Amyot, dit-il en note, a gâté cet endroit.

Digitized by Google

» meilleure capture que celle que vous poursui-
» viez : car vous cherchiez à prendre un ennemi,
» et vous nous avez amené un ami. Pour moi,
» je vous jure que si vous m'aviez amené Brutus
» en vie, je ne sais pas encore de quelle ma-
» nière j'en aurois usé. Puissé-je toujours plutôt
» rencontrer des amis comme celui-ci, que des
» ennemis ! » En finissant, Antoine embrassa Lucilius, et le remit entre les mains d'un des siens. Dans la suite, il se servit toujours de lui, et n'eut point de serviteur plus fidelle.

Pendant ce tems-là, Brutus cheminoit lentement et avec peine, au milieu de la plus sombre nuit. Après avoir traversé une rivière, dont les bords, couverts d'arbres, étoient fort escarpés, il s'arrêta dans un endroit creux. Là, assis sur une roche, entouré d'un petit nombre de ses amis et de ses principaux officiers, en fixant le ciel, qui étoit alors fort étoilé, il prononça deux vers grecs; celui-ci, *grand Jupiter, que d'auteur de tous ces maux ne se dérobe point à votre vue!* est le seul que Volumnius rapporte; il dit que l'autre lui étoit échappé. Puis, en nommant tous ceux de ses amis qui avoient péri sous ses yeux, il se mit à soupirer, et soupira sur-tout au souvenir de Flavius et de Labéon: Labéon étoit son lieutenant; Flavius, capitaine des ouvriers.

Digitized by Google

Ce fut en ce moment que la soif fit éprouver le besoin d'eau. Quelqu'un de la suite de Brutus pensa à s'en procurer. Il prit un casque et courut à la rivière, d'où, au même instant, on entendit venir un certain bruit. Volumnius et Dardanus se détachèrent aussi-tôt, comme pour aller à la découverte. Mais revenant peu après sur leurs pas, ils demandèrent s'il y avoit encore de l'eau pour boire. Alors Brutus, en souriant, répondit à Volumnius; *elle est toute bue, mais on vous en apportera bientôt d'autre.* En même-tems il y renvoya le même qui y avoit été déjà une première fois. Celui-ci fut en grand danger d'être pris; il ne revint qu'avec peine, et dangereusement blessé.

Cependant Brutus, qui, conjecturoit que la bataille ne lui avoit pas fait perdre beaucoup de monde, desiroit de s'en assurer. Statylius s'offrit pour tenter de pénétrer dans son camp, en traversant les ennemis: car il n'y avoit pas d'autre moyen. Il fut convenu entre eux, que s'il trouvoit les choses dans un état satisfaisant, il éleveroit en l'air un flambeau allumé, et reviendroit à lui la nuit même.

Statylius parvint jusqu'[illegible] dans le camp, et le flambeau fut élevé.

Mais comme il tardoit à revenir, Brutus dit:

Digitized by Google

si Statylius étoit encore en vie, il seroit de retour. Il n'étoit que trop vrai, en effet, qu'en revenant, les ennemis l'avoient rencontré et fait périr.

La nuit étoit déjà fort avancée. Brutus, toujours assis sur la roche, se pencha vers Clitus, son domestique, et lui parla à l'oreille. Clitus, pour toute réponse, se mit à pleurer. Il dit aussi à Dardanus, son écuyer, quelque chose en particulier. Enfin, il s'adressa à Volumnius, et lui parlant en langue grecque, après lui avoir rappelé les études et les exercices dont ils s'étoient occupés ensemble pour se former à la vertu, il le conjura de l'aider à prendre son épée et à se l'enfoncer dans le corps. Volumnius repoussa cette prière: les autres en firent autant. Au même instant, quelqu'un annonça qu'il y avoit du danger à rester là plus longtems, et qu'il falloit s'enfuir: *oui, sans doute, il faut s'enfuir*, répondit brusquement Brutus en se levant; mais *avec les mains et non avec les pieds;* puis avec un air de gaîté sur le visage, et leur tendant affectueusement la main: « je sens, leur dit-il, une satis» faction inexprimable de ce que parmi vous, » mes amis, il n'en est pas un seul qui se soit » démenti à mon égard, et de n'avoir à me

Digitized by Google

» plaindre des injustices de la fortune qu'à l'é-
» gard de ma patrie. Soit que je me représente
» le passé, soit que je considère le présent, je
» m'estime plus heureux que ceux qui ont vaincu;
» je laisse après moi une réputation de vertu, que
» toutes leurs armes et toutes leurs richesses ne
» leur feront jamais égaler. Jamais ils ne pour-
» ront empêcher qu'on ne dise d'eux, qu'ils ont
» été méchans et injustes, persécuteurs des gens
» de bien, uniquement en vue d'usurper une
» domination qui *ne devoit, à aucun titre, leur*
» *appartenir* ». Il finit par les conjurer d'assurer leur propre salut par une prompte fuite; puis, retiré un peu à l'écart avec Straton et deux ou trois particuliers, il termina sa vie en se précipitant sur la pointe de son épée, dont il appuyoit de ses deux mains la poignée à terre. Plusieurs prétendent que Straton, qui à la vérité le serroit de fort près, tenoit l'épée, et la lui tendit, en détournant la vue. Brutus expira sur l'heure.

Messala, l'ami et le compagnon de Brutus, ayant fait sa paix avec César, lui présenta un jour ce Straton, en lui disant, les larmes aux yeux: *César, voici l'homme qui a rendu à mon Brutus le dernier service.* César lui fit un bon accueil; Straton l'accompagna depuis dans toutes

Digitized by Google

ses campagnes, et lui donna, à la bataille d'Actium, plus de preuves de fidélité et de courage qu'aucun des Grecs qu'il eut auprès de lui; bien différent de ce qu'il s'étoit montré à la bataille de Philippes, où César même n'avoit point eu de plus grand ennemi. Interrogé par ce dernier sur la cause de cette différence, Messala lui fit un jour cette réponse: *j'ai cherché toute ma vie à être du parti le meilleur et le plus juste.*

Cependant Antoine, parvenu à se procurer le corps de Brutus, commanda qu'on le fit envelopper dans une de ses plus riches cottes-d'armes. Quelques tems après, ayant su qu'on l'avoit volée, le voleur fut puni de mort, et il envoya les cendres de Brutus à sa mère Servilie.

A l'égard de Porcie, sa veuve, Nicolas le philosophe et Valère-Maxime écrivent que, comme elle manifestoit le dessein d'attenter à sa vie, ses amis la surveilloient de près pour l'en empêcher; mais qu'un jour, malgré leur surveillance, elle avala des charbons ardens, et qu'elle s'étouffa de cette manière. Toutefois il courrut une lettre de Brutus, par laquelle il reprochoit à ses amis d'avoir, en son absence, abandonné sa femme, au point de souffrir qu'elle *prit la résolution de mourir pour se délivrer d'un longue maladie.* Il paroît donc que le philosophe Nicolas a confondu

Digitized by Google

les tems; car, cette lettre, *si elle est véritablement de Brutus*, fait assez connoître la maladie de Porcie, l'amour qu'elle avoit pour son mari, et le genre de sa mort.

Fin de la Vie de Brutus.

N. B. Je répète ici, comme l'Imprimeur l'a annoncé en tête des notes sur les Épitres Familières, t. I, p. 396, que mes remarques seront distinguées de celles du traducteur, par ce double signe typographique [ ].

L'ÉDITEUR.

Digitized by Google

NOTES

SUR

LES LETTRES A BRUTUS.

(1) LETTRE I.

Nonius Marcellus, dans ses observations sur la différence d'*amare* et de *diligere*, cite cette lettre du *premier livre des Épîtres de Cicéron à Brutus* (de different. nonnullorum Dictionn. c. 5). Elle fut écrite vraisemblablement vers le mois de novembre, à la fin du consulat d'Antoine, et lorsqu'il eût quitté la ville, parce que les hostilités qui commençoient dans la Gaule cisalpine, ne permettoient plus de méconnoître ses desseins.

(2) *Lucius Clodius.*

On n'apprend dans aucune lettre de Ciceron qui étoit ce Clodius, ni à quelle branche il appartenoit de la maison Clodienne. Il devoit être plébéien, puisqu'il étoit tribun. Toutes les éditions de ces lettres lui donnent le nom de *Lucius*. Mais Pighius le prend, dans ses Annales, pour Caius Clodius dont Dion parle dans son Histoire, liv. 47, pag. 340; lieutenant de Brutus et de ses plus intimes confidens en Macédoine, chargé de la garde de Caius, frère d'Antoine, et qui revient fort souvent dans ses lettres. Si cette conjecture est vraie, la recommandation de Ciceron, qui est ici des

Digitized by Google

plus pressantes, eût l'effet qu'il s'étoit promis, et dissipa tous les soupçons dont l'esprit de Brutus étoit rempli.

[C'est sans doute le *L. Clodius*, dont, huit années avant l'époque à laquelle cette partie de la correspondance de Brutus se rapporte, Ciceron entretenoit *Pulcher Appius* (Lettres fam. tom. I, l. III, Ep. 4 et 5). On ne connoît, en effet, que trois Clodius; Publius, le tribun, à qui Rome libre eût à rougir, un moment, d'avoir érigé une statue, et dont Marc-Antoine épousa la veuve; *Sextus*, parent du premier, le principal ministre de ses fureurs; enfin *Lucius*, dont parle ici Ciceron, l'intendant des ouvriers d'Appius, en l'an de Rome 702, et devenu, dans les derniers temps du règne de Jules-César (vers l'an 709), l'un des plus fidèles amis de M. Brutus. *Prevost*, qui donna les lettres à Brutus deux ans avant de s'occuper des lettres familières, et qui sans doute en traduisant celles-ci, avoit perdu de vue les premières, ne fut point à portée de faire ces rapprochemens].

---

(3) *Tribun désigné.*

Ce titre de *tribun désigné* ne lui venoit pas du choix du peuple, [suivant l'ancien usage, mais de la nomination de César, qui, peu de tems avant sa mort, à l'occasion de la guerre qu'il méditoit contre les Parthes, avoit nommé pour deux ans les Consuls et tous les Tribuns. On voit, lettre 6 du livre XIV des *Lettres à Atticus*, ce que pensoit Ciceron de ces nominations.] La circonstance, néanmoins, détermine ici la date de la

Digitized by Google

lettre de Ciceron à Brutus, comme de quelque tems antérieure à la mort de César, et avant le 10 de décembre, le jour où les Tribuns prenoient possession de leur emploi.

(3*) *Valde me diligit,..... valde me amat.*

Cette distinction entre les verbes *amare* et *diligere*, n'est pas marquée moins clairement dans quelques autres lettres. *Ép. famil. IX, 14; XIII, 47.*

(4*) *A* suis *vel* per suos...

La différence des prépositions *à* et *per*, dans le sens qu'elles ont ici, consiste en ce que, malgré leur signification commune, qui est de marquer l'agent ou la cause efficiente, quand elles sont jointes à un verbe passif, *à* se rapporte, néanmoins, plus proprement à la cause première la plus éloignée, et *per* à l'instrument immédiat qui produit l'effet. Une information donnée *à suis iniquis* passe par un autre canal, *per alium* ou *per literas*; mais *per suos iniquos* marque l'action immédiate et personnelle; c'est ainsi qu'on lit dans Térence: « Filius meus per alium ostendit sententiam » suam ». *Terent. Heaut. l. 1.*

---

(4) *Je n'ignore pas combien le cœur des*

Digitized by Google

hommes est obscur.... Occultas hominum voluntates multiplicesque naturas.

On trouve le même sentiment exprimé avec l'élégance ordinaire de Ciceron, dans plusieurs autres endroits de ses ouvrages, [notamment dans sa lettre à Quintus, la première du 1er. livre (tome V, page 228 de cette édition) « le caractère des hommes est couvert » d'une fausse apparence, etc. » ; *multis enim simulationum involucris tegitur, etc.*, et encore dans l'oraison *pro Marcello*, n. 7, où il s'exprime avec une égale force en parlant des obscurités et des détours impénétrables du cœur humain].

(5) *Cependant il* (Clodius) *vous a une grande obligation.*

Il paroît qu'il avait été recommandé par Brutus à Antoine, pour lui faire obtenir la nomination de César au tribunat.

(6) *Il* (le même) *voit que dans les termes où nous sommes,...*

Cet endroit paroît avoir rapport à quelques hostilités qu'Antoine avoit déjà commises dans la Gaule cisalpine contre Decimus Brutus, qu'il tenoit bloqué dans Modène.

(7) *Avec autant de prudence et de bien qu'il* (Clodius) *en a.*

Ciceron observe souvent dans ses écrits, que les gens

Digitized by Google

riches sont presque toujours partisans de la liberté et de la paix, parce qu'ils ont beaucoup à perdre par le renversement des loix et du gouvernement.

[Ceux qui, au contraire, n'ont rien à perdre, s'ils ne sont d'ailleurs retenus par des principes de moralité, dont l'habitude étoit, en ce temps-là, si rare, ne craignent pas de tout hazarder. C'est ce que Ciceron exprime encore assez énergiquement, ép. 5, p. 146, lorsqu'en faisant à Brutus le tableau de la situation présente, il dit, entr'autres choses : *Nunc... templis Deorum immortalium imminet hominum EGENTIUM et PERDITORUM opes...* En mettant les *indigens* (expression imparfaitement rendue par le mot à double entente de *misérables*, qu'a employé le traducteur) en les mettant, dis je, sur la ligne de ceux que le français appelle ici *désespérés*, Ciceron étoit loin de regarder l'infortune, même la plus absolue, comme un vice; mais il pensoit qu'elle peut y conduire dans les états qui ne travaillent pas sans cesse, et par tous les moyens qui sont en leur pouvoir, à faire des heureux.]

---

(8) *Sur l'explication que je vous ai donnée de nos affaires et de la mort de Trebonius.* LETTRE II.

Brutus, depuis son départ d'Italie, avoit écrit deux lettres publiques au Sénat, pour lui rendre compte de l'état des affaires. Dans la première, il l'informoit des moyens qu'il avoit employés pour se rendre maître de la plus grande partie de la Macédoine, de l'Afrique

Digitized by Google

et de la Grèce, et pour faire entrer dans les intérêts de la République toutes les troupes de ses provinces, contre les entreprises de Caius, frère d'Antoine, qu'il avoit forcé de se retirer avec sept cohortes dans la ville d'*Apollonia*. Sur cette nouvelle, le Consul Pansa se hâta de convoquer le Sénat; et ce fut dans cette assemblée que Cicéron prononça sa dixième Philipique, pour faire décerner des remercîmens et des honneurs à Brutus.

Le second message dont il est ici question, apporta une relation plus étendue des succès de Brutus, et de l'entière réduction de ces provinces par la défaite de Caius, qui fut fait prisonnier dans un engagement contre le jeune Cicéron. (Voy. la *Vie de Brutus*, page 334).[1]

Ce même exprès apporta aussi la relation du meurtre de Trebonius par Dolabella, qui avoit profité de cette trahison pour se rendre maître de l'Asie. Mais cette nouvelle étoit déjà venue à Rome, avant que Pansa en fût parti. Elle donna lieu à la Philipique XIe, où Cicéron expose l'inhumanité de Dolabella, et recommande de lui opposer Cassius, comme le général le plus propre à lui faire la guerre.

---

(9) *Par une infâme trahison.*

[Sur l'auteur de cette trahison, dont Trebonius périt la victime, voyez tome IV de cette édition, *Lettres familières*, page 594.]

---

(10) *Caius est encore mon prisonnier.*

Caius Antonius, frère du Triumvir, avoit été Préteur l'année d'auparavant; c'est-à-dire, celle où César fut

Digitized by Google

né. Vers la fin de sa préture, il s'étoit saisi de la Macédoine, en vertu d'une disposition de son frère, qui étoit alors Consul, et dans la vue d'assurer cette province contre les tentatives de M. Brutus. Ayant été fait prisonnier, celui-ci le traita avec beaucoup de considération. Brutus penchoit même pour lui rendre la liberté, parce qu'il craignoit quelque mutinerie de la part de ses soldats, à l'occasion d'un homme sous lequel ils avoient servi; mais les remontrances constantes de Ciceron engagèrent Brutus à le faire garder dans un vaisseau, de manière à le mettre à l'abri de la fureur des soldats qu'il avoit tenté de soulever, mais en même-temps hors d'état de nuire. (*Vie de Brutus*, page 335 (*a*).

(11) *Notre Cassius est maître de la Syrie.*

La relation de ces succès extraordinaires de Cassius en Syrie, se trouve avec plus d'étendue dans deux autres lettres de Cassius lui-même à Ciceron. (*Ep. fam.* tom. IV, liv. XII, ep. 11 et 12.

(12) *Murcus et Martius.*

L. Statius *Murcus* et Q. *Martius* Crispus étoient

(1) *Prevost* ajoute qu'Antonius fut mis à mort sous le triumvirat, comme une victime particulièrement dûe aux mânes de Ciceron. Ce fait ne semble appuyé d'aucun témoignage. Plutarque, *vie de Brutus*, et Middleton, *vie de Ciceron*, ne disent, par rapport à la manière dont Brutus traita son prisonnier, rien autre chose que ce qui est ici rapporté d'après ces deux Historiens. (*Note de l'Editeur*).

Digitized by Google

deux Officiers généraux du parti de César, qui commandoient chacun trois légions, et qui s'étoient joints contre Cæcilius Bassus, Officier Pompéien, chef d'une légion qui se soumit volontairement à Cassius. Dio. l. 47, Phil. XI, 12.

(13) *J'ai marqué à* Tertia, *ma sœur et à ma mère.*

Tertia, sœur de Brutus, étoit femme de Cassius (*a*); Servilie [*Servilia*], mère de Brutus et de Tertia, étoit sœur de Caton [d'Utique], par la même mère; mais elle étoit fille d'un autre père, qui se nommoit *Servilius*. Les filles romaines portaient ordinairement le nom de leur père, excepté lorsqu'elles étoient plusieurs sœurs; car alors on les distinguoit par l'ordre numérique de leur naissance, comme *secundâ*, *tertia*, etc.

(14) *J'ai lu vos deux oraisons.*

La première de ces oraisons est la Ve. des Philippiques, où Ciceron exhorte ardemment le Sénat à déclarer Marc-Antoine l'ennemi public, au lieu de lui envoyer des ambassadeurs, suivant la proposition de

(*a*) Elle est rappelée sous le nom de *Tertulla* par Prevost lui-même sur la lettre de Ciceron à Cassius, où celui-ci lui parle de sa belle-mère. (Tom. IV des *Lett. famil.* liv. XII, ép. 7). *Tertiâ* est le mot véritable d'après le texte, et l'explication qu'en donne ici le traducteur, nous paroît satisfaisante à tous égards. Quant à *Servilia*, prétendue mère de Brutus, voyez sur l'invraisemblance de cette maternité les notes sur les Lettres famil. tom. IV. pag. 593. (*Note de l'Edit.*)

Digitized by Google

Calenus, et demande qu'il soit décerné des honneurs extraordinaires à Decimus Brutus, à M. Lepidus et à Octave.

La seconde oraison est la Xe. Philippique, prononcée, comme on le fait remarquer; à l'occasion des premières lettres publiques de M. Brutus, pour lui faire décerner les honneurs dûs à ses grands services, contre l'opinion de Calenus. [Celui-ci observa « que la lettre de » Brutus étoit écrite exactement, mais qu'ayant agi sans » autorité et sans commission, il devoit être prié de » remettre ses forces à ceux qui seroient nommés pour » les commander, et aux Gouverneurs des pro- » vinces (1) »; ce qui donna lieu à Ciceron, invité à parler après lui, de lui demander quelles étoient ses vues en déclarant perpétuellement la guerre à Brutus; et pourquoi il étoit le seul qui lui fût opposé, *tandis que tout le monde s'accordoit à l'adorer* (2)? « Que la » lettre de Brutus, ajouta-t-il, *fût écrite exactement*, » certes, c'étoit un foible sujet d'éloge, et qui regar- » doit beaucoup moins l'auteur de la lettre que son » secrétaire. Qui a jamais imaginé, en effet, de pro- » poser un décret dans ce style : *que des lettres sont* » *écrites exactement* » ?

Ciceron, dans la même oraison, et après avoir exhorté Calenus à suivre plus souvent les avis de Pansa, son gendre, s'il voulait soutenir l'opinion qu'on avoit de son caractère, continue ainsi : « vous souhaiteriez qu'on » ôtât ses légions à Brutus, même celles qu'on lui » doit d'avoir fait rentrer, en les dérobant à Antoine,

(1) Philip. X, 1, 2, 4.
(2) *Ibid.*

Digitized by Google

» au service de la République ! Vous souhaiteriez de » le voir encore une fois dans une espèce de bannis- » sement, abandonné et dépouillé ». Puis en s'adressant au Sénat : « Mais vous, pères conscrits, si vous » abandonnez jamais Brutus, pour quels citoyens ré- » servez-vous donc vos honneurs et vos bienfaits ? A » moins que vous ne croyiez les devoir à ceux qui offrent » le diadême royal, et que ceux qui abolissent le nom » de roi ne vous paroissent dignes de votre mépris ».

Vient ensuite, toujours en continuant la même harangue, la peinture que fait l'Orateur du caractère aimable et du mérite distingué de son ami. Il loue sa modération, sa douceur, sa patience à supporter les injures, le soin qu'il a eu de prévenir tout ce qui pouvoit donner naissance à la guerre civile, etc. etc. Lire la onzième Philippique, pour de plus grands détails. Ces traits suffisent, mais ils étoient indispensables à rapporter ici, pour donner une idée précise de la manière dont, à cette première époque de la guerre de la liberté, le Consulaire défendoit au Sénat le Général d'armée, et avec quels soins Ciceron travailloit à faire partager la haute estime qu'il avoit de Brutus].

Au surplus, ce *Calenus*, si opposé en cette occasion au parti des deux créatures de Jules-César, avoit été fait Consul par lui, et il s'étoit depuis dévoué à Antoine : à ce double titre, rapportant toutes ses vues à son intérêt particulier, il se trouvoit nécessairement entraîné à contrarier les mesures qu'il croyoit pouvoir favoriser le succès de leurs ennemis.

Ce Q. Fusius Calenus étoit beau-père du Consul Pansa. Il avoit été fait Consul par Jules-César ; et faisant

Digitized by Google

profession d'une ardente amitié pour Antoine, il soutenoit ses intérêts au Sénat contre Ciceron. *Hist. de Ciceron, liv. X.*

---

(15) *Je vous permets de leur donner à présent le nom de Philippiques.*

Ciceron donna le nom de *Philippiques* à ces oraisons, à l'imitation de celles de Démosthène contre Philippe de Macédoine, parce qu'elles se ressemblent beaucoup par la chaleur de l'action et par le fond du sujet. Cependant elles ont été nommées indifféremment pendant plusieurs siècles, *Philippiques* et *Antoniennes*. *Aulu-Gell. liv. 13, c. Hist. de Cic. l. X.*

---

(16)

C. Pansa, Consul actuel, avoit été fort occupé, depuis quelque temps, à rassembler de nouvelles levées et d'autres troupes, pour marcher à leur tête au secours de son collegue Hirtius et d'Octave, qui étoient déjà partis, chacun avec une armée. Leur but commun étoit de délivrer Brutus, que Marc-Antoine tenoit bloqué dans Modène. Pansa sortit de Rome vers la fin de mars, peu de jours avant la date de cette lettre. Ainsi Brutus ignoroit encore son départ; mais il savoit que son dessein étoit de retenir toutes les troupes qui se trouvoient en Italie, pour les raisons qu'on verra dans la lettre V.

Les quatre mots latins, *secreto consilio adversus Pansam*, pourroient recevoir une explication différente de

Digitized by Google

la mienne; car si l'on vouloit qu'*adversus* signifiât ici, comme il arrive quelquefois, *apud Pansam*, il faudroit traduire: *par quelqu'ordre secret, porté de concert avec Pansa.* Mais le sens auquel je me suis attaché m'a paru le plus naturel, parce que différentes raisons peuvent faire supposer que Brutus n'ignoroit pas la répugnance que le Consul avoit à laisser sortir alors des troupes de l'Italie.

[Peut-être l'expression du doute s'accorde-t-elle mieux avec le *vel* redoublé de la leçon originale. Ceux qui verront comme nous à cet égard, substitueront, avec la note courante, *si Pansa s'y oppose*, à ces mots, *contre l'intention de Pansa*, qu'on lit dans la traduction.]

---

(17) *Et qu'elle* (la première chose qui lui manque, l'argent) *ne soit pas moins dûe à mon armée :* neque meo exercitu magis quam reliquorum.... hoc magis doleo, etc.

Il manque ici quelques mots au texte pour rendre le sens complet. *Andr. Patricius* a suppléé *vix potest*, et j'ai cru devoir suivre son idée. (Patric. Not. in fragm. Epist. ad Brutum). [Quant à nous, le sens nous paroît complet: le lecteur en jugera. *D'Olivet* l'a vu de même, en ne supposant pas la lacune qu'indiquent les points que nous avons conservés dans le texte original, mais qui ne se font remarquer que dans l'édition de Prevost.] Le reste de cette lettre est imprimé à part dans les éditions communes; ce qui semble marquer qu'on l'a regardé comme un fragment, ou comme la

Digitized by Google

conclusion d'une autre lettre. Mais Sigonius, Manuce, et Patricius, qui l'ont examinée avec beaucoup de soin, ont cru le devoir placer ici. [*Id.* D'Olivet.] En effet, il y revient si naturellement, qu'il est probable, s'il n'est pas certain, que c'est le lieu auquel il appartient.

(18) *Mon regret en est plus vif d'avoir perdu l'Asie.*

La province de l'Asie étoit célèbre par ses richesses, et la plus propre à fournir toutes sortes de munitions aux armées de Brutus et de Cassius. C'est ce qui leur faisoit regretter si amèrement de l'avoir perdue [dans un moment où l'argent leur étoit si nécessaire].

(19) *Dolabella.*

On ne pouvoit rien dire qui donnât une idée plus épouvantable de la conduite de Dolabella, au jugement de Brutus, que de mettre tout ce qui lui étoit reproché au-dessus de l'attentat par lui commis envers Trebonius, dans Smyrne. [*Voyez* sur les détails de ce crime horrible les *Lettres familières*, aux notes, tome IV, page 594; et sur les rapports politiques de Ciceron avec Dolabella, comme en général sur tout ce qui concerne ce dernier, la *Table des matières*, fin du Ve. tome de cette 1re. partie des Lettres de Ciceron.].

(20) *Il ne faudra pas qu'il abuse de votre gloire;* (Brutus parle du jeune Ciceron).

Ce témoignage de Brutus, qui fait tant d'honneur

Digitized by Google

au fils de Ciceron, est confirmé par les lettres de plusieurs autres amis de son père, pendant qu'il faisoit ses études à Athènes, et qu'il vécut auprès de Brutus. Il commandoit un corps de cavalerie, à la tête duquel il avoit fait Caius prisonnier. [P. *Lentulus* en parle avantageusement dans sa lettre à Ciceron, tome IV, page 188 des *Lettres familières*. L'éloge qu'en fait *Trebonius* est encore plus étendu; voyez sa lettre au même, *ibid.* page 203. Enfin Plutarque cite les premières actions militaires du jeune Ciceron comme des faits dont les plus grands Capitaines auroient pu s'honorer : voyez *Vie de Brutus*, page 334. Cependant il faut convenir que ces éloges, ces hauts faits, et tout ce qui semble relever le caractère du fils de Cicéron, se rapporte exclusivement aux premières années de sa vie; mais que malheureusement pour sa gloire, la suite fut si loin de répondre aux commencemens, que sa réputation d'avoir été le plus grand ivrogne de son temps, et en cela digne élève de Gorgias, est à peu-près la seule qu'il ait laissée après lui. (*Lettres familières*, tome V, aux notes, page 540.)]

Lettre III. (21) *Plancus.*

L. Plancus étoit désigné Consul pour l'année suivante, par la nomination de Jules-César, et commandoit alors dans la Gaule ultérieure avec l'autorité proconsulaire. La lettre dont il est ici question, subsiste encore. Elle étoit adressée aux Magistrats, au Sénat et au Peuple de Rome (*Ep. famil.* l. X, 8, tom. III, page 268). Elle fut remise au Sénat, et lue publique-

Digitized by Google

ment le 7 d'avril. Les débats qu'elle y fit naître, furent extrêmement vifs, et Cicéron en rendit compte à Plancus par une lettre du 11 du même mois (*ibid.* Ep. 12, page 292). Celle-ci doit avoir été écrite à Brutus vers le même temps, c'est-à-dire, un jour ou deux après le débat dont elle contient le récit. *Hist. de Ciceron, liv. X.* [Sur *Plancus*, son caractère, ses rapports avec Cicéron, et sur les principaux traits de sa vie, *voyez* tome III des *Lettres familières*, aux pages indiquées par la *Table générale des matières* qui termine le tome V.]

(22) *Et des mauvaises intentions de votre Lepidus.*

[Nous ne répéterons pas *avec le Traducteur*, tout ce que, d'après lui, d'accord avec l'histoire, nous avons placé dans les notes correspondantes aux Lettres familières où il est question de Lepidus, le même dont on parle ici. Nous nous contentons de renvoyer à la Table générale des matières, tome V, qui elle-même renvoie aux endroits qui font ressortir le caractère de ce Triumvir, et les principaux traits de sa vie politique.] La raison particulière qui lui attire ici les reproches de Cicéron, n'est pas, comme M. *Tunstall* se l'imagine, qu'il eût reçu Marc-Antoine dans son camp après la bataille de Modène; car cette action n'arriva que six semaines après. Mais il avoit envoyé au secours d'Antoine devant Modène, un corps de troupes sous la conduite de Silanus et de Culleius, deux de ses Lieutenans (1).

(1) *Préface critique*, page 92.

Digitized by Google

Nous avons une lettre de lui à Cicéron (Ep. famil. lib. X, ep. 34, tome III, page 411.) dans laquelle il s'efforce d'excuser cette action, en prétendant qu'elle s'étoit faite contre ses ordres et par la perfidie de ces deux officiers. Cette lettre est du 22 de mai.

(23) *Qui ne hait rien tant après son frère.*

Le frère de Lepidus étoit *Paullus Æmilius Lepidus.* [Le même dont entend parler Ciceron, et qu'il désigne sous le nom de *Paullus*, en différens endroits des *Lettres familières*, notamment tome I, page 343, et tome IV, page 71.] Consul sept ans auparavant avec C. Marcellus, Æmilius Lepidus s'étoit alors livré à César (*Hist. de Cicer. t. VII.*); mais il avoit changé de sentiment pour se rendre au parti de la République. Après la défaite d'Antoine et la mort des Consuls, il proposa au Sénat que la quatrième légion et la légion *Martia*, qui s'étoient mises sous le commandement d'Octave, fussent envoyées à Decimus Brutus. (*Ep. famil.* tome IV, *ibid.*) Ce fut apparamment ce qui le fit envelopper dans la proscription, du consentement de son frère.

(24) *D. Brutus.*

La femme de Lépidus et celle de Cassius, toutes deux sœurs de M. Brutus, se trouvoient alors à Rome. [On étoit dans l'attente de la nouvelle d'une action décisive devant Modène, où D. Brutus étoit assiégé depuis plus de quatre mois; et peu de jours après l'arrivée

Digitized by Google

de cette lettre, on apprit la défaite d'Antoine. (*Voyez* la lettre VIII, page 256.]

(25) *Ce furieux de Servilius.*

Ce *furieux qui donnoit tant d'occupation à Brutus*, comme ce dernier le dit ici, avoit été, cinq ans auparavant Consul avec Jules-César, son collègue lors de la bataille de Pharsale. Il contraria le plus qu'il put Ciceron, dans l'unique vue de servir le parti d'Antoine. (*Hist. de Cic. l.* X).

[Deux *Servilius* vivoient à Rome dans le même tems. Le premier, romain du premier rang, Consulaire, Censeur, honoré du triomphe, fut celui qui, lorsqu'on délibéroit sur le rappel de Ciceron (l'an de Rome 696), parvint à faire cesser, en faveur de ce parti, l'irrésolution qu'avoit long-temps marquée Metellus, quoiqu'il eût d'abord promis de s'y rendre : ce qui valut à ce dernier la lettre de la part de Ciceron. (Liv. I, ép. 4, tome 1, page 22 des *Lettres familières*).

Le *Servilius* dont il est ici question, avoit pour prénom *Publius*. Il étoit fils de *Servilius l'Isaurique*, Consul en 674 avec P. Clodius l'ennemi de Ciceron. (Tome I, page 401 des *Lettres famil.*)]

(26) *Je suis trompé s'il n'est pas plus modeste.*

Ce débat est rapporté plus particulièrement dans la lettre de Ciceron à Plancus; la 12e. du liv. X des *Lettres famil.* tome III, page 292.

Digitized by Google

(27) *Notre ami Lentulus.*

Ce Lentulus étoit fils de P. Lentulus Spinther, qui étoit Consul pendant l'exil de Ciceron. [Sur le père, *voyez* les *Lettres familières* aux endroits indiqués par la Table générale des matières; voyez aussi les lettres à Dec. Brutus du liv. XII, pag. 55 et 65 du tome IV.]

LETTRE IV. (28) *J'avois donné ma lettre.*

Ciceron parle probablement de sa lettre précédente, à laquelle il manque aujourd'hui quelque chose vers la fin, mais qui doit avoir été écrite, comme je l'ai remarqué dans les notes, le 10 ou le 11 d'avril.

(29 *et* 30) *Le 11 d'avril au matin.*

Toutes les éditions ont ici *a. d. VI Id. april.* ou le *huit* d'avril. Mais les termes de la lettre font connoître qu'elle ne fut écrite que *a. d. III. id.*, c'est-à-dire, le *onze*. La date de la fin est aussi dans toutes les éditions *id. april.* ou le *treize*, quoiqu'il paroisse clairement que ce doit être *prid. id.* ou le *douze*. Je n'ai pas balancé à faire une correction que j'ai jugée nécessaire suivant les explications qu'on a vues dans la Préface. [*Préface critique*, pag. 76 et 77.]

---

(31) *Ayant appris de Scaptius.*

Il y avoit deux Scaptius que Ciceron désigne, pen-

Digitized by Google

dant son gouvernement de Cilicie, comme les administrateurs des affaires de Brutus, l'un en Cappadoce, l'autre dans l'isle de Chypre. A la prière de Brutus, il avoit accordé au premier une préfecture et la place de Tribun de l'armée. [Il en est question dans plusieurs lettres de Ciceron à Atticus, notamment dans la 1re. du liv. VI.]

---

(32) *On vous remettra cette oraison.*

[Ciceron, dans sa lettre à Cassius, la 7e. du liv. XII des Ép. familières, l'instruit de ce qui s'est passé au sénat lors de cette *oraison* (11e. Philippique), qui avoit eu pour objet de lui faire déférer, contre l'avis du Consul Pansa, le commandement de l'armée en Asie, où Dolabella, déclaré par décret ennemi de la République, avait rassemblé ses forces. Deux partis avoient été proposés par Calenus; l'un que P. Servilius fut envoyé avec une commission extraordinaire du Sénat; l'autre que les deux Consuls (Hirtius et Pansa) se réunissent pour la conduite de cette guerre, et qu'on leur donnât, dans la même vue, les provinces d'Asie et de Syrie.

Ciceron combattit l'une et l'autre proposition. En se prononçant contre la première, il releva l'abus de ces commissions extraordinaires, *toujours odieuses*, disoit-il, *lorsqu'elles n'étoient pas justifiées par la nécessité* (1), commissions dont on ne pouvoit d'ailleurs, dans la circonstance, charger Servilius, sans faire injure à ceux

(1) Philipp. XI, 7, 8.

Digitized by Google

du même rang, qui étoient dans le cas de prétendre au même honneur.

La seconde proposition, celle qui tendoit à faire donner le commandement aux Consuls, lui paroissoit aussi contraire à l'intérêt public qu'à la dignité des Consuls mêmes. Un décret qui les revêtiroit d'une pareille commission, apporteroit, disoit-il, plus d'obstacle que de facilité à la guerre contre Dolabella. Il vouloit, pour cette guerre (1), un homme exercé au commandement, et qui eût acquis déjà par des services marquans aux armées, la confiance des troupes qu'on se proposoit de faire marcher sous ses ordres. Ciceron ne voyoit enfin que Brutus et Cassius entre lesquels le choix pût se balancer; mais comme on ne pouvoit raisonnablement penser à rappeler Brutus de la Macédoine, où il avoit combattu avec tant de gloire et de succès le parti de Caius, dont il étoit occupé à poursuivre les restes, c'étoit à Cassius qu'il jugeoit indispensable de remettre le commandement de l'autre armée; laissant toutefois aux deux généraux le soin de porter leurs forces respectives sur l'un ou sur l'autre point, en Syrie ou dans la Macédoine, selon que le plus grand avantage le demanderoit, et sans attendre, pour prendre un parti, les ordres du Sénat.

Quelques Historiens ont prétendu que l'avis de Ciceron prévalut, et que le décret qu'il avoit proposé, dans le sens de son opinion, fût adopté. C'est une erreur. Le gouvernement de l'Asie, et par suite le commandement des troupes dans cette province furent décernés

(1) Philipp. XI.

Digitized by Google

aux Consuls : *Consulibus decreta est Asia* (1). On leur permit *d'en charger quelqu'un jusqu'à leur arrivée* (2). Mais Cassius, sans s'arrêter aux décrets du Sénat, continua d'agir, secondé par Lentulus, et avec un tel succès, que Dolabella, bientôt arrêté dans le cours de ses entreprises, se vit forcé de prendre la fuite (3).

Ciceron fait le détail de toute cette affaire dans sa lettre particulière à Cassius. Le discours qu'il adressa au Sénat à cette occasion, et qu'il promet d'envoyer à Brutus, est la Philippique XI. *Hist. de Cicer. l. X.*

---

(33) *J'apprends par vos lettres que Dolabella s'y conduit* (en Asie) *d'une manière infâme.*

[Les détails de cette conduite se trouvent principalement dans les deux lettres de P. Lentulus, qui datent de la même époque que celle-ci ; l'une particulière à Ciceron ; c'est la 14e. du liv. XII des *Ép. famil.* : l'autre, adressée aux Tribuns, au Sénat et au Peuple ; c'est la suivante. (4).

---

(34).....

Le reste de cette lettre est imprimé séparément dans

---

(1) Ep. famil. liv. XI, 14, tom. IV, page 180.

(2) *Ibid.*

(3) Voyez le récit de ces évènemens par P. Lentulus, qui en rend compte au Sénat et au Peuple, liv. XII, 15 des Lett. fam., tome IV, page 188.

(4) Tome IV, pag. 176 et 183.

Digitized by Google

la plupart des éditions, comme une épître distinguée, mais sans aucune date. Manuce et André Patricius [et d'après eux, d'Olivet], l'ont lié avec ce qui précède, et sous la même date, parce qu'il semble, en effet, que c'est la continuation de la réponse de Ciceron à plusieurs articles des lettres de Brutus. Elle se sent un peu des circonstances où Ciceron remarque qu'il l'avoit écrite, *ipsa in turba matutinæ salutationis* [au milieu de ceux qui lui rendoient visite le matin.]

---

(35) *Je ne connois pas d'autre moyen de lever de l'argent, que celui d'emprunter des villes.*

A l'arrivée des lettres de Brutus, le Sénat, sur la proposition de Ciceron, porta un décret dans ces termes: « Que Brutus emprunteroit, au nom du public, et de » qui il jugeroit à propos, de l'argent pour le soutien » de la guerre. »

---

(36) *Il* (Pansa) *ne croit pas que dans la situation des affaires, nous puissions avoir trop de forces en Italie.*

Pansa jugeoit bien de la situation des affaires, lorsqu'il s'imaginoit que le fort de la guerre devoit être en Italie, et que le destin de la République dépendoit du succès qu'on auroit à Modène [où Decimus Brutus s'étoit fortifié]. L'évènement fit voir que les forces réunies des deux Consuls et d'Octave, avec le secours

Digitized by Google

de Decimus Brutus, suffisoient à peine pour chasser Marc-Antoine.

Ce qu'on lit ici de Pansa, porteroit à croire qu'il étoit à Rome dans le temps que cette lettre fut écrite; et dans cette supposition, la dernière partie ne doit pas être jointe à la première, qui a pour date le 12 d'avril, puisqu'il est certain que Pansa quitta Rome avant la fin de mars. [*Si nous avions un Consul à Rome*,' écrit Ciceron à Plancus (1)..... Hirtius et Pansa étoient en effet, à cette époque, devant Modène, à la tête d'une armée, qui bientôt après fut victorieuse.] Mais ce passage peut se prendre dans un autre sens, et Ciceron ne parle ici, sans doute, que d'après l'inclination de Pansa, que celui-ci lui avoit assez manifestée dans le cours de leurs débats. On sait qu'avant de partir il laissa une légion derrière lui pour la garde de Rome. On peut présumer qu'il avoit laissé l'ordre de n'en envoyer aucune partie à Brutus, [et que Ciceron en étoit instruit.]

---

(37) *Mais je ne lui attribue pas cette pensée* (il est toujours question de Pansa).

Brutus et ses amis se défioient beaucoup de la fidélité des deux Consuls [Pansa et Hirtius]; mais Ciceron, qui les connoissoit parfaitement, combattit toujours ces soupçons, et prit la défense de leur intégrité. Leur conduite justifia l'opinion qu'il en avoit, puisqu'ils perdirent tous la vie à Modène pour la défense de leur patrie. Ciceron fit souvenir alors Brutus qu'ils avoient

(1) Lettres fam. liv. X, tome III, page 238.

Digitized by Google

fort bien répondu à l'idée qu'ils lui avoient donnée de leur caractère. [Mais il n'avoit pas, à beaucoup près, la même opinion de leur habileté : *Bonos quidem, sed duntaxat bonos, amisimus*, dit-il (1), tout en parlant avec éloge de leur mort glorieuse.]

(38) *Vous avez appréhendé, comme vous le deviez, de choquer le parti de César.*

Les précautions de Brutus pour la publication de sa lettre, étoient bien fondées, comme Ciceron le confesse ici, et l'explique encore plus clairement dans ses Philippiques, où il réfute ce que la malignité vouloit faire craindre du pouvoir de Brutus et de Cassius. [Voyez les notes précédentes.]

(39) *On avoit reçu des informations avant l'arrivée de vos lettres.*

Le premier détail de ces nouvelles vint apparemment de la lettre de Lentulus, dont Ciceron fit la lecture au Sénat, et qui arriva, comme il paroît, environ deux jours avant celle de Brutus.

LETTRE V. (40) *Mes mesures ont peut-être été plus fermes.*

Après la mort de César, Ciceron n'avoit pas cessé de presser Brutus et ses complices de soutenir cette

(1) Page 166.

Digitized by Google

action par des mesures rigoureuses, et de s'armer contre la dissimulation et les vues ambitieuses de M. Antoine. Brutus, au contraire, avoit des vues pacifiques, persuadé que l'excellence de sa cause produiroit son effet naturel, et réuniroit tous les Romains pour la défense de cette liberté qui étoit offerte. Quelques espérances qu'il avoit conçues d'Antoine, jointes à son respect pour l'autorité consulaire, fortifioient ses résolutions. Il ne faisoit point une démarche qui pût blesser les formes ordinaires de la constitution: et lors même qu'il se vit chassé de Rome par les intrigues d'Antoine, il demeura ferme dans les mêmes maximes. Retiré à la campagne, il congédia les amis qui, rassemblés de toutes parts autour de lui, marquoient une vive ardeur pour le bien de sa cause. Tels sont les fondemens des plaintes de Ciceron dans la première partie de cette lettre, où il lui rappelle aussi la source de toutes ses fautes, qui étoit d'avoir épargné la vie d'Antoine en ôtant la sienne à César. [Voyez la *Vie de Brutus.*]

---

(41) *Vous rapportiez toutes vos actions à la paix.*

Il parle des troubles qui s'élevèrent à Rome après la mort de César. [*Vie de Brutus.*]

---

(42) *Nous éteignîmes l'ardeur publique.*

C'étoit l'effet des mesures trop pacifiques des conspirateurs, sur-tout de celles de Brutus, qui laissèrent le tems à leurs ennemis de prendre les armes et de ras-

Digitized by Google

sembler assez de forces pour se rendre les arbitres de la République. C'est ainsi que Brutus et Cassius, dans une lettre qu'ils écrivoient conjointement à M. Antoine, lui remettoient devant les yeux [la bonne foi avec laquelle ils s'étoient livrés à lui en congédiant, d'après son conseil, les amis que les villes municipales leur avoient envoyés (1).]

(43) *Si quelque Dieu n'eût inspiré Octave, nous serions tombés sous le pouvoir de M. Antoine.*

Octave, qui par le testament de Jules-César, son oncle, se trouvoit l'héritier de son bien et de son nom, se voyant maltraité par le Consul Antoine, et craignant même qu'il ne le privât de sa succession, prit le parti de recourir aux armes, quoiqu'il ne fût âgé que de dix-huit ans. Par ses libéralités et ses promesses, il parvint bientôt à réunir sous ses enseignes une forte armée de vétérans qui avoient servi sous son oncle, et étoient dispersés dans différentes colonies d'Italie. Avec ces forces, il se déclara pour l'autorité du Sénat, et marchant vers Rome, il mit la ville à couvert des insultes d'Antoine, qui n'auroit pas manqué de s'en rendre maître, mais qui fut obligé, cédant à cet obstacle, de porter la guerre dans la Gaule Cisalpine (Philip. III, 2, 5, 11) où Décimus Brutus s'étoit fortifié dans Modène.

(1) Lettres famil. tome IV, page 8.

Digitized by Google

(44) *Vous voyez quels embarras* (M. Antoine) *il nous cause.*

Modène étoit alors assiégée par Antoine, et presque réduite à l'extrémité.

---

(45) *En se défaisant alors de lui* (de M. Antoine).

Dans le temps que César fut tué, Cicéron reproche de même dans ses lettres cette clémence hors de saison aux autres chefs de la conspiration. [En écrivant à *Trébonius*, liv. X; ép. 28 (1), et à *Cassius*, liv. XII, ép. 4 (2), il emploie à peu-près les mêmes expressions pour rendre sa pensée, ou du moins des expressions équivalentes en françois à celles-ci : « Que ne m'invitiez-vous à votre » *festin des ides de mars!* il n'y auroit point eu de » reste ». Il ajoute à Cassius : « Ces gens-là nous sus- » citent aujourd'hui tant d'affaires, que le divin ser- » vice que vous rendîtes alors à la République, *divi- » num in Rempublicam officium*, nous laisse quelque » sujet de plainte ». Ce langage, qui ne laisse aucun doute sur la manière dont Cicéron étoit affecté, tant par rapport à César, dont il approuvoit le meurtre, qu'à M. Antoine, qu'il regrettoit qu'on eût épargné; et cependant, ainsi que nous l'avons fait observer ailleurs (3), il n'eut point de part à la conjuration dont

(1) Tome III, page 371.
(2) Tome IV, page 139.
(3) *Ibid.* page 589.

Digitized by Google

les deux Brutus (Marcus et Decimus) furent avec Cassius, les chefs et les premiers moteurs.]

(46) *Supérieure à toutes sortes de louanges.*

[Ces expressions ne laissent aucun doute sur l'opinion que Ciceron avoit de l'action de Brutus. Elle éclate encore davantage dans la seconde Philippique, où répondant au reproche que lui adressoit Antoine de l'avoir autorisée, il s'écrie : « Que s'est-il jamais fait » de plus illustre, ô grand Jupiter! non-seulement à » Rome, mais dans tout l'univers? Quelle entreprise » plus glorieuse? Quelle action sera jamais plus digne » d'être gravée dans la mémoire? *Quæ enim res unquam, proh! sancte Jupiter! non modo in hac urbe, » sed in omnibus terris est gesta major? Quæ gloriosior? Quæ commendatior erit hominum memoriæ sempiternæ?* » L'orateur a prouvé qu'il n'étoit pas du nombre des conjurés; mais il consent qu'on l'y comprenne : *non recuso;* et il ajoute : « Je vous remercie, » quelle que soit votre intention... En effet, quel sort » peut être plus heureux que celui de ces braves que » vous vous vantez d'avoir exilés? En quels lieux assez » déserts et assez barbares pourroient-ils aborder, où » l'on ne prît pas plaisir à les recevoir et à s'entretenir » avec eux?.... Quelle postérité assez peu reconnoissante, quels écrits assez peu mémorables pourroient » ne pas consacrer leurs noms glorieux à l'immortalité?.... Mettez-moi donc de ce nombre; *Tu verè » adscribe me talem in numerum* (1).]

(1) Philipp. II, n. 32 et 33.

Digitized by Google

(47) *Quelle impression ne fit pas l'arrivée de votre messager !*

C'est le premier exprès par lequel Brutus rendit compte au Sénat de ses avantages en Macédoine.

---

(48) *Votre lettre.....*

C'est le second exprès. Voyez les notes précédentes.

---

(49) *Et si l'on n'eût point été dans les tumultueuses conjonctures qui ont suivi le départ de Pansa.*

Pansa partit de Rome avant l'arrivée du second exprès, avec une armée, pour joindre Hirtius et Octave vers Modène, et livrer bataille à Marc-Antoine.

---

(50) *Les lettres.... passèrent d'abord par les mains du Tribun Servilius.*

Les tribuns ayant le pouvoir de convoquer le Sénat pendant l'absence des Magistrats supérieurs, ils indiquèrent l'assemblée au 20 de décembre, et ce fut dans cette occasion que la troisième Philippique fut prononcée.

---

(51) *Le titre de Proconsul dont Caius osa se revêtir.*

Brutus portoit si loin l'indulgence pour *Caius*, son prisonnier, qu'il lui permettoit non-seulement d'écrire

Digitized by Google

au Sénat, mais de prendre même le titre de Proconsul dans sa lettre [*Voyez* Vie de Brutus]. Cependant ce pouvoir proconsulaire étoit usurpé, et l'usage d'ailleurs que Caius en avoit fait, étoit une trahison contre la République. Les amis de Brutus en furent si choqués et si embarrassés, qu'ils ne trouvèrent point d'autre expédient que de désavouer la lettre et de la déclarer supposée.

(52) *Votre dignité en auroit souffert.*

Si *Caius* eût été véritablement proconsul, Brutus qui le retenoit en prison, et ceux qui l'avoient fait prisonnier, se seroient rendus fort coupables.

(53) *Notre ami Labéon.*

Labéon étoit un des conjurés contre Jules-César, et Lieutenant de Brutus en Macédoine, où il périt à la bataille de Philippes. Brutus marqua un regret particulier de sa mort, peu de momens avant que de finir sa propre vie. [*Vie de Brutus*].

(54) *Et lequel vous voudrez des trois Antoine.*

[Lentulus, dans sa lettre à Ciceron, la 14e. du liv. XII des Ep. fam. (1), parloit dans le même sens des trois frères, *Marc*, *Lucius* et *Caius*, lorsque Dolabella

(1) Tome IV, pages 178 et 601.

Digitized by Google

cherchoit à se réunir aux autres brigands, en passant en Italie ; *Seque cum Antoniis et reliquis latronibus conjungeret.*]

(55) *Si nous croyons devoir en épargner un* (un Antoine), *nous avons traité Dolabella trop sévèrement.*

[On s'étoit contenté de déclarer Dolabella l'ennemi public ; et cependant de quelle perfidie, de quelles cruautés ne s'étoit-il pas rendu coupable ! Caius n'avoit pas les mêmes crimes à se reprocher. Il étoit d'ailleurs prisonnier de guerre. Cicéron paroît donc s'écarter, dans cette occasion, de l'esprit de justice et de modération qui lui est habituel, mais qui distinguoit encore plus le caractère de Brutus.]

(56) *Vetus Antistius est rempli de zèle.* LETTRE VI.

Ce VETUS, qui paroît si affectionné à Brutus, avoit été Propréteur de Syrie pendant le règne de Jules-César, et peu de temps avant sa mort, il avoit assiégé dans l'Apamée Cæcilius Bassus, officier du parti de Pompée, qui, après la journée de Pharsale, avoit ramassé quelques troupes, avec lesquelles il faisoit face dans cette province contre le pouvoir de Jules-César. Étant réduit presqu'à l'extrémité par *Vetus*, il fut délivré par Pacorus, prince des Parthes, qui força Vetus à lever le siége [après avoir perdu beaucoup monde]. *Ep. ad Attic.* liv. XIV, 9.

Digitized by Google

(57) *Dolabella, qui ne manquoit alors ni de soldats, ni de cavalerie.*

Quoique Vetus eût commandé dans la Syrie en qualité de Propréteur, il paroît par cette lettre qu'il n'avoit point encore été élevé à la préture. Il avoit gouverné probablement par une commission particulière de César; ou peut-être avoit il été Questeur du dernier Proconsul, après la mort duquel l'administration étoit tombée entre ses mains. C'est ainsi que Lentulus, Questeur de Trebonius en Asie, avoit pris le gouvernement de cette province, avec le titre de Propréteur, après la mort de Trebonius. [Voyez sur tout ce qui concerne cette expédition en Syrie, le compte qu'en rend le Proquesteur Lentulus par sa lettre publique, Ep. famil. XII, 15 (1).].

(58) *Il* (Vetus) *a mieux aimé..... que de paroître avoir donné de l'argent à ce méchant homme.*

Dolabella tâchoit de rassembler toutes les troupes et tout l'argent qu'il pouvoit trouver dans les provinces qu'il traversoit, pour se mettre en état de faire tête à Brutus et à Cassius. Voyez, *Vie de Brutus* (2), la lettre que Brutus écrivit aux Pergamiens à ce sujet.

(1) Tome IV, page 185.
(2) Page 296.

Digitized by Google

(59) *Deux millions de sesterces.*

Cette somme monte presqu'à 16,144 louis d'or. [Évaluation bien au-dessous de celle qui auroit pour base, d'après Saint-Réal et *Mongault*, qui dit l'avoir suivi, le rapport de mille sesterces à 94 liv. de la monnoie de France. Les deux millions donneroient, suivant cette dernière proportion, neuf cent quarante mille livres, résultat bien différent de la réduction des *16144 louis d'or* en livres, qui ne rend que 387,456 liv. de notre monnoie. Nous observerons (1) au surplus, d'après Mongault, que dans une matière aussi incertaine, où il y a presqu'autant d'avis que de savans, il est assez indifférent, quel parti l'on prenne..... Ce qu'il y a de positif, c'est que le *sesterce* étoit une petite monnoie d'argent, qui valoit le quart du denier romain, ou deux *as* et demi. Les Romains comptoient par *sextertii* et par *sextertia*; on ne trouve jamais dans leurs écrits *sestertium* au singulier. On disoit *mille sestertii*, et non pas *unum sestertium*. Læs *sestertia* valoient autant de milliers de ces petites pièces d'rgent, nommée *sestertii*, qu'il y avoit d'unités dans le nombre. Ainsi *sestertia X* ou *sestertium decem* supp. *millia*, c'étoit dix milles petits sesterces. Ce n'est que par le sujet qu'on peut reconnoître s'il s'agit de grands ou de petits sesterces, et les uns et les autres s'expriment par cette marque H—S; le *sestertius* parce qu'il valoit deux as et demi; et le *sestertium*, parce qu'il valoit deux livres et demie d'argent.]

(1) Remarques sur la 2e. lettre du Ier. liv. à Atticus. Voyez aussi les Lettres famil. tom. I, page 462, et la *Préface critique*, page 74 du présent volume.

Digitized by Google

(60) *En vertu de sa commission de Général.....*

Vétus avoit commandé en chef une armée; et la commission de Général n'expiroit qu'après qu'on étoit rentré dans la ville de Rome.

---

(61) *Vous êtes sûr d'en recueillir un nouveau surcroit de dignité...* perfructurus es.

J'ai suivi la correction de Manuce et de Lambin, en mettant *perfructurus* ou *perfruiturus* au lieu de *perfuncturus*, qui est dans les éditions communes, et qui ne fait point un sens intelligible. *Perfruiturus* est employé avec l'accusatif, non-seulement par les plus anciens Écrivains, tels que Plaute, mais par Lucrèce même qui vivoit du tems de Ciceron:

Omnia perfructus vitaï præmia merces.
L. III, 969.

[Cependant d'Olivet a maintenu dans son texte *perfuncturus es.* Gruterus propose, pour troisième leçon, le retranchement de ces deux mots, qui terminent la phrase, et dont, en effet, le sens peut très-bien se passer. *Mihi*, dit cet interprète, *binæ istæ voculæ videntur librarii potius alicujus quam Tullii.*]

On observe que Brutus parle, quelques lignes plus haut, de la *convocation par les Consuls d'une assemblée pour l'élection des Préteurs*, comme pouvant avoir lieu. Ce passage fait voir assez que sa lettre fut écrite avant qu'il eût avis de la bataille de Modène, ainsi que

Digitized by Google

de *la mort* d'Hirtius et de Pansa, qui en y perdant la vie, venoient de laisser le consulat vacant.

(62) *Citoyen de Suessa.* LETTRE VII.

Suessa Pometia, ville autrefois florissante, et capitale du pays des Volsques. Il y avoit une autre *Suessa* nommée *Arunca*, colonie de Rome, dans la Campanie.

(63) *La huitième centurie des* Principes.

Chaque légion avoit trois classes de soldats, rangés suivant les différens ordres de l'âge et des services. La première étoit celle des *Hastati*, la seconde celle des *Principes*, et la troisième celle des *Triarii*. Les deux premières étoient divisées chacune en dix centuries ou *Moniples*. La première centurie des *Hastati* se nommoit *primus Hastatus*; la seconde *secundus Hastatus*; et ainsi des autres. Les centuries des *Principes* étoient nommées de même *primus Princeps*, *secundus Princeps*, etc. Mais on croit généralement que le corps des *Triarii* fut supprimé par C. Marius, ou du moins réservé pour la défense des camps. *Card. d'Aquino. Lexic. Milit.* [Voyez pour plus de détails sur ce qui concerne les légions, les Lettres famil. tome III, pag. 554 et 555.]

(64) *Sous le Général Metellus.*

Les Romains, comme Florus le déclare, furent les agresseurs dans cette guerre (L. 3, 7.), et n'eurent point d'autre motif que de joindre une si belle isle [l'isle de Crète] à leur empire. Elle fut réduite par Metellus, qui en obtint le surnom de *Creticus*.

Digitized by Google

(65) *Un homme riche.*

Voyez la note qui se rapporte à la lettre, page 155.

LETTRE VIII. (66) *A l'extrémité du danger.*

Le danger étoit extrême, en effet, à cause du siége de Modène, où étoit le fort de l'action, et où Decimus seroit nécessairement tombé entre les mains d'Antoine, s'il n'eût été promptement secouru. [Hirtius et Pansa ne tardèrent pas à s'y rendre.]

---

(67) *Fâcheuses nouvelles de Decimus.*

Ciceron rend le même compte dans la lettre qu'il écrit à Cassius. « Decimus, dit-il, ne se soutient qu'avec » beaucoup de difficultés dans Modène. S'il est secouru, » la victoire est à nous; si le contraire arrive... etc. » *Ep. famil.* XII, 7, tome IV, page 147.

---

(68) *Ou ces deux qualités* (la prudence et la célérité) *nous auroient rendu la République.*

Les Consuls Hirtius et Pansa avoient été des créatures et des ministres du pouvoir de César, et leur fidélité avoit toujours répondu à leur confiance. Après sa mort, ils s'étoient déclarés pour la cause de la liberté; et s'étant liés étroitement avec Ciceron, ils étoient entrés dans toutes ses mesures. Mais les longs engagemens qu'ils avoient eus avec le parti de César, leur avoient laissé des préventions, qui arrêtoient quelquefois leur zèle pour la patrie, ou qui les portoient du moins à traiter leurs anciens amis avec plus de dou-

Digitized by Google

ceur et de modération que les circonstances ne sembloient le demander. Ciceron les accusa quelquefois par cette raison de manquer de prudence et de vigueur; mais il ne soupçonna jamais leur fidélité ni leurs intentions, [*Boni quidem, sed duntaxat boni.* Voyez la note 37. Voyez aussi sur la préférence donnée à Pansa sur Hirtius, par rapport à la confiance qu'on croyoit pouvoir leur accorder, D. Brutus à Ciceron, liv. XI, ép. IX; Lettres fam. tome IV, pages 35 et 562.]

(69) *Toutes mes pensées tendent à la guerre; je ne changerai point de sentimens si.....*

Ciceron avoit prévu depuis long-temps ce que l'expérience lui confirmoit journellement, que les espérances de liberté dépendroient entièrement du succès des armes: de sorte que toutes ses mesures et toutes ses vues se rapportoient à exhorter les généraux qui commandoient des armées dans les provinces, à s'unir pour la défense de l'état. [Il promet d'y tenir, *si toutefois*, ajoute-t-il, *l'utilité de l'état ne me force pas d'en prendre d'autres*: expressions ménagées, suivant le langage familier à Ciceron, d'après ce que l'expérience lui avoit appris, et ce que quelques critiques lui reprochent avec une sorte d'injustice d'avoir pratiqué, du besoin, pour arriver à ce but d'utilité publique, objet exclusif de toutes ses actions, de composer prudemment avec les circonstances.]

(70) *Vous devez la relever* (la République) *de sa chûte.*

Le sentiment de Ciceron fut toujours qu'indépendam-

Digitized by Google

ment des autres généraux, il n'y avoit d'ordre et de liberté à espérer dans la République, que par Brutus et Cassius. [Voyez la lettre à Cassius que la note 66 indique.]

LETTRE IX. (71) *Nos affaires semblent prendre une meilleure face.*

[Cette lettre de Cicéron à Brutus est du *22 d'avril;* la première bataille de Modène, qui coûta cher aux deux partis, mais où Antoine fut défait, est du 15: la lettre par laquelle Galba en informe Cicéron (1), et lui donne les détails de l'affaire, est du 20. Il n'est donc pas vraisemblable que Cicéron, par ces expressions, *nos affaires semblent prendre une meilleure face*, ait eu en vue, quoique *Prevost* l'ait supposé (2), cette première défaite. Mais d'après le départ des deux Consuls et les dispositions annoncées, tout sembloit promettre des avantages dont on avoit jusqu'alors presque désespéré: *res meliore loco videbantur.* Au surplus, la note 76 ci-après, traduite de Middleton d'après Prevost lui-même, vient à l'appui de cette interprétation.]

---

(72) *Nos Consuls ont justifié le portrait que je vous avois fait d'eux.....*

Par leur fidélité pour la République à laquelle ils

---

(1) Lettres famil. X, 30, tome III, page 378.

(2) Paris, Didot, édit. de 1744, page 70.

Digitized by Google

venoient de sacrifier leur vie. (Voyez les notes précédentes.)

(73) *Mais je n'en désespère point* (d'Octave.)

La perte imprévue des deux Consuls dans les deux batailles de Modène, ruina tous les effets des plus sages mesures de Ciceron. Les légions de Vétérans qui avoient été réunies jusqu'alors sous son commandement, refusèrent après leur mort de reconnoître les ordres de Decimus Brutus, et choisirent Octave pour leur général. Ce jeune citoyen voyant ses forces tellement augmentées, qu'il n'avoit plus de concurrens à craindre, crut qu'il ne lui restoit plus de mesures à garder avec la République, et commença aussi-tôt à négliger les conseils de Ciceron. C'est sur ce malheureux changement que ce dernier ouvre ici les yeux, sans cependant désespérer encore de retenir Octave, quoiqu'il découvrît de jour en jour de nouvelles raisons de s'en défier.

(74) *Au fonds, tout étoit perdu, s'il* (Octave) *n'eût pas chassé Antoine de la ville.*

Voyez la note 43.

(75) *La ville entière... ne pensoit déjà qu'à se rendre auprès de vous, avec les femmes et les enfans.*

Les partisans d'Antoine n'avoient pas cessé, pendant le siège de Modène, d'allarmer la ville par de faux

Digitized by Google

bruits. Ils publioient qu'Antoine avoit pris la ville, et s'étoit saisi de Decimus Brutus; que les deux Consuls s'étoient joints à lui, etc. C'étoit quelque rapport de cette nature qui avoit répandu cette consternation générale dont Ciceron parle ici, trois ou quatre jours avant qu'on eût appris la défaite d'Antoine.

(76) *C'est dans le même jour que..... le peuple.... me fit monter sur la tribune.*

Le jour que Ciceron rappelle, est celui où l'on fut informé, à Rome, de la première victoire de Modène. C'étoit cinq jours après l'action : il semble qu'un bon courrier avoit besoin de cet espace de temps pour le voyage; car Ciceron parle dans une autre lettre d'un courrier de Decimus qui étoit arrivé de Modène le sixième jour.] *Epis. famil.* XI, 6, tome IV, page 24.) Il fut, ce jour-là, porté à la tribune, pour expliquer les circonstances de la dernière victoire [celle où Antoine fut mis entièrement en déroute]. La tribune étoit le lieu d'où les magistrats haranguoient le peuple.

Les défiances que Ciceron commençoit à concevoir d'Octave, lui font dire ici pour la première fois que l'armée de Brutus pouvoit devenir nécessaire en Italie; et ce langage fut répété souvent dans la suite.

(77) *Il est beau de devenir populaire pour le salut du peuple....*

Le caractère d'homme populaire renfermoit ordinairement quelque chose de factieux, parce qu'il s'acquéroit

Digitized by Google

roit le plus souvent par de basses flatteries, que l'ambition faisoit employer auprès du peuple, et dans quelque vue contraire au bien public. Cicéron distingue ici une popularité plus honnête et plus légitime, la seule qu'il recherchoit et qu'il supposoit devoir s'acquérir par des services réels rendus à la patrie. [La même idée se trouve répétée par Cicéron, écrivant à Cassius, Lett. famil. XII, tom. IV, pag. 139; elle est expliquée aux notes, *ibid*, pag. 591].

(78) *Prenez bien garde que votre indulgence ne paroisse ressembler un peu à la molesse.*

Il s'agit ici de la manière dont Brutus avoit traité Caius, frère d'Antoine, depuis qu'il étoit son prisonnier. Voyez lett. II, note 9; lett. V, note 51, et la *Vie de Brutus*, page 334.

(79) *Les trois frères....*

[Ce sont, comme nous l'avons déjà expliqué, les trois Antoines, Marc, Caius et Lucius. Cicéron les place sur la même ligne, comme ennemis de la République. Sa pensée, à cet égard, se reproduit à-peu-près dans les mêmes termes, lettre V, pag. 148: il les y compare, pour la perfidie, à Dolabella].

Digitized by Google

(80) *Tous deux honnêtes gens, mais sans aucun mérite.*

On a déjà vu en quoi Hirtius et Pansa avoient manqué de prudence et de vigueur.

[Revoyez la lettre VIII, page 159, et la note 68].

---

(81) *Pansa avoit été forcé de se retirer par ses blessures.*

Dans le premier combat [devant Modène], *Pansa* avoit reçu deux blessures mortelles; il s'étoit fait transporter du champ de bataille à Boulogne, (Phil. XIV, 9) où il mourut la nuit qui suivit la seconde action. *Hirtius* fut tué, après s'être saisi du camp d'Antoine.

---

(82) *Decimus et César poursuivent les restes de nos ennemis.*

C'est une simple conjecture, mais que Ciceron croyoit certaine. Cependant, on apprit bientôt qu'Octave refusoit de poursuivre Antoine, et que Decimus n'étoit point en état de le faire, faute de cavalerie, etc. [Ce dernier rend compte à Ciceron des obstacles opposés à sa poursuite, *Lettres famil.* XI, 13, tom. IV, pag. 48].

---

(83) *La plupart comprennent dans ce décret du Sénat* (qui déclare ennemis) *vos prisonniers, soit qu'ils aient été pris ou qu'ils se soient rendus.*

Ce décret regardoit particulièrement ceux qui por-

Digitized by Google

loient les armes contre la République en Italie; mais dans l'interprétation, on l'étendoit à tous ceux qui avoient embrassé le même parti dans les autres lieux de l'Empire. Ciceron fait aussi sentir à Brutus qu'il y avoit de l'indécence à traiter Cæsius avec tant d'amitié, lorsqu'il étoit déclaré l'ennemi public; quoiqu'on alléguât en sa faveur qu'il s'étoit rendu volontairement, ce n'étoit qu'après avoir perdu la plus grande partie de ses forces, et s'être vu poussé, avec le peu de gens qui lui restoient, dans un marais dont il lui étoit impossible de se dégager. *Vie de Brutus*, pag. 334.

(84) *Servilius proposa*. . . .

LETTRE X.

Il paroît ici que *Servilius* avoit changé de langage depuis la défaite d'Antoine à Modène, et qu'il affectoit un zèle particulier pour les intérêts de la République.

(85) *Ventidius*. . . .

Ventidius, de la condition de muletier que Plancus lui reproche en écrivant à Ciceron, (lett. famil. tom. III, page 320) s'étoit élevé aux honneurs civils et militaires. Il étoit la créature d'Antoine, à la fortune duquel il s'étoit attaché. Ayant rassemblé des troupes dans tous les cantons d'Italie, il s'étoit mis en marche pour joindre Antoine; mais n'ayant pu faire assez de diligence pour arriver avant sa défaite, il le joignit dans sa fuite avec trois légions. (*ibid.* tom. IV, page 551 et 568). Il paroît qu'il étoit alors Préteur; mais avant la fin de l'année,

Digitized by Google

il fut élevé au consulat, sur la résignation de César-Octave.

(86) *On n'a reçu de lui* (de Cassius) *aucune lettre, ni d'autre part aucune information...*

Ciceron n'entend point ici qu'on n'eût rien appris de Cassius, depuis qu'il avoit quitté l'Italie; car Brutus et Lentulus avoient marqué plusieurs fois, comme on l'a déjà vu, qu'il s'étoit rendu maître de la Syrie et de toutes les légions qui étoient dans cette province. Cassius lui-même en avoit informé Ciceron par une lettre du 7 de mars. (Ép. famil. XII, 11, tom IV, pag. 160.) Mais depuis qu'il étoit à la tête d'une armée, on n'avoit point appris qu'il eût fait le moindre mouvement, ni formé d'entreprise. Ainsi, dans une lettre à Cassius, datée d'un mois après celle-ci, Ciceron écrivoit: « Jusqu'à présent, nous n'avons appris de vous que des » tentatives. Elles sont à la vérité fort glorieuses; mais » on attend des exploits achevés, etc. (*Ibid*, pag. 159.) »

(87) *Dans mes lettres précédentes...*

Cet endroit se rapporte à quelque lettre qui est perdue.

(88) *Aujourd'hui que nos périls sont passés, nos soins n'en doivent être que plus ardens pour la ruine de Dolabella.*

Ciceron pensoit de cette manière avant la bataille de Modène, et persista quelque temps après dans la même

Digitized by Google

opinion, persuadé que cette victoire mettoit l'Italie à couvert de toutes sortes de dangers. Cependant le changement imprévu des affaires l'obligea de changer de pensée. Les craintes ne furent pas plutôt dissipées du côté de Dolabella, qu'elles se renouvellèrent avec plus de force par l'union de Lépidus avec Antoine. Ce fut alors que Ciceron commença sérieusement à presser; dans toutes ses lettres, Cassius et Brutus de venir en Italie avec leur armée.

---

(89) *Je souhaiterois que mon fils obtînt une place dans votre collège.*

[Sur la vacance survenue par la mort de Pansa, voyez la lettre XII, page 183, et la note 99. page 443.]

---

(90) *A Domitius.*

Domitius étoit neveu de Porcia, femme de Brutus. [Voyez page 184, et la note 101, page 444.]

---

(91) *Au jeune Caton.*

Autant qu'on en peut juger par quelques endroits des lettres de Ciceron, il avoit été nommé par M. Caton tuteur de ses fils. Le jeune Caton dont il parle ici, en étoit un, cousin-germain et beau-frère tout-à-la-fois de Brutus. Il fut tué à la bataille de Philippes, en combattant avec tant d'ardeur, qu'il refusa quartier. (*Vie de Brutus, page 384.*)

Digitized by Google

(92) *Si vous prenez le parti de passer en Asie.*

[Ciceron suppose ici que Brutus se fut déterminé à poursuivre Dolabella ; mais....Voyez la note 88.]

---

(93) *Tandis qu'il restera un magistrat Patricien, ils* (les Auspices) *ne peuvent revenir au Sénat.*

Le droit de prendre les *auspices,* qui étoient nécessaires dans les élections des principaux Magistrats, et dans les autres transactions de la même importance, appartenoit aux Consuls et aux Magistrats Patriciens. Mais lorsque la République n'avoit aucun de ces chefs, comme dans les temps de factions et de guerre civile, où les magistratures expiroient avant qu'on pût faire les nouvelles élections, alors les *auspices* appartenoient, non à l'assemblée générale du Sénat, mais exclusivement aux Sénateurs Patriciens, qui choisissoient dans leur corps un *interrex* (*a*) pour présider aux affaires de la ville jusqu'au rétablissement des élections ordinaires. Après la mort des Consuls, auxquels Ciceron prenoit confiance, les *auspices* n'étant point encore dévolus aux Sénateurs Patriciens, sur lesquels l'autorité de Ciceron pouvoit avoir de l'influence, le Préteur Cornutus, qui se trouvoit, par son office, le premier Magistrat de la République (*b*), et qui ne paroît pas avoir été

(*a*) Voyez sur ce sujet, *Lettres famil.* tome V, page 593, note 92, et les endroits où elle renvoie.

(*b*) *Ibid.* Tome III, page 295.

Digitized by Google

entièrement dévoué à Ciceron, pouvoit troubler l'élection des prêtres par le ménagement des *auspices*, comme il avoit employé les mêmes moyens pour reculer d'un jour la délibération qui regardoit les affaires de Plancus (*a*). Cette crainte porta Ciceron à se servir de toute son autorité pour faire remettre l'élection des Pontifes à l'année suivante, sous prétexte de la confusion qui étoit dans les affaires. (Voyez la lettre 20, page 232).

(94) *Je me réjouis particulièrement de ce que la sortie de Decimus a contribué autant à la victoire qu'à son propre salut.* LETTRE XI.

Brutus, en marquant sa joie de la dernière victoire, évite, comme l'on voit, de parler d'Octave, et de lui attribuer la moindre part aux avantages de la République. Il affecta même d'en faire le principal honneur à D. Brutus, dont, cependant, la ruine étoit certaine si les Consuls et Octave n'eussent pas remporté la victoire, et qui y avoit moins contribué par sa sortie, qu'il n'en avoit tiré d'avantage pour sortir heureusement. Il ne parle pas même de la mort des deux Consuls, bien qu'assurément ce malheur eût été la première et la plus forte cause, non-seulement de sa ruine, mais de celle même de la République et de la liberté.

(*a*) « Après la lecture de votre lettre, écrit-il à Plancus, on » fit naître à Cornutus un scrupule de religion sur l'avis des » *gardes-poulets* ». (*Lettres famil.* tome III, p. 296).

Digitized by Google

(95) *Vous m'écrivez.... et que c'est à moi-même à me déterminer là-dessus.*

[Brutus, en relevant ici les propres expressions de Ciceron, au sujet des *trois Antoine* (page 167), témoigne quelque chagrin de se voir blâmé par lui à cette occasion, et sur-tout à cause des ménagemens qu'il avoit eus pour Caius, son prisonnier. L'évènement prouva trop bien que Ciceron avoit raisonné juste, et que la douceur de Brutus pour des ennemis dont l'unique vue étoit de ruiner la République et ses défenseurs, n'avoit été qu'une imprudence.

Quant au reste de la lettre, dans lequel Brutus lui fait un reproche de la profusion d'honneurs qu'il a répandus sur Octave, on ne peut disconvenir qu'elle n'ait contribué à porter dans le cœur du jeune César une passion incompatible avec la sûreté de la République. Mais que Ciceron ait agi à dessein de la lui inspirer, c'est ce que toute sa vie dément. Il s'étoit sans doute proposé, en affermissant le pouvoir dans les mains d'Octave, de le faire tourner à la ruine d'Antoine. Il y réussit; mais au-delà de son attente: la mort des deux Consuls, (pouvoit-il le prévoir?) fit comme échapper de ses mains ce jeune ambitieux, en le rendant trop fort pour souffrir la moindre dépendance. Brutus semble pourtant l'accuser; mais les affaires tournoient mal en Italie, et ne prenant conseil que de l'événement, il condamnoit la conduite à laquelle une meilleure fortune l'auroit fait sans doute applaudir. Au reste, Decimus, dont le témoignage, dans cette contrariété d'opinions, ne sauroit être suspect, pensoit, avant la défaite d'An-

Digitized by Google

toine, qu'il étoit politique de flatter, pour y parvenir plus sûrement, l'amour-propre du *jeune-homme*. Delà vient que Ciceron, qui le consultoit souvent, se félicitoit de le voir approuver ses vues et ses procédés à cet égard: *Mirabiliter lætor, mi Brute, mea consilia a te probari... de ornando adolescente* (*a*)].

---

(96) *J'ai cru devoir le retenir* (Caius) *sous ma puissance pendant que la guerre a duré.*

[Brutus excuse, ou plutôt, croit justifier ici ces ménagemens, qui furent la cause de sa perte et de celle de la République, en faisant sentir que la guerre paroissant alors toucher à son terme, *il retenoit sous sa puissance* Caius, soit pour lui rendre la liberté après que tout seroit soumis, soit pour soumettre définitivement le sort de son prisonnier à la décision du Sénat et du peuple; convaincu, ainsi qu'il le dit lui-même dans une de ses lettres précédentes, (page 174) *que le droit de juger les citoyens qui ne sont pas morts en combattant*, leur étoit réservé; *statuo nihil nisi hoc*, etc. Ce ne fut qu'après qu'il n'y eut plus ni peuple, ni Sénat, ni droit à faire valoir, ni justice à demander; que le désespoir se la fit à lui-même, et vengea sur le prisonnier, qui n'étoit plus alors qu'un ennemi, la mort de Ciceron, proscrit par M. Antoine. *Vie de Brutus*, page 337.]

(*a*) Ep. fam. XI, 14, tom. IV, page 64.

Digitized by Google

(97) *Je crains donc, par rapport au Consulat, que votre César ne se croie plus élevé par les décrets....*

Brutus, effrayé de l'excès de pouvoir où le jeune Octave se trouvoit parvenu par la mort imprévue des deux Consuls, craignoit qu'il n'aspirât lui-même au Consulat; ce qui ne pouvoit passer, à son âge, que pour l'effet d'une ambition, tendante à la tyrannie. Voici donc le véritable sens de ce passage: « J'appréhende qu'il » n'aspire au Consulat, et qu'après avoir été poussé si » haut par vos décrets, il ne regarde comme une chose » aisée le pas qui lui reste à faire, de ce point d'éléva- » tion jusqu'au Consulat; et par conséquent, que le » consentement que vous y donnerez ne soit une fa- » veur moins extraordinaire que toutes celles par les- » quelles vous l'avez mis en état de former cette pré- » tention »; [le développement que reçoit ici l'idée de Ciceron, se trouve, d'ailleurs, confirmé par ce qu'il dit, immédiatement après l'équivoque à laquelle le *descensurum*, ou l'*ascensurum* du texte donne lieu en effet, et ce qui pourra paroître plus clairement rendu par la variante, au bas de la page 180, que par la traduction originale même].

LETTRE XII.

(98) *Combien L. Bibulus doit m'être cher.*

Ce L. Bibulus étoit fils de M. Bibulus, collègue de César dans son premier consulat, et de *Porcia*, fille de Caton, qui avoit épousé en secondes noces M. Brutus.

Digitized by Google

(99) *Bibulus est résolu de solliciter au collège des prêtres la place vacante.*

Le collège des Prêtres étoit ordinairement rempli par des personnes de la première dignité; le *rex sacrorum*, les principaux Flamines et les Saliens devoient être nécessairement de race patricienne. Les autres étoient moitié patriciens, moitié plébéiens. Ils étoient choisis par une partie seulement des tribuns, qu'on tiroit au sort pour cette élection, et proposés par un ou deux membres du collège. Leur inauguration se faisoit ensuite par un des Augures. C'étoit une place au collège des Pontifes ou des petits Prêtres, que *Bibulus* sollicitoit. Les Prêtres en général avoient beaucoup d'influence et de prérogatives extraordinaires dans les affaires publiques, sur-tout dans les cas de religion, dont ils étoient les seuls juges [Voyez Or. Cic. *Pro domo sua*]; ce qui faisoit rechercher ces emplois fort avidement par la noblesse.

---

(100) *Apuleius....*

Il y avoit à Rome, dans ce tems-là, un P. Apuleius, tribun du peuple, ami zélé de Cicéron. (Phil. VI, 1. XIV, 6.) Il y avoit aussi un Brutus en Macédoine, un *M. Apuleius*, recommandé au Sénat par Cicéron, comme un des principaux instrumens qui avoient détaché l'armée de Macédoine des intérêts de Caius. C'étoit celui-ci, suivant les apparences, qui aspiroit à la prêtrise. (Phil. X, 2.)

Digitized by Google

(101) *Pour Domitius....*

Domitius étoit d'une des plus nobles maisons de Rome, petit fils de Caton par sa mère, et fils de L. Domitius Ænobarbus, qui avoit été nommé par le Sénat successeur de César au Gouvernement de la Gaule, et qui l'avoit arrêté à Corfinium, au commencement de la guerre civile : [le même à qui Ciceron écrivoit trois ans auparavant dans des termes qui rappeloient l'étroite amitié qui les unissoit depuis long-tems; *Ép. fam. VI, 22, tom. II, 252*].

LETTRE XIII. (102) Brutus à Ciceron... *N'attendez pas que je vous fasse des remercîmens.*

Il devoit ces remercîmens pour le décret que Ciceron avoit proposé en sa faveur le 27 d'avril, et dont il lui avoit donné avis le 5 de mai (lettre 10, page 168). Plancus commence une de ses lettres [tome III, page 348] par le même tour d'expression, mais avec quelque chose de plus fin et de plus poli. Voici ses termes : « Je ne » puis, *écrit-il*, m'empêcher de vous faire à chaque » occasion les remercîmens que je vous dois pour vos » bienfaits, etc. »

Decimus Brutus emploie aussi la même figure, [tom. IV, page 48.] « Ce n'est pas le tems, *dit-il à Ciceron*, de » vous faire des remercîmens; et comment des paroles » suffiraient-elles, etc. » Cependant, Ciceron auroit peut-être été plus satisfait que Brutus l'eût effectivement remercié; et sans doute qu'il lui auroit répondu, comme à Plancus, dans une occasion où celui-ci s'étoit exprimé avec moins de réserve : « Quoique étant aussi

Digitized by Google

» persuadé que je le suis de vos sentimens, je n'exi-
» geasse aucune marque de votre reconnoissance, je ne
» dissimulerai pas que vos remercîmens m'ont fait beau-
» coup de plaisir, (tom. III, pag. 322)». Ciceron avoit observé dans les lettres de Brutus un air particulier de froideur sur tout ce qui regardoit ses actions; et peut-être lui en avoit-il fait quelque plainte, à laquelle Brutus fait ici allusion.

(103) *Où pour se mettre sur les rangs à la première occasion.*

Suivant Manuce, le sens de Brutus est ici: «Que par
» son retour à Rome, le jeune Ciceron pourroit pousser
» les sollicitations pour la prêtrise, si le tumulte des
» affaires n'empêchoit point qu'on ne fît l'élection; ou
» que si elle étoit différée, il pourroit établir solide-
» ment ses prétentions pour l'*élection suivante*». [Ces élections étoient annuelles; c'est aussi dans ce sens, et d'après Manuce, que j'ai traduit le passage de la lettre dans la note courante, page 187].

(104) *Glycon, médecin de Pansa, dont la femme est sœur de notre Achille.*

Celui que Brutus ne nomme pas, mais qu'il désigne par *notre Achille* (*Achilleus* pro *Achilles*), étoit sans doute un de ses amis Grecs, distingué par son esprit et son savoir, et connu, par conséquent, de Ciceron, comme on peut le conclure de la manière même de le désigner. Brutus entretenoit constamment dans sa maison plusieurs Grecs de ce caractère; [et c'étoit l'usage à Rome parmi les Gens de lettres. Les Épîtres familières

Digitized by Google

en fournissent des exemples; usage qui venoit de l'attachement des Romains à la langue grecque: il étoit porté au point, on peut même dire à un tel excès chez quelques-uns, qu'au rapport de Quintilien (*a*), certains pères de famille vouloient que, pendant ses premières années, l'enfant ne parlât pas d'autre langue.]

(105) *On dit que Torquatus*....

Torquatus étoit Questeur du Consul Pansa, [de la maison Manlienne, comme le *Torquatus*, à qui Cicéron écrit, (Ep. famil., liv. VI, lett. I, tom. II, page 138); si ce n'est le même, comme il peut être permis de le supposer].

(106) *Et qu'il le tient en prison* (Glycon) *comme un parricide.*

On soupçonna *Glycon* de s'être laissé gagner par Octave pour empoisonner les blessures de Pansa, [dont il étoit le Médecin. Ce soupçon se réveilla plus de 50 ans après l'événement qui y avoit donné lieu; ce fut à l'occasion des reproches que firent à la mémoire d'Auguste ceux qui, lors de ses funérailles, cherchèrent à soulever les esprits par le souvenir de ses premières actions: « Que sait-on, *disoient-ils, en rappelant* » *la mort des deux Consuls devant Modène*, s'ils pé- » rirent par le fer des ennemis, ou si le jeune César ne » gagna pas un traître pour empoisonner la blessure » de Pansa, et les soldats d'Hirtius pour assassiner leur » général? Il s'empare des deux armées, force le Sé-

(*a*) *Quintil.* Instit. ; lib. 1. *Plutarc.*, Parall. ; Demost. et Cicer

» nat de le nommer Consul, etc. *Cæsis Hirtio et Pansa (sive hostis illos, seu Pansam venenum vulneri adfusum, sive milites Hirtium et machinator doli Cæsar abstulerat) utriusque copias occupavisse; extortum invito Senatus Consulatum*, etc. passage très-éloquent, sans doute, mais qui, plus du genre oratoire que dans le style de l'historien, ne sauroit, quant à la vérité du fait ici en question, balancer le témoignage de Brutus. C'est sous ses yeux que les deux Consuls périrent; tout atteste les blessures qu'ils avoient reçues dans les deux combats; la moralité de *Glycon*, et l'intérêt qui le portoit à desirer que Pansa survécût, ajoute un degré de force à la preuve irrésistible de son innocence. Aussi l'affaire n'eût-elle point de suite, et *Glycon* recouvra bientôt la liberté dont Torquatus, trop légèrement prévenu contre lui, s'étoit permis de le priver.] (*Suet. August. c. 11. — Tacit. Annal. 1, 10.*)

(107) *Tullius et Dejotarus.*

Tullius-Cimber avoit eu part à la conspiration contre Jules-César (*a*), et se trouvoit alors Propréteur de Bythinie. *Dejotarus* étoit roi de Galatie. C'étoit un des plus fidèles alliés de la République, et son attachement pour Pompée avoit porté Jules-César à lui ôter ses états. [Voyez Lett. famil. tome III, page 486.]

(108) *Notre Flavius.*

C. Flavius commandoit l'artillerie de Brutus, et lui

(*a*) Vie de Brutus, page 318.

Digitized by Google

étoit attaché par une étroite amitié. Plutarque (*a*) parle du regret particulier qu'à la bataille de Philippes Brutus marqua de sa mort, ainsi que de celle de Labéon.

---

(109) *Ne souffrez pas, mon cher Ciceron, que vos amis fassent une injustice aux miens.*

La ville de Dyrrachium avoit toujours été sous la protection particulière de Ciceron, et faisoit profession d'un zèle signalé pour ses intérêts. « Je suis à Dyrra-» chium, *écrivoit-il à* TERENTIA, *lors de son exil*, et » j'y suis en sûreté; car cette ville a toujours été sous » ma protection (*b*).

---

(110) *Je trouve beaucoup de sagesse dans le parti que vous avez pris de ne pas quitter Apollonia et Dyrrachium* (Ciceron à Brutus).

Brutus s'étoit arrêté avec son armée sur la côte opposée à l'Italie, pour attendre l'événement du siège de Modène, et se trouver en état de porter du secours à Rome, si l'occasion le demandoit. Mais après avoir appris la défaite et la fuite d'Antoine, il se crut libre de marcher en Macédoine, et de tourner ses armes contre Dolabella. Ciceron avoit d'abord été du même avis, dans la crainte que Dolabella ne devînt trop redoutable, s'il n'étoit pas promptement réprimé. Cependant lorsque la mort des deux Consuls eût changé

(*a*) Vie de Brutus, page 432.

(*b*) Lett. famil. tom. IV, ad. Attic. L. III. 22.

les

Digitized by Google

les affaires en Italie, et que les forces de Dolabella parurent moins dangereuses, Ciceron commença dans toutes ses lettres à presser Brutus et Cassius d'amener leurs armées en Italie, comme la seule ressource qui restoit à la République.

---

(111) *A l'égard de la sédition qui s'est élevée* de la part des Antoines *dans votre quatrième légion.*

Caius, frère d'Antoine, abusa de l'indulgence de Brutus, pour susciter parmi les troupes une sédition, dont il espéroit que le fruit pourroit être de les faire passer sous son obéissance. Mais elle fut découverte heureusement, et Brutus ayant fait sentir leur témérité aux soldats, ils revinrent au devoir, jusqu'à tuer eux-mêmes les auteurs du désordre, et à demander qu'on leur livrât le Questeur et le lieutenant d'Antoine. Mais Brutus, sous prétexte de vouloir les faire noyer dans la mer, les fit mettre en sûreté dans un vaisseau, et laissant Caius dans les prisons d'Apollonie, sous la garde de C. Clodius, il marcha vers la Chersonèse à la poursuite de Dolabella. [Les ménagemens que Brutus garda avec son prisonnier, dans les premiers temps qu'il fut en son pouvoir, et l'emportement avec lequel il vengea sur lui, un peu plus tard, la mort de Ciceron et de ses amis, sont deux traits de sa vie qui donnent la mesure de son caractère. Naturellement enclin à la modération et à la clémence, il n'en étoit que plus violent et plus capable d'excès lorsque ses affections se trouvoient irritées à un point qui le faisoit sortir de l'état

Digitized by Google

de calme qui lui étoit habituel. Voyez sa *Vie*, pages 334 et 337.]

(112) *Je me félicite beaucoup d'avoir pris soin d'avance qu'on fît dépendre de vous le sort de cette guerre.*

Le décret que Ciceron rappelle ici à Brutus, fut porté au Sénat le 25 d'avril, à sa sollicitation. *Voyez* la lettre II, page 122.

(113) *Vous me dites* (Brutus à Ciceron) *que j'ai poursuivi les Antonins.*

La lettre de Brutus d'où cet endroit est tiré n'existe plus; mais on lit quelque chose d'approchant dans la lettre XI de ce recueil, où Brutus dit: « Qu'il est plus » *honnête* et plus *conforme* aux principes *républicains* » de ne pas augmenter l'infortune du misérable, que » d'accumuler des honneurs infinis sur ceux qui sont » en possession du pouvoir. *Multo quidem honestius judico*, etc. (page 177.)

(114) *Je touche à la fin de ma vie*, etc.

[Ciceron exprime le même sentiment dans une de ses lettres à Atticus: *mihi quidem superest; viderint juvenes* (mon temps est bientôt fait, et c'est l'affaire de ceux qui sont jeunes (*a*). C'est aussi la même pensée

(*a*) Ad. Att. liv. XIV, 21.

Digitized by Google

qui se reproduit dans la péroraison de sa première Philippique : « Ce que j'ai vécu d'années suffit presque à » mon âge et à ma gloire : *mihi fere satis est, quod* » *vixi, vel ad ætatem, vel ad gloriam.* »]

---

(115) *Le 18 de mai :* XIV Kalend. jun.

Dans les éditions communes, cette lettre a pour date *XIV. Kal. maii*, ou le 18 d'avril ; mais elle contient deux passages qui montrent que cette date est fausse ; 1°. elle fait mention de la seconde bataille de Modène, et de la fuite d'Antoine, dont on ne reçut la première nouvelle à Rome que le 22 d'avril. (Voy. la lettre XIII de ce recueil, note 102, page 444.) 2°. Elle rappelle le décret en faveur de Brutus, qui ne fut porté que le 27 d'avril. J'ai cru devoir accorder ici la date avec les faits. Ainsi, au lieu de *XIV. Kal. maii*, j'ai mis *XIV. Kal. jun.*, ou le 18 de mai ; ce qui ruine toutes les objections qu'on a formées contre cette lettre (*a*). [Par les mêmes considérations, et quoique d'*Olivet* ait conservé, suivant l'ancien texte, *Kalend. maias*, nous maintenons avec Prevost, *Kalend., jun.*, comme préférable, d'après le rapprochement des faits auxquels la date semble se rapporter. Au surplus, sur la cause présumable de cette erreur chronologique, et de bien d'autres du même genre qui se rencontrent souvent dans les anciens manuscrits, d'après lesquels l'impression les consacre en quelque sorte, voyez la *note*, page 77 de la *Préface critique*].

(*a*) *Préface Critique*, page 76.

Digitized by Google

LETTRE XV. (116) *Vous m'écrivez que Ciceron est surpris que je ne parle jamais de ses actions.* (Brutus à Atticus.)

Ciceron fut surpris que, pendant qu'il employoit tous ses soins à Rome pour soutenir la République, et pour fortifier Brutus et Cassius, Brutus s'expliquât là-dessus dans ses lettres avec tant de froideur et de réserve, qu'il paroissoit faire entrevoir quelque mécontentement. Il y a beaucoup d'apparence qu'Atticus, en qualité d'ami commun, fut chargé d'approfondir le mystère, ce qui donna lieu à cette réponse de Brutus.

---

(117) *C'est qu'il* (Ciceron) *ait moins réprimé qu'irrité l'ambition et la licence du jeune Octave.*

L'accusation générale, la seule même que Brutus presse dans cette lettre et dans la plupart des autres, regarde le pouvoir d'Octave, qu'il reprochoit à Ciceron d'avoir rendu excessif, au risque de causer le renversement de la République. [Mais on peut voir comment Ciceron se justifie, ou s'excuse à cet égard, dans la lettre XXI, page 244.]

---

(118) *Jusqu'à s'échapper en paroles injurieuses ;* ut se maledictis non abstineat.

[Je substitue à ces termes, par la note courante, page 196, *jusqu'à condamner hautement les meurtriers de César :* tel est le sens décidé par celle de Manuce sur

Digitized by Google

le *maledictis* du texte original, et par tout ce qui suit]. En effet, il s'agit d'un différend entre Ciceron et Casca, qui avoit donné le premier coup à Jules-César (*a*), et qui ne laissoit pas d'être Tribun par la nomination de César même. Le passage semble marquer que Ciceron, en lui reprochant le meurtre de son bienfaiteur, l'avoit traité d'assassin. Mais c'est ce qui paroît invraisemblable, lorsqu'on considère qu'en toutes sortes d'occasions, et dans ses discours publics comme dans ses lettres, Ciceron ne manquoit point de relever cette action comme la plus glorieuse qu'on eût jamais exécutée; et qu'à l'égard de Casca même, il n'avoit consenti aux mesures d'Octave, que sous la condition expresse qu'il devînt l'ami des conspirateurs, et que, pour n'en laisser aucun doute, il souffrît que Casca prît tranquillement possession du tribunat en vertu de la nomination de César (*b*). Il paroît donc que Brutus avoit reçu de fausses informations en Macédoine, ou qu'il interprétoit mal quelques mots de Ciceron, qui pouvoit avoir averti Casca de garder plus de ménagemens avec Octave, de peur qu'abusant de son pouvoir, il ne le traitât comme un assassin, et qu'il ne fît valoir contre lui les lois qui condamnoient en général tous les conspirateurs. Un avis de cette nature avoit peut-être passé dans l'esprit de Brutus, impatient et fier, pour une condamnation directe de l'action de Casca.

D'ailleurs, si l'on considère ce que le recueil de ces

(*a*) *Vie de Brutus*, page 319.

(*b*) Ep. ad Att. XVI, 13.

Digitized by Google

lettres a souffert, et que de huit livres entiers il ne nous reste que vingt-trois lettres (*a*), sans parler des trois livres à Octave, des trois livres à Hirtius, et des trois livres à Pansa, qui sont perdus, (Voy. fragm.) il ne paroîtra point étrange qu'il se trouve dans ce qui reste un petit nombre de faits qu'il n'est pas aisé d'expliquer, lorsqu'on manque des secours qui auroient servi infailliblement à les éclaircir.

---

(119) *Puisqu'il est l'auteur* (Ciceron) *de plus d'un meurtre.*

[Brutus fait ici allusion à la conspiration de Catilina,] où Ciceron fit, à la vérité, donner la mort à quatre des principaux complices, *Lentulus*, *Cethegus*, *Statilius*, *Gabinius* et *Cepatius*; [mais ce fut en exé-

---

(*a*) *Prevost* reduit ici à vingt trois le nombre des lettres dites *à Brutus*; et il a raison. On en compte, en effet, *dix-huit* dont l'authenticité n'auroit jamais été mise en doute, sans l'idée paradoxale du docteur de Londres, dont le savant et judicieux Middleton, son compatriote, a si victorieusement détruit le système, plus ingénieux que solide. On admet aussi, en général, les *cinq* lettres dont la découverte est due aux Allemands, quoiqu'à l'égard de celles-ci, on n'ait pas la même certitude de leur véracité qu'à l'égard des premières. D'où vient donc avoir augmenté la première édition donnée par *Prevost*, de deux lettres à Antoine, absolument étrangères à ce recueil, soit qu'on considère leur objet, soit qu'on se reporte au tems où elles furent écrites? Ces deux lettres se retrouvent dans notre édition à la place que celles de d'Olivet, d'accord avec les anciens manuscrits, leur assignoient, (la seconde et la troisième du XIe. livre *des Lettres familières*, tom. IV, pages 8 et 12.)

Digitized by Google

cution du décret du Sénat proposé par Caton lui-même, alors Tribun. Ce décret portoit, que *les coupables ayant été convaincus par des témoignages authentiques, et par leur propre confession, d'une trahison détestable contre la République, ils devoient être punis de mort, suivant la coutume de leurs ancêtres.* (Salluste, Bell. Catil. 52.) L'exécution terminée, « Ciceron fut conduit » à sa maison comme en triomphe par tout le corps » du Sénat et par celui des Chevaliers. Les rues de Rome » étoient illuminées, les femmes et les enfans aux fenê- » tres ou sur le toît des maisons, pour le voir passer au » milieu des acclamations du peuple, qui lui donnoit » le nom de son sauveur et de son libérateur. PLUTARQUE, » *Vie de Ciceron.*]

(120) *Et le traite comme Bestia l'a traité lui-même.*

L. Calpurnius Bestia étoit Tribun du peuple à la fin du Consulat de Ciceron [l'an de Rome 690], et passoit pour avoir eu beaucoup de part à la conjuration, dont la note précédente rappelle l'évènement. Lorsque Ciceron eut quitté son emploi, il se joignit à son collègue Metellus, pour l'empêcher de haranguer le peuple, et dans la suite, il fut l'ennemi perpétuel de son administration. (*Salluste, Bell. Catilin. c. 43; Plutarque, Vie de Ciceron.*)

Digitized by Google

(121) *Il* (Ciceron) *ne se lasse point de parler des* nones de décembre.

César fut tué aux *ides*, ou le 15 de mars, et les complices de Catilina avoient été mis à mort aux *nones*, ou le 7 de décembre.

---

(122) *Clodius et Bestia.*

[Sur *Clodius*, voyez les *Lettres familières*, tome I, page 425; tome II, page 389.

Ciceron avoit défendu *Bestia* (L.) accusé de brigue, après avoir été rejeté de la Préture dans la dernière élection (an de R. 697). Malgré le talent et les efforts du défenseur, le prévenu ne put échapper au bannissement. C'étoit d'ailleurs un séditieux, un digne compagnon de Clodius, et qui avoit toujours été, comme Clodius, l'ennemi de Ciceron. C'étoit peut-être de lui, autant que de Gabinius, de Vatinius, ou d'autres semblables oliens, que Ciceron entendoit parler dans la lettre première du livre VII des Epîtres familières, lorsqu'il écrivoit à Marius: « *Quel fruit puis-je espérer* » *de mon travail? et ne suis-je pas quelquefois forcé* » *par les instances de ceux à qui j'ai des obligations,* » *de défendre ceux à qui je n'en ai guères?* et cogor nonnunquam, etc. (*a*)].

---

(123) *Se vante* (Ciceron) *d'avoir soutenu en robe la guerre contre Antoine.*

[Brutus entend parler ici des harangues contre An-

(*a*) Tome II, page 266.

Digitized by Google

toine, qui en effet et sans que Ciceron eut besoin de s'en *vanter*, contribuèrent autant que les armes, au triomphe qu'obtint alors la République].

(124) *Si nous avons la patience de le souffrir.*

C'est-à-dire, qu'aurons-nous gagné à voir opprimer Antoine, si, pour récompense d'avoir délivré la République de ce tyran, Octave prétend régner à sa place?

(125) *Qui s'empresse même* (Brutus continue à parler de Ciceron) *de lui décerner.....* (à Octave) *toutes sortes d'honneurs.*

Ciceron avoit fait décerner à Octave une ovation, que Brutus change ici en triomphe. [Malgré l'opinion défavorable que Brutus concevoit des mesures que Ciceron croyoit devoir garder avec Octave, il ne l'en estimoit pas moins : voyez lettre 22, comment il s'exprime. Ciceron étoit plein des mêmes sentimens pour Brutus; le ton de sa réponse, lettre 23, en fournit la preuve. Ainsi, la différence d'opinions ne pouvoit ni séparer, ni éloigner l'un de l'autre, deux hommes qu'un desir commun réunissoit, celui de la liberté publique].

(126) *Qui reconnoîtroit ici un Consulaire? qui reconnoîtroit Ciceron?* An Consularis hoc, an Ciceronis est?

Ce passage a souffert bien des altérations dans les

Digitized by Google

manuscrits et dans les éditions communes. J'ai suivi la leçon de Manuce, qui m'a paru la plus conforme au style de Brutus, et j'ai traduit comme j'ai cru le devoir.

(127) *Je sais que votre âge* (Brutus à Atticus).

Atticus avoit alors soixante-six ans complets. Manuce assure qu'il avoit cinquante ans, lorsqu'il avoit épousé Pilia. (Manut. Not. in Epist. ad Quint. frat. l. II, 3); ce qui a causé une erreur dans l'histoire de Ciceron, où l'on trouve qu'Atticus, au temps de son mariage, étoit plus jeune que lui d'un an. Mais la vérité est, du moins suivant ce qu'on peut recueillir de Cornelius Nepos, qu'Atticus avoit trois ans et environ trois mois plus que Ciceron. (*Vit. Att.*)

(128) *Vos principes.*

Atticus étoit épicurien, c'est-à-dire qu'il faisoit consister le souverain bien à jouir tranquillement d'une vie agréable, sans se mêler des affaires publiques, [et néanmoins, en prenant toujours la vertu pour règle de conduite. Voyez la philosophie d'Épicure développée par Cassius, dans sa lettre à Ciceron, XV, 19 des Ep. famil. (*a*)].

(129) *Vos enfans* (liberi).

Atticus n'avoit qu'un enfant, Attica, qu'il aimoit

(*a*) Tome V, page 106.

Digitized by Google

avec passion; et le mot de *liberi*, qui est au pluriel, n'est qu'une façon de parler, dont on trouve quantité d'exemples dans les auteurs latins. Ciceron badine, dans plusieurs de ses lettres, sur la passion qu'Atticus avoit pour sa fille, parce que ce sentiment étoit opposé aux principes épicuriens, qui prétendoient que l'amour des pères et des mères pour leurs enfans n'avoit pas sa source dans la nature et ne venoit que de l'habitude. *Ep. ad Attic. V, 19, VII, 20.*

---

(130) *Le récit de Flavius me l'a fait assez comprendre.*

Cornelius Nepos rapporte un trait qui sert d'explication à ce passage. On avoit proposé de former un fonds pour l'entretien de Brutus et de ses forces, par les contributions volontaires des Chevaliers Romains. Flavius communiqua ce projet à Atticus, comme à l'ami particulier de Brutus, en le priant même de se charger de la conduite de l'entreprise, parce qu'il étoit un des plus opulens de l'ordre des Chevaliers. Atticus répondit : « Qu'il laissoit volontiers à Brutus la liberté » d'user de son bien, mais qu'il n'auroit là-dessus avec » personne ni d'explication ni de conférence ». *Vit. Att. c. 8.*

---

(131) *Quelle différence entre Salvidienus et lui ?* (Ciceron)

Salvidienus étoit une des créatures d'Octave, et son favori. De la plus basse condition, il fut élevé, par

Digitized by Google

la protection de son maître, aux premiers honneurs de la République; mais il fut ensuite mis à mort pour avoir conspiré contre lui en faveur d'Antoine. *Suet. Aug. 66. Dio. XLVIII 376. Vell. Paterc. II 76.*.

---

(132) *Salvidienus auroit-il porté des décrets plus favorables à Octave?*

Lorsqu'*Octave* marcha dans la Gaule Cisalpine avec son armée, contre Marc-Antoine, le Sénat, à la sollicitation de Ciceron, lui décerna le commandement de cette armée, avec la qualité de Propréteur. Il se chargea de la conduite de la guerre conjointement avec les deux Consuls. Il lui accorda l'entrée du Sénat, avec le rang de Préteur. Après la bataille de Modène, on lui décerna aussi des actions de grâce de quinze jours, avec le titre d'Empereur. Après la seconde bataille et la mort des Consuls, on lui décerna une ovation. *Phil. III, 2. V, etc. XIV, 10.*

---

(133) *Lui* (Philippus) *qui a traité son gendre* (Octave) *avec plus de réserve que Ciceron n'en marque à l'égard d'un étranger.*

L. Marcius Philippus étoit Consul, l'an de Rome 697. Il avoit épousé Atia, mère d'Octave, avec laquelle il vivoit alors. Mais il paroît que Brutus étoit mal informé de ce qui se passoit à Rome, lorsqu'il reprochoit à Ciceron d'avoir décerné à Octave des honneurs que son beau-père même n'approuvoit pas; car on trouvera dans une lettre suivante, qu'outre les honneurs décer-

Digitized by Google

nés par Ciceron, Philippus proposa à la tribune d'y ajouter une statue.

---

(134) *Vos lettres même ne s'expliquent pas trop sur l'état des affaires.*

Atticus faisoit entendre dans sa lettre, qu'Antoine avoit rétabli considérablement ses forces depuis sa fuite de Modène, et que ses affaires n'étoient pas si désespérées qu'on se l'imaginoit. Cette opinion venoit du refus qu'Octave avoit fait de le poursuivre après sa défaite; ce qui lui avoit laissé le temps de rassembler ses troupes dispersées, et de se joindre à Ventidius. Mais on ne peut conclure que la lettre d'Atticus avoit été écrite avant l'union de Lepidus et d'Antoine, qui se fit le 29 de mai; et cette réponse de Brutus fut écrite vraisemblablement vers le milieu de juin.

---

(135) *Quoiqu'Antoine, comme vous me l'écrivez, soit un fort bon homme.*

(*Voyez*, page 207, *la note courante qui correspond à cette partie du texte*).

M. Tunstall, fondé sur son hypothèse, et se fiant à l'autorité de Plutarque, croit qu'au lieu d'*Antonius*, il faut lire ici *Octavius*. (Tunst. Epist. pag. 194 not.) Mais cette correction est contraire à toutes les copies tant manuscrites qu'imprimées, et choque également le sens du passage et la vérité de l'histoire. Atticus, à qui Brutus fait ici réponse, étoit lié d'une amitié particulière avec Antoine; et, dans le temps même qu'il écri-

Digitized by Google

voit à Brutus, et que les affaires des rebelles passoient pour désespérées, les anciens louent beaucoup sa générosité, qui lui faisoit prendre soin, à Rome, de la femme et des enfans d'Antoine. Il étoit donc naturel, qu'avec ces sentimens pour Antoine, il marquât quelque pitié de son sort dans la lettre qu'il écrivoit à Brutus: au lieu qu'il ne paroît nulle part qu'il y ait eu jusqu'alors aucune liaison entre Octave et lui. Elle ne commença que plusieurs années après, et ce fut à la recommandation d'Antoine qu'Atticus en eut l'obligation.

---

(136) *Nos ancêtres n'ont pas voulu souffrir un père même pour leur maître.*

[Ce langage est celui de Brutus. Ciceron professe la même doctrine dans son livre *de officiis*, XI, 23. Voici comment, en la développant, il s'exprime: « Un fils » dénoncera-t-il son père..... pour avoir dérobé le » trésor public? Non; ce seroit un crime qu'une telle » dénonciation; qu'il le défende plutôt, s'il est accusé; » *quia etiam defendat, si arguatur !*..... Mais si ce » père aspire à la tyrannie; s'il conspire contre sa patrie, quel sera le devoir du fils? Loin de garder le » silence, il pressera, il suppliera son père, par tout » ce qu'il y a de plus sacré, d'abjurer ses projets: » qu'il n'épargne pas les reproches, qu'il aille même » jusqu'aux menaces pour l'abattre, s'il se peut!..... » *AD EXTREMUM, si ad perniciem patriæ res spectabit,* » *patriæ salutem anteponet saluti patris*: si tous ses » efforts sont vains, et s'il y a péril pour la patrie, il » doit la préférer à son père»].

Digitized by Google

(137) *J'aurais pu vous en marquer mon sentiment.*

[Il s'agit de propositions faites à Atticus, dont il avoit entretenu Brutus sans le consulter précisément]. Manuce suppose que c'étoit des propositions de mariage pour sa fille Attica. Mais, comme *Attica* ne pouvoit avoir alors plus d'onze ans, il est probable que, s'il étoit question d'une affaire de cette nature, c'étoit une ouverture anticipée, qui ne pouvoit avoir d'effet que lorsque cette jeune personne seroit nubile. [Ciceron écrivoit à-peu-près dans le même temps à Atticus, dans des termes analogues à ceux qu'emploie ici Brutus; ce qui a donné lieu à *Mongault* de faire la même observation critique sur l'âge de la jeune fille. Il observe, au surplus, qu'elle fut mariée, plusieurs années après, à Agrippa. *Ad Att. XIII, 21*].

---

(138) *Je ne suis pas surpris de vous voir de l'inquiétude pour la santé de Porcia.*

On ne peut douter ici que Porcia, femme de Brutus (*a*), ne fût indisposée ou tout-à-fait malade. Voyez les notes sur les lettres suivantes.

---

(139) *Mes sœurs.....*

Les sœurs de Brutus étoient la femme de Lepidus et celle de Cassius, qui étoient alors toutes deux à Rome.

(*a*) *Fille* de Caton : c'est ainsi qu'il faut lire, au lieu de *sœur*, à la page 476 du tome II des *Lettres familières*, dernière ligne des notes.

Digitized by Google

LETTRE XVI. (140) *Je vous apporterois des motifs de consolation.*

Cette lettre de condoléance regarde manifestement la mort de quelque personne fort chère à Brutus, et dont la perte le touchoit très-sensiblement. J'ai pris occasion, dans un autre lieu, de l'appliquer à la mort de Porcie, sa femme, (Hist. de Cicer. liv. VIII.) et j'ai apporté les raisons qui m'ont fait ainsi contredire la tradition commune de l'antiquité. J'ai fait observer le passage de la lettre précédente (voyez note 138.) qui ne laisse aucun doute de la maladie de Porcie, et j'ai cité Plutarque, qui parle d'une lettre de Brutus, existante dans son siècle, où ce fameux Romain déploroit la perte de sa femme, et se plaignoit de la négligence que ses amis avoient pour elle dans sa dernière maladie (*a*). Ciceron évite de prononcer le nom de Porcia, et l'on sent que c'est par ménagement pour la douleur de Brutus. Ce ne pouvoit être sa mère qu'il avoit perdue; car elle lui survécut de plusieurs années. (Corn. Nep. vit. Att. c. 11) Enfin, l'on ne peut faire tomber de conjecture probable sur aucune autre personne. Manuce déclare, qu'après les plus exactes recherches, il n'a pu s'imaginer de qui il étoit question. Il ajoute qu'il étoit porté par diverses expressions à croire que ce pouvoit être de Porcia; mais que d'autres raisons ne lui paroissoient pas moins opposées à cette conjecture. Nous examinerons ces dernières raisons à chaque page où il prétend les trouver; et si nous parvenons aisément

(*a*) *Voyez* la Vie de Brutus, page 391, et la note qui se rapporte à cet endroit.

à

Digitized by Google

à les réfuter, on conviendra que notre sentiment ne demeurera pas mal établi.

(141) *Si je ne savois que les remèdes que vous m'offrites vous sont familiers.*

Il est certain qu'à l'occasion de la mort de Tullia, Brutus avoit écrit à Ciceron une lettre « remplie de » marques d'amitié, et qui, quoique écrite avec beau» coup de ménagemens, n'avoit pas laissé de lui faire » répandre bien des larmes ». Epist. ad Attic. XII, 13. [Cette lettre de Brutus s'est perdue comme beaucoup d'autres; mais il nous est resté celle écrite par Sulpicius sur le même sujet, et qui, dans le genre des consolations morales et philosophiques, ne laisse rien à desirer. *Ep. fam.* IV, 5 (*a*).]

(142) *Laissât voir de la foiblesse et de l'abattement.*

Rien ne convenoit tant aux circonstances, que de représenter à Brutus qu'il étoit à la tête d'une armée de laquelle dépendoit le destin de Rome, et qu'un emploi de cette importance devoit lui faire oublier tous ses soins et ses intérêts domestiques. Mais Brutus avoit déjà fait connoître qu'on pouvoit se reposer sur son caractère dans les occasions de cette nature. [Plutarque nous apprend avec quelle fermeté d'ame, avec quel courage il avoit su résister, le jour du meurtre de César, à l'impression que dut lui faire la nouvelle de

(*a*) Tome I, page 330.

Digitized by Google

l'état où la crainte du danger qu'il couroit venoit de réduire sa femme. *Vie de Brutus, page 315.*

---

(145) *Vous avez dû sentir votre perte; elle est extrême.*

Je ne puis deviner, dit ici Manuce, à qui ces expressions se rapportent, puisque *ce ne peut être ni à Porcia, ni à la mère de Brutus.* François Robertel prétend que c'est à P. Servilius Isauricus, Sénateur d'une grande dignité, qui mourut à Rome vers le même tems dans un âge fort avancé, (Dio. l. 45. p. 277) et dont Brutus devoit être fort proche parent par sa mère Servilia.

Mais qui se persuadera qu'une douleur aussi vive que Ciceron la représente, ait pu regarder un Sénateur décrépit, qui, tout distingué qu'il avoit été par son mérite, avoit cessé depuis long-temps de se mêler des affaires publiques, et dont le fils, collègue de Jules-César au Consulat, paroît avoir été plus opposé que favorable à Brutus (*a*)? Cependant Robertel, sur une conjecture si mal fondée, fait un crime à Manuce d'avoir confessé son ignorance, et d'avoir pu soupçonner que la mort de Porcia, ou de toute autre femme, eût été capable de toucher si vivement Brutus. *Vid. Not. Manut. et Robert. emendat. l. II. c. 18.*

(*a*) Ep. fam. X, 12. tome III, pages 296 et 532. Voyez aussi la lettre III à Brut. ci-dessus page 128.

Digitized by Google

(144) *Cette insensibilité paroîtroit pire que des excès de douleur.*

Supporter sa perte sans douleur, c'eût été, comme Ciceron le dit dans un autre endroit, la marque d'une ame sans humanité, et d'un cœur insensible. *Tuscul. quæst. 3.* [Au livre III des *Tusculanes*, Ciceron traite *des remèdes qu'on peut apporter au chagrin.* (de ægritudine lenienda) « Oui sans doute, dit-il, (traduction » de Bouhier et de d'Olivet) la philosophie est la vraie » médecine de l'ame : nous n'avons point à chercher » hors de nous-même ses remèdes, comme ceux qui » agissent sur le corps : il faut seulement, pour nous » les rendre salutaires, ne rien négliger de ce qui » dépend de nous ». *Est profecto animi medicina philosophia*, etc. Quoi qu'il en soit de l'infaillibilité du remède, dont je crois pouvoir douter, je ne pense pas que *Prevost* ait rendu le sens du texte, et je ne saurois le trouver bien interprété par le fragment qu'il cite des Tusculanes. Ciceron entretient ici Brutus de sa douleur, plus en homme sensible, qu'en stoïcien : il l'invite en quelque sorte à l'exhaler ; moyen sans contredit plus efficace pour en guérir, que l'effort surnaturel, je dirai même contre nature, de celui qui affecte de paroître insensible, quand il a sujet de pleurer. *Voyez la note courante, page 211*].

---

(145) *Quand tout le reste répondroit à nos desirs.*

Manuce prétend que le doute où Ciceron paroît être ici du succès de leurs armes, prouve que cette lettre

Digitized by Google

fut écrite avant la défaite d'Antoine à Modène, tandis que la lettre XV (*a*), qui fut écrite après cette bataille, parle de Porcia, et la déclare vivante. Mais si le passage, loin d'établir les suppositions de Manuce, prouve au contraire que la lettre fut écrite long-temps après l'affaire de Modène, et même après la jonction d'Antoine avec Lepidus, il est clair que l'objection tombe d'elle-même. Pour expliquer donc le doute du succès, il faut se souvenir qu'après avoir cru tous les périls dissipés par la victoire de Modène, Ciceron trouva bientôt des raisons de penser autrement, et que, surtout après la jonction d'Antoine et de Lepidus, il vit clairement, comme il l'exprime dans toutes ses lettres, que la fortune de la République recommençoit à devenir tout-à-fait incertaine. La seconde partie de la phrase, où il marque à Brutus qu'on l'attend en Italie, avec son armée, paroît une démonstration que cette lettre fut écrite après la jonction de Lepidus et d'Antoine; car ce ne fut qu'après cet incident que Ciceron commença ses instances pour engager Brutus et Cassius à passer en Italie avec leurs armées. C'est ce qu'un lecteur attentif ne peut manquer de découvrir dans tout le cours des lettres de Brutus, et dans un grand nombre d'autres qui sont écrites à Cassius: « Lorsque nous nous » sommes crus à la fin de la guerre, dit-il *dans la* » *lettre 9 du livre XII des familières* (*b*), votre Le» pidus nous a replongés dans les dernières inquiétudes: dans la 10e (*c*): « Au moment où je vous écris, la

(*a*) Page 208.
(*b*) Tome IV, page 155.
(*c*) Ibid. page 156.

Digitized by Google

» guerre est devenue fort ardente, par l'inconstance » criminelle de Lepidus.... Votre lettre du 7 mai ne » laisse pas douter.... que vous ne veniez en Italie avec » votre armée.... Figurez-vous qu'on se repose uni- » quement sur vous et sur Brutus; qu'on vous attend » tous deux, et que Brutus est attendu incessamment. »

---

(146) *Dans les lettres que je me propose de vous écrire par Vetus.*

Le dessein que Ciceron marque ici, d'écrire bientôt par *Vetus*, est encore une forte preuve que cette lettre fut écrite après la jonction d'Antoine et de Lepidus. *Vetus*, comme on l'a vu dans la lettre 6, étoit en Macédoine avec Brutus, avant la mort des Consuls. Il étoit venu à Rome pour solliciter la préture, mais après avoir promis à Brutus de retourner auprès de lui le plutôt qu'il pourroit, Il se préparoit alors à son départ, qui étoit fixé pour quelques jours après; et l'on va voir que la lettre de Ciceron, dont il se chargea, devoit être postérieure de plus d'un mois à l'union de Lepidus avec Antoine, puisque Lepidus fut déclaré, dans le même temps, l'ennemi public. *Ep. fam.*, *X*, *23*, *XII*, *10*.

---

(147) *Quoique je me disposasse à vous écrire incessamment par Messala.* LETTRE XVII.

On trouvera le caractère particulier de *Messala* dans la lettre XXI, page 236.

Digitized by Google

(148) *Je n'ai pas voulu que vous vissiez arriver notre ami Vetus sans une de mes lettres.*

Antistius Vetus retournoit au commencement de juillet dans la Macédoine, suivant les promesses qu'il avoit faites à Brutus. Il continua vraisemblablement de demeurer auprès de lui jusqu'à la fin de la guerre. Cependant quelques annés après, on le trouve si bien reconcilié avec les vainqueurs, qu'il possédoit la maison de campagne que Ciceron avoit eue près de Pouzzoles (*a*). Il nous reste une épigramme sur Vetus et sur cette maison. *Plin. Hist. Nat. l. XXXI, 2. Hist. de Cicer. l. XII* (*b*).

---

(149) *Rien ne m'a causé plus de chagrin que de n'avoir pu me rendre aux sollicitations de votre mère et de votre sœur.* (Ciceron à Brutus).

Lepidus avoit épousé l'une des sœurs de Brutus, de laquelle il avoit des enfans. Servilia, mère de Brutus (*c*), et Tertia, son autre sœur, femme de Cassius,

---

(*a*) *Pouzzoles* étoit alors (du temps où Ciceron vivoit) un des plus agréables lieux d'Italie, et continuellement fréquenté pour sa délicieuse situation, autant que pour l'utilité de ses bains. (*Vie de Ciceron, liv. II*)

(*b*) Tome IV, pag. 264 de l'édit. *in*-8°.

(*c*) Voyez sur cette origine Ep. fam. tome IV, pages 548 et 593. A l'égard de Tertia, voyez ci-dessus page 124, et la note 13.

Digitized by Google

pressoit Ciceron de ne pas souffrir que Lepidus fût déclaré l'ennemi public, et que ses biens fussent confisqués; ou du moins elles demandoient qu'en faveur de Brutus, ses enfans ne fussent point enveloppés dans la ruine de leur père. Ciceron ne crut pas devoir se rendre à leurs prières. Il fit déclarer Lepidus ennemi de Rome par un décret unanime du 30 de juin. *Lepidus tuus affinis, meus* (a) *familiaris..... sententiis omnibus hostis a Senatu judicatus est.* (*Ep. fam. XII, 10*). Comme il attribuoit les instances de ces deux Romaines à la foiblesse de leur sexe, il s'imagina que Brutus approuveroit une démarche que tout le monde jugeoit nécessaire. Mais la lettre suivante fera voir que Ciceron se trompoit.

---

(150) *Après avoir reçu des honneurs extraordinaires du Sénat*, (il s'agit toujours de Lepidus).

Le Sénat, à la sollicitation de Ciceron, lui avoit décerné une statue équestre et dorée, honneur que personne n'avoit encore obtenu. *Phil. V, 15.*

---

(151) *S'il avoit* (si Lepidus avoit) *le malheur de trahir nos espérances.* LETTRE XVIII.

Tandis qu'on agitoit au Sénat l'affaire de Lepidus,

(b) Lepidus.... *mon ami*, et non *votre*, comme il est dit, par faute d'impression, tome IV, page 156.

Digitized by Google

sa femme avoit marqué, sans doute, à Brutus qu'elle avoit sollicité inutilement Ciceron d'empêcher le décret, ou du moins d'en exempter les enfans. C'est sur cet avis que Brutus prit le parti d'écrire.

(152) *Ce qui n'est, comme je l'espère encore, qu'un soupçon injuste et téméraire.*

Quoique Lepidus se fût déjà joint avec Antoine, et que Brutus en fût informé, il semble par cette lettre que Brutus se flattoit encore que les vues de son beau-frère n'étoient pas tout-à-fait désespérées, et que, sans prendre parti contre la République, il pensoit seulement, comme il l'avoit déclaré, à se rendre médiateur entre ses concitoyens. [Ciceron avoit partagé pendant quelque temps ces flatteuses espérances. « Je me réjouis » *écrivoit-il à Lepidus*, de l'ardeur que vous témoi» gnez pour la paix (Ep. fam. X, 27) ». Il est vrai qu'il ajoutoit : « mais si elle ne produit point d'autre » effet que de remettre un furieux en possession du » pouvoir arbitraire, je vous apprends que tous les » honnêtes gens sont résolus ici de préférer la mort » à la servitude »].

(153) *Je vous demande en grace de me faire savoir, le plutôt que vous pourrez, quelle est votre résolution.* (Brutus à Ciceron).

L'excès d'inquiétude que Brutus marque pour ses neveux, et ses instances pour faire suspendre les lois en leur faveur, dans un temps où la République tou-

Digitized by Google

choit à sa ruine, paroissent s'accorder mal avec son caractère : car si son beau-frère étoit retourné à son devoir, comme il affecte de l'espérer encore, le décret du Sénat n'auroit fait aucun tort à ses enfans; ou de quelque part que la fortune se rangeât, leur intérêt ne pouvoit être compromis, puisqu'à la conclusion de la guerre, c'étoit ou leur père, ou leur oncle qui devoit être les maîtres. [L'argument n'est pas sans réplique. Sans doute le sort des enfans de Lepidus n'avoit rien à craindre dans la première supposition; mais si la seconde se fût réalisée, si leur père eut été vaincu, sa proscription auroit entraîné nécessairement la leur; et Brutus, quoique leur oncle; quoique chef du parti victorieux, n'auroit pas été tellement maître de les y soustraire, qu'on n'eût besoin de solliciter à l'avance une exception en leur faveur. L'importance que l'oncle mettoit à l'obtenir, honore son caractère, loin de paroître contraster avec lui. On verra par les lettres suivantes que Ciceron plaida la cause des neveux; mais bientôt le triomphe des Triumvirs et la ruine du parti républicain, mirent leur vie et leur fortune irrévocablement hors de toute atteinte.]

---

(154) *Le premier de juillet, dans mon camp.*

Lepidus avoit été déclaré l'ennemi du Sénat le 30 de juin, c'est-à-dire, un jour avant la date de cette lettre; mais il falloit environ quinze jours à Brutus pour recevoir cette nouvelle en Macédoine. [La manière dont il s'exprime prouve assez qu'il n'en avoit pas connoissance.]

Digitized by Google

LETTRE XIX. (155) *Vous pensiez à faire passer votre armée en Italie.* (Ciceron à Brutus.)

Le Sénat avoit porté, sur la proposition de Ciceron, un décret pour rappeler en Italie Brutus, avec son armée; mais Brutus n'en avoit point encore eu connoissance, ou n'avoit point marqué qu'il eût dessein de s'y conformer. C'est pour le presser là-dessus, que Ciceron lui écrit cette lettre, et qu'il lui expose le dangereux état de la République.

---

(156) *Nos ennemis domestiques deviennent aussi redoutables que ceux du dehors.*

Après l'union d'Antoine et de Lepidus, l'insolence de leurs partisans augmenta beaucoup à Rome, et causa de vives alarmes aux amis de la liberté, qui soupçonnoient déjà les vues d'Octave.

---

(157) *Pansa ne manquoit ni de vigueur, ni de zèle contre... ni même contre son beau-père.*

[Ce beau-père de Pansa, s'appeloit *Calenus* (P. Fusius), le même que Ciceron, quelque-tems auparavant, avoit eu à combattre, pour faire conserver à Brutus l'armée que celui-ci avoit levée de sa propre autorité. Voyez ci-dessus, Ép. XI, page 124, et la note 14, qui a rapport aux circonstances de cet évènement].

Digitized by Google

(158) *Hirtius n'en fut pas tout-à-fait exempt* (de reproche).

On ne trouve dans aucune des lettres de Ciceron, les raisons particulières qu'il avoit de blâmer la conduite d'Hirtius à Modène. Le seul reproche qu'on connoisse regarde sa mollesse, sa lenteur, et l'imprudence qu'il eut de s'imaginer que la guerre pouvoit finir par des voies douces. [*VIRI BONI, sed duntaxat, boni ;* c'est ainsi, nous le répétons, que Ciceron distinguoit les deux Consuls *Hirtius* et *Pansa :* il ne leur accordoit point, d'ailleurs, un grand mérite; mais il étoit loin d'avoir de l'un ou de l'autre l'opinion excessivement désavantageuse que son frère manifestoit sur leur compte, lorsqu'il les peignoit à Tiron (*a*) comme des gens efféminés par la débauche, indignes de toute confiance, de toute espèce de commandement. On ne peut attribuer, avec l'auteur de la vie de Ciceron, des traits aussi acérés, qu'à la mauvaise humeur et à la jalousie de Quintus (*b*); car, il est impossible de contester les faits; et les derniers exploits, de ces deux Consuls, sont pour l'histoire des témoins irrécusables de leur fidélité et de leur courage].

---

(159) *Nos Généraux ont négligé de les poursuivre* (les rebelles).

Ciceron ne pouvoit se consoler, comme il le témoigne

(*a*) Ep. famil. XVI, 27, tom. V, pages 203 et 548.

(*b*) Ils avoient servi sous lui dans les Gaules pendant la guerre de Jules-César.

Digitized by Google

souvent, d'avoir vu Decimus et Octave profiter si mal de leur victoire, qu'en négligeant de poursuivre Antoine, ils lui avoient donné le tems de rassembler ses forces dispersées, de joindre Ventidius, et de sortir heureusement de l'Italie. Mais Decimus l'excusoit, en assurant que son armée, qui avoit été si long-tems renfermée dans Modène, manquoit de toutes sortes de munitions, et qu'il étoit absolument sans cavalerie; tandis que celle d'Antoine étoit presque entière. Il ajoutoit qu'Octave, quoiqu'en état d'exécuter cette entreprise, avoit résisté à toutes les raisons qui devoient l'y déterminer. [« S'il m'avoit écouté, mandoit-il à Cicéron (*a*), et qu'il eût pris le parti de passer l'Appennin, j'aurois mis Antoine si à l'étroit, qu'il seroit mort de faim plutôt que par César : mais César ne veut recevoir les ordres de personne, et son armée n'est pas fort soumise aux siens; deux maux extrêmement fâcheux »].

Plancus écrivit aussi à Ciceron, qu'il ne falloit accuser qu'Octave de l'heureuse retraite d'Antoine, et du pouvoir où il étoit encore de causer de nouvelles alarmes à la République : *Quod vivit Antonius hodie, quod sperant, quod audent, omne Cæsari acceptum referre possunt* (*b*).

---

(160) *Et l'on a donné le tems à Lepidus de signaler* sa légereté *par des effets beaucoup plus pernicieux.*

En s'unissant avec Antoine pour renouveller la guerre,

(*a*) Ép. fam. XI, 10, tom. IV, page 40.

(*b*) *Ibid* X, 24, tom. III, page 354.

Digitized by Google

qui auroit sans doute été terminée par la bataille de Modène.

(161) *Les armées de Decimus et de Plancus sont assez bonnes, quoiqu'en mauvais état.*

Decimus Brutus et L. Plancus avoient été nommés au Consulat pour l'année suivante, par Jules-César, et s'étoient réunis pour la défense de la République contre Antoine et Lepidus, qui étoient alors dans la Gaule. [Le Sénat et le peuple Romain se promettoient tout de leur intelligence: *Conjunctio tua cum collega, concordiaque vestra gratissima accidit.* Cic. ad Brut. (a)] Mais Plancus, dont l'armée étoit la meilleure, quoique la moins nombreuse, trahit et abandonna bientôt son collègue. Outre sa cavalerie et ses Gaulois auxiliaires, il avoit quatre légions complettes, dont trois étoient de vétérans; tandis que Decimus, à qui l'on en comptoit dix, n'en avoit qu'une seule de vétérans, et le reste des troupes sans ordre et sans munitions. [Voyez sur tous ces détails les Ep. famil. X, 24. XI, 10 et 13, tomes III et IV.]

(161 *répété* page 227.) *Nous sommes les jouets et de la licence des soldats, et de l'insolence du Général.*

On a cru, sur l'autorité de Plutarque, que Ciceron avoit favorisé les prétentions d'Octave au consulat, trompé par les artifices de ce jeune homme, qui lui

(a) Ep. fam. XI, 16. Tom. 4, pag. 61.

Digitized by Google

avoit promis de le prendre pour son collègue, et de ne pas recevoir pendant son administration d'autres conseils que les siens. Mais cette lettre ruine une si fausse opinion, et prouve clairement que personne ne fut plus choqué que Ciceron de l'entreprise d'Octave, et ne fit plus d'efforts pour l'en détourner. [La manière forte et imposante, il faut l'avouer, avec laquelle Brutus s'explique, en écrivant à Atticus (*a*), sur la conduite de Ciceron à l'égard d'Octave, est peut-être ce qui contribua le plus à lui faire attribuer par quelques écrivains inattentifs, des dispositions trop favorables aux vues de ce dernier. Peut-être aussi se trompa-t-il sur le choix des moyens. Brutus, dans celle qu'il persista à tenir vis-à-vis des Antoine, avoit bien aussi quelque reproche à se faire. Mais il n'en est pas moins évident, par leurs actions respectives comme par leurs confidences mutuelles (*b*), que leur commune et unique ambition fut de sauver la liberté, en faisant servir d'instrument à leur dessein ceux-là même qu'ils soupçonnoient ou qu'ils savoient bien y être, dans le fond de l'ame, le plus fortement opposés].

(*a*) Page 194.

(*b*) Omnia fecisse Ciceronem optimo animo, scio. *Brut. ad Att.* (*Ci-dessus*, *page* 194). — Et sur les témoignages qu'ils se rendoient réciproquement de la pureté de leurs intentions, tout en se blâmant l'un l'autre relativement à certaines mesures sur lesquelles ils n'étoient pas d'accord, voyez *passim*, les lettres contenues dans ce recueil; elles sont respectivement l'apologie de Ciceron par Brutus, et celle de Brutus par Ciceron. (NOTE DE L'ÉDITEUR).

Digitized by Google

(162) *Lorsque le bruit de vos manifestes me rappella* (Ciceron à Brutus).

Ce que Ciceron déclare ici, est fort remarquable, et sert à expliquer la conduite d'Octave. Voyant, en effet, que personne n'osoit faire l'ouverture de ses prétentions, Octave députa au Sénat quelques-uns de ses Officiers, avec un Centurion fort brusque à leur tête, qui ouvrant sa robe, et portant la main sur la poignée de son épée, déclara audacieusement que si l'on n'accordoit pas de bon gré le Consulat à Octave, il prendroit d'autres voies. *Suet. August. 26.*

---

(163) *Vous ranimâtes mon courage à Vélie.*

Vélie étoit le lieu où Ciceron avoit eu sa dernière conférence avec Brutus; et dans le premier discours qu'il fit en arrivant à Rome, il rapporta dans des termes fort touchans les circonstances de cette entrevue.

---

(164) *Rome... dont je me souvenois d'avoir été chassé dans un pareil danger.*

Ciceron fait allusion à son propre exil, lorsqu'il avoit été non-seulement chassé, comme Brutus, par la violence de ses ennemis, mais banni par une loi particulière. Ce malheur n'étoit point encore arrivé à Brutus, mais il lui arriva peu de tems après.

(164*) *In vestrorum castrorum principiis est.*

On trouve *principiis* dans tous les manuscrits et dans

Digitized by Google

toutes les éditions. Cependant, Manuce soupçonne cette leçon, et se déclare pour *præsidiis*. Mais Florus nous apprend (III, 10, IV, 2) qu'on entendoit par *principia* un lieu particulier du camp, où les Officiers s'assembloient pour les délibérations militaires. Tite-Live s'en sert aussi pour signifier les soldats mêmes, ou du moins, cette partie des légions qu'on appeloit *principes*, et qui considérées comme la fleur des troupes, étoient pris pour toute l'armée. Si le mot original eût été *præsidiis*, qui se trouve déjà dans la même lettre, il n'auroit pas été naturel que les copistes l'eussent changé dans un terme moins commun, et qui semble demander plus d'érudition. *Vid. Flor.* III, 10. IV, 2. [D'Olivet a préféré *præsidiis*; et cependant, il avoue que *principiis* se trouve dans tous les anciens manuscrits].

(165) *J'y bravai le pouvoir d'Antoine.*

Tous ces événemens étoient arrivés l'été précédent, sous le consulat d'Antoine et de Dolabella, lorsque Ciceron, désespérant de leur administration, avoit pris le parti de se retirer dans la Grèce, jusqu'à l'année suivante, c'est-à-dire, jusqu'au renouvellement des Consuls, qui se faisoit le 1er. de janvier. Il alla, dans ce dessein, jusqu'à Smyrne; mais ayant été repoussé à Rheggio par les vents, il y apprit qu'Antoine avoit fait éclater de meilleurs sentimens, et qu'il marquoit de l'inclination pour la paix; ce qui le fit retourner à Rome pour contribuer à ce grand ouvrage.

(166)

Digitized by Google

(166) *Les troupes de César qui s'y trouvoient alors.*

Voyez les lettres et les notes précédentes.

---

(167) *Venez délivrer enfin une République conservée plutôt par votre courage que par la force des évènemens.*

Les conspirateurs s'étoient imaginés que la mort de Jules César rétabliroit immédiatement la liberté de la République. Mais les affaires prenoient un tour bien différent. La trahison de Lepidus et les justes soupçons qu'on formoit des vues d'Octave, faisoient croire le danger si pressant, qu'on n'espéroit plus rien que des armées de Brutus et de Cassius.

---

(168) *Nous avons, du côté de l'occident, des généraux et des armées.*

D. Brutus et L. Plancus avoient uni leurs armées pour la défense de la liberté. Sextus Pompée, quoiqu'il eût quitté l'Espagne, commandoit des forces considérables, qu'il avoit offertes au service de la République (Phil. XIII, 21). Asinius Pollio, qui étoit alors Proconsul d'Espagne, avoit donné, dans ses lettres, des assurances très-fortes de sa fidélité pour la même cause. *Ep. famil.* X, 32, 33, tome III, page 394.

---

(169) *Votre lettre est fort courte !.....* LETTR XX.

Digitized by Google

Brutus peut-il se contenter de m'écrire trois lignes ?

Plutarque observe que Brutus affectoit dans toutes ses lettres grecques le style laconique (*a*). Ciceron le raille ici de la même affectation dans ses lettres latines, parce que la situation des affaires demandoit plus d'étendue dans la communication des avis et des raisonnemens. Cependant, la plupart de ses lettres font foi qu'il ne donnoit pas souvent occasion au même reproche.

---

(170) *Mais celle* (la lettre) *que mon fils devoit me remettre ne l'est point encore assez.*

Brutus avoit fait partir le jeune Ciceron pour Rome, suivant le desir de son père, qui vouloit lui faire obtenir le sacerdoce. Il vint jusqu'en Italie avec une lettre de Brutus, qui fut remise à Ciceron par le messager qui avoit porté à son fils l'ordre de retourner.

---

(171) *Je lui avois déjà donné avis* (Ciceron parle de son fils) *qu'après de grands débats j'ai fait remettre l'élection des prêtres.*

Manuce est embarrassé pour accorder le sens de ce passage : « Que peut entendre Ciceron, dit-il, par *les* » *grands débats* dont il parle? Les élections devoient » être remises à l'année suivante, naturellement et sans

---

(*a*) Voyez des exemples de ce laconisme, *Vie de Brutus*, page 296.

Digitized by Google

» débat, puisqu'on a déjà fait observer qu'il n'y avoit » point alors de magistrats à Rome, qui fussent ca» pables de tenir les assemblées ». M. *Tunstall* tire aussi de cet endroit une objection contre la vérité des lettres. Mais elle peut être détruite par divers passages des autres lettres de Ciceron, comme on va le voir en fort peu de mots.

Au commencement de la guerre civile entre César et Pompée, César ayant résolu d'obtenir le Consulat pour l'année suivante, il s'étoit élevé une question savoir, si dans l'absence des Consuls, qui étoient tous deux au camp de Pompée, l'élection consulaire ne pouvoit pas être faite par un Préteur. Lepidus, qui possédoit alors la Préture, soutint que cela se pouvoit; mais Ciceron, qui étoit d'une opinion différente, condamna sévèrement Lepidus, et déclara, sur l'autorité des livres des Augures, qu'un Préteur ne pouvoit créer des Consuls, ni même des Préteurs, et que cette prétention étoit sans exemple (Epist. ad Att. IX, 9). Ainsi César, qui ne vouloit point encore renverser ouvertement les lois, se contenta de se faire déclarer Dictateur par Lepidus, pour se procurer l'autorité de tenir une assemblée, dans laquelle il se nomma lui-même Consul avec P. Servilius. (Cæsar. Comment. de bell. civil. II, 549). Mais à la fin de la guerre, lorsqu'il se vit maître absolu de la République, il secoua tous les scrupules; et par la plénitude de son pouvoir, non-seulement il créa tous les Magistrats à son gré, mais peu de temps avant sa mort, il régla pour deux ans la succession des Consuls et des Tribuns. (Ep. ad Att. XIV, 6.)

Il paroît aussi que la ville, accoutumée à la patience

Digitized by Google

et au renversement des lois sous le règne de César, étoit devenue moins difficile sur l'observation des anciennes formes, et que sur-tout, dans un cas particulier où le Consulat se trouvoit vacant, elle étoit disposée à souffrir que l'élection des Prêtres se fît par un Préteur. En effet, on ne sauroit douter que cette élection ne fût prête à se faire, et que Ciceron ne s'y attendît si sérieusement, qu'il avoit averti par cette raison Furnius, son ami, de se rendre directement à Rome, de peur qu'il ne parût trop tard au rang des candidats pour la préture. (Ep. fam. X, 25.) Cependant, il n'est pas moins certain qu'il n'y avoit point alors d'autre magistrat que le Préteur, qui pût présider à l'élection. C'étoit lui d'ailleurs, qui devoit, suivant l'ancien usage, suppléer dans toutes les autres affaires aux fonctions du Consulat, et Ciceron nous l'apprend lui-même (Ep. fam. *ibid.* 12.) Il paroît donc qu'après la mort imprévue des deux Consuls, ne pénétrant point d'abord ce que le Sénat et les Préteurs ordonneroient touchant l'élection des Prêtres et des Magistrats, il témoigna dans la lettre XII la crainte où il étoit que cette affaire ne causât beaucoup de difficultés. Ensuite, s'appercevant qu'on étoit résolu de procéder aux élections, il crut que ce qu'il avoit de mieux à faire pour l'utilité publique, étoit de les faire remettre au premier de janvier suivant (*ibid.* 26), lorsque D. Brutus et L. Plancus entreroient dans le Consulat. Outre les raisons tirées des circonstances présentes, il avoit lieu de croire que sous des Consuls amis de la justice et de la liberté, ses propres vues auroient plus de succès, sans compter que les personnes qu'il vouloit favoriser ne seroient

Digitized by Google

point obligées, au préjudice du bien public, d'abandonner leurs postes et leurs commandemens, pour venir faire leurs sollicitations à Rome.

Je suis trompé si cette explication ne satisfait point tous les lecteurs sensés, et si elle ne concilie pas bien les véritables lettres de Ciceron avec celles que M. *Tunstall* croit suspectes.

---

(172) *Autant pour l'intérêt de Domitius, de Caton, de Lentulus, et de Bibulus, que pour le sien.*

Ces jeunes Romains servoient aussi dans le camp de Brutus, et prétendoient aux places vacantes du collège des Prêtres. [Ils étoient intéressés, autant que le fils de Ciceron, à ce qu'il fût sursis à l'élection].

---

(173) *L'armée de César étoit excellente ; mais, loin de nous être utile, elle nous met dans le cas d'appeler la vôtre.*

L'armée d'Octave, composée entièrement de vétérans, qui avoient servi sous Jules-César, son oncle, ne fut pas long-temps après la bataille de Modène et la mort des deux Consuls, sans faire connoître qu'elle étoit mal intentionnée pour la République. Elle marqua de la répugnance à servir contre ses anciens chefs et ses anciens compagnons, avec lesquels elle s'étoit employée heureusement à la ruine du parti de Pompée ; d'autant plus que le pouvoir renaissant du Sénat, et l'humilia-

Digitized by Google

tion d'Antoine, lui firent soupçonner qu'on pensoit à rétablir le parti qu'elle avoit abattu.

(174) *Decimus, à la vérité, s'est uni avec Plancus.*

Voyez sur cette réunion, de trop courte durée, et sur les suites qu'entraîna la défection de Plancus, la lettre XIX, page 224, et la note 161.

(175) *Vous n'ignorez pas combien il y a peu de fonds à faire sur l'esprit des hommes, quand il se livre aux impressions de parti.*

Ciceron semble marquer ici quelque défiance de Plancus, fondé sur l'ancien attachement de ce Général au parti de César. Ces soupçons étoient déjà fort justes, puisque, dans une lettre du 6 de mai, D. Brutus lui avoit marqué que sur quelques lettres interceptées, il jugeoit qu'Antoine n'étoit pas sans espérance de gagner Plancus. (Ep. fam. XI, 11 (*a*)). Cependant Plancus donnoit alors à Ciceron, par ses lettres, les plus fortes assurances de sa fidélité pour la République. Mais elles furent bientôt démenties par son infâme trahison (*b*). Il trompa Décimus, qui, se voyant abandonné aussi de sa propre armée, chercha son salut dans la fuite, et fut tué par les soldats d'Antoine.

(*a*) Ep. fam. tome IV, page 43.
(*b*) *Ibid.* tome III, page 521.

Digitized by Google

(176) *Nous vous renvoyons Messala.* LETTRE XXI.

[*Publius Valerius Messala Corvinus*, dont il est ici question, étoit de la même famille que M. Valerius, Consul plusieurs années auparavant, et qui avoit été, en l'an 702 de la fondation de Rome, absous de l'accusation de brigue (*a*). On le regarde comme l'un des hommes de son temps les plus illustres par sa naissance et par ses qualités personnelles. Proscrit par le Triumvirat, pour avoir pris les armes avec Brutus, sa sentence fut presqu'aussitôt révoquée par un édit spécial; ce qui ne l'empêcha pas de demeurer ferme dans son attachement à la cause de la liberté, jusqu'à ce qu'il l'eût vue expirer avec son ami. Alors il se rendit à Antoine, à qui il demeura attaché jusqu'à ce que le scandale de sa vie et ses lâches condescendances pour Cléopâtre fussent parvenues à lui rendre sa familiarité insupportable. Il finit par embrasser les intérêts d'Octave. Nommé Consul à la place d'Antoine (an 722), l'emploi qu'il eut à la bataille d'Actium, où il se distingua, marquoit la confiance que le vainqueur avoit en lui. Enfin il se vit honoré du triomphe, pour avoir réduit à la soumission les Gaulois révoltés. Tous les historiens le représentent comme l'émule de Ciceron pour l'éloquence. Tibulle le suivit constamment dans toutes ses expéditions; il le célèbre dans ses élégies. Horace, dans une de ses odes (*b*), parle de faire couler le meilleur vin pour traiter dignement un aussi illustre

(*a*) Ep. fam. VIII, 2. tome III, page 8.

(*b*) Descende, *Corvino* jubente, promere languidiora vina. Lib. III, Od. 21. *O nata mecum Consule Manlio.*

Digitized by Google

convive. Cependant, si l'on en croit les historiens, le grand âge et l'abus des jouissances lui firent perdre, dans les dernières années de sa vie, l'usage de ses sens et de sa mémoire, jusqu'à lui faire oublier son nom. *Hist. de Ciceron l. XI, aux notes*].

(177) *Je suis revenu, après un assez long intervalle, à faire quelques réflexions sur une de vos lettres.*

Ciceron parle ici de la lettre XI (*a*), qui a pour date le 15 de mai. Celle-ci fut écrite vers la fin du mois de juillet; ce qui faisoit un intervalle de deux mois.

(178) *Ou peut-être me faites-vous également ces deux reproches* (sévérité, complaisance).

Brutus avertissoit souvent Ciceron qu'il le trouvoit trop sévère dans les décrets qu'il faisoit porter contre les ennemis de la liberté, et que la situation des affaires demandoit une autre conduite. C'est sur ce point [c'est aussi, page 252, sur les honneurs que Brutus lui reprochoit d'avoir fait décerner à Octave] que Ciceron se défend dans ses lettres, en faisant voir que dans les circonstances où l'on se trouvoit, la sévérité pour les uns, et surtout ces attentions flatteuses à l'égard d'un jeune homme sur lequel, trop prévenu sans doute, il avoit long-temps fondé ses plus chères espérances, étoient des mesures politiques et utiles que l'intérêt de la Répu-

(*a*) Page 175.

Digitized by Google

blique bien entendu, exigeoit qu'on employât. *Voyez lett. 5, 9, 11, 14.*

(179) *Solon.*

Un des sept Sages de la Grèce, qui donna un corps de lois aux Athéniens, vers le temps où Tarquin le vieux régnoit à Rome. *Aul. Gel. XVII, 21.*

(180) *Je vous déclarai ce qui avoit manqué à votre entreprise.*

L'omission, dont Ciceron se plaint ici, et dans un grand nombre d'autres lettres, étoit de n'avoir pas tué Marc-Antoine, avec Jules-César. *Ep. fam. tome IV. l. XII, Ep. 3 et 4, pag. 135 et 139; Ep. 18, page 159.*

(181) *En pleine saison des étésiens.*

Vents qui souffloient périodiquement chaque année dans certaines saisons; ils contrarioient quelquefois la navigation, étant du nord au nord-ouest; ils étoient favorables pour aller de la Sicile dans la Grèce. *Plin. Hist. Nat. XI, 47.* [Voy. les Ep. fam. tome I, pages 172 et 457.]

(182) *Vous vous retiriez, vous dis-je, puisque vos Stoïciens ne veulent pas que leur Sage puisse fuir.*

Brutus, quoiqu'il fît profession d'être attaché à la vieille Académie, avoit un grand penchant pour l'école

Digitized by Google

des Stoïciens, et se conduisoit volontiers par leurs maximes. Ils soutenoient que le sage ne peut être ému par aucune passion; qu'il est incapable, par conséquent, de craindre et de fuir; et que dans tous les cas où la résistance est juste, il doit vaincre ou mourir.] *Vous vous retiriez, mon cher Brutus; cedebas enim Brute:* expressions pleines de finesse, qui sauvent le mot en laissant percer l'idée, celle de la *fuite;* car c'étoit bien là ce qu'il entendoit.]

(183) *Je m'exposai à la fureur et à la malignité d'Antoine.*

En prononçant au Sénat sa première Philippique.

(184) *Le jeune César..... n'a rien fait d'utile que par mes conseils.*

On étoit redevable de tous les services que la République avoit reçus d'Octave jusqu'alors, et dont Brutus reconnoît lui-même l'importance dans la lettre suivante, à l'ascendant de Ciceron sur cet illustre jeune homme (puer (*a*) egregius), et aux ménagemens qu'il avoit eu l'art de garder avec lui.

(185) *Avant que la vertu de D. Brutus eût déployé toute sa force.*

Avant la mort de César, il ne paroît pas que *D. Brutus* se fût distingué par aucun caractère particulier

(1) Ep. fam. XII, 25; tome IV, page 238.

Digitized by Google

de vertu ou d'amour pour la patrie. Dans la suite, il fit éclater son courage en se saisissant de la Gaule Cisalpine [ou Citérieure], pour s'opposer aux entreprises d'Antoine, et dans la vigoureuse défense qu'il fit à Modène. [Voyez sur sa conduite politique et militaire pendant cette période d'environ dix-huit mois, *les Ep. fam. XI, 4.*]

---

(186) *Philippus propose de lui élever* (à Octave) *une statue.*

L. Philippus étoit beau-père d'Octave.

---

(187) *Servius.*

Servius Sulpicius étoit un Sénateur de la première distinction, qui mourut dans l'ambassade dont le Sénat l'avoit chargé vers Antoine. [Sur son caractère, ses services et les honneurs rendus en reconnoissance à sa mémoire, voyez Ep. fam. tome II, pages 522 et 523.]

---

(188) *Je ne fis que suivre l'exemple de nos ancêtres, qui ont rendu le même honneur à une femme, à Larentia.*

Les anciens écrivains parlent différemment de cette *Larentia* [ou *Latentia*], et de l'origine des rites qui s'observoient tous les ans à son honneur. La tradition commune est qu'elle avoit nourri Romulus, et qu'elle avoit laissé en mourant quelque partie considérable de son bien au Peuple Romain. Romulus, par affection pour sa mémoire, établit une fête annuelle et des

Digitized by Google

sacrifices sur son tombeau. *Aul. Gell. VI, 7. Macrob. Saturn. I, 10.*

---

(189) Larentia, *dont nos Prêtres célèbrent* (in velabro) *religieusement la fête.*

[*In velabro* n'est point rendu dans la traduction; la note courante, page 248, y supplée.]

Velabrum étoit une rue ou une place de Rome où étoient le marché aux bœufs, et le temple de Janus. *Morlian. Rom. Typog. IV, c. 4.*

---

(190) *Je prodiguai des honneurs à la mémoire de Pansa, d'Hirtius et même d'Aquila.*

Ciceron décerna des actions de graces de cinquante jours, avec le titre d'Empereur, aux deux Consuls, après la première bataille de Modène, lorsqu'on les supposoit encore vivans. (Philip. XIV). Mais on ne trouve nulle part dans ses écrits, les honneurs qui leur furent décernés après leur mort, et à Pontius Aquila, un des conspirateurs contre Jules-César, qui fut tué aussi devant Modène, et à qui Dion rapporte qu'on éleva une statue. (Dio. l. XLVI, 317).

---

(191) *Ce qui peut vous avoir déplu..... c'est que j'aie fait décerner une ovation à César.*

L'*ovation* étoit une sorte de petit triomphe, ou comme les Grecs l'appeloient, un *triomphe pédestre*, dans lequel le Général, au lieu d'entrer à Rome sur

Digitized by Google

un char, marchoit à pied avec son armée, jusqu'au Capitole, couronné de myrthe, au lieu de la couronne de laurier, qui étoit propre au triomphe. L'usage étoit de le décerner à la place du triomphe, lorsque la guerre avoit été moins formidable et moins dangereuse, et par conséquent la victoire moins importante; ou, comme dans le cas présent, lorsqu'on n'avoit point encore eu affaire à des ennemis étrangers. Ainsi M. Crassus reçut le même honneur pour avoir terminé la guerre servile en Italie. [Plutarque, dans la *Vie de Marcellus*, fait dériver ovation du latin *ovis*, parce que, dit-il, (et cette étymologie est la plus varisemblable) ceux à qui l'on accordoit le petit triomphe, n'immoloient à Jupiter qu'une brebis; tandis que ceux qui avoient les honneurs du grand triomphe, sacrifioient un taureau. Posthumus Tubertus fut le premier Consul pour lequel on établit, vers l'an 325 de Rome, ce nouveau genre de triomphe: on le lui décerna pour la victoire remportée sur les Sabins.]

---

(192) *Il n'est pas à propos que je m'explique davantage, de peur qu'on ne m'accuse d'avoir accordé beaucoup plus à la politique qu'à la reconnoissance.*

En décernant l'ovation à Octave, non-seulement Ciceron vouloit lui procurer un honneur juste et conforme à l'ancien usage de la République; mais par des vues plus politiques, il comptoit que lorsqu'Octave viendroit recevoir cet honneur, sa commission cesseroit en entrant dans la ville, et par conséquent qu'on

Digitized by Google

pourroit donner un autre général à son armée; car telle avoit été constamment la politique de Rome. Mais dans ce temps de confusion, les lois et les usages étoient mal observés par ceux qui étoient assez forts pour les violer impunément.

(193) *Cependant croyez que je n'ai pas fait tant de mal en lui élevant une statue* (à Lepidus), *que de bien en la faisant abattre.*

La statue équestre dorée que Ciceron avoit décernée à Lepidus, fut abattue vraisemblablement dans ces circonstances, c'est-à-dire, lorsqu'il fut déclaré ennemi du Sénat, le 30 de juin (Ep. fam. XII, 10). La mention qu'on en fait ici, prouve que cette lettre ne peut avoir été écrite qu'au mois de juillet.

(194) *Votre passion* (Ciceron à Brutus) *est de faire louer votre clémence dans la manière dont vous traitez les vaincus.*

Ceci a rapport au traitement que Caius, frère d'Antoine, avoit reçu de Brutus, depuis qu'il étoit son prisonnier. [*Voyez* page 147, comment Ciceron s'en expliquoit avec son ami, et comme, page 175, celui-ci justifie les égards qu'on lui reprochoit d'avoir pour son prisonnier].

(195) *Je ne répondrois pas quelle forme la République pourra prendre si nous sommes vainqueurs; mais si nous avons le malheur*

Digitized by Google

d'être vaincus, il est certain qu'il n'y en a plus à espérer.

Ciceron compte quatre guerres civiles avant celles-ci ; celle de Sylla avec Marius et Sulpicius ; celle de Cinna avec Octavius ; celle de Sylla avec le jeune Marius et Carbon, et celle de César avec Pompée. Il en fait sentir la différence. Ces quatre premières guerres ne venoient que d'une contention de partis opposés, qui avoient des prétextes pour prendre les armes, tels que la défense de leurs droits et de leurs honneurs au Sénat ou dans la ville. [Il n'y en avoit pas une où, de quelque côté que la fortune se déclarât, on ne dût espérer qu'il *resteroit quelque forme de République*]. Mais dans la guerre avec Marc-Antoine, on ne voyoit que la résistance d'un seul contre l'union de tous les partis, et par conséquent, le dessein ouvert de renverser le Gouvernement pour s'élever à la tyrannie. *Phil. VIII*, 2. [Voyez Ep. fam. Tom. V, table des matières; voy. ibid. les mots *guerre d'Afrique*, *guerre civile*, *guerre d'Espagne*, *guerre italique*.

---

(196) *Les enfans de Thémistocle furent réduits à la dernière extrémité.*

Thémistocle fut accusé de trahison, et condamné, en son absence, par les Athéniens; son bien confisqué. Mais on prétend que ses fils Néocles et Demophilus, retournèrent sécrètement à Athènes, où ils passèrent quelque temps *incognito*, jusqu'à ce qu'à l'occasion de certains jeux funèbres, Néocles gagna le prix de la longue course,

Digitized by Google

et son frère celle de la course et du stadium : ils furent tous deux couronnés. Cependant, aussitôt qu'ils eurent été reconnus, ils faillirent d'être assommés à coups de pierres par les ennemis de leur père. Platon nomme un troisième fils de Thémistocle, Diophantus, qui excelloit dans toutes sortes d'arts, et dans tous les exercices auxquels les Grecs attachoient la perfection d'un homme de qualité. *Cœl.* Rodig. antiquar. lect. l. XIV. c. 12.

(196 *répété*, page 256). *Vous apprendrez bientôt... avec combien de zèle, etc.*

On voit, par ce passage, la déférence que Ciceron avoit, même contre sa propre opinion, pour les prières de Brutus en faveur des enfans de Lepidus; il cherchoit alors quelque moyen de les faire excepter du décret de confiscation qui frappoit sur ses biens. [Cependant, il regardoit, en principe, comme une sage institution, quoique dure, de faire porter aux enfans la punition du crime de leur père. *Cicer. ad Brut. page 214.*]

LETTRE XXII. (197) *Atticus m'a communiqué une partie de votre lettre à Octave.*

Lorsque Ciceron, après la bataille de Modène, vit prendre aux affaires un tour entièrement opposé à ses espérances; lorsqu'il vit sur-tout qu'Octave, par la demande du consulat, et par quantité d'autres démarches, faisoit éclater ouvertement le dessein de venger la

Digitized by Google

la mort de son oncle et d'opprimer la République, il chercha l'occasion, comme on peut se l'imaginer d'après son caractère connu, de lui faire perdre cette pensée par ses conseils, et de l'exhorter à se réconcilier avec Brutus, en observant cette amnistie que le Sénat avoit publiée comme le fondement de la paix. [*Vie de Brutus*, page 322.] La lettre qu'il écrivit à Octave, fut communiquée à Atticus, qui ne douta point que Brutus ne l'approuvât beaucoup, et qui paroît lui avoir envoyé du moins la copie de quelques endroits qui le regardoient particulièrement; mais Brutus en fut choqué, et déchargea les ressentimens de son cœur dans cette lettre. [Déjà il s'étoit prononcé dans des termes non équivoques par sa lettre à Atticus, sur la conduite de Ciceron à l'égard d'Octave, *Ep. 15, page 195;* et cependant, il ne cessoit de lui donner des assurances non moins franches que positives, de l'estime et de l'amitié qu'il conserva toujours pour lui, *Ep. II, page 276;* de même, Ciceron, qui de son côté blâmoit les ménagemens de Brutus pour *les Antoine* à différentes époques de la dernière révolution romaine, rendoit hautement justice au mérite distingué de son ami, ainsi qu'à la générosité de ses intentions].

---

(198) *Contre l'usage des villes de la Grèce, ou les rejetons des tyrans sont punis avec eux.*

Brutus rappelle ici à Ciceron qu'Octave, fils adoptif de César, au lieu de mériter les honneurs qu'on lui avoit décernés, devoit perdre la vie avec son père, suivant l'usage de l'ancienne Grèce. Cependant, on a vu, dans

Digitized by Google

plusieurs endroits de ces lettres, qu'il pensa fort différemment à l'occasion des enfans de Lepidus, et qu'il n'épargna rien pour les sauver de la rigueur du Sénat, dont ils auroient dû, [d'après l'exemple qu'il invoque contre le fils de César] se ressentir comme leur père. *Voy. Ep. XVIII, page 219.*

(189 *répété* page 279.) *La vertu éprouvée... si elle répond mal à l'opinion qu'on s'en est formée, on s'en plaint avec une sorte de ressentiment.*

Cette maxime se trouve vérifiée dans tout le cours de la lettre. Brutus, mécontent de quelques mauvais effets de la conduite de Ciceron, quoiqu'elle eût toujours eu pour règle les plus sages vues de la prudence, et perdant le souvenir de tous les services de ce grand citoyen, le querella avec un air de supériorité qui paroît fort inconvenant à l'égard d'un homme également respectable par son âge et par sa sagesse. Voyez quelques réflexions sur cette lettre, au livre XI de l'histoire de Ciceron, [immédiatement à la suite de cette lettre XXIIe., très-remarquable, en effet, sous ces divers rapports, et qui s'y trouve entièrement traduite, tom. IV, page 228 de l'édition *in*-8°.]

LETTRE XXIII. (199) *Quand je vous ai tant de fois exhorté, par mes lettres, de venir au secours de la République.*

Il n'y a point de lettre où l'on ne trouve cette exhor-

Digitized by Google

lation, depuis le 29 de mai, qui étoit le jour où Lepidus avoit joint Antoine. [Celle-ci, la dernière de celles recueillies, est du 27 de juillet *année* 710].

(200) *Votre mère* (la mère de Brutus), *cette femme attentive et prudente.*

Servilia, mère de Brutus; [sauf le doute sur la paternité, relevé précédemment (*a*), quoique Plutarque, *vie de Brutus* (ci-dessus page 294), semble ne pas le partager] avoit été maîtresse de Jules-César. Il avoit eu pour elle beaucoup de tendresse et de confiance, et lui avoit fait accepter la confiscation des biens de Pontius Aquila, zélé Pompéien, qui fut ensuite un des complices de la conspiration contre César. Cependant, après la mort de César, elle eut beaucoup de part aux conseils et aux résolutions de son fils; ce qui déplaisoit beaucoup à Ciceron, dont la confiance n'étoit pas si bien établie pour elle, quoique, par civilité pour Brutus, il parlât d'elle dans ses lettres avec beaucoup de respect. *Ep. ad Att. XV, 10.* Voyez son caractère dans l'histoire de Ciceron, l. IX.

(201) *Casca, Labeon et Scaptius.*

Sur Casca, voyez lettre XV, page 196; sur Labeon, lettre V, page 147, et sur Scaptius, lettre IV, page 132.

(202) *A quels malheurs ne faut-il pas s'at-*

(*a*) Ep. famil. tome IV, page 593, aux *notes*. Voyez aussi les notes sur *Brutus*, page 503.

Digitized by Google

tendre, dans une guerre ou des armées victorieuses refusent de poursuivre un fugitif!

Ceci regarde particuliérement Octave et son armée. *Voyez lettre XIX, page 224.*

---

(203) *Une guerre où les Généraux sont attachés à vous* (à Brutus) *par le lien du sang.*

Ceci regarde Lepidus, dont la femme étoit sœur de Brutus, et qui s'étoit, en trompant les espérances de son beau-frère, déclaré l'ennemi de la République.

---

(204) *Ce qui m'afflige le plus... c'est que m'étant rendu le garant d'un jeune homme, ou plutôt d'un enfant, il paroît presqu'impossible que je tienne ce que j'ai promis.*

Ciceron parle de la déclaration qu'il avoit faite au Sénat dans sa Philippique cinquième, après avoir fait partir Octave avec son armée, pour faire lever le siège de Modène. Voici ses termes: « Quam ob rem ab eo non » modo nihil timere, sed *majora* et *meliora exspectare* » *debetis*: neque in eo qui ad D. Brutum obsidione » liberandum profectus sit, timere ne memoria ma- » neat domestici doloris, quæ plus apud eum possit, » quam salus civitatis. Audebo etiam obligare fidem » meam, P. C., vobis populoque Romano, (quod pro- » fecto, cum me nulla vis cogeret, facere non aude- » rem, pertimesceremque in re maxima periculosam » opinionem temeritatis;) *promitto, recipio, spondeo,*

Digitized by Google

» patres conscripti, *C. Cæsarem talem semper fore civem,* » *qualis hodie sit, qualemque eum maxime velle et op-* » *tare debemus* ». Phil. V, 51.

(205) *Ceux qui cherchent à le corrompre se flattent*, etc.

Les flatteurs d'Octave le pressoient de demander le consulat; ce qui étoit incompatible avec son âge, suivant les lois de Rome, et ne pouvoit servir qu'à lui faciliter les moyens de renverser la République.

(106) *L'aversion des honnêtes gens augmente tous les jours pour tout ce qui porte le nom de tribut.*

Il paroît que ce tribut étoit une taxe par tête, ou une sorte de capitation, proportionnée au bien de chaque particulier. Il étoit absolument hors d'usage à Rome, depuis la conquête de la Macédoine par P. *Æmilius*, qui avoit tiré de sa victoire le fonds d'un revenu suffisant pour délivrer le peuple Romain de ce fardeau. (Plin. Hist. Nat. XXXIII, 3.) L'aversion que les plus honnêtes gens avoient pour toute apparence de tribut, étoit un effet de l'indolence et de la luxure qui, en corrompant le corps politique, avoient précipité sa ruine:

..... Sævior armis
Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem.
Luc.

[Voyez Ep. famil. Tom. IV, pages 263 et 616.]

Digitized by Google

(207) *Ce qu'on a tiré du centième denier.*

Ce centième, ou cette taxe d'un pour cent, se payoit par mois

(208) *Vient d'être employé à payer les deux légions.*

Le Sénat avoit passé un décret pour assurer à la légion quatrième et à la légion *martia*, toutes les récompenses qu'Octave leur avoit promises, lorsqu'elles s'étoient déclarées pour l'autorité du Sénat contre Antoine. On leur avoit tenu parole après la bataille de Modène. *Phil. V*, 19. — [Ep. famil. tom. IV, pages 561 et 569.]

(209) *Celle* (la légion) *de Cassius arrivera bien équipée.*

On trouvera la conduite de Cassius, sa diligence à se procurer de l'argent et à lever des munitions, enfin, son caractère et toutes ses démarches comparées avec la conduite de Brutus, au liv. XI de l'Hist. de Ciceron. [Idem, *vie de Brutus*, pages 339 et 342.]

(220) *Comme la guerre doit traîner en longueur.*

Ciceron voyant jusqu'où Brutus portoit la tendresse pour les enfans de sa sœur, lui rappelle encore ici tout ce qu'il avoit fait en leur faveur avant que d'avoir reçu sa lettre; et c'est pour le rassurer entièrement, autant que pour hâter sa marche, qu'il lui fait considérer que leurs intérêts dépendront de lui-même à son arrivée.

Fin des Notes des Lettres à Brutus.

Digitized by Google

NOTES (a)

SUR

LA VIE DE BRUTUS.

Page 293. *M. Brutus....*

Il est bien difficile d'ouïr prononcer le nom de *Brutus*, sans se figurer en même-temps un excellent citoyen, plus amoureux de la liberté que de la vie, et qui ne pouvoit rien souffrir au-dessus de lui que la souveraineté des lois et de la raison. SOREAU, *Préface de sa traduction des LETTRES A BRUTUS*, (Paris, 1663) *page 3.*

Ibid. *Descendoit de ce* Junius Brutus....

[Plutarque semble, dès le début de son récit historique, attester l'origine de *Marcus* d'une manière très-positive. Cependant il ne tarde pas à convenir (page 294) qu'elle est contestée ; enfin, (page 295) c'est à la première tradition qu'il s'arrête, sur la foi du philosophe *Possidonius*, et d'après la ressemblance du personnage avec les traits de la statue du premier des *Brutus*.

A ce dernier témoignage s'en joint un qui n'est point équivoque; c'est celui de Ciceron. On le trouve consigné dans la première des Philippiques, n, 6, lorsque, blâmant l'excès des honneurs rendus à la mémoire

(a) Toutes celles dont la source n'est point indiquée à la fin de l'article, sont de l'ÉDITEUR. Sa marque usuelle [ ] les désigne ici, comme dans tout le courant de l'édition.

Digitized by Google

de César, il ajoute : « Quand ce seroit pour L. Brutus » qui délivra la République de la domination royale, » et dont la race qui subsiste depuis plus de cinq cents » ans, vient de nous donner un *exemple tout semblable* » *de vertu et de courage*, je ne pourrois néanmoins » me résoudre à confondre les funérailles d'un mort, » avec le culte qu'on rend aux immortels » : *fuerit ille L. BRUTUS, qui et ipse regio dominatu Rempublicam liberavit, et ad SIMILEM VIRTUTEM, et SIMILE FACTUM stirpem jam prope in quingentesimum annum propagavit : adduci tamen non possem, ut quemquam mortuum conjungerem cum immortalium religione.*

Le fait de l'origine paternelle de notre Brutus ne peut donc être raisonnablement révoqué en doute; car on ne mettra pas en balance avec des autorités contemporaines d'un aussi grand poids, le billet que le poëte du dix-huitième siècle fait écrire à César par Servilie mourante :

Souviens-toi qu'à Brutus César donna le jour.... (*a*)

Fiction dont il crut apparemment avoir besoin pour faire ressortir davantage l'héroïsme ou le fanatisme de la liberté, en le mettant en opposition avec les premiers de tous les droits, ceux de la nature. Non, Brutus en frappant César, ne portoit pas la mort dans le sein paternel.

Quant à *Servilie*, il paroît bien avéré qu'elle fut sa mère; et si nous avons dit ailleurs que sa maternité, à l'égard de Brutus, pouvoit paroître douteuse (*b*), c'est

(*a*) *La mort de César*, acte I, scène I.

(*b*) V. les notes sur les *Lettres à Brutus*, page 400; et les *Ep. famil.* tome IV, page 593.

Digitized by Google

dans le rapport avec César, que quelques-uns ont trop légèrement supposé, d'après ses liaisons avec elle, en avoir été l'auteur.]

Page 294. Marcus, *suivant eux* (suivant ses ennemis) *simple plébéien, descendoit d'un intendant de la maison de Junius.*

Comme si l'action que *Brutus* venoit de faire n'eût pas été bien plutôt un témoignage de la vérité de sa naissance, qu'une preuve du reproche qu'ils lui faisoient. *SORBAU, page 38.*

Page 295. *Peu porté pour les principes, soit de la nouvelle, soit de la moyenne académie, ce fut à l'ancienne qu'il s'adonna entièrement.*

Il n'y a pas de doute que Brutus embrassa particulièrement la secte des stoïques; et de-là vient ce mot si célèbre et si souvent répété, lorsqu'en parlant de Brutus et de Cassius, qui depuis avoient été les chefs de la conspiration contre César, on a dit qu'*un stoïcien et un épicurien s'étoient accordés ensemble pour le bien de la liberté publique.* Toutefois, afin de concilier en quelque façon Plutarque avec Ciceron, il semble qu'on peut dire avec beaucoup d'apparence, que bien qu'il soit vrai que Brutus fût stoïcien pour la doctrine, il ne laissoit pas néanmoins de se plaire infiniment aux discours de l'ancienne académie; parce qu'étant amoureux, comme il étoit, d'éloquence, il est certain selon

Digitized by Google

le même Ciceron, comme on peut le voir en divers endroits de ses livres de rhétorique, que l'académie de Platon, qui étoit l'ancienne, où l'on discouroit de toutes sortes de sujets avec abondance et même avec ornement, étoit un lieu bien plus propre pour son dessein, que le portique de Zénon, où les stoïques ne traitoient les matières que maigrement et avec une grande sécheresse, parmi les épines des syllogismes. *Soreau, ibid. page 11.*

Page 296. Brutus *étoit assez exercé dans la langue latine, pour haranguer les soldats et pour plaider devant le peuple; mais il s'étoit particulièrement attaché à la langue grecque.*

Il fut le fondateur et le chef d'une secte d'Orateurs Romains, qui s'appeloient les *Orateurs Attiques*, par allusion au genre de leur éloquence, plus serrée que celle de Ciceron. Parmi eux, on distinguoit Callidius, Calvus-Asinius et Cornificius. Ce parti étoit même si considérable, que Ciceron ne peut s'empêcher de lui rendre une sorte d'hommage au commencement de son dialogue des Orateurs illustres, lorsque s'adressant à Brutus, l'un des interlocuteurs: « Vous étiez » nourri, *lui dit-il*, aux grandes causes, et déjà mon » âge penchant à la vieillesse, cédoit à la vigueur de » votre jeunesse et abaissoit devant vous ce qu'il avoit » acquis de gloire et de dignité ». *Soreau, pag. 15 et 16.*

Brutus eut tant d'amour et de respect pour Démosthènes, qu'il fit placer entre les images de ses auteurs, celle de ce premier Orateur de la Grèce. *Ibid, page 18.*

Digitized by Google

Page 296. *De-là lui étoit venu ce tour laconique et sententieux qu'on remarque dans ses lettres.*

[*De-là*, c'est-à-dire, de la familiarité avec la langue grecque. Il est possible, en effet, même présumable, que le *tour sententieux qu'on remarque* dans les exemples rapportés ici par Plutarque, ait eu en partie cette cause; mais on remarque aussi qu'elle ne se fait pas distinguer également dans le cours de sa correspondance habituelle; on peut s'en convaincre en faisant quelqu'attention au style de la plupart de celles contenues dans ce recueil. Quoi qu'il en soit, on est encore plus fondé à attribuer le tour serré que Brutus emploie souvent, à la fierté de son caractère. « Vous me dites, *écrivoit* » *Ciceron à son ami Atticus*, qu'il vous écrit sur mon » sujet en des termes fort obligeans; son style est dif- » férent lorsqu'il m'écrit, même des lettres de re- » commandation : il est aigre, plein de hauteur, et » fort différent de celui des gens polis: *ad me autem,* » *cum rogat aliquid, contumaciter, arroganter solet* » *scribere* » (*a*).

Au surplus, le style laconique n'étoit pas étranger à Ciceron. Quoiqu'en général plus abondant qu'aucun des Écrivains de son siècle, s'il en est qui puisse lui être comparé, il savoit, exact observateur des convenances, se mesurer toujours à son sujet. Si la politesse lui fait une loi de répondre à tout le monde, il ne confond pas le particulier sans nom et sans titre auprès de lui, avec le familier, l'ami intime, encore

(*a*) Ad Att. VI, 1.

Digitized by Google

moins avec l'homme d'état. Il s'abandonne en présence de son cher Tiron, à des détails qui, sous certains rapports, peuvent paroître minutieux; mais s'agit-il de répondre à un *Basilius* (*a*), trois lignes sont pour lui tout ce qu'il faut : « Tibi gratulor, mihi gaudeo, te » amo, tua tueor; a te amari, et quid agas, quidque » agatur certior fieri volo. Valc. (*b*) »]

Page 297. *Brutus avoit à reprocher au premier* (à Pompée) *la mort de son père.... Il n'hésita pas, en se joignant à lui, à sacrifier ses propres ressentimens à ce qu'il croyoit être l'intérêt public.*

[Voilà, observe *Dacier* dans ses notes sur la vie de Brutus, l'action d'un grand personnage. Il embrassa le parti de Pompée, bien qu'il fût le meurtrier de son père, parce qu'il lui paroît plus juste que celui de César, et que Pompée étoit le chef de la République, au lieu que César en étoit l'ennemi. *Les véritables hommes d'état n'ont d'autre intérêt que celui de la patrie.*

Le père de notre *Brutus* est ici bien désigné par l'Historien; c'est *M. Brutus* qui commandoit dans la Gaule Cisalpine à l'époque où, Sylla n'existant plus, les deux Consuls Q. Catulus et Marcus Lepidus, sembloient se disputer la République; l'un et l'autre, sous des formes et des prétextes différens, aspiroient au pouvoir absolu. Pompée, d'accord avec Catulus et le Sénat,

---

(*a*) Ep. fam. tome II, page 465.

(*b*) *Ibid.* lib. VI, 15, page 230.

Digitized by Google

marcha pour réduire cette province. M. Brutus, forcé de se retirer dans Modène, et de se rendre, à la suite d'un siége de courte durée, fut conduit bientôt après par une escorte de cavalerie dans un village voisin du Pô, où l'on apprit avec autant d'horreur que d'étonnement, qu'il avoit été massacré par l'ordre du vainqueur. *Hist. de Ciceron, l. I.*]

Page 298. *Le jour même qui précéda la bataille de Pharsale.... il resta jusqu'au soir, exposé à l'ardeur du soleil, travaillant à l'abrégé de Polybe.*

[Il paroît que *Brutus* avoit fait plusieurs abrégés d'Histoire; on en connoît deux, l'abrégé dont parle ici Plutarque, et celui que Ciceron désigne, en écrivant à Atticus (*a*), sous le titre d'*Epitome Bruti Fanniana* (Abrégé des Annales de Fanius). Mais il paroît aussi, pour peu que l'on en juge par ce que Ciceron en dit lui-même, que l'exactitude exigée de l'Historien n'en faisoit pas le mérite distinctif; au moins y ajoutoit-il peu de foi : *conturbat me*, dit-il, *Bruti Epitoma Fannianorum?*]

Page 299. Servilie, *avec laquelle il* (César) *avoit eu quelque commerce de galanterie, et qui l'avoit éperdûment aimé.*

[Ces folles amours étoient publiques; on en peut aisément juger par le trait que rapporte ici Plutarque.

(*a*) Ad Att. XIV, 21.

Digitized by Google

Dacier ajoute que César fit un jour présent à celle qui en étoit l'objet, d'une perle qui lui avoit coûté plus de cinq cents mille livres. Il dit aussi qu'il lui fit adjuger à très-vil prix des terres considérables, provenues de confiscation; et qu'à ce sujet, Ciceron répondoit à ceux qui parloient avec étonnement du bon marché; *quo melius sciatis, TERTIA deducta est*, « Sachez qu'il » étoit d'autant meilleur que la *troisième* a été rendue », — faisant ainsi allusion et à la troisième (*tertia*), qui s'employoit dans le compte du prix de pareilles ventes; et à *Tertia*, nom de la fille de Servilie, que sa mère passoit pour faire entrer dans le commerce honteux qui fut, avec tant d'énergie, reproché par Caton à César, en plein Sénat.]

Page 301. *Brutus.... parla aussi en faveur du Roi d'Afrique.*

[C'est sans doute de *Dejotarus*, roi de la Galatie et de l'Arménie mineure, que Plutarque entend ici parler; il faut, ainsi que l'a observé l'abbé *Mongault* sur un passage des lettres à Atticus, qui se rapporte au même objet, que le texte de l'historien ait été altéré en cet endroit, car il n'a point existé d'autre souverain de ce nom à qui César ait conservé partie de ses états. Brutus et Ciceron défendirent *Dejotarus* devant César, mais à deux époques différentes; le premier à Nice, sauva, par la force de son éloquence mâle et toute républicaine, le royaume de Galatie de la confiscation que César avoit prononcée contre Dejotarus, pour le punir d'avoir suivi Pompée; le second, quelque-tems après, le lui fit

Digitized by Google

conserver contre ceux qui, pour le lui faire perdre, l'avoient accusé de conspiration (*a*). Le mot que Plutarque attribue à César, en parlant de Brutus, à l'occasion de la première affaire: *Je ne sais pas ce que veut ce jeune homme; mais ce qu'il veut, il le veut fortement*, se trouve textuellement rendu par Ciceron lui-même dans une de ses lettres à Atticus: *Cæsarem solitum dicere, magni refert, hic quid velit: sed quidquid volt, valde volt* (*b*).

Page 302. « *Il y avoit à Rome deux sortes de préture; la plus élevée, celle qu'on nommoit la* préture urbaine, *sembloit destinée à Brutus* ».

[Sur le rang et les fonctions de la préture urbaine, seconde magistrature de la République, *voyez* Ep. fam. Tome III, page 531, tom. IV, pages 556 et suivantes.]

Page 304. *Par-là, César sembloit vouloir faire comprendre qu'après sa mort, il n'appartenoit qu'à Brutus de lui succéder.*

César lui-même l'avoit jugé le plus digne d'entre tous les Romains de lui succéder après sa mort. Mais Brutus aima beaucoup mieux conserver à ses concitoyens la liberté, pour la partager avec eux, que de devenir, en les en privant, seul maître de toute la République. *Soreau, page 45.*

(*a*) Ep. famil. Tom. III, page 486.

(*b*) Ad Att. XIV, 1.

Digitized by Google

Page 305. *Faustus, fils de Sylla.*

[*Je fais tous mes délices de la bibliothèque de Faustus,* (ego hic pascor bibliotheca *Fausti*) écrit Cicéron à Atticus, liv. IV, ep. 9. — On prétend que *Faustus* étoit le surnom du Dictateur, père de celui-ci, à qui il avoit été donné à cause de ses prospérités continuelles contre ses ennemis, et contre ceux de la République.]

Page 309. *Ciceron ne fut pas du nombre de ceux à qui les conjurés crurent pouvoir s'ouvrir.*

[Ciceron n'eut point de part à la conjuration: il n'en sut pas même le secret. Non, sans doute, qu'il fût ami moins ardent que les autres de la liberté et de la gloire de la République; car, certes, il n'y eut jamais de meilleur citoyen, ni personne qui aimât davantage sa Patrie. Mais on le regardoit comme incapable, par caractère, de la courageuse audace qu'exigeoit une pareille entreprise. Lui-même donne assez la mesure de ses forces à cet égard, dans la XIVe. des *Ep. famil.*, liv. VI (*a*), où il confesse à Ligarius, que si quelqu'un a de la timidité dans les *affaires* d'importance, c'est lui, et que si c'est un vice, il n'en est pas exempt: *si quisquam est timidus in magnis periculosissimisque rebus, semperque magis adversos rerum exitus metuens quam sperans secundos, is ego sum: et si hoc vitium, eo me non carere confiteor.* D'après son propre témoignage, on pouvoit *craindre*, sans lui faire injure, que s'il eût

(*a*) Tome II, page 228.

été

Digitized by Google

été de la conjuration, ne fût découverte plutôt qu'exécutée. *Voyez Ep. famil. tom. IV, page 591.*]

Page 314. *Jamais César ne m'a empêché, et il ne m'empêchera jamais de faire ce que les lois commandent.* (Brutus aux plaideurs qui protestoient d'en appeler à César).

Où sont les juges et les magistrats qui craignent si peu que celui-là, les puissances de la terre? (SORBAU, page 31.) Certes, on peut dire de notre Brutus, ce qu'on avoit dit auparavant de Fabricius, autre romain bien plus ancien que lui, qu'il ne pouvoit être détourné de la justice, plus que le soleil de sa course, (*Ib. p. 32*).

Page 319. *Ainsi périt César.*

Ciceron vante l'action de Brutus dans ses harangues comme dans toutes ses lettres. Voyez *Ep. fam.* tome IV, pages 122, 135, 139, 591. *Ep. ad Att.* XIV, 5 et 6.

Ce ne fut pas seulement à Rome et dans l'Italie qu'on en porta des jugemens avantageux; la République d'Athènes fit même ériger des statues à Brutus et à Cassius, comme aux libérateurs de la patrie. (SORBAU, *page 42*).

Page 324. *Ainsi Brutus commit deux fautes graves.*

[On voit dans les lettres de Ciceron à Brutus, ces fautes reprochées à ce dernier; et réciproquement dans

Digitized by Google

celles de Brutus à Ciceron se trouve répété souvent le double reproche de ses rigueurs intempestives pour Caius, frère d'Antoine, et des ménagemens qu'il gardoit avec Octave. C'est ainsi que chacun, très-clairvoyant sur les erreurs de son ami, s'aveugloit sur ses propres méprises. Ils se perdirent tous deux.]

Ibid. *César avoit légué au peuple ses jardins, etc.*

César avoit amassé au trésor public sept cents millions de sesterces, ce qui faisoit près de soixante-dix millions de notre monnoie. Peu de temps après, le trésor fut pillé. Je m'y étois bien attendu, écrit Ciceron à Atticus, *nous avons eu d'illustres libérateurs, et nous ne sommes pas libres.* (Nœ nos et liberati ab egregiis viris, nec liberi sumus (*a*)).

Page 337. *Ciceron fut du nombre des victimes.*

[Ciceron étoit, avec son frère et son neveu, dans sa maison de Tusculum, lorsqu'il reçut les premières nouvelles de la proscription, et du malheur qu'il avoit d'y être compris. Le dessein des Triumvirs avoit été d'en faire un secret jusqu'au moment de l'exécution, pour surprendre ceux qu'ils avoient dévoués à la mort, et leur ôter le pouvoir d'y échapper. Mais quelques amis de Ciceron ayant trouvé le moyen de l'en informer, il

(*a*) Ad Att. XIV, 14.

Digitized by Google

partit seul pour sa terre d'Asture, située dans le voisinage de la mer, d'où il espéroit pouvoir, à la faveur de quelque vaisseau, échapper à la fureur de ses ennemis. Il s'embarqua en effet; les ventes contrarièrent sa marche, et le forcèrent d'aborder à Circeum. Il passa la nuit dans le voisinage de cette ville; et parmi tous les projets qui rouloient dans sa tête, Plutarque assure, dans l'histoire de sa vie, qu'il eut celui de retourner à Rome, et de se tuer dans la maison d'Octave, comme pour faire rejaillir son sang sur l'auteur de ses maux et de ceux de sa patrie. Mais ses domestiques le déterminèrent à faire voile jusqu'à Cajète, où il prit terre, une seconde fois, pour se reposer dans sa maison de Formies, qui n'étoit qu'à un mille de la côte. Bientôt cédant aux nouvelles instances de ces fidèles serviteurs, bien plus qu'au desir de conserver une vie dont il pouvoit à peine supporter le poids, il consentit à être conduit dans une litière vers le vaisseau qui l'avoit amené, au moment même où l'on venoit d'apprendre que les émissaires d'Antoine étoient dans les environs à sa poursuite. Mais il étoit trop tard; à peine Ciceron fut-il sorti de sa maison, que ceux-ci le rencontrèrent. Leur chef étoit Popilius Lænas, Colonel de l'armée d'Antoine, que lui-même, Ciceron, avoit défendu avec succès dans une cause capitale. Ses domestiques l'entourèrent, résolus de le couvrir de leur corps; mais il leur défendit d'opposer aucune résistance, et présentant la tête hors de la litière, frappez, dit-il à ses assassins; achevez votre ouvrage. Sa tête tomba à l'instant même sous le fer de l'un d'eux. Popilius se chargea d'aller l'offrir à Antoine, sans faire réflexion, ainsi que l'a ob-

Digitized by Google

servé Valère-Maxime, à l'infamie dont il se couvroit en présentant une tête à laquelle il devoit le salut de la sienne (*a*). Il reçut pour récompense une couronne d'or, avec une somme de deux cent mille livres. La tête de Ciceron et ses deux mains, que les bourreaux avoient en même-temps séparées de son corps, furent, par l'ordre d'Antoine, attachées à la tribune. La douleur fut universelle; on pleuroit la perte de la République et celle de son plus constant défenseur. Antoine en parut si persuadé, qu'il déclara que la proscription étoit finie. Ce grand évènement arriva l'an 710 de la fondation de la République, le 7 décembre, dix jours après l'établissement du triumvirat. Ciceron avoit alors 63 ans 11 mois et 5 jours. *Voyez l'Histoire de la Vie de Ciceron, l. XI, page 241 de l'édit.* in-8°.]

Page 391. *A l'égard de Porcie sa veuve.*

[Il est évident que Plutarque regardoit comme une fable l'histoire de ces charbons qu'on supposoit avoir été avalés par Porcie pour se donner la mort lorsqu'elle apprit celle de Brutus; et en effet la fin de la quinzième lettre de ce recueil, où Ciceron rappelle les inquiétudes dont son ami lui avoit fait confidence sur la santé de cette épouse si chère, et la lettre qui suit immédiatement, employée à le consoler de la perte qu'il vient d'éprouver (*b*), perte à laquelle Ciceron avoue *que rien au*

(*a*) Neque ei scelestum portenti onus succurit, illud se caput ferre quod pro capite ejus quondam peroraverat. *Valer. Max. V*, 3.

(*b*) V. la note 140, page 454.

Digitized by Google

monde ne peut être comparé (*b*), sont des garants irrécusables de la mort de Porcie, antérieure à l'époque où Brutus termina lui-même sa carrière. *Tunstall*, si ingénieux à saisir tout ce qui pouvoit tendre à rendre l'autenticité des lettres à Brutus problématique, confesse que les circonstances dont on vient de parler, se rapportent à cet évènement (*c*). Quant à la lettre que Plutarque dit avoir *courru*, par laquelle Brutus reprochoit à ses amis d'avoir souffert que sa femme se délivrât par une mort volontaire d'une longue et fâcheuse maladie, il n'en existe aucune trace; mais n'est-il pas probable que c'est la lettre de Cicéron, la 16°. de ce recueil, qui aura donné lieu de supposer celle qu'on attribue à Brutus, et où il est possible que dans l'excès de sa douleur, il se soit exhalé en reproches, sans toutefois avoir aucune idée de mort violente?]

(*b*) Page 211.

(*c*) *Préface critique*, page 9.

Fin des Notes sur la Vie de Brutus.

Digitized by Google

TABLE
DES LETTRES
CONTENUES DANS CE VOLUME,
DANS L'ORDRE QU'ELLES SUIVENT ENTR'ELLES.

LETTRE I. Ciceron à Brutus, Pag. 118
LETTRE II. Brutus à Ciceron, 122
LETTRE III. Ciceron à Brutus, 128
LETTRE IV. Ciceron *au même*, 132
LETTRE V. Ciceron *au même*, 138
LETTRE VI. Brutus à Ciceron, 150
LETTRE VII. Ciceron à Brutus, 154
LETTRE VIII. Ciceron *au même*, 157
LETTRE IX. Ciceron *au même*, 163
LETTRE X. Ciceron *au même*, 169
LETTRE XI. Brutus à Ciceron, 175
LETTRE XII. Brutus *au même*, 183
LETTRE XIII. Brutus *au même*, 185
LETTRE XIV. Ciceron à Brutus, 189
LETTRE XV. Brutus à Atticus, 195
LETTRE XVI. Ciceron à Brutus, 209
LETTRE XVII. Ciceron *au même*, 213

Digitized by Google

LETTRE XVIII. Brutus à Ciceron, Pag. 219
LETTRE XIX. Ciceron à Brutus, 223
LETTRE XX. Ciceron *au même*, 230
LETTRE XXI. Ciceron *au même*, 237
LETTRE XXII. Brutus à Ciceron, 258
LETTRE XXIII. Ciceron à Brutus, 281.

Fin de la Table des Lettres.

Digitized by Google

TABLE ALPHABÉTIQUE des Lettres contenues dans ce Volume.

Ante diem,	Pag. 169
Breves tuæ literæ,	230
Cum sœpe,	281
Datis mane,	133
De Marco Lepido,	218
Esti daturus eram,	213
Fungerer officio,	209
Literas tuas,	122
Lucius Bibulus,	182
Lucius Clodius,	118
Messalam habes,	237
Multos tibi,	154
Noli exspectare,	185
Nostræ res,	162
Nullas adhuc,	222
Particulam,	258
Planci animum,	129
Quanta sim,	174
Quæ literæ,	139
Quum hæc scribebam,	157
Scribis mihi,	194
Scripta et obsignata,	189
Veteris Antistii,	150

Fin de la Table Alphabétique.

Digitized by Google

TABLE

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE,

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

ABEILLES (essaim d'). Son apparition dans le camp de Cassius, fait suspendre la bataille de Philippes, 381. Notice sur cette espèce de présage, *ibid.*

ANTOINE (Marc), enveloppé dans la proscription de César, mais sauvé par l'adresse de Trébonius, 317. Son caractère et ses vues monarchiques, 320. Envoie son fils en ôtage au Capitole, 325. Harangue le peuple, qui, bientôt entraîné par ses discours, se déclare pour venger la mort de César, 324. Désordre qu'entraîne ce mouvement, 325. Les conjurés forcés de se retirer à Antium, 326. Poursuit, et triomphe dans les *plaines de Philippes*, 366 à 373. (V. Lett. Famil. à la table des matières, *Antoine-Marc.*)

ATIA, mère d'Octave, 460. Femme de *Philippus*, par un précédent mariage, *ibid.* (V. *Octave.*)

AUGURES, consacroient les Prêtres après leur élection, 443 (*a*). Lois sur la forme de ces élections, 172. (Voy. Lett. Famil. à la table des matières, *Augures-Collège*).

AUSPICES. A qui appartenoit le droit de les prendre pour les élections des principaux magistrats et autres affaires d'importance, 438. (Voyez *interrèi*, aux Lettres Famil. Tab. des Mat.

(*a*) Indè *inauguration*, synonyme de *consécration*, terme figurément employé pour exprimer la destination inviolable, et sacrée à l'usage public.

Digitized by Google

B.

BIBULUS (L.), recommandé par Brutus à Ciceron, pour la place vacante par la mort de Pansa dans le collège des Prêtres, 183. Eloge qu'il fait de lui, 187. Comment il étoit son beau-fils, 442.

BRUTUS (Albinus), chef de gladiateurs, l'un des conjurés contre César, 310.

BRUTUS (Decimus). Comment il peut être excusé de n'avoir pas poursuivi Antoine après la seconde victoire de Modène, 476. La trahison de Plancus et celle d'Octave le réduisirent à l'inaction, 477. (V. Lett. Fequil., à la table des Mat., *Brutus-Decimus.*)

BRUTUS (M.), descendoit de *Junius*, 295. Son caractère, *ibid.* D'où vient la diversité des versions, sur son origine, 294. Preuves de la véritable, 295. Attaché à l'ancienne Académie, *ib.* Remarque à ce sujet, 505. Le style laconique passe pour lui avoir été familier, 296. Ciceron se plaint de l'aigreur qu'il y mêle quelquefois, 507. Le reproche est justifié par plusieurs de ses lettres, 195 et 259. Marque de son respect pour Démosthènes, 506. Accompagne Caton son oncle à l'expédition contre Ptolémée, 297. Se range du parti de Pompée, qu'il croit le plus juste, 298. Ménagemens de César pour lui aux champs de Pharsale, 299. A quoi il faut les attribuer, *ibid.* Se rend au vainqueur, dont il devient le favori, 300. Obtient la grace de Cassius, 301. Défend le roi Dejotarus : mot de César à cette occasion, 301. César lui confie le gouvernement de la Gaule Cisalpine, *ibid.* Le bien qu'il fait dans sa province, 302. Cause du refroidissement entre lui et Cassius, *ibid.* Devient suspect à César, 303. Cassius contribue à le faire sortir de son caractère, naturellement doux, 304. Circonstances qui le déterminent à entrer dans la conspiration contre César, 306. Confiance singulière que les conjurés ont en lui, *ibid.* et 309. Entretien entre lui et Cassius, 307. Ils s'embrassent, 308. Leur dessein s'exécute en plein Sénat, le 15 de mars, 313. Détails de l'action, 314 à 318. Blessé en voulant prendre part au meurtre, 319. Suites de ces événemens dans Rome et au Capitole, 321 à 329. Se retire à Antium avec les conjurés, 326. Quitte l'Italie et se rend à Elée, 329. Passe ensuite à Athènes, 330. Honneurs qu'il y reçoit, *ibid.* S'occupe dans ce séjour des moyens de grossir son parti et ses forces, 331. Y parvient, 332. Marche contre Caius, 333. Le met en déroute et le fait prisonnier, 334. Le traite d'abord avec beaucoup de ménagemens, *ibid* et 140. Le désir et l'espoir de la paix en sont le double motif, 140. Blâmé de cette indulgence par ses amis, 144. Moyens dont ils se ser-

Digitized by Google

vent pour laisser le Sénat dans le doute à cet égard, afin de ne le pas compromettre, 147. Ses mesures plus vigoureuses contre le frère d'Antoine, lorsqu'il apprend qu'Antoine s'est tout-à-fait déclaré, 143, 315. Fait mourir Caïus à la nouvelle de la fin tragique de Ciceron, 337. Sens dans lequel il se montroit le plus affecté en perdant cet illustre ami, 338. Son expédition en Asie, concertée avec Cassius, 339. Donne par-tout des preuves d'affabilité et de droiture qui le font aimer du peuple et du soldat, 340. Le seul, suivant le témoignage d'Antoine, qui ait conspiré par pur amour de la Patrie, 341. Sentiment peint dans ses expressions à Atticus, la veille de la bataille de *Philippes*, *ibid* et 342. Équipe à grands frais une nombreuse flotte; manque d'argent, et en obtient difficilement de Cassius, 342. Combat les Lyciens; assiège Xanthe, 344. Générosité qu'il montre au milieu des horreurs inouies de ce siège mémorable, 344 à 346. Sa modération dans le tribut qu'il exige des Lyciens vaincus, 347. Ses exploits dans l'Ionie, *ibid* Son entretien avec Cassius à Sardis, 349. Reproches qu'ils s'y font réciproquement, 350. Cherchoit à concilier l'indulgence avec l'exacte justice: comment il s'explique à ce sujet, en rappelant le meurtre de César, 353. Un trait pourtant l'accuse d'inclémence, 377. Paroisseit croire aux prodiges, 354 et 357. Soumet tout le pays jusqu'à la mer de Thasos, 357. Ses dispositions pour livrer bataille, 358. Motif qu'il avoit de la désirer, 362. D'accord avec Cassius pour attaquer, s'entretient avec lui à la tête du camp, 364 et 365. (V. *Philippes*.) Vaincu, termine lui-même sa vie, 391. Antoine fait respecter son tombeau, *ibid*. Sa mère Servilie reçoit ses cendres, que le vainqueur prend soin de lui faire porter, *ibid*. Trait apocryphe sur la cause et l'époque de la mort de sa femme, 391, (V. *Porcie*.) Commit deux fautes graves en épargnant Antoine, et en souffrant les honneurs prodigués à la mémoire de César, 324. Reprochées par Ciceron, à qui il en reprochoit d'autres, peut-être à aussi juste titre, 513. Loué par Ciceron du meurtre du tyran, comme d'une *action céleste*, 140. Blâmé par lui de son indulgence pour Caïus (Antonius), son prisonnier, 143. Comment il cherche à la justifier, 176. Reprochoit à Ciceron sa confiance dans Octave, 176. Ainsi que les honneurs qu'il lui faisoit décerner, 179. Et le ton suppliant de la lettre qu'il lui avoit écrite, le louant sur tout le reste autant que Ciceron aimoit à être loué, *ibid* et 180. S'expliquoit sur son compte avec beaucoup moins de réserve en écrivant à Atticus, 195. Discours qu'il lui imputoit mal-à-propos d'avoir tenu par rapport à Caesa,

Digitized by Google

196. Le ton d'humeur règne dans toute cette lettre à Atticus, 199 et suiv. Elle lui venoit de la crainte qu'Octave ne parvint par un coup d'autorité au consulat, et par ce premier dégré à la tyrannie, 442. Regrettoit que le fils adoptif de César ne pût être, comme les fils des tyrans chez les Grecs, puni du supplice de son père, 271. Pressoit cependant Ciceron d'attirer l'indulgence du Sénat sur les enfans de sa sœur, femme de Lepidus, déclaré l'ennemi public, 470. Ses inquiétudes à cette occasion, 219. Tendre intérêt qu'il témoigne prendre à leur sort, *ibid.* En tout excellent citoyen, plus amoureux de la liberté que de la vie, 503. (V. Lett. Famil. à la table des Mat. *Brutus-Marcus.*

Brutus (M.), père du précédent, 297. Commandoit la Gaule Cisalpine sous Sylla, 508. Massacré à Modène par l'ordre de Pompée, 509.

C.

Caius, frère d'Antoine, fait prisonnier par Brutus, 126 et 334. Prend le titre de Proconsul dans la lettre qu'il écrit au Sénat, 144. Surprise que ce titre usurpé y cause, *ibid.* — Les amis de Brutus souffrent de son indulgence à cet égard, 421. Excite le soulèvement dans la 4e. légion, 191. Nécessite par ce trait les mesures rigoureuses que Brutus lui avoit jusqu'alors épargnées, 335. Périt par la main d'Hortensius, à la nouvelle de la mort violente de Ciceron, 337.

Calenus, Consul par la nomination de César, depuis dévoué à Antoine, 402. Propose d'envoyer à Antoine des ambassadeurs, 400. Ciceron demande au contraire qu'Antoine soit déclaré l'ennemi public, *ibid.* Oraisons que Ciceron prononce à ce sujet, 401 et 402. Brutus en fait l'éloge, 121.

Casca porte le premier coup à César, 319. Ciceron supposé sans vraisemblance l'avoir qualifié d'assassin, 196 et 452.

Cassius. Trait de naturel qui présageoit dès l'enfance ce qu'il seroit un jour, 305. L'un des plus grands Capitaines de son tems, 340. La hauteur de son caractère marquée dans ses rapports avec Brutus, 339. Passe pour avoir agi plus par ambition que par amour de la patrie, en cela tout différent de Brutus, 340. Prend Rhodes, et use rigoureusement des droits de la victoire, 343. Somme énorme qu'il exige des habitans, 347. Son entretien avec Brutus à Sardis, 349. Reproches réciproques, 350. Singulier incident qui

Digitized by Google

rompt la dispute, 351. Épicurien, sa théorie sur les sensations, 355 à 357. Marche de concert avec Brutus, pour attaquer Antoine, jusqu'à la *plaine de Philippes*, 359. Présages qui lui font différer d'offrir le combat, 361. Se rend pourtant aux instances de Brutus, d'avis de ne point attendre, 362. Un mouvement de colère achève de l'y déterminer, 363. Sent qu'il livre au hasard d'une bataille la liberté de la patrie, et le dit à Messala, *ibid.* Son entretien avec Brutus avant de livrer ce combat décisif, 364 et 365. Vaincu, termine lui-même sa vie, 373. (V. les Lett. famil. à la table des Mat. *Cassius*).

Caton, jeune homme, parent et allié de Brutus, 437. Son courage et sa mort, 384.

Chersonèse (la), pays situé entre la Macédoine et l'Illirique, 188.

Cicéron : croit aux bonnes intentions de Plancus, d'après la lettre de celui-ci au Sénat, 128. Convaincu des dispositions contraires de Lepidus, *ibid.* Se félicite, en apprenant les succès de Cassius, de lui avoir fait donner, malgré Pansa, le commandement des troupes contre Dolabella, 132. Conseille à Brutus, manquant d'argent, de profiter du décret qui l'autorise à en emprunter des villes, 135. L'approuve de ne pas publier trop précipitamment les premiers succès de Cassius, 136. Motifs de cette sage réserve, 416. Précautions néanmoins inutiles, 136. S'ouvre à Brutus sur ce qu'il pense du fond de la guerre entamée, 139. Se déclare autant ennemi de la tyrannie que du tyran, *ibid.* Attribue à Brutus des prémières dispositions plus douces, en vue de la paix, 140. Pensoit qu'on ne pouvoit l'obtenir que par la force des armes, *ibid.* Remarque que, pour éviter Antoine, on s'étoit livré à Octave, *ibid.* Fait à Brutus la peinture des désordres survenus dans Rome par l'effet de la clémence qu'il lui reproche pour les Antoine, 147. Provoque contre les trois frères le même traitement que contre Dolabella, 148. Finit par l'exhorter à garder le milieu entre la rigueur et la molesse, et par lui promettre de défendre sa conduite, fût-elle même contraire à ce qu'il conseille, *ibid.* Se loue au surplus des décrets vigoureux qu'il a fait rendre depuis le commencement de la guerre, et qu'il se plaint de ne pas voir exécuter, 169. Développe ses principes à cet égard, 160 et 192. Place enfin toutes ses espérances en Brutus et en Cassius, *ibid.* Propose de laisser à Brutus le choix des mesures les plus utiles, en se joignant à lui, ou en poursuivant seul Dolabella, 168 et 171. Déteste, avec tous les gens de bien, et poursuit par ses discours au Sénat, ceux qui ont, dans la guerre civile, pris les armes contre la patrie,

Digitized by Google

167. Les déclare dignes de toutes sortes de supplices, *ibid.* Plus décidé, après la défaite de Dolabella, à rappeler Brutus et son armée en Italie, où le danger commençoit à presser de toutes parts, 223 et 437. Sa conduite à l'égard d'Octave expliquée par lui-même, 222 *et suiv.* Causes qui ont pu faire supposer qu'il avoit favorisé les prétentions ambitieuses de l'usurpateur, 477 et 478. Sa lettre apologétique de toute sa conduite depuis la mort de César, 236 à 256. Celle qu'il écrit à Octave pour le faire renoncer à ses projets, est suspecte à Brutus, 259. Ne désespère pas tout-à-fait d'y réussir, 284. Sent néanmoins tout le poids de sa propre responsabilité à cet égard, 287. Expression de ses regrets trop tardifs, 500. Circonstances de sa mort, 514. Brutus en reçoit la nouvelle en Macédoine, et la venge par la mort de Caius-Antoine, qu'il avoit jusqu'alors singulièrement ménagé, 355. (V. Lettres famil. à la table des matières, *Ciceron*).

CICERON (fils). Brutus rend de lui, à son père, le témoignage le plus avantageux, 127. Part avec la cavalerie pour la Macédoine, 183 et 184. Cité honorablement par la lettre que Brutus écrit au Sénat après l'affaire où Caius avoit été fait prisonnier, 143. Part qu'il eut réellement à cette affaire, 334. La suite de sa vie ne répondit pas à ces heureux commencemens, 106. (V. Lettres famil. à la table des matières, *Gorgias*).

CIMBER, l'un des conjurés contre César, lui découvre la poitrine au moment où Casca porte le premier coup, 319.

CLODIUS. Trois de ce nom, *Publius*, *Sextus*, et *Lucius*, 394. *Lucius*, ami de Ciceron, 118. Par lui recommandé comme bon citoyen à Brutus, 120. (V. Lett. famil. à la table des matières, *Clodius-L.*)

CONJURATION (contre César). Ciceron n'y eut aucune part, quoiqu'il l'approuvât, 309. Motifs qu'eurent ses amis de la lui dissimuler, 512. (V. Lettres famil. à la table des mat. *page* 639).

D.

DATES, peu de fonds à faire sur celles des anciennes lettres à cause de l'ignorance et de l'inattention des copistes, 76. Lettres numérales qui les distinguoient chez les Romains, 77. Fréquentes erreurs dans l'usage de ces chiffres, *ibid.*

DOLABELLA. Brutus juge sa conduite en Asie tellement condamnable, que le meurtre de Trebonius lui semble, par comparaison, le moindre de ses attentats, 227. Fait pas-

Digitized by Google

ser cinq cohortes dans la Chersonèse, 188. Met les provinces à contribution pour parvenir, à force d'hommes et d'argent, à faire tête à Brutus et à Cassius, 296 et 424. (Voyez Lett. famil. à la table des mat. *Dolabella*).
Domitius, neveu de Porcia, femme de Brutus, 437. Contemporain et ami du jeune Cicéron, 172.

E.

Empylus, auteur d'un petit ouvrage sur le meurtre de César, intitulé *Brutus*, 293.
Ennemis publics. Le Sénat déclare tels tous ceux qui ont pris parti pour Antoine, 167. Ce décret est étendu à tout l'empire, 435. Les prisonniers de Brutus, et par conséquent Caius qu'il vouloit ménager, atteints par ce décret, 167.

F.

Faustus, fils de Sylla; sa dispute avec le jeune Brutus; et le soufflet qu'il en reçut, 305. Surnom donné au père à cause de ses prospérités continuelles pendant sa dictature, 512.
Flamines, prêtres de race patricienne, 445.

G.

Glycon, médecin de Pansa. Soupçonné d'avoir empoisonné ses blessures, 187. Soupçon sans fondement comme sans vraisemblance, 446 et 447.
Guerres civiles: on en compte cinq depuis Sylla jusqu'à Marc Antoine, 495. Caractère de celle-ci, qui la fait distinguer des autres, *ibid.* Le sort de la République Romaine devoit nécessairement en dépendre, *ibid.* Cicéron l'avoit prévu, 252. (V. Lett. famil. à la table des mat. *Guerre d'Afrique*).

H.

Hirtius, Consul, collègue de Pansa, jugé par Cicéron non exempt de reproche, 224. On ne sait pourtant trop sur

Digitized by Google

quoi cette inculpation vague pouvoit être fondée, 475. Sa mort glorieuse, après s'être saisi du camp d'Antoine, 434. Opinion que Ciceron avoit de sa probité et de ses talens, 167. (V. Lett. famil. à la table des mat., *Hirtius*).

Hortensius. Celui que Brutus chargea de faire périr Caius (frère de M. Antoine) lorsqu'il eût appris la fin tragique de Ciceron, son ami, 337. Egorgé sur le tombeau de Caius par l'ordre d'Antoine, après la bataille de Philippes, *ibid.* (V Lett. famil. à la table des mat., un autre *Hortensius*).

L.

Labéon, l'un des conjurés lors du meurtre de César, 309. Ensuite Lieutenant de Brutus en Macédoine, 422. Comment il sauve Brutus des reproches que sa lettre au Sénat, trop indulgente pour Caius, étoit sur le point de lui attirer, 147. Périt, parmi ses plus braves compagnons, au champ de Philippes, 385. Brutus le nomme avec attendrissement, à son dernier jour, 387.

Larentia (ou *Latentia*). Origine des rites qui s'observoient à Rome en son honneur, 491.

Légion romaine : divisée en trois classes de soldats, par rang d'âge et de service, 427. Classes subdivisées en centuries, *ibid.* (V. Lett. famil. à la table des mat., *Légions*).

Lepidus. Sa trahison en se rangeant du parti vaincu, fait perdre au parti contraire tout le fruit de la victoire, 215. Ses enfans enveloppés dans sa proscription, *ibid.* Comment Ciceron justifie cette mesure à l'égard de ceux qui n'ont point eu de part au crime de leur père, 216. Il se décide pourtant, par affection pour Brutus, à parler en faveur de ses neveux, enfans du proscrit, 256, 288 et 496. (V. Lett. famil. à la table des mat., *Lepidus*).

Lettres a Brutus. Au-dessus de tous les monumens de leur espèce venus de l'ancienne Rome, 2. Existoient manuscrites, suivant tous les témoignages, long-temps après la mort de Ciceron, 3. Consistoient alors en huit livres, *ibid.* De même du temps de Plutarque, 4. Pétrarque en possédoit quelques-unes dans le 14e. siècle, 6. Elles se perdent, et il en reparoît au 15e. siècle, *ibid.* Edition de Venise, qui en comprend dix-huit, 7. Cinq, découvertes depuis par les Allemands : en tout vingt-trois, *ibid.* Erasme seul a douté un moment des 18 premières, 8. Les cinq autres également reconnues, 9. Argumens à l'appui de cette reconnoissance, 13 *et suiv.* jusqu'à 112. Ecrites en quatre

Digitized by Google

mois, roulent sur quatre faits principaux, 115. Fausseté de l'épître à Octave, insérée dans la plupart des anciennes éditions de Brutus, 113 et 114.

LIGARIUS (Q). Accusé devant César, absous par lui, conjuré contre lui : discours remarquable qu'il tient à Brutus à ce sujet, 308. (V. Lettr. famil. à la table des mat., *Ligarius*).

M.

MESSALA (Corvinus). Sa haute naissance et son mérite éminent, 487. Joint Brutus, quoiqu'il eût été originairement du parti de César, 376. Son entretien avec Cassius, la veille de la bataille de Philippes, 353. Reçoit ses adieux, 364. Combat valeureusement, à la tête de sa légion, 367. Sa réponse à César qui lui reprochoit, après la mort de Brutus, d'avoir été successivement des deux partis, 391. Vit honoré à la cour d'Auguste, 487. Célébré par Horace, *ibid.* (V. Lett. famil. à la table des mat., un autre *Messala*).

METELLUS, surnommé *Creticus*. D'où lui venoit ce surnom, 427. (V. Lettres famil. à la table des matières, un autre *Metellus*).

MIDDLETON. Son histoire de Ciceron en anglais, et celle des lettres à Brutus, viij. Se trouve engagé à répondre au jeune écrivain qui attaque l'authenticité de ces lettres, x, La force de ses preuves le réduit au silence, ix. (Voyez LETTRES A BRUTUS).

N.

NASENNIUS (C.), citoyen de Suesse, recommandé à Brutus par Ciceron, 155. Homme riche, et comme tel jugé recommandable, 156.

NONES DE DÉCEMBRE, connues dans l'histoire pour le jour où Catilina fut découvert, comme les *ides de Mars* pour le jour où César fut mis à mort, 456. Brutus reproche à Ciceron d'en parler trop souvent, 196.

O.

OCTAVE, fils adoptif de Jules-César, 497. Ciceron se déclare pour lui, 328. Ses dispositions à la vertu, 163. Ciceron pense un moment qu'on lui doit le salut de la République, *ibid.*

Digitized by Google

Brutus n'en juge pas de même, 176. Il évite de le flatter, même lorsqu'il a bien mérité par ses services, 439. Le titre d'Empereur et des actions de grace lui sont accordés par le Sénat, après la première victoire devant Modène, 460. Une ovation lui est décernée après la seconde; *ibid.* Philippus, son beau-père, propose de lui élever une statue, *ibid.* Appeloit Ciceron son père, 203. Brutus s'en irrite, *ib.* Comment, après la défaite d'Antoine, il fait demander le Consulat, 479. Brutus choqué de la lettre que Ciceron lui écrit pour le détourner de ce projet, 259. (V. Lettres Fam. à la table des Mat. *Octavius*, pag. 655).

Orateurs Attiques. Classe distinguée des autres par un genre d'éloquence plus serré que celle de Ciceron, 506. Noms des plus remarquables d'entr'eux, *ibid.*

Ovation. Sorte de triomphe en usage chez les Romains, 492. Dérivé du mot, et différentes pratiques à cet égard, 493. C'étoit autant par politique que par reconnoissance que Ciceron la fit décerner à Octave, *ibid.* et 494. Déclare n'avoir rien fait avec plus de prudence, 251.

P.

Pansa: Consul, part pour secourir Hirtius, son collègue, harcelé par Antoine devant Modène, 403. Soupçonné de ne pas vouloir accorder à Brutus les troupes dont il a besoin, 124 et 404. Retient en effet toutes les forces en Italie, 135. Peut-être pour que Brutus en eût moins à sa disposition, 136. Pensée que Ciceron ne lui suppose pas, *ibid.* Son départ de Rome pour aller secourir Modène, fait un état de crise, 143. Les lettres de Brutus et la nouvelle de ses premiers succès, la font cesser, *ibid.* Sa mort, par suite de ses blessures au premier combat de Modène, 434. Ce que Ciceron pensoit de ses talens et de sa moralité, 167. Rend justice à son courage et à sa fidélité constante, 223. (V. Lett. Famil. à la table des Mat. *Pansa C. Vibius.*) Laissoit en mourant une place vacante dans le collège des Prêtres, 183. (V. *Bibulus.*)

Parti de César. - *Parti* d'Antoine, etc.; distinctions longtemps en usage, 136.

Philippes (plaine de); espace non loin de *Tasos*, qui séparoit le camp d'Antoine d'avec les armées commandées par Brutus et Cassius, 358. Récit de la bataille où la victoire, quelques-tems incertaine, se décida pour Antoine, 358 à 371. L'insubordination des troupes républicaines en fut la principale cause; détails de l'action, 366 à 373.

Philippiques. Appelées indiffé-

Digitized by Google

remment *Antoniennes*, 403. La première eut pour objet de faire déclarer Antoine l'ennemi public, 400.

PLANCUS (L. M.). Sa lettre au Sénat (Ep. fam. X, 8), annoncée par Ciceron à Brutus, comme garant des bonnes dispositions de ce Consul désigné, 128. (V. Lett. Famil. à la table des Mat. *Plancus-L. Manutius.*)

POMPÉE : raisons qu'on avoit de craindre qu'il ne l'emportât sur César, 340. (V. Lett. Famil. à la table des Mat. *Pompée-Cn.*)

PONTIFES, ou *petits Prêtres*, formant collége, 443. Comment élus, *ibid.* Motifs ou prétextes de Ciceron pour en faire reculer l'élection d'une année, 439. L'intérêt de son fils, retenu près de Brutus, pouvoit bien y entrer pour quelque chose, 171, 172 et 187.

POPULARITÉ : Ciceron aimoit et recherchoit la véritable, celle qui s'acquiert par les services réels rendus à la Patrie, 432. Se glorifie d'être ainsi devenu *populaire*, 164. (V. Lett. Fam. table des Mat. *Ciceron* 639).

PORCIA (Porcie), fille de Caton, femme de Brutus, 442. Singulière épreuve à laquelle elle se soumet avant d'interroger son mari sur le secret de la conjuration, 311. Discours qu'elle lui tient à cette occasion, 312. L'accompagne dans sa fuite, lors des troubles dont l'évènement est suivi, 329. Son discours sur le point de le quitter, lorsqu'il passe à Athènes, 330. Sa mort avant lui, 463, 464. Fable des *charbons ardens*, débitée à ce sujet, 391. Démentie par la lettre de condoléance, 208. Et par tous les monumens contemporains, 516 et 517.

PRÊTRES : leur influence dans les affaires publiques, 443. Formoient collège, *ibid.* Ciceron desire y faire entrer son fils, 171. S'en rapporte à Brutus sur le moyen d'y parvenir, 172. (V. *Pontifes.*)

PRÉTURE : on en distinguoit à Rome de deux sortes, 302. La plus honorable, disputée entre Cassius et Brutus, est donnée à ce dernier par César, *ibid.* (V. Lett. Fam. à la Table, *Préteur de la ville.*)

R.

RICHESSE; titre de recommandation aux yeux de Ciceron, 120 et 156. Dans quel sens il faut l'entendre, 396 et 397.

RHODIENS : refusent de recevoir Dolabella, rebelle, 133.

S.

SALIENS, prêtres de race praticienne, 443.

SERVILIE, descendante de Servilius Ahala, 294. Mère de Brutus, *ib.* et 400. N'étoit point étrangère aux conseils qui ser-

Digitized by Google

voient à éclairer son fils dans ses opérations politiques et militaires, 280. Ciceron et plusieurs amis communs s'assemblent chez elle pour en délibérer, 283. On doute cependant que Ciceron eût beaucoup d'estime pour elle, 409. A quel point César s'oublioit dans le fol amour dont elle étoit l'objet, 299 et 510. (V. Lett. Famil., à la table des Mat. *Servilia*, et lisez-y *fille*, au lieu de *sœur*, de Caton).

SERVILIUS (Publius). Consul en 674 avec le père de Clodius, l'ennemi de Ciceron, 409. Et depuis, avec Jules-César, lors de la bataille de Pharsale, *ibid.* Ciceron se plaint amèrement de lui à Brutus; 128. Le combat avec avantage dans le Sénat, en défendant Plancus, 131. Paroît changer de conduite après la défaite d'Antoine, 435. Propose au Sénat des mesures vigoureuses contre les ennemis publics, 168. (V. Lett. famil. à la table des mat. *Servilius-P.*)

Sesterce. Monnoie romaine, sa valeur et son rapport avec la nôtre, 425.

SIGONIUS. S'explique très-affirmativement sur l'authenticité des cinq lettres d'édition allemande, 9.

SORBAU. Le seul avant Prevost qui ait traduit les lettres à Brutus, vij. Traduction peu estimée, *ibid.* Plus considéré pour sa notice sur la vie de Brutus, viij.

STILE LACONIQUE, familier à Brutus, 296. Exemples rapportés par l'auteur de sa vie, *ibid.* Autre exemple particulier à Ciceron, 508.

SUESSE, capitale du pays des Volsques, 427.

SYMBOLON: lieu près de Thasos, où Cassius et Brutus, avec les deux armées, pensèrent être enveloppés par les troupes d'Antoine, 337.

T.

TERTIA, sœur de Brutus, 124. Femme de Cassius, 400. Allusion que Ciceron avoit coutume de faire à ce mot (*tertia*) pris sous une autre acception, en parlant des marchés que César procuroit à Servilie, 510.

THÉODOTE (de Chio). Injuste et barbare envers le Roi Ptolémée, 348. Brutus l'en punit, 349.

TREBONIUS. Préserve Antoine du coup que quelques-uns des conjurés avoient dessein de lui porter lors du meurtre de César, 317. (V. Lettres famil. à la table des mat., *Trebonius*).

TUNSTALL. Orateur de l'université de Cambridge, 1. Entreprend de prouver que les lettres à Brutus sont controuvées, *ibid.* Réfuté par Middleton, 1 à 116. (Voyez *Middleton*).

Digitized by Google

V.

VENTIDIUS dit *le Muletier*. On proposé de le mettre au rang des *ennemis publics*, 168. Ciceron adopte la proposition, *ibid.* (V. Lett. famil. à la table des mat. *Ventidius-Piceus*).

VETUS-ANTISTIUS. Brutus en parle d'une manière avantageuse, 151. Avoit été Propréteur en Syrie pendant le règne de Jules-César, 423. De plus, Général, 426. Se rend de lui-même au camp de Brutus, 151. Et cependant retourne à Rome pour l'élection des Préteurs, 152. Brutus le recommande à Ciceron, *ibid.*

VICTORIUS, donne pour authentiques les cinq lettres à Brutus, de l'édition allemande, 9.

Fin de la Table des Matières.

Digitized by Google

ERRATA.

Page 1, *ligne* 7, Midleton, *lisez* Middleton. — *Page* 93, *ligne* 16, avoit, *lisez* auroit. — *Page* 127, *ligne* 7, Anstitius, *lisez* Antistius. — *Page* 133, *ligne* 3, a. d. id. apr., *lisez* a. d. III. april. — *Ibid. note* (*a*), Ep. III, *lisez* Ep. IV. — *Page* 150, *note* (*a*), Ep. II, *lisez* Ep. XI. — *Page* 163, *ligne dernière*, p. 4, *lisez* Ep. 4. — *Page* 164, *ligne* 12, tribunne, *lisez* Tribune — *Page* 172, *ligne* 12, (91), *lisez* (90). — *Ibid.* (92), *lisez* (91). — *Page* 185, *ligne dernière*, Ep. VIII, *lisez* Ep. VI. — *Page* 325, *ligne* 18, approcé, *lisez* approché. — *Page* 389, *note* (*c*), *ligne première*, 548, *lisez* 148. — *Page* 428, *ligne* 2, voyez la note qui se rapporte à la lettre page 155, *lisez* voyez la note 7, page 396. — *Page* 476, *ligne* 5, l'excusoit, *lisez* s'excusoit. — *Page* 493, *ligne* 7, la cas, *lisez* le cas.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

14 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED
LOAN DEPT.
This book is due on the last date stamped below, or on the date to which renewed.
Renewed books are subject to immediate recall.

27 MY'57WJ

RETURNED TO
MATH.-STAT. LIB.

AUG 2 8 1957

LD 21-100m-6,'56
(B9311s10)476

General Library
University of California
Berkeley

YB 38333

M158070

PA6297
B7
1802

THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

Digitized by Google